

SOMMAIRE

Sommaire	9
Introduction	13
 1. Une théorie du langage	19
1.1. <i>Une sémiotique cognitive</i>	22
1.1.1. Le signe	23
1.1.2. Les réseaux de signe	27
1.1.3. Le signifié	30
1.1.4. Une pragmatique cognitive ?	41
1.1.5. Le signifiant	48
1.2. <i>L'architecture de la langue</i>	51
1.2.1. Le principe de motivation	53
1.2.2. Le principe de non synonymie	57
1.2.3. Le principe d'expressivité maximale	59
1.2.4. Le principe d'économie	60
1.2.5. Le principe de proportionnalité fonctionnelle ..	60
1.3. <i>Synthèse du chapitre</i>	62
 2. Une théorie de l'esprit	67
2.1. <i>Réalismes et langage</i>	69
2.1.1. Le continuum réalisme/idéalisme	69
2.1.2. Les ontologies sémantiques	72
2.2. <i>Idéalisme et linguistique cognitive</i>	74
2.2.1. Objectivisme et internalisme	75
2.2.2. Le substrat corporel de l'esprit	76
2.3. <i>Expérientialisme et sciences cognitives</i>	80
2.3.1. Psychologie du développement	81
2.3.2. Neurosciences	84
2.3.3. Universalité et anthropologie	88
2.3.4. Bilan	92

2.4.	<i>Trois fondements en question</i>	95
2.4.1.	Le constructique en tant que système de signes non relatif	96
2.4.2.	Nature commune des lexèmes et des parties du discours	102
2.4.3.	Isomorphie du sens et du concept	103
2.5.	<i>Computation, connexion et éniation.</i>	106
2.6.	<i>Synthèse du chapitre</i>	118
3.	Les principes catégoriels	123
3.1.	<i>Entre langage et connaissance</i>	125
3.1.1.	Centralité des parties du discours	125
3.1.2.	Régions conceptuelles et catégories grammaticales	127
3.1.3.	Un déplacement éclairant ?	129
3.2.	<i>Catégorisation des objets de la perception.</i>	132
3.2.1.	Le modèle roschéen	133
3.2.2.	Quelques problèmes	137
3.2.3.	Un modèle scolastique ?	139
3.2.4.	Prototypes psychologiques et sciences cognitives	140
3.2.5.	Les autres théories du concept	142
3.3.	<i>Catégorisation des objets sémantiques</i>	145
3.3.1.	Un accommodat linguistique	145
3.3.2.	Catégories et sémasiologie.	151
3.3.3.	Deux engagements en cause ?	158
3.4.	<i>Catégories et structures de la langue.</i>	164
3.4.1.	Parties du discours : un héritage immotivé ? . .	166
3.4.2.	Une ambiguïté originelle	170
3.4.3.	L'hypothèse translatrice	173
3.4.4.	Inclusion ou exclusion des unités en langue . .	179
3.5.	<i>De la structure syntaxique à la structure expérientielle</i>	186
3.5.1.	Les modèles syntactico-centristes	188
3.5.2.	La dissension algébrique	190
3.5.3.	Les structures de l'expérience	193
3.5.4.	Les traitements de la causalité	194

3.6.	<i>Par delà les unités de la langue</i>	196
3.6.1.	Rappel : la structure de la langue en LC	197
3.6.2.	Croft et l'alternative radicale	199
3.6.3.	Valence et sémantique verbale	203
3.6.4.	Limitations des projections lexicales	206
3.6.5.	Une avancée méthodologique coûteuse	212
3.7.	<i>La phraséologie</i>	214
3.7.1.	Quelques pionniers	217
3.7.2.	L'unité phraséale et l'agrammaticalité	222
3.8.	<i>Synthèse du chapitre</i>	230
	Conclusion	235
	Bibliographie	241



INTRODUCTION

La linguistique cognitive fascine, tant par le double objet qu'elle tient en son nom (langage et cognition), que pour l'alternative qu'elle constitue face à l'hégémonie formelle des grammaires génératives. Portée par l'intuition selon laquelle le langage est un appendice de la cognition, elle entend incarner un renouveau conceptualiste au sein des sciences du langage et de la cognition : les mots n'ont plus pour sens que les conceptualisations des locuteurs, et les énoncés sont des scènes (ou des mises-en-scène) d'événements conceptuels. Chacune de ces scènes constitue une lecture singulière du monde tel que le locuteur se le représente – celui-ci met en relief, relègue ou affadit des objets et des processus au sein de l'énoncé qu'il structure et soumet par l'acte même d'énonciation. Les traditionnels contenus sémantiques deviennent alors des contenus de pensée, la syntaxe (qui elle-même signifie) n'est plus distincte du lexique, lequel est conditionné par les connaissances du locuteur qui les produit ; et l'on voit bien l'objet que cette linguistique se dessine : la LC est une linguistique du sujet-conceptualisateur, de ses connaissances (lat. *cognitio*/connaître) et des processus de traitement qui les ordonnent (on dira processus cognitifs). Les espaces mentaux, le lexique interne (ou constructique), et l'ensemble des sous-objets qu'elle reconnaît manifestent clairement son caractère mentaliste. Il s'agit pour le cogniticien de comprendre, et pour certains de modéliser, les opérations internes qui permettent la représentation de ce monde à propos duquel on parle inéluctablement. Puisque l'activité langagière est un point d'entrée, un révélateur, une fenêtre ouverte sur la pensée, pourquoi ne pas s'en saisir et appréhender les rouages de l'esprit humain, du moins les traces qu'il donne à voir dans l'énoncé et ses structurations ?

Dans cette entreprise colossale, la LC rouvre pleinement les problématiques articulatoires de la philosophie de l'esprit et des sciences de la cognition – le dualisme, qui justifiait la posture (du moins l'intention) cartésienne des années 1960, la corporéité (embodiment) du sens et de la connaissance, prisme supposé d'appréhension du monde (kantien par son format et piagetien dans sa motivation), la localisation de l'esprit, du sens, ou du langage (intra ou extra-crânienne) rappelant les

problématiques soulevées par la phrénologie du ^{xix}^e siècle, le statut explicatif accordé au rapport causal ou, peut-être plus simplement, de corrélation entre le neurone et l'activité langagière, la nature et la fonction de la représentation (mentale ou externe et cartographique) et sa précé-^dence sur la parole, les dynamiques de la catégorisation, les logiques de recoupement nécessaires à la survie de l'espèce (e.g. bon/néfaste) dans l'établissement de catégories naturelles dont on suppose qu'elles se cristallisent dans les langues, etc. La LC voudrait embrasser chacune de ces problématiques historiques, multiplie ses objets, et déplace son questionnement du langage à la cognition (le tournant cognitif de la linguistique) en ouvrant, de fait, le champ des possibles disciplinaires – la LC est une entreprise théorique foisonnante et ouverte à la transdisciplinarité, qu'il s'agit de jauger à l'aune des sciences de la cognition et de ses courants contradictoires.

Prise par un nécessaire impératif sémiotique, la LC et les réponses qu'elle propose actualisent des positions médiévales, spéculatives (au sens des grammaires spéculatives du ^{xii}^e siècle) ou ockhamistes et sèment la discorde dans le champ, plus restreint, des linguistiques de la cognition. Elle délaisse notamment le symbole formel au profit d'une unité sémiotique (binaire, dyadique) qui associe forme et sens invariablement comme à la première heure du structuralisme – et ce même si elle est d'abord une linguistique de la parole, que les unités ou les signes qu'elle reconnaît sont ceux d'un système interne et non d'une langue (ou de l'objet-langue). Quoiqu'il en soit, les lettres et les mots ne sont plus les composants additionnels de la phrase, mais des ensembles, souvent d'abord composites : la phrase devient un agrégat de signes variablement figés et insécables. Le sens, quant à lui, non contraint par des contenus symboliques, est soumis aux variables infinies des connaissances humaines. La LC s'appuie sur des traditions adverses (Europe, États-Unis), mêle et peut-être synthétise impératifs sémiotiques et recherche cognitive – une posture singulière, voire un tournant paradigmatique, qu'il apparaît nécessaire d'appréhender sur le plan épistémologique.

La LC, par diverses contingences historiques, est d'ailleurs un courant linguistique identifiable notamment par des propriétés oppositives :

1. le langage n'est pas une faculté autonome, innée et algorithmique,
2. l'activité langagière n'est pas rapportable à sa seule syntaxe,
3. la structure du concept n'est ni formelle ni vériconditionnelle.

La cible de ces oppositions est, pour l'essentiel, la grammaire générative : sont rejetés notamment l'autonomie et l'indépendance du module syntaxique – écho linguistique de la modularité de l'esprit fodorienne en vogue dans l'orthodoxie cognitiviste des années 1980 – et l'innéisme de la faculté de langage, modélisable en un algorithme aux prétentions universelles. Pourtant, comme sa concurrente générative, la LC entend mettre en correspondance langage et opérations cognitives universelles, considérant que celui-ci est un prisme de la faculté de connaître – l'objet, l'entreprise et sa finalité sont les mêmes, dès lors qu'ils sont largement entendus. Dans l'étendue des opérations cognitives que la LC identifie, les phénomènes de catégorisation occupent un rôle d'interface entre langage et cognition. Pour l'esprit qui sous-tendrait le langage, une unité (un signe ou une paire forme/sens) serait d'abord une unité perceptive et/ou catégorielle. Le sujet s'adonne à une lecture nominalisante du monde, lui impose ses catégories, et corrélativement les substantifs qui les dénomment. Pour la LC, le sens du mot est en somme indistinct du concept (du moins en est-il directement dépendant) et les traits qui le caractérisent sont autant de propriétés (mentales) qu'il indexe au cours de processus dynamiques et contigus.

Ce programme multidisciplinaire, par l'étendue même des problématiques qu'il aborde, appelle en somme un examen critique (au sens de l'exploration notionnelle, disciplinaire et épistémologique) de ses articulations. Cet ouvrage entend alors explorer les fondements d'une théorie qui, par sa pluralité, doit répondre aux exigences croisées du langage, de la cognition et des phénomènes catégoriels. À ces trois facettes correspondent les trois chapitres du présent travail, dont l'ambition est de :

1. présenter la LC par l'unification de ses facettes – elle constitue, en effet, un modèle sémiologique comparable à d'autres théories du signe, et non un courant disparate dont l'extrême diversité des objets proscrireait l'unité.
2. confronter la LC aux théories connexes des sciences de la cognition, qu'elle présente comme les garants philosophiques et empiriques de ses postulats fondateurs.
3. appréhender les systèmes catégoriels centraux qui noueraient langage et cognition au sein de ce modèle sous-tendu par des opérations cognitives supposées.

Une théorie du langage

Des traits oppositifs mentionnés supra n'émerge pas de modèle unitaire et formalisé. Les grammaires dites « de

construction », initiées par la grammaire cognitive de R. Langacker et la sémantique des cadres de C. Fillmore, constituent bien une avancée théorique notable, mais le détail de ce que nous appellerons ici « sémiotique cognitive » est le fruit de travaux éparés qui ne constituent pas les composants ordonnés d'un véritable modèle. Ainsi, en dépit des singularités reconnues de la LC, il reste à proposer une réelle unification de ses résultats. Nous proposerons de les rapporter aux termes de la sémiologie. Les cadres, scripts, domaines ou espaces mentaux qui font de la LC un courant représentationaliste, constituent les signifiés d'unités dont l'ordonnement (leur organisation interne en un système de signes) est fonction de principes structurants cognitifs et intracrâniens. Les signifiants, parfois défectifs, sont motivés par les sens scénographiques – des scénarii mentaux – qui les sous-tendent et qu'ils indexent. Les référents sont les entités et relations idéelles qui constituent le savoir encyclopédique du locuteur. Le sens est alors un ensemble de concepts repères, produits de l'expérience des locuteurs et supports à la compréhension de situations verbales conséquentes.

Une théorie de la cognition

La notion de « sens » revêt en LC une acception large qui amène de nombreux tenants à aborder les questions de l'ontologie (le monde et son accessibilité, le mot et l'objet, les mondes linguistique et extra-linguistique et leurs interrelations), et de la corporéité (*embodiment*), entendue ici comme prisme de la connaissance et des savoir et savoir-faire linguistiques. Sans expérience sensorimotrice, le locuteur pourrait-il structurer, comprendre et parler du monde qui l'entoure ? Si la LC entend se risquer à aborder les structures de la cognition (et leurs possibles corrélations), elle doit aussi se positionner dans le champ de la philosophie des sciences et jouer pleinement son rôle au sein des sciences cognitives, dont l'objet (au moins indirect) est toujours la nature de cette *cognitio* dont les emplois galvaudés semblent parfois en faire fuir le sens. Dans cette perspective, le réalisme incarné (ou expérientialisme) de la LC constitue un angle d'approche à la fois éclairant et problématique. S'il permet d'inscrire la LC sur le continuum traditionnel du réalisme et de l'idéalisme, de la rapprocher des courants connexionnistes par le biais des réseaux de neurones (dits subsymboliques), il la place aussi face à de manifestes contradictions. La LC se révèle être un mentalisme qui, quoique réaliste et incarné, accorde un pouvoir central, solipsiste, au sujet-conceptualisateur. Or, le recours

à un script, un scénario mental ou, parfois, aux éventuelles activations neurales qu'il corrèle est-il toujours explicatif et inscrit dans un rapport causal avec l'activité langagière ? Que cherche-t-on à élucider finalement ? La LC, par ce repli sur le locuteur, adopte malgré elle diverses pratiques nomenclaturales qui ne rompent pas avec la tradition linguistique qu'elle décrie par ailleurs.

Le nœud catégoriel

La LC est d'abord caractérisée par un déplacement général du langagier au cognitif qui, par ailleurs, n'apporte pas toujours les révolutions annoncées. Elle dit, par exemple, des signes les plus élémentaires (comme les catégories grammaticales) qu'ils sont des atomes ou des universaux cognitifs ; l'entreprise consiste alors à leur supposer une précédence cognitive, et l'on aperçoit le chemin proposé par la LC, parcouru depuis la cognition générale à l'énoncé, par le biais d'une opération catégorielle (établissement d'une catégorie), même si l'enquête que mène le cogniticien emprunte le chemin inverse. Chez Langacker, la formule est synthétique : les parties du discours sont des catégories primitives. Kleiber, en 1990, ouvrait lui son travail monographique en se défaussant de la question cognitive. « On ne s'improvise pas linguiste cognitiviste » et les dissensions entre les mentalistes de la vieille école et les cognitivistes de la nouvelle vague ne changent rien à la finalité explicative de la linguistique¹. Ainsi semblait-il judicieux de jauger seulement les apports des théories catégorielles à la sémantique lexicale, empreinte d'un structuralisme qu'on jugeait obsolète. Ces apports manifestes consisteraient en l'emploi de gradients et de catégories floues qui permettraient d'outrepasser le principe, semble-t-il archaïque, de caractérisation du mot par ses qualités, ses traits définitoires [e.g. cygne – bec, plumes, etc.], ce que l'on reproche généralement à la méthode scolastique, objet de toutes les foudres des sémantiques lexico-dynamiques.

Au programme de Kleiber, notre travail emprunte son objet. Le sens est un phénomène labile dont il faut pouvoir rendre compte à partir d'un socle théorique et empirique stable. La LC, proche des méthodes roschéennes, semble constituer un cadre adéquat à cette dynamité de rigueur. Notre travail, toutefois, emprunte une voie méthodologique inverse en refusant de scinder langage et cognition, et de considérer comme

1. Kleiber, 1990, p. 15.

contingents les fondements cognitifs humains qui légitiment, en théorie, une telle approche de la sémantique lexicale. Tout l'appareillage théorique de la LC repose sur les résultats dits « empiriques » de ce qu'elle nomme les « disciplines connexes » des sciences cognitives. Or, si les domaines d'application linguistique ont été éprouvés, il n'en demeure pas moins que les postulats forts de la LC n'ont pas été véritablement confrontés aux disciplines et aux théories de la connaissance qu'elle entend supplanter. Une première manifestation de cet isolat tient en l'appellation même du linguiste qui incorpore à son analyse les processus cognitifs à l'œuvre dans l'activité langagière. Pour la linguistique générale, par exemple, est cognitiviste celui qui entend expliquer cette activité à partir d'une génération de symboles (courant symbolique, dont les grammaires génératives sont le parangon), comme celui qui reconnaît l'éventualité d'une coalescence entre les différentes spécialisations (sensorimotrice et langagière tout particulièrement) d'une structure cognitive globale. Cette indistinction ferait frémir le cogniticien le plus tolérant, ce qui ne saurait manquer de choquer les tenants de la LC eux-mêmes, eussent-ils conscience du flou et des implicites que le terme recouvre. D'une manière générale, notre étude entend explorer le rapport du langage à la cognition (et inversement) au travers d'un travail épistémologique visant à asseoir dans une transdisciplinarité nécessaire les fondements d'une linguistique de la cognition. C'est en explorant la LC que nous nous proposons de réaliser, ou du moins d'entamer, un tel programme.

1. UNE THÉORIE DU LANGAGE

[...] la linguistique s'est organisée à partir d'un héritage, qui se fixait pour objectif l'étude de la langue en tant que domaine idéalisé construit à partir de langues spécifiques, et, à côté de cet héritage, à partir d'une dérive qui a amené le domaine à se compléter par des adjonctions hétérogènes par rapport au noyau initial. (Culioli, 1990, p. 9)

The totality of our knowledge of language is captured by a network of constructions. (Goldberg, 2003, p. 219).

La linguistique cognitive est un courant épars, tant par le nombre de ses tenants que par ses préoccupations multiples. Ce chapitre « unificateur » a pour principale ambition d'articuler ses facettes en les rapportant aux termes de la séméiologie. Les cadres conceptuels, scripts ou espaces mentaux constituent les signifiés d'unités symboliques (*constructions*), qui présentent les caractéristiques des traditionnels « signes ». Elles sont, en effet, arbitraires dans la limite de leur détermination par d'autres unités au sein de la langue (*motivation*). Ainsi ces signes sont-ils les composantes d'un système (*constructique*) dont on peut décrire les hiérarchies selon des principes organisateurs que l'on dira « cognitifs ».

Lazard, dans un article récent¹, émettait le souhait que la linguistique cognitive n'existât pas, du moins pas en dehors du cadre porté par ses principales figures californiennes. En dehors de ce contexte théorique et géographique, de tels modèles marquent un retour fâcheux à une conception traditionnelle du langage, et ce au détriment de la spécificité des structures des langues. Victorri (*in* Fuchs, 2004) lui refuse son appellation par souci de désambiguïsation : la linguistique cognitive est avant tout chomskyenne et il convient de dissocier les deux camps opposés. Les *grammaires cognitives* (GC) se confrontent alors aux grammaires génératives. Desclés (1994), quant à lui, considère qu'elle est un ensemble de postulats « cohérents » desquels on peut se distancer ; postulats, semblerait-il, tous

1. Lazard, 2007.

énoncés par Langacker dans sa grammaire inaugurale². Pourtant, ce courant « manquerait de formalisme » en sorte qu'il faille plus encore le préciser (Col et Victorri, 2007). Loin de ses descripteurs américains³, volontiers partisans dès lors qu'il s'agit de prolégomènes à l'extension qu'ils présentent, la LC occupe une place théorique et institutionnelle contestée. Au mieux lui reconnaît-on une unité thématique ou méthodologique consistant en des interrogations relatives aux « connaissances spécifiques que maîtrise l'esprit humain au travers de la faculté de langage » (Fuchs, 2004, p. 4). Certains la nient simplement au bénéfice de la sémantique structurale⁴. D'autres encore tentent de la rapprocher de théories plus visibles dans le contexte français (TOE, psychomécanique) à partir d'outils ou d'ambitions communs (Lapaire *et al.*, 2008).

De toutes ces comparaisons ou contestations, il ressort toutefois que la linguistique cognitive de l'ouest des États-Unis constitue un mouvement dont on reconnaît la spécificité : rendre compte des structures du langage au regard des opérations mentales qui les sous-tendent. Chaque niveau d'analyse linguistique se trouverait donc imprégné de traces de ces opérations et l'on peut ainsi osciller entre lexicologie, syntaxe ou morphologie en quête d'éventuels révélateurs. Or, à ce programme cognitif dont on voudrait qu'il constitue une deuxième révolution cognitive (Lakoff et Johnson, 1999, p. 92) correspond une réalité bien différente portée, en effet, par les travaux de ses figures de proue. Fauconnier (1984, 1997), Langacker (1987, 1999), Lakoff (1987), Fillmore et Kay (1993), Goldberg (1995, 2006) pour les plus essentiels, auront chacun décrit les plans (ou les termes et qualités) de ce que nous appellerons *sémiotique cognitive*. Cette sémiotique dyadique, nous le verrons, est comparable à de nombreuses théories du signe quoiqu'elle soit marquée de spécificités imputables en partie aux théories psychologiques de la catégorisation des années 1970. Au delà de son caractère organisationnel, cette sémiotique permet d'introduire les courants plus grammaticaux de la LC de manière articulée. Ceux-ci, parfois appelés grammaires de construction, partagent un ensemble de postulats fondateurs. Ces grammaires, comme souvent, se positionnent relativement aux grammaires génératives : elles sont non modulaires, non dérivationnelles et non transformationnelles. Elles restent universalistes et génératives bien qu'elles ne souscrivent pas *en théorie*

2. Il appuie ses « réflexions sur les grammaires cognitives » sur l'ouvrage de Langacker (1987a) exclusivement.

3. Nous mentionnons seulement les monographies : Lee, 2001 ; Taylor, 2002 ; Croft et Cruse, 2004 ; Evans et Green, 2006.

4. Rastier, 2005, p. 2.

aux hypothèses innéistes. Nous appellerons *grammaires cognitives* les courants qui peuvent se reconnaître dans notre articulation sémiotique. Par conséquent, nous étendrons le cercle proposé par Victorri (Fuchs, 2004, p. 73) et contesterons la dichotomie proposée par Lazard (2007, p. 1). Nous considérerons que la LC est composée des GC sous-tendues par une approche constructionnelle du langage. Ceci inclut de fait la tradition néo-constructionniste (Borer, 2005), fleuron récent du MIT. S'intègrent aussi les grammaires de construction *fluide* (Steels, 2006) ou *incarnée* attachées, respectivement, à déterminer les conditions de genèse du langage ou à articuler constructions et modèles simulationnistes (Bergen *et al.*, 2004). Toutes sont toutefois des théories « exosquelettes » qui ne reconnaissent pas le pouvoir organisateur des items lexicaux (hypothèse projectionniste). En cela, elles sont constructionnelles par opposition, entre autres, à la HPSG ou la *Word Grammar*⁵. Elles peuvent alors être classées selon deux axes (constructionnel et cognitif) qui représentent leurs aspirations au delà des postulats centraux que toutes partagent. Ces deux axes, bien entendu, sont fonction des objets des GC (Fig. *infra*). Il ne faut pourtant pas s'y tromper. Outre les néologismes d'usage, la LC ravive des positions contestées, notamment par la linguistique énonciative. Le constructique est une langue, un système hiérarchisé par un ensemble ordonné de constructions, c'est-à-dire de signes dont nous décrirons ici les pôles.

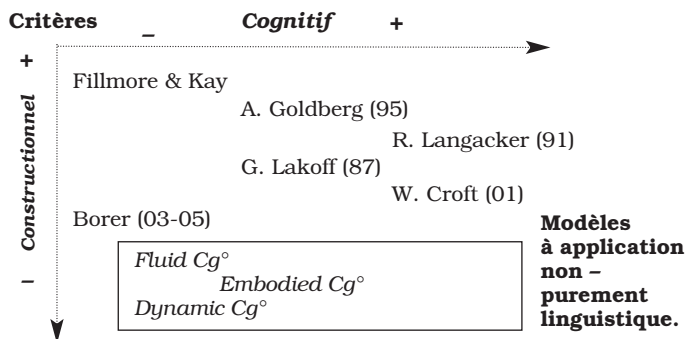


Fig. 1. Les courants constructionnistes

5. Les GC considèrent que les lexèmes (les noms et les verbes en particulier) ne peuvent pas « contenir » la structure de l'énoncé : on reconnaît un patron indépendant plus large qui les ordonne (la construction). Ce type de construction (dit « propositionnel ») est à l'évidence schématique mais la construction peut être bien plus substantive ou lexicale (arbre, chien, thèse, etc.). Guignard et Puckica (2008) proposent une description détaillée des différents types de grammaires de construction.

1.1. UNE SÉMIOTIQUE COGNITIVE

Attachés à se distinguer des grammaires génératives, seules autres linguistiques de la cognition⁶, les modèles grammaticaux de la LC revendiquent une forme de non modularité. Cette position, confortée par les catégories floues et les continuums que permet la sémantique du prototype, a pour conséquence un holisme méthodologique qui permet, en particulier, l'uniformisation des unités de la langue. Les pratiques des GC, sans toutefois qu'elles le manifestent toujours, marquent un retour à la sémiotique dyadique telle qu'on la trouve développée, entre autres, chez Greimas, Saussure ou Rastier⁷. Tout dans la langue est signe (ou construction) : les possibilités syntaxiques sont le fait de constructions défectives sous-jacentes (les propositions), les contraintes sélectionnelles sont des propriétés distinctives des signes (schémas actantiels), les lexèmes eux-mêmes consistent en l'unification d'un signe défectif (N/THING) et d'un signe plein (Bike/BIKE), etc. La langue est en somme ordonnée selon des habitus et des degrés de compatibilité entre eux. Le « schéma » ou patron constructionnel sert, de facto, la perspective anti-générative de la LC. Nul besoin, en effet, de convoquer des opérateurs de dérivation ou de transformation. On peut se saisir du langage en tant qu'il est le produit « monostate » (sur un seul plan) de la cognition⁸, ce qui fait de la LC un modèle universellement valide. Il n'en demeure pas moins que l'objectif des GC est de rendre compte des possibles expressifs d'une langue (et seulement ceux-ci) par la détermination de leurs propriétés (Goldberg, 1995, p. 7) : elles restent en cela des grammaires fondamentalement génératives.

6. Par *linguistiques de la cognition*, nous entendons les linguistiques qui participent des sciences cognitives et, indirectement, qui font écho aux positionnements computationnels, connexionnistes ou énaïvistiques qui scindent la discipline. Si nous concentrons notre attention sur la linguistique cognitive, nous reconnaissons toutefois que de nombreuses théories linguistiques sont par ailleurs *cognitives* au sens où elles accordent un statut explicatif aux sphères des locuteurs ou aux opérations énonciatives et interlocutives.

7. Les deux faces du signe ne sont pas équivalentes dans toutes les sémiotiques dyadiques. Toutes, en effet, ne reconnaissent pas l'équivalence du signifié et du concept. L'image psychique, le cadre mental ou le « simulacre multimodal » (Rastier, 1991, p. 125) ne sont pas égales : leur nature ou fonction (inférentielle, différentielle, etc.) s'opposent.

8. Expliquer le langage à partir des structures de la connaissance a pour effet que l'on s'intéresse peu, à l'inverse, au caractère structurant du premier. Or, envisager l'un comme le produit de l'autre appelle la reconnaissance de leur opposition.

1.1.1. LE SIGNE

Selon l'approche constructionniste du langage, la langue n'est constituée que de paires forme/sens appelées *constructions*. Elles sont des unités plus ou moins grammaticales (ou lexicales) mais leur nature ne diffère pas en ce qu'elles associent forme et sens invariablement. Ainsi, le terme *grammatical* ne doit pas être perçu comme une restriction aboutissant à une surévaluation du pouvoir explicatif de la syntaxe : c'est précisément ce qui est reproché aux grammaires génératives. Le terme *lexical*, à l'inverse, n'exclut ou ne néglige pas la forme de l'unité, sa manifestation linguistique. Une unité construite en discours revient donc à un couplage entre un domaine cognitif et une forme linguistique. Tout élément, si schématique soit-il, est alors au moins minimalement signifiant si bien qu'il n'existe pas de structure vide de sens (explétive). Les GC reconnaissent donc l'existence des domaines grammatical et lexical mais ceux-ci ne constituent que les pôles extrêmes et contigus d'un tout langagier, un continuum entre syntaxe et sémantique : du minimalement schématique ou maximalement substantif (le lexique) au minimalement substantif ou maximalement schématique (la syntaxe). Les constructions grammaticales comme les constructions lexicales sont des unités à double face, à la différence que les premières organisent les secondes. Conséquemment, il n'y a pas d'opposition franche entre les lexèmes (bague, voiture, perle, etc.), les propositions (transitive, intransitive, ditransitive, etc.) ou encore les connecteurs (et, si bien que, pourtant, etc.). Les pôles opposés sont reliés par le continuum lexique-syntaxe et les unités de la langue s'inscrivent variablement sur cet axe en fonction de leurs propriétés et de leur degré de réalisation. Chaque construction est en somme une unité symbolique, un signe (au sens de la séméiologie), ce qui n'exclut aucunement que ces signes soient qualitativement différenciés.

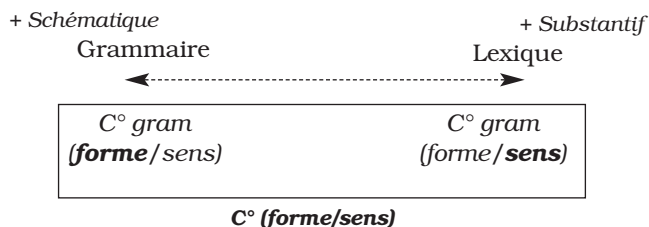


Fig. 2. Les signes sur le continuum lexico-grammatical

Les architectures du lexique et de la syntaxe ne sont alors pas considérées comme fondamentalement dissimilaires. Tous deux, de manière conjuguée, forment un réseau structuré de constructions que l'on nomme *constructique*⁹. Contrairement aux modèles générativistes, la grammaire n'est donc pas organisée en modules autonomes, reflétant par là l'unité de la cognition. La conception symbolique de la grammaire adoptée par le courant cognitif implique que les schémas de combinaison morphosyntaxique signifient en eux-mêmes¹⁰. Les GC se risquent en somme à l'holisme explicatif quand la motivation originelle de l'hypothèse modulaire s'était fondée sur le constat d'échec des théories unifiées face à l'hétérogénéité des données linguistiques (Ronat, 1986, p. 10)¹¹.

Les unités symboliques, malgré leurs différences de complexité et de figement, constituent toutefois les possibles expressifs de la langue-objet des GC. Ces différences peuvent être identifiées selon deux axes : d'une part, on reconnaît un axe horizontal opposant des pôles de complexité (simple/ complexe) : par exemple, le verbe *SLIDE* est une construction simple quand *KITH AND KIN* est une construction complexe. D'autre part, on reconnaît un axe vertical opposant les pôles substantif et schématique : les constructions y sont diversement spécifiées. *KITH AND KIN* est une construction complexe « réalisée » (substantive), c'est-à-dire entièrement spécifiée, instanciée. *KEEP NP POSTED* est à l'inverse complexe et partiellement schématique. Seul le syntagme nominal central peut être spécifié et seul un NP animé topicalisé (et/ou pronominal) peut occuper cette position. Les propositions illustrent plus encore ce phénomène de spécifica-

9. Nous proposons ce néologisme français à partir du néologisme anglais introduit par Michaelis (2006, p. 25) : *constructicon* dérivé à partir de *lexicon*.

10. Cette révolution locale, dissociant la LC des grammaires modulaires, aura aussi permis que ne soient pas posées les questions de la localisation du sens et du code linguistique. Déjà cette question avait séparé le schéma hjelmslevien de la langue saussurienne, le premier refusant l'imprécision des unités de la langue (celle-ci pouvant être norme, usage ou acte [Hjelmslev, 1942, p. 29]).

11. Il faut toutefois noter que l'hypothèse modulaire, en linguistique, est plus modérée que ses corrélats psychologiques : « la complexité des faits du langage peut être expliquée par l'interaction de théories ou sous théories partiellement indépendantes » (Chomsky, 1982). En théorie, il n'est alors pas question de rendre compte radicalement de l'indépendance de modules supposés, quand la dyslexie (entre autres) étaient ailleurs expliquée par des troubles réparties entre les modules du déchiffrement physique et du liage de la chaîne parlée (Jackendoff, 1983). En pratique toutefois, Chomsky (1957, p. 106), à propos de la place du sens dans la grammaire, déclare que l'inclure reviendrait à « faire une grammaire en voulant connaître la couleur des cheveux des locuteurs. »

tion. Une proposition intransitive n'est pas seulement une structure syntaxique du type [NP VP], elle constitue un signe, une forme associée à un sens, indépendant des lexèmes qui peuvent lui être annexés. De fait, les diverses catégories traditionnelles (parties du discours, syntagmes, prétérit, etc.) possiblement convoquées au sein de ces patterns propositionnels sont aussi des constructions. Il est donc en théorie toujours possible d'identifier un sens indépendant des sens que véhiculent les items lexicaux. La conception du « sens » du signe est aussi considérablement étendue, car il peut s'agir d'un sens pragmatique souvent (mais pas toujours) rapporté aux connaissances encyclopédiques des locuteurs¹². Le pairage constructionnel ([*watch it* VP NP VP]_{forme} [*dismay*]_{sens}) consiste en la coordination morphosyntaxique de différents lexèmes au sein d'une construction phraséologique partielle (semi-ouverte et complexe) et d'un « sens contextuel » précis : le désarroi du locuteur qui, au travers de la construction, non seulement se manifeste mais présente comme entendu ou validé un ensemble d'implicites (par exemple : *It doesn't snow in August*)¹³.

1. Watch it not rain now I've bought an umbrella.
2. What's it doing snowing in August!

Ce sens peut aussi consister en les saillances ou emphases des spécifications de la proposition comme le révèle l'opposition entre l'oblique et la ditransitive (voir 1.2.2.) ou du degré de topicalité de l'objet que contiennent les constructions.

- a. He texted *her* a random sentence.
? He texted *a girl* a random sentence.
- b. Near *him*, John saw a snake.
? Near *John*, he saw a snake.

12. Le contenu du signe n'est en effet pas strictement défini : les GC étendent le signifié à la cognition, c'est-à-dire (en LC) au savoir encyclopédique du locuteur, mais attribuent parfois des traits spécifiques aux lexèmes. Si le sens des mots est compris relativement à une scène mentale de référence (*frame*, *script*), il n'empêche que les mots permettent de cibler/profiler des éléments de cette scène, ce qui leur confère bien un contenu : minimalement la possibilité de discriminer des éléments de la scène mentale corrélative.

13. Comme le remarque Locke à propos des propositions verbales et universelles, « plus on assemble de qualités coexistantes en une idée complexe sous un seul nom, plus on précise et détermine la signification de ce mot. » (Locke, 1690[1997], p. 361). Il faut toutefois remarquer que la motivation de l'approche constructionnelle (sémiotique cognitive) est motivée par une démarche inverse : il s'agit pour le locuteur de pouvoir convoquer un signe « étendu » sans recourir à l'ensemble de ses parties constitutives et, de fait, d'en impliquer certaines (selon un rapport fond/forme).

Instancier une construction revient donc à opérer une combinaison entre deux ou plusieurs constructions pour produire un « construit ». Cette opération, qui repose exclusivement sur la compatibilité des signes cumulés, est appelée « unification ». Toute combinatoire est envisageable par défaut dans la mesure des conflits (F ou S) entre ces constructions (**they walks*, **a furniture*, **Peter eat*). La production d'un énoncé requiert de multiples unifications mais les GC sont des modèles non dérivationnels et ne reconnaissent en conséquence qu'un seul niveau de représentation syntaxique. Une proposition passive n'est pas transformée depuis une proposition active comme le permettent les règles de réécriture du modèle chomskyen initial, elle est une instance de la construction [Proposition Passive] définie par des propriétés formelles et sémantiques qui lui sont (en partie) propres¹⁴. Le NP sujet doit précéder le verbe, l'auxiliaire doit porter une forme finie contrairement au verbe qu'il gouverne, le groupe prépositionnel doit suivre le VP qu'il modifie, et appelle l'emploi de l'oblique (comme c'est le cas pour la plupart des constructions prépositionnelles employées dans la complémentation). C'est donc à une forme de particularisme que se risquent les GC puisque pour décrire la langue, il faut dresser et décrire un inventaire de signes spécifiques à une langue (proposition active de l'anglais, verbe intransitif du français, etc.). En conséquence, les travaux des GC concernent en premier lieu l'organisation de la langue/construction qui comprend des signes défectifs, c'est-à-dire des schémas non réalisés (non instanciés), autrement dit des constructions non construites (non actualisées) :

Résultative transitive

NP₁ V NP₂ AP₃.

She squeezed them dry.

It washes the washing white.

Résultative transitive reflexive

NP₁ V [Pro₁-self]₂ AP₃.

They giggled themselves silly.

She smiled herself an upgrade.

Causative de mouvement

NP₁ V NP₂ PP₃.

The mob scared him out of town.

Fly me to the moon.

Way construction

NP₁ V [Poss₁'s way]₂ PP₃.

He elbowed his way through the crowd.

He talked her into retaliating.

14. Les signes [Proposition Active] et [Proposition Passive] partagent, malgré tout, certains traits valenciels (entre autres) et peuvent convoquer des constituants communs.

Time-away construction

NP₁ V NP₂ <time> away₃. He reads his afternoons away.
He smoked his life away.

One's head off construction

NP₁ V [Poss₁'s head]₂ off₃. She screamed her head off.
He laughed his head off.

D'une manière générale, et en dépit de ses liens et traits communs avec de nombreux autres signes, chaque construction est minimalement spécifique ou arbitraire. Elle est formée de propriétés qui ne sont pas entièrement déductibles de ses composants ou d'autres constructions de la même langue. C'est en cela qu'elle est « unité ».

C is a CONSTRUCTION iff_{def} C is a form-meaning pair $\langle F_i, S_i \rangle$ such that some aspect of F_i or some aspect of S_i is not strictly predictable from C's component parts or from other previously established constructions. (Goldberg, 1995, p. 4.)

Une construction est donc au moins partiellement idiosyncrasique. En effet, seuls les signes mono-morphémiques (*slow, blind, phone, -ing*) sont complètement arbitraires : les signes morphologiquement ou syntaxiquement complexes (*slowly, blindness, phoned, tying, etc.*) présentent typiquement une forme de motivation secondaire. L'expression idiomatique *WHEN IN ROME* est une construction parce qu'on peut identifier un ensemble de traits qui la caractérise différenciellement (blocage des commutations ou déplacements, opacité du sens à partir de ses composants lexicaux, etc.). L'énoncé *Polly wants a cracker* est également conçu comme une instance de la construction transitive qui est, elle aussi, reconnue comme une unité conventionnelle associant une forme à un sens et présentant des propriétés spécifiques. Il s'agit manifestement d'une construction plus abstraite que *WHEN IN ROME* comme le sont par ailleurs tous les signes qui ne sont pas réalisés.

1.1.2. LES RÉSEAUX DE SIGNES

Selon les principes de la sémantique du prototype, c'est relativement à un membre typique, à une instance repère que sont organisés tous les membres d'une catégorie, qu'il s'agisse de catégories grammaticales ou, plus largement, des phénomènes de catégorisation relatifs à la cognition générale du locuteur. Il s'agit chaque fois d'observer la représentativité de l'entité isolée dans la catégorie qui la subsume : de l'entité la plus proche du centre organisateur à celle la plus éloignée. L'originalité du modèle Lakoffien (1987) comme des extensions de Goldberg (1992, 1995, 2006) provient d'abord de l'extension

de la sémantique du prototype à sa version « étendue »¹⁵, puis de l'application de ce nouveau modèle au domaine syntaxique. Dans cette version étendue de la sémantique du prototype, on admet en particulier que les membres d'une même catégorie (par exemple, une classe de constructions) puissent n'avoir aucunes propriétés communes. Ceci implique que les instantiations d'une construction (c'est-à-dire l'ensemble des *construits*) puissent être multiples et très diverses. Elles forment des familles articulées par des ressemblances (des propriétés) entre certaines d'entre elles sans que chacune de ces instantiations ne doivent partager l'ensemble des traits d'une autre, ni même ceux d'un prototype identifié.

3. The cook scoured the car clean of the garbage.
P1[cook, scoure, car] P2[car, become clean]¹⁶.
Sens constructionnel : *X causes Y to become Z*.
4. The quack hypnotized her into deep sleep.
P1[quack, hypnotize] P2 [her, move (met.)/into sleep]
Sens constructionnel : *X causes Y to move Z*.
5. Some pupils nonchalantly buzzed into the classroom.
P1[pupil, Ø(move) / into the room] P2[Ø (pupil), buzz]
Sens constructionnel : *X moves Y*.
6. He uses super-speed to catch *objects kicked at him*.
P1[Ø, kick, objects] P2[Ø, (intend) him, objects].
Sens constructionnel : *X directs action at Y*.
7. She subtly blew him a kiss.
P1[she, blow] P2[he, (receive), kiss]
Sens constructionnel : *X causes Y to receive Z*.

Les énoncés/construits (3) à (7) forment une classe d'occurrences liées. Les signes défectifs qui sous-tendent les construits de cette classe (NP₁ V NP₂ AP₃ pour la résultative, NP₁ V NP₂ PP₃ pour la causative de mouvement, etc.) correspondent à la plupart des structures argumentales de l'anglais contemporain, c'est-à-dire à aux possibilités syntaxiques et

15. Si nous devons l'identification (et le nom) de la sémantique *étendue* du prototype à Kleiber (1990), il n'en demeure pas moins qu'elle est déjà présente et consciemment différenciée du modèle standard lorsque Lakoff (1987) définit les modèles cognitifs idéalisés (ICM).

16. La seconde ligne renvoie aux événements complexes qui sous-tendent l'énoncé mais il est à noter que les propositions complètes (P1, P2) que nous identifions pour « gloser » les sens constructionnels ne correspondent pas strictement aux constructions particulières que nous décrivons ici. *We ran her out of town* n'équivaut pas à *we made her run out of town*.

actantielles des énoncés de cette langue¹⁷. Les signes résultatif, causatif « de mouvement », intransitif « de mouvement », conatif et ditransitif signifient en eux-mêmes (même si ces sens sont labiles) et partagent un ensemble variable de propriétés. Comme mentionné *supra*, ces constructions sont sémiotiques, c'est-à-dire qu'elles sont des unités symboliques à part entière et sont, comme tout objet conceptuel, reliés par ressemblances de famille¹⁸. De plus, à l'intérieur de chaque construction, peuvent être répertoriées des variations sémantiques. La causative de mouvement (4) peut par exemple véhiculer un ensemble de sens eux-mêmes interconnectés¹⁹ (Goldberg, 1995, p. 161) :

8. He shoved it into the carton. *X causes Y to move Z*
9. She allowed him into the car. *X enables Y to move Z*
10. He kept her at arm's length. *X prevents Y from moving Z*
11. She guided him through the maze. *X helps Y to move Z*

Parmi les raisons qui légitiment l'approche constructionnelle figure la volonté de simplifier l'appareillage linguistique pour, localement, faire face à la multiplicité des entrées lexicales (GIVE tr/intr/ditr, etc.) et, plus généralement, constituer un modèle qui intègre les résultats des disciplines connexes aux grammaires cognitives (cf. 3.3.3). Une étape est ici franchie : les traits inhérents aux constructions lexicales (morphèmes libres) ou schématiques (les propositions) sont de nature épistémique et pragmatique²⁰. Ils font référence à un ensemble figé de connaissances du monde qui constituent le

17. On parle traditionnellement de *valence verbale*. Cette expression accorde au verbe la responsabilité de la structure argumentale de l'énoncé. Or, on s'en doute, la sémiotique cognitive ne postule pas que le verbe *projette* la structure de l'énoncé depuis sa grille sémantique.

18. Nous reviendrons longuement sur cette position mentaliste et conceptualiste au cours du chapitre 3.

19. Cette distinction fait, une fois encore, écho aux deux modèles de sémantique du prototype. Le modèle standard est monosémique (un membre ou un sens référent organise la catégorie), le modèle étendu, lui, est polysémique : un membre ou un sens peut faire l'objet d'un effet de prototypie sans qu'il ne partage de trait avec tous les membres d'une catégorie. On s'aperçoit ici que les GC puisent dans les deux modèles, ce qui n'est pas sans conséquence : cela impliquerait, par exemple, qu'il existe deux méthodes (très voisines) de catégorisation humaine, ce qui paraît soit peu probable, soit profondément modulaire.

20. Les situations explorées par cette pragmatique ne sont pas véritablement contextuelles (et en cela spécifiques à un repérage énonciatif particulier), elles sont mentales, c'est-à-dire qu'elles consistent en des structures d'attentes « repères » idéalement partagées par les locuteurs d'une langue.

socle conceptuel duquel les signes puisent leur sens. On peut alors conclure à une isomorphie franche entre signifiés et concepts, mais ces signes peuvent aussi mettre en relief des éléments de ces scènes conceptuelles (voir *infra*) : les signes et les scènes conceptuelles sont alors parfois différenciés, ce qui implique que le signe possède un sens qui ne soit pas relatif à la scène mais intrinsèque comme dans la sémantique structurale, bien que les GC s'en distancient ouvertement en critiquant le modèle catégoriel scolastique (classique, définitoire et ontologique)²¹. Or, de même qu'il est peu vraisemblable que les locuteurs stockent des acceptions correspondant à chaque lexème d'une langue, c'est-à-dire les entrées lexicales du mot, il est peu de chances qu'un schéma à instancier (un signe défectif de type propositionnel) renvoie à une multitude de situations pragmatiques stockées. Il n'est en conséquence pas surprenant que les sens de la construction ditransitive (par exemple) n'aient pas tous été identifiés alors même qu'elle constitue l'objet central d'un très grand nombre d'études dans la littérature LC²². C'est pourtant une telle conception qui est envisagée dans les grammaires cognitives : le mot est une unité qui permet de cibler ou de mettre en relief (saillance, profilage) des éléments d'une scène conceptuelle²³.

1.1.3. LE SIGNIFIÉ

Le signifié, dans cette sémiotique cognitive, est donné relativement à une cadre, script ou espace mental, défini comme un ensemble composite de concepts liés, qui constituent les connaissances des locuteurs. Comprendre l'un de ces concepts convoque l'ensemble des concepts qui le motivent et le transcende : un mot renvoie à des catégories d'expérience qu'il convient d'identifier au regard des usages d'une communauté linguistique (et culturelle). Ce principe n'est toutefois pas exclusivement linguistique. Minsky, qui le premier définit le cadre comme « a data-structure representing a stereotyped situation » (1975, p. 72), aura inspiré l'intelligence artificielle et la psycho-

21. Nous montrons en (3.2.3.) non seulement que le modèle probabiliste roschéen est très comparable au modèle aristotélicien (qui fait déjà appel à la notion d'accident) mais aussi qu'il est paradoxalement plus limitatif.

22. Nous remarquons simplement que les GC refusent l'idée d'un répertoire sémantique total et figé pour ce qui concerne les items lexicaux, tout en acceptant que le sens de ces items passent nécessairement par les représentations mentales des situations auxquelles ces sens renvoient : de fait, le sens de l'énoncé n'est pas construit « en situation ».

23. Chez Fauconnier (1984, 1997), on parle d'espace mental.

logie cognitive²⁴. Schank et Abelson (1975) ont proposé une conception tout aussi mentaliste de la cognition : celle-ci ne consisteraient qu'en des agrégats conceptuels appelés *scripts*. Il est chaque fois question d'ensembles expérientiels « référents », qui permettent l'articulation d'événements associés dans l'esprit des sujets, ce que Tannen (1979, p. 144) appelle des « structures d'attentes » (*structures of expectations*)²⁵. En linguistique, la sémantique des cadres trouve son origine dans la grammaire des cas de Fillmore (1968). Les cadres casuels (*case frames*) devaient caractériser des scènes ou des situations abstraites de telle manière que, pour déterminer le contenu lexical du verbe, il fallait déterminer les propriétés des scènes schématiques auxquelles il renvoie nécessairement (Fillmore, 1982, p. 115). Originellement toutefois, cadres et scènes étaient distingués. La scène référerait aux contraintes cognitives (expérientielles), le cadre aux contraintes spécifiquement linguistiques (Fillmore, 1975). Les deux termes, désormais, sont indifférenciés et les mots indexent directement certains aspects (ciblés, profilés au cours d'un processus d'évocation) des cadres ou espaces mentaux.

Ainsi le signifié est-il dépendant de scènes mentales articulées. La scène ou la cadre *commercial transaction* a pour éléments constitutifs les rôles *buyer*, *seller*, *goods* et *money*²⁶. Dans cette configuration²⁷, seuls certains verbes peuvent être

24. Il est intéressant de noter que les GC revendiquent ouvertement leur non modularité tout en s'appuyant sur les considérations de Minsky qui, par ailleurs (1987, épilogue), déclare pourtant « qu'à l'intérieur du cerveau, les agences chargées de différentes tâches sont contraintes à ne communiquer que par des goulots neuronaux ». La non modularité linguistique (syntaxe/sémantique) ne serait donc pas sous-tendue par la non modularité cognitive.

25. Il n'est pas surprenant de voir partout disséminés les termes et métatermes codistes au sein de la sémantique des cadres : le sens lexical est rapporté plus ou moins médiatement au sens conceptuel. Jackendoff (1983), Petruck (1986), Fillmore (1985) les distinguaient en des temps plus « modulaires » au moyen de marques typographiques disgracieuses. La cognition s'étant depuis unifiée, les mots *évoquent* désormais des espaces mentaux, mais l'appariement demeure.

26. L'acheteur paie le vendeur en échange de l'objet désiré.

27. Fillmore et Atkins (1992, p. 83) proposent bien d'autres cadres. Le *Risk Frame* consiste en les rôles *Chance*, *Harm*, *Victim*, *Valued Object*, *Situation*, etc. *She (actor/victim) had risked so much (valued object) for the sake of vanity (motivation)*. On est là face à une argumentation « définitive » : poser la question des contours des *frames* nous ferait passer pour quelque cognitiviste orthodoxe, la connaissance (comme la pensée « éparse » chez Condillac) étant multiple et systématiquement changeante. On se demandera cependant pourquoi l'on accepte un « figisme partiel » (le cadre de la transaction, du risque, du restaurant, etc.) qui sous-entend une forme d'invariance.

inclus (*buy, sell, pay, spend, cost, charge*). Le signifié de chacun d'entre eux est donc déterminé en fonction de ce cadre qui permet par ailleurs que tous soient interconnectés. Chacun d'eux indexe un aspect différent du cadre mais se rapporte nécessairement à ce cadre. *Buy* met en relief (profile) les rôles *buyer* et *goods* et laisse *seller* et *money* en retrait (dans l'arrière-plan). *Sell* profile *seller* et *goods* et laisse *buyer* et *money* dans l'arrière-plan.

12. **Hard-up families bought cheaper chicken**

(*for*_{money}, *from*_{seller})

13. **Vivoli's sell the best ice cream in the world**

(*for*_{money}, *to*_{buyer})

Connaître le signifié d'un verbe consiste donc à déterminer différentiellement celui de tous les autres au sein d'un espace mental. Notre expérience, figée par exemple en l'espace *commercial transaction*, fournit le fond ou l'arrière-plan conceptuel nécessaire à la détermination du mot. Le mot renvoie à un cadre mental qui doit être commun aux locuteurs (émetteurs et récepteurs). Cependant, la description du verbe ne peut être complète que par la détermination des propriétés grammaticales qui le caractérisent et des contextes syntaxiques qui lui sont adéquats, c'est-à-dire avec lesquels il est compatible. En d'autres termes, il s'agit de déterminer les éléments du cadre qui peuvent être le sujet et/ou l'objet du verbe, voir le NP datif ou le syntagme prépositionnel qui le complémente. Quels sont en somme les éléments qui doivent être présents et ceux que l'on peut éluder ? *Peter* (buyer) *bought the computer* (goods) *from Sally* *for 150\$*. Le sujet grammatical (NP1) correspond au rôle conceptuel de l'acheteur, l'objet direct *computer* (NP2) correspond au rôle d'objet transféré (marchandise). Ces deux éléments sont profilés, conséquemment manifestes et non éludables. Les éléments suggérés apparaissent seulement en surface²⁸ en tant qu'objets obliques : *Sally* et *150\$*. La préposition *from* peut être inférée des éléments du cadre qui, par sa structuration même, spécifie les relations entre tous ses éléments constitutifs. De même, les spécifications lexicales qui caractérisent les substantifs rapportés au cadre sont le fait de notre compréhension de l'articulation des événements qu'il contient. Soit *tip, ransom, allowance, refund, honorarium, bounty, tuition, retainer, bonus, rent, fare, child support, bus*

28. Il s'agit encore de distinguer la profondeur (d-structure) de la cognition de la surface (s-structure) du produit linguistique, même si la nature de la « cognition » diffère.

money, salary, reward, et alimony : évoquer le concept *money* au travers de chacun de ces verbes implique des focalisations (des profils) et des implicites différents, des scènes de plus en plus complexes qui outrepassent l'évocation d'un simple transfert pécuniaire. *Alimony* convoque (ou active) une scène mentale dans laquelle deux personnes divorcées se sont entendues pour qu'à l'issue de ce divorce l'une de ces personnes donne à l'autre, le plus souvent à la fin de chaque mois, une somme renégociable à échéances fixes²⁹. Au delà de la caricature de l'exemple, la sémantique des cadres considère que chaque mot appelle une scène conceptuelle complexe. Le signifié consiste donc en les diverses opérations de profilage exercées sur cette scène. Les déterminations nominales sont elles aussi dépendantes des scènes conceptuelles. On préférera un pronom possessif à un article indéterminé selon que le transfert inhérent au cadre est attendu (ou non) ou selon que la situation d'énonciation précède ou suit le transfert. *She gave him a reward ; She gave his reward*. L'implicite est alors fonction de la sémantique de l'article qui interagit avec la scène activée par le nom (Fillmore, 1977, p. 114). Le « récepteur » reconstruit donc une scène mentale qui dépend en partie du choix du déterminant. Sans aucune information contextuelle, il peut déterminer si les rôles de la scène et les entités qu'ils représentent ont préalablement déterminé le montant de la somme³⁰.

À ne pas se prononcer sur le lien (l'homologie ou l'unicité) entre contenu linguistique et contenu conceptuel, il semble que la sémantique des cadres, qui sous-tend le signifié de la sémiotique cognitive, veuille « encoder » une structure sémantique au sein même du signe et non plus rendre compte du sens dans un rapport déférent à la scène conceptuelle. Fillmore (1994, p. 105), alors qu'il compare les différences de complexité entre les noms et verbes qui partagent leurs sèmes (les traditionnels noms déverbaux), entend montrer que les premiers sont « intrinsèquement » plus complexes que les seconds. Goldberg (2006, p. 183) oppose la sémantique verbale à la sémantique constructionnelle et sous-entend leurs particularités internes. Langacker (1987a, p. 66) évoque l'unicité du lien symbolique entre le signi-

29. Voir aussi Petruck, 1995, p. 4.

30. On remarque que ce genre d'analyse concourt à la superposition des plans : d'abord la représentation d'une situation repère (le cadre), puis la représentation de cette représentation (chez le récepteur) cumulée à l'ensemble des implicites, eux-mêmes rapportables à des situations conceptualisées (donc à des représentations).

fiant et le signifié³¹, ce dernier consistant en l'ensemble des concepts (formant une conceptualisation complexe et détaillée) contraint par le contexte³². On oscille alors entre la volonté de sortir des théories nomenclatures de la langue (par la représentation mentale) et la reconnaissance de déterminations intrinsèques, fondées sur la référence à des objets du monde³³. S'agissant plus spécifiquement du signifié de la sémiotique cognitive, Croft et Cruse (2004, chap. 2) donnent *frame*, *domain* et *space* pour équivalents au détriment du fond narratif qui caractérise le premier : une scène (*frame*) est une histoire idéalisée quand un espace mental (Fauconnier, 1984) ou un domaine (Langacker, 1987), s'ils peuvent aussi être complexes et articulés, sont principalement convoqués en tant qu'ils sont les corrélats des pôles sémantiques des unités de la langue (ibid., p. 488). En cela, ils consistent le plus souvent en des domaines élémentaires³⁴ comme l'espace (tridimensionnel), l'odeur, la couleur, le toucher, etc. Les scripts et autres cadres conceptuels correspondront donc aux domaines abstraits langackériens ou aux espaces complexes (*blended*), déjà constitués de diverses entrées (*inputs*) conceptuelles (Fauconnier et Turner, 2002, p. 119)³⁵. La différence peut paraître vétilleuse mais le principe additionnel qu'elle révèle ne l'est pas : le sens ne serait ainsi que la somme des concepts référés au travers des mots, au détriment de leur nature et de leur complexité. Le signifié correspondrait au concept quand les mots assem-

31. Chez Langacker, le signifié est un « pôle sémantique ».

32. Il s'agit donc ici d'une représentation interne de ce contexte : le sens est en somme la représentation mentale d'un objet ou d'un ensemble d'objets articulés selon une trame. Comme chez Saussure, le langage est un système cognitif « contenu dans la tête d'un locuteur individuel » (Gardner, 1985, p. 199).

33. L'opposition peut par ailleurs être contournée : la détermination du signe (« ses traits ») peuvent ne pas renvoyer à des attributs d'objets du monde. C'est par exemple la voie empruntée par Rastier (1987), qui considère le contenu strict du signe comme une unité différentielle (en ce qu'elle s'oppose à d'autres sans qu'elles « représentent » des objets).

34. Chez Locke (1690[1997], p. 77) on parlera des « idées simples de la sensation » par opposition aux « idées simples de la réflexion », qui caractérisent plus directement l'entendement.

35. Dans leur conception des réseaux *simplex* sont convoqués des types (au sein d'un espace générique) correspondant à des référents mentaux (*Sally, Paul à Woman, Man*). Bien sûr, un réseau « miroir » ou « bi-attentionnel » (ibid., p. 122 et 131) fera apparaître des *inputs* déjà constitués de cadres/*frames*, mais il n'en demeure pas moins que les phénomènes de compression n'écludent pas les constituants, ils les implicitent seulement.

blés, pourtant, profilent des éléments de ce cadre conceptuel. Il nous semble qu'il est une inconsistance articulatoire notable à ne pas distinguer signifiés et concepts lorsque les pratiques, en particulier, les révèlent.

Il nous faut accepter de reconnaître l'imprécision des renvois au signifié et, par là même, l'ambivalence de la notion de *concept* au sein de cette sémiotique cognitive. Comme le remarque Hébert (2006, p. 2), le signe a reçu de nombreuses définitions, le plus souvent constitutives. Les principaux termes qui entrent dans la définition du signe sont (1) le stimulus (le signal physique employé), (2) le signifiant (le modèle dont le stimulus constitue une manifestation), (3) le signifié (le sens, le contenu du signe), le concept (la représentation mentale à laquelle correspond le signifié), (4) soit logique, (5) soit psychologique et (6) le référent (ce dont on parle quand on emploie tel signe). Entre ces six termes s'établissent des relations ou des combinaisons plus ou moins complexes. Le signe est donc possiblement monadique (un seul terme), dyadique (deux termes), triadique (trois termes), et ce jusqu'à six termes (sextadique). Toutefois, les structures du signe les plus usuelles sont celles qui considèrent que le signe est fonction : du stimulus, du signifiant et du signifié, du stimulus ou du signifiant, du concept logique ou psychologique et du référent. Il n'est pas, a priori, de signe qui comporte les six termes³⁶. Eco (1988, p. 39) dresse le bilan des différentes constitutions du signe en regroupant les pôles typiquement impliqués dans sa définition. Hébert (ibid.), quoiqu'après Rastier (1990)³⁷, complémente une telle schématisation qui, si elle permet parfois des équivalences contestables (dans le détail), trace toutefois des liens utiles entre les théories du signe. Nous ne nous intéresserons ici au pôle supérieur de la triade mais rappelons d'abord la constitution classique du triangle sémiotique (sur lequel nous situons la sémiotique cognitive ainsi que les travaux en intelligence artificielle et en psychologie cognitive qui l'ont inspiré).

36. Klinkenberg (1996) emploie un signe tétradique constitué du stimulus, du signifiant, du signifié et du référent.

37. Rastier considère principalement la triade aristotélicienne (*Peri hermêneias*) mais on trouve des échos du triangle sémiotique encore chez Lyons (1978) telle qu'il est déjà défini chez Ogden et Richards (1923) ou chez Thomas d'Aquin (qui se réfère à Aristote) : « Il convient de dire que, selon le Philosophe, les paroles sont les signes des pensées et les pensées des similitudes » (*Somme théologique*, I, 2-13, in Kalinowski, 1985, p. 28).

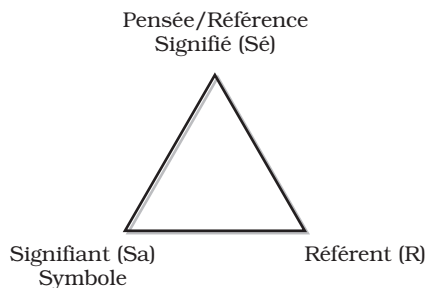


Fig. 3. Le triangle sémiotique

Pour Ogden et Richards (1923, p. 9), le réfèrent d'une expression est individuel. Il ne consiste pas exclusivement en le monde extralinguistique, à peine consiste-t-il en le monde sémiotique : il est l'expérience convoquée par le signe et, de fait, peut « trahir » l'intention du locuteur-émetteur. Suivant la terminologie de Peirce :

A sign, or representamen, is something which stands to somebody for something in some respect or capacity. It addresses somebody, that is, creates in the mind of that person an equivalent sign, or perhaps a more developed sign. That sign which it creates I call the interpretant of the first sign. The sign stands for something, its object [or referent]. It stands for that object, not in all respects, but in reference to a sort of idea, which I have sometimes called the ground of the representamen.» (Peirce, 1931, p. 228).

Le triangle sémiotique, en lui-même, ne dit rien des objets et de leur caractère ontologique³⁸. L'interprétant peircien, c'est-à-dire la pensée ou l'idée relative à l'individu qui ordonne sa compréhension (et peut excéder le sens émis) est un corrélat manifeste des script, cadre, espace et domaine de la sémiotique cognitive. Quelle que soit la théorie considérée, l'idée représente l'objet, que l'on considère ou non que cet objet soit une entité objective ou perçue. On peut bien se refuser à dire que les substances sont ontologiques, cela ne constitue pas une originalité théorique, en tout cas pas sémiotique. Par ce biais, la LC est une théorie du signe qui ne se prononce pas sur le rapport du réfèrent au concept et ne reconnaît pas d'antony-

³⁸ Lakoff, on le verra, s'oppose farouchement aux caractérisations ontologiques et, par là même, aux traits définitoires des lexèmes. Comme Rosch, il ne verra pas cependant que la méthode scolastique avait anticipé la notion de typicalité.

mie entre signifié et concept. De fait, son articulation est comparable aux pôles des sémiotiques thomiste, scolastique, boécienne ou genevoise. Le concept de la LC est, en somme, une représentation du sommet parmi d'autres.

Signifié	Saussure
Concept	Saussure, Lyons, LC
Image mentale	Saussure, Peirce, Croft
Espace mental	Fauconnier, Turner
Cadre conceptuel	Fillmore, Minsky
Script	Shank
Structure d'attente	Tannen
États d'âme	Aristote
Intellectus	Boèce
Conceptus	Thomas d'Aquin
Idée	Arnauld et Nicole
Interprétant	Peirce
Référence	Ogden-Richards
Sense	Ullman
Sens	Frege
Intension	Carnap
Designatum	Morris (1938)
Significatum	Morris (1946)
Connotation	Stuart Mill
Contenu	Hjelmslev
État de conscience	Buyssens

Il faut toutefois être précautionneux. La langue de la sémiotique cognitive n'est pas la langue saussurienne dont « l'indéfinition » aura permis qu'on la caricature³⁹. Ainsi, la langue de Saussure n'étant pas (non plus) le schéma de Hjelmslev, le contenu de ce dernier ne pas être superposé au *signifié* saussurien (cf. note 5.). Précisément, le « psychologisme » de la sémiologie l'aura fait se détourner de Saussure et considérer la langue comme une hiérarchie sémiotique (Badir, 2006). Eco (ibid.) remarque plus généralement que la profusion des termes n'affecte pas toujours les parallèles théoriques malgré, parfois, de grandes imprécisions. Ainsi, « signifié » peut-il être employé pour le référent ou le sens. Le *Bedeutung* frégéen, semble-t-il, a parfois été traduit par « signifié », *meaning* ou « signification » chez l'un, puis par « référence » ou « dénotation » chez l'autre. Les divergences terminologiques occultent donc les convergences théoriques. D'autres les redoublent et illustrent des dissensions profondes. Parfois encore, une même dénomination recouvre des termes différents (Hébert, 2006, p. 8).

Le rapport du signifié au concept est d'importance comme le sont les conceptions de la cognition qui le sous-tendent. Il convient alors de spécifier les qualités de chaque terme. En

39. Hjelmselv, 1942, p. 31.

théorie tout au moins, la sémiotique cognitive les indifférencie comme le fait la psychomécanique, laquelle considère le signifié comme un « mentalisme que le signifiant recouvre » (Douay et Roulland, 1990, p. 166). Pour Mounin (1974[1993], p. 301), il consiste en « cette composante à laquelle renvoie le signifiant [...], il est un concept, résumé de l'intention (ou compréhension) de la classe d'objets évoquée par le signifiant ». Le signifié n'en est, en somme, pas à son premier amalgame, ce que les dictionnaires des sciences du langage perpétuent. Crystal (1992, p. 383) le rend synonyme de symbole quand Dubois *et al* (1994, p. 433) le substituent encore au concept⁴⁰. Saint Augustin, étrangement, propose lui aussi une théorie du signe qui rappelle le conceptualisme « extrinsèque »⁴¹ des GC : « Un signe est une chose qui, outre l'espèce ingérée par les sens, fait venir d'elle-même à la pensée quelque autre chose » (Ducrot, 1972, p. 130). Encore une fois, ce *faire-venir* consiste en un processus d'évocation problématique. On présuppose d'une part que le sens existe en dehors du signe de telle manière que l'on puisse l'y faire venir et, d'autre part, que l'évocation d'une entité par une autre se trouve sur un même plan. Oncle *désigne* une personne mais *évoque* un lien de parenté. On retrouve cette distinction chez Ducrot (ibid.) : la sirène signifie le début d'un bombardement et évoque la guerre, l'angoisse des habitants, etc. Le signifié serait donc la part absente du signe, une part dont il faudrait expliquer le comblement. Pour ce faire, les GC procèdent à des opérations de renvoi. Le langage serait donc un instrument de fléchage (profilage) constitué de mots à la fonction référentielle. Or, encore une fois, il n'est pas ici question du contenu du signe, en dépit des quelques ambiguïtés que nous avons précédemment soulignées chez Goldberg, Fillmore et Langacker. Herbert (2006, p. 4) voudrait, en revanche, qu'il soit non seulement possible mais « nécessaire » de distinguer le signifié du concept, ce qu'il explicite à partir d'un exemple éclairant.

40. Pourtant, Saussure n'aurait pas fait de la sémiologie une théorie strictement dyadique : Greimas et Courtés (1979, p. 57) remarquent que l'assimilation du signifié au concept n'intervient chez Saussure que « dans une première approximation ». Elle est, par la suite, éliminée au profit de la « forme signifiante ».

41. Il est fréquent de trouver mentionné le caractère extrinsèque du renvoi des signifiés (voir par exemple Croft et Cruse, 2004, p. 7) mais il ne faut pas s'y tromper : il s'agit là de la possibilité du signe à renvoyer à des concepts qui sont impliqués (mais en retrait) dans les processus de construction du sens. Cet « extrinsèque » est donc bien intrinsèque au cadre conceptuel du locuteur.

Un aveugle de naissance est à même de comprendre le sens linguistique de « blanc ». Il sait par exemple qu'il s'agit de l'opposé de « noir » et il comprend parfaitement le sens de « canne blanche » et ce, même si l'image, la représentation mentale qu'il se fait du blanc est assurément différente de celle d'un voyant. (Ibid.)

S'il est difficile de plaider la cause de la représentation mentale possiblement colorée du locuteur aveugle de naissance, il paraît en revanche vraisemblable qu'il faille reconnaître au signe un signifié « indépendant » (oppositif ou différentiel)⁴², du moins voudrait-on que sa fonction soit clarifiée dans les GC. Toutefois, définir le concept est au moins aussi ardu que définir le signifié. Pour ce qui concerne la sémiotique cognitive, nous l'avons vu, le concept est une articulation parfois cinématique de scènes relatives ou égales aux connaissances humaines constituées au travers de l'expérience⁴³. En conséquence, il occupe la même place que le signifié (pôle sémantique) de l'unité symbolique, car sémantique et pragmatique ne sont pas distinguées : le savoir encyclopédique des locuteurs les supplante⁴⁴.

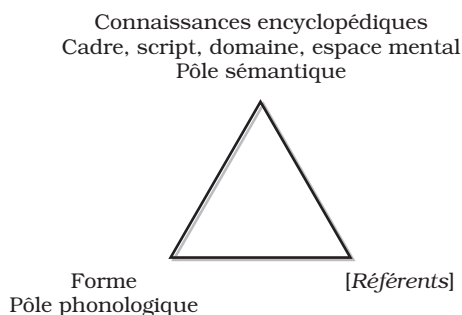


Fig. 4. Articulation du signe (LC)

42. Cadiot et Visetti (2001, p. 5) dans une veine similaire, choisissent eux aussi de combler « l'absence du signe » par des traits différentiels. En considérant la langue comme un « milieu constitué » sujet à une activité auto-formatrice, ils se placent, de fait, dans cette lignée. Les signes font l'objet de stabilisations, il sont « enregistrés » dans le lexique et la grammaire.

43. Là encore, le statut de l'expérience constituée est imprécis.

44. « The entity designated by a symbolic unit can therefore be thought of as a point access to a network. The semantic value of a symbolic unit is given by the open-ended set of relations in which this access mode participates. Each of these relations is cognitive routine, and because they share at least one component the activation of one routine facilitates the activation of another. » (Langacker, 1987a, p. 163)

Au sein des sciences cognitives, la notion de concept revêt de nombreuses acceptions dont les termes sont parfois contraires ou surimposés malhabilement, tout comme les qualités du signifié dans les sémiotiques que nous avons abordées en regard de la LC. Le concept peut d'abord être la représentation mentale d'un objet. Il est alors accepté que cette abstraction découle d'un objet « réel » ou objectif : sa nature est logique et n'a pas d'incidence sur le langage⁴⁵. L'esprit est capable de dégager des généralités et des attributs aux phénomènes physiques du monde. En un second plan, il est un « universel » que les langues peuvent révéler sans qu'il n'appartienne à l'une d'entre elles. Il s'agit là, par exemple, des parties du discours de la LC (des « atomes primitifs » motivés par des régions mentales), des primitifs cognitifs (Jackendoff, 1983⁴⁶ ; Wierzbicka, 1981) ou du noème de la sémantique structurale (Pottier, 1992). Ces *semantic primes* (en linguistique) font écho aux primitifs de l'intelligence artificielle (Wilks, 1977 ; Schank, 1977). Or, déjà se pose la difficulté de préciser la nature de ces universaux. La *lingua mentalis* des occamistes (universaux de pensée), que reprennent Jackendoff et Wierzbicka, et le plan noétique de Pottier (universaux métalinguistiques)⁴⁷ ne sont pas strictement covariants. Enfin, il peut être le concept saussurien, c'est-à-dire le signifié d'un morphème ou le *sémème* (faisceau de sèmes structurés) de Rastier et Coseriu, ou encore le « corrélât psychique » de ce signifié (Rastier, 1991, p. 125). En ce dernier plan, le signifié et le concept ne sont pas distingués. Nous y pouvons alors inscrire la LC, qui centralise plus encore sa conception du concept en refusant de se prononcer sur la référence [*référents*]. Rien du sens, semble-t-il, ne serait extralinguistique. Pourtant, il est souvent question du sens pragmatique d'une construction, en particulier lorsqu'elle est

45. Nous prenons ici un raccourci : les concepts ne sont pas toujours à la fois logiques et mentaux. Ryle (1949), par exemple, s'intéresse à déterminer la « géographie logique » de l'esprit en se dissociant bien des méthodes investigatrices de la psychologie.

46. Jackendoff (1983) développe l'idée que des généralisations sémantiques peuvent être formulées hors de la syntaxe. Les contenus propositionnels, élaborés à partir de primitifs sémantiques, constituent une forme de langage de la pensée (*language of thought* ou *lingua mentalis*).

47. « Un noème apparaît comme une relation abstraite universelle sous-tendant les opérations sémantiques des langues. » (Pottier, 1992, p. 78). Le *concept* recouvre les êtres et les choses perçus (et discrétisés) du monde. Le *noème* consiste en les représentations de l'expérience dont on trouve des traces dans les langues : le noème d'intériorité est par exemple la relation d'un repère à un repéré (qu'il nomme « support » et « apport »).

partiellement figée (*idiom-like*). Cette illusion pragmatique trouve sa source dans l'hétérogénéité des espaces mentaux de la sémantique des cadres.

L'espace mental, il est vrai, outrepassa les contraintes vériditionnelles. On l'a vu, les mots non seulement indexent des éléments du cadre mais présupposent de possibles validations préalables. L'énoncé *John did not regret signing the letter* (Fillmore, 1985, p. 249) dénote (ou engage⁴⁸) l'état mental de John, c'est-à-dire *a priori*, l'expression de sa satisfaction. Or, le sens strict des morphèmes ne peut pas rendre compte de la réception du sens en situation : la présupposition apportée par la négation peut être faussée, John peut ne pas regretter d'avoir signé, précisément parce qu'il n'a pas signé. Toute la sémantique des cadres repose sur cette avarie de la sémantique vériditionnelle. Cependant, la réponse apportée par les GC n'est pas plus pragmatique, sauf à accepter que le contexte consiste en le cadre mental convoqué pour comprendre l'énoncé (*the semantics of understanding* [Fillmore, 1985, p. 230]).

1.1.4. UNE PRAGMATIQUE COGNITIVE ?⁴⁹

Le cumul des principes *d'extension du signe* (consistant à reconnaître des entités variablement phraséologiques plus larges que les morphèmes lexicaux libres) et de *schématicité* (accepter qu'une unité symbolique soit défective) nous semble tracer une voie adjacente aux théories traditionnelles : la sémiotique cognitive trouve ici son originalité. Le locuteur use au mieux de l'ensemble des constructions sémiotiques disponibles dans la langue compte tenu des contextes, provoquant altérations et variations de sens. C'est ainsi qu'est rejetée la notion d'invariance, qu'elle soit en langue (construction) ou en discours (construit)⁵⁰. Au mieux un sens constitue-t-il un effet de prototype relatif à des attentes plus ou moins conventionnellement

48. Dénoter et engager (*denote/engage*) sont souvent donnés pour équivalents (Croft et Cruse, 2004, p. 13). Il va sans dire qu'au delà de l'histoire propre des termes, le rôle du morphème est bien différent selon qu'il *désigne* ou *provoque* le cadre mental. On ne dit rien de l'antécédence, de la covariation, en somme de « l'emprise » du langage sur la cognition (et cela, que l'on accepte ou non qu'elle soit le fruit d'un mentalisme exclusif).

49. Le terme de pragmatique cognitive est souvent utilisé en référence à la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson (1989[2002]). Voir par exemple Moeschler (1999).

50. Bien que les GC n'en disent rien, on peut considérer qu'elles lient langue et discours par un continuum : les schémas et les instances sont des unités symboliques.

partagées (*frames*). Sont donc parfois reconnus des sens saillants perçus comme plus représentatifs que d'autres et répondant à des contextes progressivement complexes. À ces contextes, on pourra adjoindre des sens proportionnellement spécifiques. Ceci constitue le fondement du principe d'usage (*usage-based*). Les signes ne peuvent être acquis qu'au travers de notre expérience de leur appariement contextuel, c'est pourquoi le sens des énoncés (1) et (2) étaient fortement déterminés et restreints. Toutefois, le sens pragmatique d'une construction est en fait « pragmatiquement fondé ». Il est en effet peu question de l'activité langagière en tant qu'elle est spécifique à un individu dans un environnement lui-même particulier, ni même, de manière évasive, du langage en tant que phénomène discursif, communicatif et social (Jaques, 1979 ; Bar-Hillel, 1971).

Ceci découle de l'approche partiellement connexionniste⁵¹ adoptée par la sémiotique cognitive : le sens ou le « contenu sémantique » n'est pas donné *a priori*. Il résulte des récurrences de couplage entre les unités et les situations. Le sens intrinsèque est donc second à ces expériences de couplage, qui consistent en les activations répétées des « états subsymboliques » (Laks, 1996, p. 78). Par certains aspects, les cadres conceptuels de la LC sont donc, en effet, comparables aux représentations du connexionnisme. Tous deux s'opposent naturellement aux représentations symboliques⁵² du cognitivisme. Les premières sont déterminées par des combinatoires désincarnées ou symboliques (le sens du contexte est calculé à partir de l'énoncé) quand les secondes émergent d'activations neuronales subsymboliques : les niveaux inférieurs de la cognition participeraient donc de la structuration du langage. De cela, la LC retient que le sens est prioritairement un phénomène contextuel que les unités intègrent au gré des récurrences (méthode ascendante) et que le langage est possiblement soutenu par des opérations élémentaires (comme la catégorisa-

51. Ici, nous forçons le trait. À l'exception de Langacker (1991, p. 282), qui se réfère à Elman et McClelland (1984) en évoquant un « possible parallèle », et Lakoff et Johnson (1999) qui voudraient voir un « sous-bassement neuronal » à la théorie de la métaphore conceptuelle, aucun linguiste de la LC ne se réfère au connexionnisme. Par ailleurs, les espaces mentaux de Fauconnier comme les cadres de Fillmore sont bien antérieurs à l'apparition des théories subsymboliques.

52. Le symbole (d'où « symbolique »), de l'intelligence artificielle à la philosophie (cognitiviste) de l'esprit, est une unité qui participe d'un calcul : l'intelligence est alors fonction des possibilités de manipulation de symboles. La LC oscille sur cette ambiguïté avec son « unité symbolique » non chomskyenne mais parfois tout aussi computable.

tion, qui semble être une caractéristique des réseaux de neurones formels [ibid.] et l'activité sensorimotrice. Dans une telle conception, les contenus sémantiques sont le produit d'une construction mentale à partir de « traces mnésiques », c'est-à-dire d'extractions de régularités sous-jacentes aux variations de réseaux neuronaux.

La sémiotique cognitive n'est donc ni une pragmatique « externe » comme peuvent l'être les linguistiques de l'énonciation, ni une pragmatique structurale comme l'est parfois la philosophie du langage. Les premières remettent en cause l'efficacité explicative de la langue (en tant que nomenclature) au regard des proformes, des déictiques et des adverbes spatiaux temporels (je, tu, ceci, cela, ici, maintenant) qui ne sont caractérisables qu'en contexte. La seconde centre son attention sur les contenus des unités minimales de la communication (illocution et perlocution suggèrent aussi une forme d'externalité). Par le biais du mentalisme que la LC défend, les sens pragmatiques des signes renvoient à des situations repères « déjà » conceptualisées, qui jalonnent le savoir encyclopédique des sujets. À l'opposition traditionnelle entre *It's cold in here* constatif et *It's cold in here* implicatif (voulant dire *Would you mind closing it?*), la LC proposerait la convocation de deux cadres mentaux représentant des contextes distincts. À la suite des travaux de Markman (1999), la LC⁵³ sépare l'activité de représentation, qui est le rôle exclusif de l'esprit, et le domaine des connaissances où seraient « localisés » les signes et leurs schémas d'instanciation⁵⁴. L'activité langagière dépend donc du rapport processuel de l'esprit aux unités de la langue. De fait, ces postulats révèlent une forme d'unidirectionnalité qui oriente l'analyse. Il ne s'agit pas d'étudier les rouages de la constitution du sens en contexte mais de déterminer les processus de la compréhension *a posteriori*. L'objet de la LC non seulement « n'est pas » mais « ne peut pas » être pragmatique, contrairement à ce que son indistinction des termes de la trichotomie classique laisse supposer : « tout » est rapporté aux connaissances encyclopédiques des locuteurs.

The distinction between semantics and pragmatics (or between linguistic and extralinguistic knowledge) is largely artifactual, and the only viable conception of semantics is one that avoids such false dichotomies and is consequently encyclopedic in nature. (Langacker, 1987a, p. 154).

53. Par exemple : Tomasello (2003), Croft et Cruse (2004), Goldberg, (2008).

54. La notion de *schéma* remplace celle de *règle* pour éviter toute ressemblance avec les GG.

Par opposition au structuralisme classique, la sémiotique cognitive refuse l'approche « abstractionniste » qui recourt systématiquement aux invariants et aux signifiés de puissance. Les signes, en conséquence, subissent des variables sémantiques infinies. Ces variables *correspondent* aux spécificités des contextes d'emplois mais ne sont pas, ou pas totalement, le produit de leur *détermination*. Pour les GC, la compréhension dépend, on ne cesse de le dire, de cadres mentaux dont l'indexation permet la recomposition du sens. Se pose alors la question du figement des cadres. Les profils portés sur une scène mentale ne font pas croire les possibles de cette scène. C'est là que s'opère une rupture entre théorie et pratique : on devrait imputer ce rôle d'élargissement au contexte pour s'écarter du danger de la « nomenclature conceptuelle », selon lequel une classe fermée de cadres (internes) représenteraient des situations (externes), car ces dernières sont bien évidemment constitutives de l'émergence du sens. Or, force est de constater que la sémantique des cadres, dont dépend le signifié de la sémiotique cognitive, se prête à un réductionnisme mental peuplé de scènes ou de cadres idéalisés dont il faut « relever les fonctions grammaticales et dresser l'inventaire⁵⁵ ».

Le signe NP *BE SO VP-ing* (NP) se prête à cette illustration. Il est possible de reconnaître à cette construction un sens central duquel on peut éventuellement dériver des épacentres sémantiques⁵⁶. Dans cette perspective, il paraît sensé d'isoler un signe, de préférence une proposition, puisqu'elle est le segment qui articule minimalement des actants (N) autour d'un processus (V). Pour appréhender le sens pragmatique d'une telle unité, il nous faut toutefois recourir à un contexte bien plus large que le sens supposé de la construction.

14. Susan turns and looks at Bill. Bill nods and smiles at Susan.

Edie: "That's my new contractor. We're sort of dating".
Lynette: "Didn't you once say you never mix business with pleasure?"

Edie: "No, I said never mix pleasure with commitment."

Lynette (laughing): "Right."

Bree: "So, Susan, what are you gonna do with the letter?"

Edie: "And for pete's sake, would you open it up already?"

Susan begins to open the letter, then stops.

Susan: "No, no, I won't. I don't trust Mike anymore. And without trust...no, no, I'm just gonna go in and rip it up and throw it in the trash."

55. <http://framenet.icsi.berkeley.edu/>

56. C'est aussi la pratique de Goldberg (1995, p. 96) ou de Lakoff (1987, p. 462).

Susan begins walking toward her house. Lynette grabs the letter and acts like she's going to rip it up.

Lynette: "Why wait, why don't we just rip it up now."

Susan grabs the letter back.

Susan: "No, no no. That's okay, I don't wanna, you know, litter."

She runs inside her house. The other women watch her go.

Lynette: "*She is **so opening** that letter.*"

S'agissant de ce type de constructions semi-ouvertes, c'est-à-dire non strictement fermées à l'instanciation, la complexité du sens général de l'énoncé n'équivaut pas seulement à la somme de ses composants. Sur ce point, on ne peut guère reprocher à la sémiotique cognitive de ne pas se montrer adverse aux modèles compositionnels. On ne peut pourtant s'empêcher de remarquer que l'on fait appel à l'argument gestaltiste de non compositionnalité pour rendre compte du sens propositionnel, c'est-à-dire pour révéler la construction instanciée. Or, par ce biais, l'unification de toutes les constructions pourrait en théorie produire le sens global de l'énoncé. Reste la labilité postulée des cadres pour légitimer ce que Langacker appelle les « phénomènes⁵⁷ ». Cependant, les cadres généralement identifiés correspondent aux propositions en termes de complexité et de participants convoqués, si bien que le sens semble ne pas pouvoir excéder la complexité de la proposition. Déterminer le sens typique des constructions ne devrait pas permettre une caractérisation adéquate du construit (ce que fait pourtant nécessairement un modèle d'unification). Les implicites ne sont pas rapportables à des articulations possibles de cadres, sauf à considérer que l'on crée des cadres au fil des conversations, ce qui infléchit leur « idéalité ». Ceux-ci, par ailleurs, sont limités par les profils que leur imposent les signes : il serait alors impossible qu'ils indexent des éléments d'un cadre encore inexistant. Cette ambiguïté « implicite » est explicitée chez Jackendoff par la séparation du monde « réel », qui est en fait le monde vécu ou expérientiel, et du monde « projeté », qui est sa construction phénoménologique (Jackendoff, 1983, p. 25). On suppose une étape de projection supplémentaire qui éloigne un peu plus le contexte et son immédiateté du langage, qui n'est plus alors considéré, conformément à « la croyance populaire, [que] comme un appendice de nos facultés cognitives générales » (Vandeloise, 1991, p. 74).

L'occurrence (14) montre bien que le sens outrepassé le caractère intensif de la construction (qui comprend *so*, *be-ing* et leurs propres polysémies), ce que l'on retrouverait dans

57. Langacker, 1987a, p. 97.

d'autres modèles sous les termes de « commentaire » ou de « modalisation » (*elle va l'ouvrir, c'est sûr*). Ceci, bien sûr, ne va pas à l'encontre de la LC. Néanmoins, le problème que rencontre la sémiotique cognitive nous semble venir de la volonté d'attribuer aux signes des propriétés qui ne sont ni véritablement des sèmes (inclus dans le signe), ni véritablement des traits pragmatiques (que l'on considère comme de simples inférences entre les concepts reliés d'un cadre). Or, on voit bien avec (14) que l'occurrence est fonction d'un contexte possiblement unique.

Paradoxalement, les GC définissent le sens des signes par des traits définitoires que l'on relativise par leur degré de typicalité, héritage problématique des études catégorielles de la psychologie cognitive abordé plus loin (cf. 3.3.). Sont alors négligés les jeux de la construction du sens en contexte qui confèrent à l'énoncé son unicité. Bien sûr, les rapports des composants (signes pleins ou réalisés) aux propositions (signes schématiques devant être instanciés, qui possèdent des contraintes sélectionnelles) sont reconnus et constituent un écart appréciable vis-à-vis des linguistiques computationnelles : Langacker aborde cette problématique au travers de ce qu'il nomme les relations entre les structures componentielles et les structures composites (cf. 3.5.). Cependant, comment rendre compte des valeurs *infiniment* multiples de l'unité ? Chacune des situations suivantes est différente et révèle des repérages oppositifs⁵⁸ qui confèrent un sens exclusif à chaque occurrence de la construction intensive.

15. We are *so having* a DaisyScat 7-11 Theme Party!

Sens exclamatif (modal) sans antécédent portant sur la validation du procès. *That's great!*

16. Dude, you and I are *so having* a night at Super Suppers!
That sounds like the answer to my I-don't-want-to-cook prayers.

Sens exclamatif (modal) avec antécédent portant sur la validation du procès. *That's great because I didn't feel like cooking.*

58. La problématique n'est pas nouvelle et l'on doit à la linguistique de l'énonciation la reconnaissance de telles particularités. Les GC incluent le sens pragmatique de l'énoncé sans manifester le besoin de prolonger l'analyse jusqu'au repérage. S'il est possible de rapprocher Culioli et Langacker à partir de termes clefs comme repère/repéré ou figure/fond (*trajectory, landmark*), il n'en demeure pas moins que les usages qu'ils en font sont clairement différenciés.

17. I had a thanksgiving meeting today where I had to fight for brussel sprouts because the look on her face when I said "let's have brussel sprouts!" said "oh no we are *so not having* brussel sprouts."

Sens intensif portant sur la négation et modalisation. *We won't eat that, believe me.*

18. Oh my goodness, we are *so not having* another junk food day!

Désapprobation modalisée. L'intensif ne porte pas sur la validation du procès. *Oh no! We are eating that again.*

19. Julie (daughter): You got protection?

Susan (mother, recently engaged): We are *so not having* this conversation!

Julie: We are, because I enjoy being an only child.

Désapprobation modalisée. L'intensif est de portée générale (hors énoncé). *We should not have that conversation.*

D'une manière générale, on aperçoit se profiler une tension entre la reconnaissance de signes que l'on peut répertorier (l'étude linguistique consiste à dresser un inventaire de possibilités symboliques et de décrire leurs propriétés) et la caractérisation du sens (parfois « contenu sémantique ») alors même qu'il est défini de telle sorte (conceptuel, épistémique, pragmatique, cognitif, fonctionnel, rôles thêta, topicalité, etc.) qu'il surabonde nécessairement l'unité symbolique qui voudrait le contenir. Les GC, en effet, empruntent la voie de la représentation pour rendre compte du sens des signes : les scènes, scripts ou cadres convoqués dans la caractérisation sémantique sont des référents mentaux que les unités de la langue indexent par des mises en reliefs. En somme, la nature du lien entre les pôles des signes reste indéterminée : l'unité est toujours une unité « bipolaire » $[[SEM]][PHONO]]_{\text{unité}}$ (Langacker, 1991, p. 15). Par ailleurs, ces unités sont des possibilités disponibles qui font l'objet de convocations mentales, ce qui aboutit à une conception instrumentale de la langue qui s'avère être présente dans les cognitivismes orthodoxes, où le langage est nécessairement réduit au véhicule de la pensée. Cette imprécision rouvre la voie de l'orthodoxie qui s'insinue jusque dans l'argumentation de certains descripteurs. Croft et Cruse (2004, p. 225) considèrent l'approche constructionnelle du langage comme l'étude du composant syntaxique de la grammaire depuis la perspective de la linguistique cognitive. Or, nous l'avons vu, la sémiotique cognitive n'est pas une théorie de la forme linguistique, ce qui différencie son signe du symbole cognitiviste.

1.1.5. LE SIGNIFIANT

Les théories modulaires ne sont pas le fait de Chomsky. Bloomfield (1933, p. 75) se refusait à toute considération sémantique en l'absence de plus amples explications sur l'appareil cognitif du sujet parlant. Chomsky (1957) s'engouffrait alors dans cette veine syntactico-centriste au travers du modèle syntagmatique d'Harris⁵⁹. Or, dès la théorie de gouvernement et liage, les GG systématisaient des rapports coordonnés entre ces deux pôles, comme le proposait Montague (1970, 1973) en opposant les principes de compositionnalité et d'intension logique. Ce qui déplait aux modèles de la LC consiste plutôt en l'autonomie de ces modules⁶⁰. La LC aborde peu ou prou la forme, ou le signifiant, de l'unité symbolique qu'elle reconnaît : celle-ci est le résultat d'un couplage nécessaire qui devrait proscrire sa description. Pourtant, l'ensemble des travaux constructionnistes porte sur le pôle sémantique de ces unités et délaisse le signifiant. L'unité consiste, en effet, en un couplage [[SEM]][SYN] mais, nous l'avons vu, ce couplage s'inscrit sur un continuum liant les lexèmes aux propositions. Le signifiant peut donc simplement « ne pas être ». Le signe est alors dit « défectif ». Ceci est vrai (1) de l'unité lexicale qui est une instance d'un schéma nominal (défectif) et d'un signe plein (non défectif) dans la mesure de leur compatibilité ([N/THING] et [Cup/CUP]), et (2) de l'unité syntaxique, elle aussi symbolique, qui est plus aisément schématique ([NP V NP PP] ajoutée aux signes convoqués avec lesquels elle est compatible → *They drop us in the mire sometimes*). Certain signes complexes ont aussi des signifiants semi-réalisés (Comparatifs corollaires, *The –er, the –er : The sooner, the merrier* ; Conjonctive, *Albeit : Some users don't have a home, albeit boxing club*, etc). L'originalité de la LC en tant que sémiotique provient de l'uniformisation de ses unités : les propositions, sans être instanciées, sont déjà des constructions (signes). De nombreuses études visent donc à mettre ce principe en évidence. Or, si l'on a insisté sur les imbrications et les éclatements sémantiques des unités, rien n'a en revanche été dit des homonymies : si les constructions grammaticales sont des signes comme les morphèmes lexicaux, il est vraisemblable qu'elles illustrent ces phénomènes au même titre. De plus, leur signifiant étant un schéma qui appelle des instantiations, il ne serait pas surprenant qu'elles soient d'autant plus

59. Celui-ci postulait pourtant l'appariement de la syntaxe et de la sémantique via les opérateurs verbaux qui, déjà, imposaient leur structure aux arguments de l'énoncé (Gross, 1976).

60. La modularisation touche aussi la sémiotique. La notion de *trichotomie* (Morris, 1946) qui renvoie directement à Carnap, est encore exploitée par de nombreux sémioticiens (par exemple Lundquist, 1980 ; Maingueneau 1990).

sujettes au croisement des formes. Broccias (2005) s'étonne de répertorier des causatives non causatives (*They booed the players off at half time*) mais il se prête là à une simplification de son identification (F implique S). L'exemple *They drop us in the mire sometimes* répond à un schéma propositionnel similaire à *We regard that portfolio as our investable funds* : NP V NP PP. Du point de vue de son sens décompositionnel, ce signifiant peut exprimer l'action d'un agent *x* qui cause le mouvement d'un thème *y* vers un lieu métaphorique. Or, on la trouve également avec des verbes appréciatifs (*We regard that portfolio as our investable funds*). Le groupe prépositionnel répond en conséquence à une analyse différente dans chacun de ces deux énoncés. Soit il exprime le lieu (ici métaphorique) où se trouve *y* (objet/thème) au terme de l'événement, soit il exprime un attribut de cet objet *y*. Une notation fonctionnelle (plutôt que catégorielle) de la structure syntaxique des énoncés permettrait ici de différencier les deux constructions⁶¹. Alors que le premier énoncé est une instance de la construction transitive locative, le second est une instance de la construction transitive attributive.

20. *They drop us in the mire sometimes.*

[S V O CLO] *complément locatif (de l'objet)*

21. *We regard that portfolio as our investable funds.*

[S V O CPO] *complément prédicatif (de l'objet)*

Le signifiant n'est donc pas toujours un bon indicateur du type constructionnel mais il permet indéniablement d'identifier des constructions possiblement en cours de lexicalisation. Kay (2002) note le caractère ponctuel ou « marginal » des emplois de la résultative et de la causative de mouvement. Boas (2003) s'est livré à divers tests d'acceptabilité desquels il ressort que la transitive résultative n'est pas un pattern aussi productif qu'on l'attendrait compte tenu du nombre d'études concernant cette construction propositionnelle. Ainsi, seul un tiers des natifs interrogés ont considéré grammatical et acceptable l'énoncé « phare » du constructionnisme (*She sneezed the tissue off the table*). Par sa forme (Sa), nous remarquons à l'inverse la récurrence d'une construction peu étudiée, possiblement en cours de lexicalisation⁶². Ce signe n'étant pas reconnu, nous

61. Puckica (2008) propose le terme d'*allomorphie* pour caractériser ces phénomènes de recoupement formel. Or, si les constructions sont des signes pourquoi ne pas préserver la notion d'homonymie, tout aussi indicative ?

62. Langacker parle, quant à lui, de degré d'établissement ou de validation (*entrenchment*). Nous préférons les termes de productivité et de lexicalisation.

proposons d'appeler *bi-prédicative* la construction [The NP *be*_{TNS} CP] qui sous-tend les occurrences suivantes :

22. Can I just say two things? I think the sad thing *is is* that at one time the idea of the foyer bar was the fact that mothers and children go in for a coffee facility or tea facility.
23. If it gets a bad reputation, people won't come and they will suffer. I think the interesting thing *is is* the five cards you play or the poker you play and how much to raise the ante.
24. I agree totally with what, and the other lady has just said, but the other thing *is is* the amount of money that is spent when, you know, someone royal is coming for a visit because all of a sudden, you know, you have people in this country who are living in absolute poverty.
25. Now I can't account for that, because he ought to have strong ones didn't he, if he did all that stuff there? I think the thing *is is* that I, we can't mentally get into realize how to use his body weight which comes from using your feet and getting and the I and your legs and so forth.

Cette construction est certes « locale » mais elle reste productive malgré tout. Elle intervient quasi exclusivement dans un contexte oralisé mais les énoncés ne contiennent pas d'éventuelles marques d'hésitation locutoire, ce qui marquerait sa spécificité. L'origine probable de ce signe émergent est l'indécision du locuteur quant à la stratégie grammaticale à adopter : construire l'énoncé par composition ou considérer le premier segment (*the point/thing is*) comme un élément phraséologique : il y aurait donc deux auxiliaires en compétition. Nous pensons cibler là une étape de figement lexical découlant d'une combinaison « anormale ». Quoiqu'il en soit, cette construction est comparable aux conjonctives plus ou moins substantives (*albeit, let alone, the way*) que nous avons abordées plus haut : son « sens » est aussi organisationnel et fonctionnel⁶³. L'usage se nourrit ainsi de l'anormalité au gré toutefois des académismes. En effet, la construction GV à GN du français contemporain (*Il faut remédier à l'absentéisme*) n'est pas considérer comme un pattern productif. Par décret de l'académie française (Nov. 1964), on ne peut *pallier à l'absentéisme* en raison de son analogie induite avec *parer à, remédier à*, etc. Or, cette construction est sous-tendue, au moins, par le sens

63. Bien sûr, seule une étude de corpus pourrait ici révéler l'ensemble de ses propriétés, mais il est intéressant de remarquer l'origine syntaxique (articulatoire) d'une construction pragmatiquement marquée (et, de fait, partiellement idiomatique).

attributif de la transitive de sorte, encore une fois, que l'énoncé n'est pas ou pas seulement dépendant du verbe instancié. Selon l'approche constructionnelle, chaque langue possède ses faisceaux de signes schématiques et substantifs (bien qu'aucune approche du français n'ait été jusque là proposée). Des types de relation supposés entre ces signes dépend en somme l'architecture de la langue.

1.2. L'ARCHITECTURE DE LA LANGUE

La polysémie des unités symboliques (1.1.2), et des propositions en particulier, représente un champ d'étude vaste dont nous avons abordé quelques aspects⁶⁴. On ne saurait toutefois réduire la place du sens dans l'approche constructionnelle à des principes locaux d'extension sémantique (*les sens d'une construction et les constructions au sein des classes constructionnelles qu'elles constituent*). En effet, les relations qu'entretiennent les constructions entre elles convoquent tout autant les principes organisationnels qui conditionnent leur polysémie. Ces relations impliquent d'ailleurs une structuration particulière (métonymique, redondante, motivée) du savoir linguistique du locuteur, ce qui place le sens et les relations de sens au cœur des problématiques ontologique et mentaliste (cf. 2.). Nous nous attacherons ici à présenter les principes « cognitifs » qui sous-tendent la structure de la langue. Nous soulignerons les problèmes qu'ils soulèvent et renverrons à différents aspects de notre travail qui les traitent plus fondamentalement.

Dans une telle approche, l'ensemble des constructions disponibles d'une langue forme un répertoire de possibilités plus ou moins complexes auxquelles le locuteur peut recourir dans l'acte de parole. Nous l'avons vu, c'est ce répertoire de paires F/S que l'on nomme constructique. Opérant par discrimination, le locuteur spécifie quelles possibilités langagières (c'est-à-dire quels signes ou quelles constructions) serviront la

64. Déjà le terme de polysémie voudrait inclure les sèmes dans le mot comme le font les approches discrètes de nombreuses sémantiques lexicales. La LC délocalise le sens du mot vers l'esprit du locuteur qui le produit mais doit, pour ce faire, postuler un rapport strict entre les structures du langage et de la cognition. Il n'en demeure pas moins que le signe reflète ces sens qui constituent des « pôles » plus ou moins saillants. Par cet aspect, la LC est à la fois discrète et « continuiste » (Ploux et Victorri, 1998) : les sens ne devraient pas constituer une classe *fermée* mais ils sont bien *contenus* dans le morphème. Par la sémantique étendue du prototype, on peut suivre les réseaux de sens formés au travers des classes. À de nombreuses reprises, nous remarquerons les ambiguïtés provoquées par la dualité de la LC, attachée à la description des structures du langage comme à celle de la cognition.

communication et permettront un accès optimal au contenu conversationnel (principe d'expressivité maximale)⁶⁵. L'énoncé constitué est alors un agrégat d'unités symboliques assemblées et instanciées en discours. Il est le résultat d'une unification entre un ordonnancement syntaxique (un couplage F/S organisationnel qui possède des traits spécifiques) et l'ensemble des lexèmes que ce couplage F/S organise. Rappelons-le, les constructions schématiques comme les constructions substantives sont de même nature. Le degré de schématicité qui caractérise les morphèmes les plus grammaticaux du constructique (à l'extrême, les propositions⁶⁶) est compensé par la richesse de leurs traits « pragmatiques » distinctifs. Ce répertoire d'unités symboliques, invariablement lexicales, répond bien sûr à une hiérarchie mais les constructions n'y sont pas distinctivement répertoriées. Elles sont au contraire éminemment relationnelles, entretiennent des relations d'héritage (formelles et sémantiques) et forment un réseau à l'intérieur duquel on peut spécifier des généralisations, identifier des régularités ou des exceptions. Le constructique est, en somme, un système de signes⁶⁷. Cinq principes généraux balisent l'architecture du constructique. Ils constituent le « donné » psychologique contre lequel ne peut aller la linguistique, en particulier lorsque celle-ci se veut fondée sur des principes cognitifs, c'est-à-dire, de fait, congruente avec les acquis des disciplines connexes⁶⁸. Chaque principe corréle sa conséquence pour l'analyse linguistique. Nous insisterons plus volontiers sur les liens d'ordre sémantique qui sous-tendent chacun de ces principes.

65. Par cet aspect, la LC est une linguistique du code qui n'accorde que peu d'importance à l'inférence : si inférence il doit y avoir, elle est seconde, conceptuelle. La cognition est alors prioritairement explicative et non contextuelle. Il est certes une différence entre les fonctions jakobsoniennes (1963), les sémiologies du code (Shannon et Weaver, 1949 ; Eco, 1972) et l'hypothèse de l'encodage *scénographique* par scripts (Goldberg, 1995, p. 39) mais, encore une fois, contenu, signifié, concept sont utilisés indifféremment dans ces courants.

66. Déterminer des unités plus larges que les traditionnelles mots ou morphèmes en acceptant leur possible non réalisation pose la question de la restriction : les grammèmes d'une langue L sont reconnus (*infiniment petit*) mais les unités textuelles qui constituent des habitus de la langue au même titre ne le sont pas (*infiniment grand*).

67. L'existence d'une langue en LC constitue pour nous un des trois fondements qu'il faut questionner au regard des aspirations empiristes et philosophiques qu'elle se donne pour socle théorique (cf. 2.). Par ailleurs, le rapport forme/sens invoqué en LC ne dit rien du caractère « sensible » (voisement et graphie) de l'image acoustique saussurienne. De fait, on perd un lien fort utile à la « distribution » possible de la cognition au travers du langage.

68. La plupart des linguistes cognitifs importent des sciences de la cognition les plus proches (la psychologie notamment) un ensemble de

1.2.1. LE PRINCIPE DE MOTIVATION

On dira d'une construction qu'elle est plus ou moins motivée selon qu'elle hérite d'un plus ou moins grand nombre de traits d'autres constructions de la même langue. La motivation d'une construction est présentée en termes d'héritage et la parenté d'une construction à une ou plusieurs autre(s) est établie au moyen des traits ou des propriétés catégoriels qu'elles partagent.

26. People are told that Mr Zhang was so dedicated that *he cut short his honeymoon* to return to work, telling his new wife: "One day without hearing the sound of the drill, my heart is heavy".
27. If a really important item appears in A.O.B. *the Chairman should cut the discussion short* and ask for the problem to be put down as a main item for the next meeting.

Ainsi ces deux occurrences et l'alternance qu'elles permettent (*cut short* NP, *cut* NP *short*) sont-elles des instances motivées par deux constructions mères. D'abord, la construction résultative, manifeste ici par l'état résultant (adj. *short*), puis la construction « à particule », dont le cadre prédicatif permet le déplacement de la particule verbale avant l'objet :

28. *So you're gonna miss parts out* but you're better off knowing more topics in case some of the questions are difficult.
29. *I miss out the word* puking from this Shakespearean phrase.

La possibilité de déplacer l'adjectif n'est pas imputable aux propriétés de la construction résultative qui, typiquement, n'accepte pas l'alternance syntaxique du groupe nominal post-verbal :

30. A standing ovation is like feeding a cream bun to an elephant. But this night we got them standing on their seats, *shouting themselves hoarse*.
31. * But this night we got them *shouting hoarse themselves*.

principes directeurs ou de résultats empiriques, de fait « incontestables ». La récurrence de l'expression *psychologically real* dans la littérature cognitive témoigne de ce désir de validation empirique. Toutefois, ce souci répété préjudicie ironiquement à la linguistique, car les apports de celle-ci aux sciences qu'elle cite par ailleurs sont minimes voire inexistantes. Par ailleurs, les résultats que la LC convoque sont fort contestables (cf. 3.).

Par conséquent, la motivation de (26) et (27) est double. Elles empruntent ou héritent leurs propriétés (F/S) de constructions préalablement identifiées et lexicalisées et se trouvent parallèlement limitées ou « sanctionnées » (ces sanctions sont aussi des propriétés des constructions mères). On parle alors d'héritage⁶⁹. L'identification des types de construction (résultatif, ditransitif, à particule, etc.) au travers de leurs instantiations (*She ran herself ragged* ; *He faxed her the bill*, etc.) s'en trouve considérablement complexifiée car l'émergence de construits nouveaux provient d'un couplage entre les propriétés de plusieurs autres constructions (Goldberg, 1995, p. 97). Le lexique est bien structuré par les liens catégoriels qui motivent les constructions entre elles et favorisent leur émergence mais le répertoire lexical qu'elles constituent est aporétique et, en quelque sorte, redondant.

Cependant, la construction obtenue n'hérite pas seulement des propriétés (F/S) des deux constructions mères. Toutes les constructions moins complexes qui les constituent primitivement donnent aussi leurs traits ou propriétés intrinsèques. *He cut the speech short* comprend les constructions active, transitive et résultative. Il est aussi possible d'identifier les constructions progressivement plus substantives qui permettent l'instanciation de signes plus complexes :

32. Pink flamingos are fed shrimp meal.

(32) instancie les constructions passive, ditransitive, verbale, nominale, plurielle, indéfinie, ainsi que des constructions substantives (*Pink flamingos, shrimp meal*). Cet énoncé consiste en l'activation d'une construction schématique dont les propriétés sont empruntées à d'autres constructions schématiques, et de morphèmes lexicaux libres qui sont eux-mêmes des instances de constructions substantives. On aperçoit d'au-

69. Deux modes d'héritages sont généralement reconnus en LC : le mode d'héritage complet et le mode d'héritage standard (ou par défaut). Le premier est caractérisé par sa non redondance. L'information « contenue » n'est représentée qu'une seule fois au niveau le plus abstrait (Fillmore et Kay, 1999, p. 30). Goldberg (1995, p. 73) considère pourtant ce mode comme marginal : le second mode s'appliquerait par défaut (*default inheritance model*). Le mode d'héritage standard opère lorsqu'un signe hérite des propriétés d'un autre signe quoiqu'il possède de nouvelles caractéristiques. Ce mode d'héritage est donc nécessairement redondant car le signe constitué est le fruit d'un ensemble d'assemblages préalablement figés et l'on remarque immédiatement le pré-supposé atomiste d'un tel mode : les figements constructionnels sont le résultats d'assemblages de constituants. Or un signe schématique de type propositionnel (non réalisé) ne peut pas être le résultat de tels agrégats de constituants. Il serait au mieux un ensemble de fonctions abstrait de la juxtaposition récurrente de lexèmes.

tant plus le caractère redondant (et conséquemment *motivé*) de la langue. Les propriétés d'une résultative comprennent la totalité des traits des constructions active (par exemple *sujet-agent*) et transitive (SVO). La transitive comprend elle-même les traits de la construction active de sorte que les mêmes traits sont par deux fois redondants lorsqu'un énonciateur emploie une construction résultative.

33. *This job sucks you dry*. You'd better kiss those four kiddoes of yours goodbye, because you've just adopted the neediest child of all.

[(This job)*active* sucks you]*transitive* dry. → *résultative*.

Pour autant, le constructique n'est pas généralement présenté comme un ensemble de constructions jointes ou conjuguées. L'emploi d'une construction complexe, si elle est motivée et redondante, ne consisterait pas seulement en l'activation simultanée de toutes les constructions constitutives de l'énoncé. Il faut en effet distinguer le degré de motivation d'une construction, consistant en l'ensemble des propriétés communes à plusieurs constructions identifiées, de la complexité de ses sous-parties, c'est-à-dire de l'origine de ces propriétés. Une construction est un figement, une fixation phraséologique à laquelle le locuteur a un accès « direct » (sans recours à ses composants). Puisque ce que l'on identifie généralement comme des patrons syntaxiques (intransitif, transitif, ditransitif, etc.) sont des signes motivés et conventionnellement partagés, tout énonciateur est en mesure d'y recourir en associant un concept à une image acoustique (Saussure, 2005[1916], p. 28).

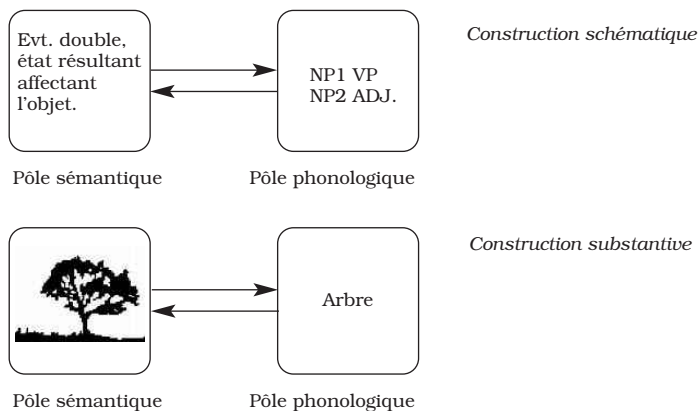


Fig. 5. L'unité dyadique

Ainsi, toute construction participe de la structure de la langue. Comme pour les agrégats nominaux (*side-effects*, *health-hazardous*, *walleyed*), on peut inférer les schémas ou signes schématiques (transitif, ditransitif, résultatif, etc.) qui motivent la composition des unités.

Walleyed: *eyes* – *walls*

She read herself blind: **active** – transitive.

Le principe de motivation (qui ordonne la langue) s'inscrit dans une démarche de classification plus générale où la sémantique du prototype occupe une place déterminante (1.1.2). Il s'agit d'un des postulats communs aux GC qui sont, par ce biais, différenciées de la théorie des opérations énonciatives⁷⁰. Plus formellement, le principe de motivation peut être défini comme suit :

Sachant que *a* et *b* sont des constructions, si *a* entretient un lien d'ordre syntaxique avec *b*, on dira de *a* qu'il est motivé proportionnellement au degré de correspondance sémantique qui lie *a* et *b*.

Un corollaire direct consiste en l'assertion que *plus il y a de propriétés communes (et non conflictuelles) entre a et b, plus la motivation de b est grande*. On parle parfois de relation *based-on* (Lakoff, 1987, p. 464). Les constructions sources et cibles, malgré leur relation, ne sont pas inscrites dans un rapport symétrique. On remarquera par ailleurs que cette asymétrie est nécessaire puisque la part héritée de *b*, bien qu'elle puisse refléter l'intégralité des propriétés de *a*, ne peut équivaloir à *a*. Les deux constructions seraient alors équivalentes et indissociables [*a(f/s) = b(f/s)*]. Or, il y a peu d'intérêt pour une langue à posséder deux constructions complètement identiques.

Quelques remarques

Le principe de motivation souligne l'importance des relations d'héritage entre les constructions et, par conséquent, pose la redondance comme une dynamique centrale de la production et de l'évolution langagière. Pour qu'un modèle soit non seulement opératoire mais optimal, il faut que les propriétés des signes qui constituent les relations d'héritage soient redondantes (Lakoff, 1987, p. 107). Cette redondance se manifeste dans le rapport d'emprunt syntaxique et/ou sémantique entre

70. Cette distinction entre TOE et LC rejoint l'opposition généralement dressée entre les versions standard et étendue de la sémantique du prototype. La première considère qu'un membre typique sert de référent dans l'organisation interne de la catégorie étudiée, la seconde admet en revanche qu'un noyau de membres reliés puisse donner lieu à des effets de prototypie.

différentes constructions au sein de la langue. Si Langacker reconnaît la nécessité d'introduire un concept médian liant prédictibilité et arbitrarité (Langacker, 1987a, p. 425), c'est hors des cadres théorique et temporel du cognitivisme non computationnel⁷¹ que le principe de motivation trouve son origine. Le concept d'arbitrarité relative, marquant à la fois l'imprédictibilité de la forme du signe (image ou impression acoustique) et sa motivation sémantique (le concept associé), reste un principe saussurien (Saussure, 2005[1916], p. 99). Il n'est pas possible d'expliquer pourquoi le nombre pair 10 revêt la forme *dix* dans la langue mais on peut justifier l'emploi du morphème *dix-neuf* ([dix][neuf] = [dix-neuf]). La *motivation* est presque en tout similaire au principe d'arbitrarité relative du signe. Cependant, l'intérêt pour la cognition, étudiées depuis les prismes des sciences cognitives⁷², ravive et corrobore des acquis jusque là laissés pour vérités de bon sens. S'agissant de la nature redondante et motivée de la langue, Haiman (1985, p. 47) souligne qu'il est impossible qu'un locuteur puisse attribuer et retenir autant d'étiquettes verbales qu'il existe de discrétisations mentales du monde. L'expérience générale du locuteur se manifeste en des connaissances linguistiques qui consistent en des possibilités combinatoires adaptables. De fait, même les plus abstraites d'entre elles (les propositions) doivent être idiosyncrasiques, c'est-à-dire ne pas être totalement synonymes.

1.2.2. LE PRINCIPE DE NON SYNONYMIE

Les unités symboliques peuvent, en effet, avoir un référent⁷³ commun (par exemple *époux/mari*) mais elles ne peuvent

71. La LC est ici en porte-à-faux. Elle voudrait ne pas reconnaître la finitude de l'approche syntagmatique (les lettres composent les mots qui composent les syntagmes) mais elle considère la langue comme un inventaire de constructions. Par un hasard heureux (ou malheureux par ses conséquences) la tradition linguistique ne distingue pas les deux révolutions cognitives (grammaires génératives et LC) et nomme indifféremment les deux modèles comme des cognitivismes. Pour les sciences de la cognition, le cognitivisme est chomskyen, computationnel et « symbolique » (par opposition à la computation sub-symbolique par réseaux de neurones).

72. On reconnaît généralement la linguistique, les neurosciences, l'épistémologie, la psychologie cognitive et l'intelligence artificielle comme les composantes principales des sciences cognitives (Varela 1988[1996], p. 22).

73. Il ne s'agit pas d'un référent du monde mais de l'expérience vécue et conceptualisée du locuteur. Les signes « référent » (signification/ dénotation) en LC, mais il s'agit d'entités mentales, conceptuelles et ce même si ces concepts sont constitués et organisés à partir de routines kinesthésiques (*image-schematic knowledge*).

pas produire les mêmes effets de sens. Cela revient à dire que la relation sémantique qui lie ces deux lexèmes ne peut pas constituer un lien total ou absolu. Un tel postulat impliquerait en effet qu'il y ait une correspondance de sens complète, à la fois connotative et dénotative, entre les unités comparées $[(p \rightarrow q) \wedge (q \rightarrow p)]$. Or, encore une fois, on peut légitimement se demander quel intérêt il y aurait à posséder deux expressions identiques dans un inventaire de possibles langagiers. Il est d'ailleurs généralement reconnu que seul le principe de synonymie partielle soit véritablement opératoire (Neveu, 2004, p. 281 ; Bussmann, 1996, p. 471).

On l'a vu, la reconnaissance de spécificités « pragmatiques » associées aux unités symboliques prend une dimension toute particulière dans le cadre des GC. Si toutes les constructions sont de nature similaire, que toutes associent une forme et un sens, les propositions qui structurent les constructions lexicales sont elles aussi non substituables. De la même manière qu'*époux* et *mari* impliquent au moins des variations de registre⁷⁴, la construction oblique [NP V NP *to* NP] et la construction ditransitive vont spécifier des profils ou des modes de focalisation différents (Langacker 1987b, p. 40 ; Goldberg 1995, p. 2).

34. Phil Herbert, Patent office Superintendent Examiner, plans to *hand the cheque to Lord Mayor Councillor Rosemary Cooper* later this week.
35. In return, you will *hand him the papers*, packed in a plain buff envelope.

Les profils diffèrent selon qu'un énonciateur recourt à la construction oblique ou la construction ditransitive. La présence de la préposition attribue davantage de groupe nominal *the cheque* alors que l'emploi de la ditransitive implique que le procès dans son entier soit l'objet de la focalisation du sujet cognitif [*you hand him the paper*]. La loi de différenciation de Bréal, la non synonymie des formes linguistiques de Giv n, ou encore le principe de correspondance syntactico-sémantique de Bolinger marquaient déjà le souci renouvelé d'établir des oppositions de sens entre des signes liés mais non équivalents.

74. Le littré est à ce propos très éclairant. « C'est une faute contre le bon usage que de dire, dans le langage familier, *époux* pour *mari* et *épouse* pour *femme*. Dites : ma femme est malade, et non mon épouse est malade. Cette nuance est signalée dans Molière quand Don Juan dit à M. Dimanche : Comment se porte M^{me} Dimanche, votre épouse ? [...] c'est une brave femme (*Festin de pierre*, IV, 3); et, dans Lesage, quand M^{me} Jacob dit : Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est ! il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux (*Turcaret*, IV, 12) ». Littré, Dict., art. *Époux*.

Ce qui constitue l'originalité des grammaires cognitives réside alors dans l'extension de leur unité de base aux différents types de propositions et à leur inclusion conséquente dans la catégorie du signe. Plus formellement, le principe de non synonymie répond à la proposition suivante :

Si deux constructions présentent des traits syntaxiques distinctifs, ces deux constructions doivent aussi présenter des traits sémantiques et/ou pragmatiques distincts.

C'est principalement par la différenciation de la figure et du fond (importée de la théorie de la forme) que les oppositions sémantiques les plus subtiles sont traitées. La construction oblique (en *to*) profile l'acheminement de NP2 à NP1 alors que la construction ditransitive insiste sur le résultat du procès. L'inacceptabilité éventuelle des énoncés convoquant ces constructions (**He sent Canada a letter*, **He gave a fresh coat of paint to the wall*) peut ainsi être déterminée à partir des propriétés de chaque construction. Elles consistent en des profils qui constituent des contraintes sélectionnelles : *Canada* est une destination, non un récipiendaire. Or, la ditransitive impose à son objet d'être animé (*John*, *Pat*) et non topicalisé (*him*, *her*), car l'objet n'est pas mis en relief dans cette construction.

1.2.3. LE PRINCIPE D'EXPRESSIVITÉ MAXIMALE

Malgré ces contraintes, les constructions doivent être efficaces et servir au mieux la communication entre locuteurs et allocutaires, ce que l'interrelation et la redondance des traits entre les signes permettent principalement. Le répertoire de constructions disponibles doit être « maximisé pour l'échange d'information » (Goldberg, 1995, p. 67).

Ce principe, selon nous, rend flagrante l'approche localiste des GC pour lesquelles il s'agit souvent d'inférer des contextes compatibles depuis un construit isolé⁷⁵. Proposer une théorie « totale » du langage est louable (principe du « tout constructionnel ») mais les constructions seules (ou leur place au sein de la langue) ne peuvent rendre compte de la totalité du sens. Labov (1978, p. 223) ou Halliday (1976, p. 293) ont manifesté la nécessité du recours à la globalité du texte, à ses articulations, en somme à la construction progressive du sens. Le pouvoir herméneutique de l'analyse du discours ou de la praxématique (Lafont, 1976) nous semble œuvrer à l'encontre de la sémiotique cognitive.

75. Nous serons amenés à distinguer les deux objets : déterminer des possibles figements phraséologiques et appréhender la construction du sens.

1.2.4. LE PRINCIPE D'ÉCONOMIE

Toujours selon cette approche, le nombre de construction doit être limité pour éviter la multiplication inutile des possibles expressifs. Selon Haiman (voir *supra*) les locuteurs ne pourraient répondre à l'exigence d'un isomorphisme entre le monde, les représentations mentales et les représentations langagières de ces représentations⁷⁶. Ceci rejoint le principe d'économie cognitive développé par Rosch en psychologie cognitive. Établir une catégorie consiste à rendre compte du rapport économique qui existe entre l'optimalité du contenu d'information et l'effort cognitif du locuteur (Rosch 1978, p. 28). Transposée dans le champ linguistique, l'économie cognitive légitimerait les principes de motivation et de redondance. L'acception qu'en donnent Collins et Quillians (1969) n'est donc pas comparable à celle des GC : il n'est en effet pas question d'éliminer l'information redondante des réseaux de mémoire sémantique, bien au contraire.

1.2.5. LE PRINCIPE DE PROPORTIONNALITÉ FONCTIONNELLE

Ce principe n'est pas reconnu par les GC mais il est une conséquence directe des effacements de frontières entre les catégories grammaticale et lexicale (continuum) et des hiérarchies postulées au sein du constructique. On dira des constructions grammaticales comme le transitif ou l'intransitif qu'elles sont moins substantives que les constructions lexicales et l'on pourra, en effet, montrer aisément qu'il est ardu d'isoler un signifié central aux propositions intransitives.

Nous supposons, par volonté d'unification, que l'intransitif simple doit être appréhendé dans un rapport F/S comme toute autre construction et que les instances de ce patron syntaxique représentent une « famille » très lâche dont il est particulièrement difficile d'identifier les « ressemblances ». Pour aborder cette difficulté descriptive, nous voulons introduire le principe de proportionnalité fonctionnelle selon lequel :

Plus une construction non instanciée et non lexicalisée est minimale, plus la construction est sujette à des effets de prototypie et, conséquemment, moins il est possible d'isoler une valeur centrale.

Il s'agit là simplement de reconnaître l'iconicité du rapport F/S. Par ailleurs, nous parlons ici de « valeur » et non d'invariant sémantique. Cette valeur n'est pas exclusive et la

76. En reformulant Haiman (1985) nous paraphrasons Culioli (1986) pour qui le langage est représentation de représentations.

démarche des GC n'est pas de répertorier au travers des construits l'ensemble des signifiés « de puissance » qui motiveraient leurs emplois⁷⁷. Ceci s'applique donc en priorité aux constructions relevant du plan grammatical du continuum lexico-grammatical. Corollairement, le sens associé à la forme de la construction dépend de la complexité du schéma à instancier. L'intransitif simple étant une construction minimale affichant une seule dépendance (NP VP)⁷⁸, il est logique que les effets de sens qui lui sont associés soient multiples au point même qu'il soit impossible d'en percevoir le virtuel⁷⁹. La défektivité du signe, il est vrai, entraîne une difficulté supplémentaire : cela implique que soient distingués constructions (NP VP) et construits (*She smiled*). Or, ce n'est que dans le procédé d'instanciation que la réelle unification a lieu. Il est impossible d'identifier la construction [NP VP]_{intransitif} avant qu'elle ne soit construite, mais distinguer un sens constructionnel au travers de multiples occurrences revient à chercher un invariant conformément à l'approche abstractionniste.

Il n'en demeure pas moins que ces unités réalisées ou non, défectives ou instanciées, sont des constructions qu'il faut agréger pour constituer l'énoncé. Les GC sont éminemment lexicalistes et, contrairement à ce que Goldberg ne cesse de souligner (Goldberg, 1995, p. 11 ; 2000, p. 6 ; 2003, p. 4 ; 2006, p. 184), elles sont aussi projectionnistes. Pour rendre compte des emplois complémentés de verbes intransitifs (*laugh, smile, sneeze*), elle postule que la sémantique verbale doit être compatible avec la sémantique propositionnelle pour que soit effective la fusion donnant lieu à l'énoncé (Goldberg 1995, p. 50 ; 2006, p. 183). Autrement dit, les arguments de la construction sont confrontés aux participants du verbe *projetés* depuis sa grille sémantique⁸⁰. Ainsi les GC reconnaissent-elles au moins médiatement le rôle du verbe dans la réalisation des structures argumentales, comme nombre de générativistes liges du

77. Il faut pourtant reconnaître que les valeurs centrales des signes non instanciés (comme les parties du discours) sont maximale-ment abstraits comme le sont les signifiés de puissance chez Guillaume.

78. Comme chez Tesnière (1959) ou Hjelmslev (1943), les GC reconnaissent des rections structurales et des relations de dépendances qu'il s'avère difficile de concilier avec une approche phraséologique (cf. 3.7.).

79. La notion de *virtuel* (Pottier, 1965, p. 125) renvoie à l'ensemble des propriétés qui caractérisent une catégorie d'expérience sans que celles-ci soient exclusives, c'est-à-dire distinctives ou essentielles. Elles sont relatives à la connaissance d'un individu. La sémantique structurale avait anticipé le principe d'*effet prototypique* cher à Rosh (1975, 1981) et Lakoff (1987, p. 40).

80. Voir 3.6. pour une discussion détaillée des modèles projectionnistes.

programme minimaliste soulignent l'importance des rôles thêta (Radford, 1997b, p. 326)⁸¹. C'est suivant le même principe d'intégration que l'on pourra rendre compte de la complexité de l'environnement syntaxique du verbe.

Construits	Constructions
Pat sewed all afternoon.	Intransitif
Chris sewed a shirt	Transitif
Pat sewed Chris a shirt.	Ditransitif
Pat sewed the sleeve shut.	Résultatif
Pat sewed a button onto the jacket.	Causative de mouvement
Chris sewed her way to fame.	'Way' construction

Fig. 5. Instanciations de Sew
au travers des types constructionnels

On mesure alors d'autant plus l'interrelation des constructions entre elles. Cependant, présenter de la sorte les occurrences d'un même verbe dans des types de construction différents peut donner une double fausse impression. D'abord que les constructions identifiées ne sont pas liées, ensuite que leur complexité est progressive et unidirectionnelle. Or, on a vu que les constructions doivent être motivées pour répondre aux principes généraux qui régissent l'organisation du constructique (1.2.1.) et que chaque construction n'est pas égale face à l'usage, de sorte qu'il semble peu probable que l'intransitif soit la source du faisceau de constructions qu'il motive (1.2.5.). Le principe de proportionnalité fonctionnelle que nous avons introduit ici nous a permis de souligner que la valeur sémantique d'une construction dépendait de son plus ou moins grand degré de figement et de lexicalisation.

1.3. SYNTHÈSE DU CHAPITRE

Depuis la création de la ICLA (*International Cognitive Linguistics Association*) en 1989, la linguistique cognitive est un mouvement identifiable et reconnu grâce, notamment, à la revue *Cognitive Linguistics*. Plus qu'un réel modèle articulé, elle constitue un courant qui regroupe un ensemble de travaux aux

81. Le principe bijectif de la grammaire lexico-fonctionnelle (Bresnan, 1982) est similaire au principe de projection apparu dès 1981 dans le paradigme générativiste (théorie du gouvernement et du liage).

perspectives et postulats communs. Ces postulats, principalement dirigés contre les GG, peuvent donc être synthétisés par des caractéristiques oppositives. La LC considère : (1) que le langage n'est pas une faculté autonome, (2) que la « grammaire » n'est pas un module formel, (3) que les structures du langage ne sont pas déterminées par des principes innés⁸². En conséquence, le langage est monostate, non dérivationnel et non transformationnel (*what-you-see-is-what-you-get approach*) et son acquisition est entièrement déterminée par l'usage. De fait, une part importante de ces travaux concerne la dimension sémantique du langage. Celle-ci « motive » et structure l'ensemble des unités symboliques ; unités dont les pôles sont inséables. Dans le cadre disciplinaire des sciences cognitives, la LC prend pour défi de s'opposer au « programme cognitiviste » duquel naissait la tradition computationnelle. Une fois les bornes de ce cadre élargi, les travaux de la LC présentent toutefois des analogies avec de nombreuses théories du signe. Ainsi, les plans décrits par les cognitivistes de la deuxième révolution cognitive peuvent-ils être considérés comme les termes d'une sémiotique dyadique. L'approche constructionniste, en particulier, se prête à cette classification. Nous avons par ailleurs considéré que la sémiotique cognitive était composée des grammaires qui adoptent une conception constructionnelle du langage. Selon cette approche holistique, tout dans la langue est construction, du lexème (incluant son schéma d'instanciation) à la proposition qui, elle aussi, peut être considérée comme une unité polysémique (1.1.). La LC s'attache prioritairement à décrire ces unités et leurs interrelations systématisées. En effet, si le signe est l'unité exclusive, sa complexité est elle très variable : on peut caractériser chaque signe à partir, d'une part, de sa complexité et d'autre part, de sa schématicité. Les idiomes sont des unités complexes et substantives (ou pleines) ; les instances du schéma verbal sont des unités pleines et simples (*cut, slide, move*, etc.) ; les schémas d'instanciations, eux aussi, peuvent être simples ou complexes (Nom : N[THING] ; Ditransitive : NP₁ V NP₂ NP₃ [ATtribution]) mais ils restent schématiques (1.1.1.). Les phénomènes d'instanciations sont donc dépendants de la compatibilité des unités entre elles : les schémas et les lexèmes, c'est-à-dire les signes schématiques et les signes substantifs. L'importance de ces imbrications est alors centrale car l'ensemble des réseaux de signes est garant de l'ordonnancement de la langue (que l'on nomme « construc-

82. Cette hypothèse contraire vise l'innéisme algorithmique des GG. On verra toutefois que le fondement « conceptuel » des unités abstraites (en LC) est tout aussi inné.

tique » en raison de l'uniformité de ses unités). Ces réseaux doivent par ailleurs refléter les systèmes de catégorisation humains observés notamment en psychologie cognitive (1.1.2.). Une « unité », perçue comme telle, est le fruit d'une catégorisation. La LC postule donc un rapport strict entre catégories perceptives et catégories *linguistiques*. Le sens étant le moteur de l'articulation des signes, elle indifférencie catégories perceptives et catégories *sémantiques*. Le signifié est en conséquence un terme central de cette sémiotique cognitive, le sens émergeant des indexations et des profils que les morphèmes imposent à des cadres conceptuels (que l'on nomme aussi « espaces mentaux, scripts ou scénarios »). Dans cette conception, le signifié doit donc au moins pouvoir indexer le cadre mental et, de fait, posséder quelque trait. Or, concept et signifié sont indifférenciés, comme l'était la forme signifiante et le concept chez Saussure (1.1.3.). On oscille entre théories nomenclatures et pragmatiques, mais une « pragmatique » mentale, peuplée de situations types « idéalisées », qui se détourne des contextes et de la complexité du sens co-construit (1.1.4.). Le signe de la sémiotique cognitive consiste donc en un couplage F/S au détriment des subtilités que les termes devraient recouvrir. Sa forme (Sa), par ailleurs, n'a pas fait l'objet d'étude précise et son utilité est souvent limitée à la reconnaissance des signes en jeu. Certains s'étonnent donc de trouver des variables telles que le signe ne possède rien de son sens attendu (ce qui est pourtant envisagé dans la sémantique étendue du prototype). Nous avons suggéré que les propositions, puisqu'elles sont de nature similaire aux lexèmes, sont aussi (voir plus) en proie aux phénomènes d'homonymie (1.1.5.). De toutes ces articulations entre signes ou constructions ressort une conception particulière de la langue, dont l'architecture devrait refléter les principes structurant de la cognition humaine. Le constructique est un système de signes articulés à partir de ces quelques principes généraux. La LC met alors en avant ce qui devrait « servir la communication » (sans jamais considérer que l'information puisse ne pas être « véhiculée par » mais bien émerger d'une interaction verbale). Tout est donc « efficience et économie » pour maximiser l'échange verbal et économiser les ressources cognitives (1.2.). La motivation d'une unité est fonction des traits (redondants) qu'elle partage avec celles qui la sous-tendent. Plus les construits sont redondants, plus le modèle est efficace. Ce principe est en tout point commun à l'arbitrarité relative de signe, notion structuraliste qu'il faudrait rejeter de fait (1.2.1.). La non synonymie des unités schématiques (en particulier) permet de reconnaître des sens propositionnels distincts malgré la proximité lexicale qui peut ponctuellement

caractériser plusieurs constructions (*He texted her a message ; He texted a message to her*). Là encore, depuis Humboldt (relayé par Bréal, Bolinger ou Givón), on reconnaît des dépendances morphosémantiques (1.2.2.). Le principe d'expressivité maximale (1.2.3.) marque le caractère instrumental de la langue : le répertoire de signes qu'elle constitue doit être maximisé, c'est-à-dire qu'il doit servir l'échange d'informations. La langue, en conséquence, est organisée de telle sorte qu'elle limite l'effort cognitif des locuteurs, ce que la LC appelle « principe d'économie » à partir des travaux roschéens (1.2.4.). De cette organisation, découle une forme de proportionnalité entre le degré de schématicité du signe et le degré d'abstraction du sens qui lui revient, ce que nous avons proposé de nommer « proportionnalité fonctionnelle » (1.2.5.).



2. UNE THÉORIE DE L'ESPRIT

An epistemology (the process by which knowledge comes about) always presupposes an ontology (the nature of that which exists in order to *be* known), but this is often masked by the fact that an "objectivist" ontology is presupposed as being so obvious that it would be nonsensical to question it. (Stewart, 2006, p. 33).

Ce chapitre met en question trois fondements de la linguistique cognitive en tant que théorie de l'esprit et du sens, au regard des discussions récentes dans les paradigmes connexes des sciences cognitives et des contiguïtés historiques qui fondent la plupart de ses postulats. Il a pour finalité première de montrer que l'expérentialisme (théorie de l'esprit), qui fonde la LC en tant que théorie du langage, est un nativisme qui fait de la représentation (mentale, interne) un *voile d'idées*¹ obscurcissant l'appréhension du monde (réel, objectif) par l'individu (partial, subjectif). Nous voulons mettre en relief la conséquence immédiate d'un tel positionnement, *id est* la réduction de l'analyse linguistique à l'étude des réseaux lexico-conceptuels qui motivent la langue et son organisation. Le sujet cognitif (ou conceptualisateur) fait alors figure de centre épistémique duquel tout dépend – ses connaissances, voilées par des filtres idéels, conditionnent la constitution du sens, son intercompréhension (symétrique) et la physionomie de la langue. Ainsi, contrairement à la majorité de ses descripteurs², nous voulons inscrire la LC sous l'égide contestée du computationnalisme. Sa volonté de vérification des représentations internes *a posteriori* contre un tangible extérieur n'exclut pas la reconnaissance de traits prédonnés (extrinsèques) : l'individu reste un système hétéronome sujet aux variations de mécanismes extérieurs, et l'information un ensemble pré-spécifié, une entrée (*input*) d'un

1. Varela *et al*, 1993, p. 196.

2. Varela *et al* (1993, p. 241) eux-mêmes considèrent les approches de Johnson (1987) et Rosch *et al* (1976) comme des alternatives viables aux modèles représentationalistes. Les chapitres 2 et 3 de notre travail entendent montrer qu'ils ont paradoxalement permis l'inverse en linguistique.

système cognitif. Les connaissances sont en conséquence des miroirs « affaiblis » de la nature, dont la cohérence interne rendrait compte de processus de traitement, de biais de représentation d'un réseau d'informations préalable. Les hiérarchies et les structures langagières en seraient le premier révélateur.

En contrepoint de notre propos se place donc la langue, devenue constructique, dont le caractère supposément ontologique³ impose à la LC de recourir à une identification équivoque du sens et de la matière conceptuelle. La tension entre la plasticité attendue des signes (conséquence de la conception encyclopédique de la structure sémantique) et le postulat de l'existence même d'un constructique, résulte en l'effacement des niveaux traditionnels de la langue et du discours et révèle un paradoxe méthodologique possiblement imputable à la tradition, marquée en LC, des théories de la phrase. De cette ontologie de la langue, découlent des possibilités discutables, comme la défektivité des signes (la partie du discours est une unité symbolique) ou l'isomorphie du sens et des espaces conceptuels, justifiée à partir des méthodes empiristes de la catégorisation naturelle empruntées à la psychologie cognitive des années 1970. Depuis la perspective de la linguistique, ces difficultés semblent rémanentes. Pourtant, toutes concourent à mettre en cause un nœud épistémologique, oscillant entre les traditions philosophiques desquelles la linguistique cognitive se dit héritière et les pratiques empiristes qui contraignent la description de son objet et, toute proportion gardée, façonnent cet objet. Nous voulons alors corrélérer le modèle grammatical de la LC et les postures qui le modèlent, en soulignant les dissonances que laisse la multiplicité des problématiques qu'elle entend traiter uniformément. Du réalisme incarné, qui voudrait jauger le rapport indirect de l'individu au monde, dépend le constructique dont les unités exhibent des propriétés immuables (F/S) en dépit de différences de complexité patentes (morphème, proposition).

D'un enchevêtrement de traditions méthodologiques et philosophiques (2.1.) émerge une théorie de l'esprit (2.2.), contestable au regard de certains travaux des sciences cognitives (2.3.), qui définit son objet classiquement (la langue et son

3. Nous parlons ici d'ontologie (et d'ontologie de la langue) en nous écartant du sens métaphysique de la théorie de l'être, optant pour l'acception plus étymologique [*ontos, logia*] de *l'étude de ce qui est*, et souvent de *ce qui est donné*. Ainsi la langue en tant qu'entité abstraite *existerait-elle*. Suivant le tournant neuronal de la LC (Lakoff et Johnson, 1999), elle est aussi structurée à partir de simulations mentales de l'action sur le réel (Bergen *et al*, 2004). Nous abordons toutefois l'ontologie (au sens traditionnel) dans une discussion du réalisme incarné.

code), étendant toutefois ses constituants aux parties du discours et aux propositions de la phrase (les signes du constructique), tout en rapportant leur sens et son adaptabilité à la cognition idéalement partagée des locuteurs (2.4). De fait, la LC occupe une place indécise dans le champ disciplinaire des sciences de la cognition (2.5.).

2.1. RÉALISMES ET LANGAGE

Plus que d'autres théories du langage, d'avantage attachées à la description des observables⁴ et à la confrontation des énoncés, la LC doit se positionner relativement à un contexte à la fois philosophique et linguistique autour, respectivement, des questions du rapport de la pensée à la réalité et de la nature du langage. Si l'un et l'autre sont interdépendants, la LC justifiera plus pertinemment ses spécificités et postulats forts relativement, en particulier, aux grammaires génératives initiales⁵, mais aussi aux modèles projectionnistes comme la grammaire de mots (Hudson, 1984) ou la grammaire lexicale fonctionnelle⁶ (Bresnan, 1982). L'aval, et en un sens, l'originalité qu'elle cherche en philosophie sont en revanche situables sur l'axe, classique dans l'histoire des idées philosophiques, du réalisme et de l'idéalisme.

2.1.1. LE CONTINUUM RÉALISME/IDÉALISME

Ces positions aux manifestations multiples et variablement radicales sont des thèses « sur ce qu'il y a », des doctrines du lien entre la pensée ou l'idée, et le réel (Largeault *in DP*, 2000, p. 1614). Synthétiquement, le débat se situe autour de la question de la nature de la substance (naturelle ou concep-

4. Sinclair (1991, p. 100) reconnaît la partialité des discussions « illustratives » des occurrences en linguistique qui dénatureraient le langage et son caractère phraséologique (*humdrum pattern*), ce qu'il entend palier par une approche de corpus non théoriquement déterminée.

5. La LC fait un ensemble concordant des grammaires chomskyennes, cite les positions générativistes en tant qu'elles sont le mieux illustrées par Structures Syntactiques (Chomsky, 1957) quand le programme minimaliste (Chomsky, 1995) pose des postulats très similaires aux grammaires de construction ; l'ancrage neurologique de leurs théories de l'esprit, la construction mentale d'une réalité externe, l'engagement pour une théorie de la créativité linguistique et de l'acquisition du langage.

6. In all these [projectionist] frameworks [...] the verb is taken to be an *-n* place relation 'waiting' for the exactly correct type and number of arguments. But note that an ordinary verb such as *kick* can appear with at least eight distinct argument structures. (Goldberg, 1995, p. 11).

tuelle), de sa perception et, possiblement, de sa catégorisation plus ou moins rigide ment représentée : Quelle est en somme la nature de l'objet (naturel, perçu, construit, référé, etc.) ? Le problème est d'importance par son incidence directe sur la nature du langage et plus particulièrement sur celle des signes qui dénoteront des objets ou seront ces objets (lexicaux, sociaux, partagés). Le réalisme classique (grec, antique, mais aussi cartésien) considère l'objet comme une entité qui se donne au sujet percevant : les choses sensibles sont perçues telle qu'elles sont, mais l'on ne peut « dire » ces entités, car la connaissance de l'être (précédent à l'acte de langage) est stable, contrairement à l'objet sensible qui est sujet à de multiples changements d'état (Proclus, i249). À la fluence et la labilité des choses (la position d'Héraclite) s'oppose le statisme de l'être (celle de Parménide), et l'on ne peut garder intactes les deux positions antinomiques, sauf à accepter la multiplicité des *idées*, ou essences, que l'on assimilera ici aux concepts. L'homme devient donc celui qui est capable de « voir les idées » qui, elles, permettent de catégoriser les perceptions : elles en sont les corrélats et la condition même de l'existence des catégories malgré les accidents du monde, ses changements d'état ou ses irrégularités⁷. Selon ce réalisme, la pensée et le monde sont différenciés. L'esprit est capable de pensées comme de perceptions ; il voit les objets auxquels la pensée réfère, mais il perçoit aussi ces objets.

Enfin je suis le même qui sens, c'est-à-dire qui reçoit et connaît les choses comme par les organes des sens, puisqu'en effet je vois de la lumière, j'ouïs le bruit, je ressens la chaleur. Mais l'on me dira que ces apparences sont fausses et que je dors. Qu'il soit ainsi, toutefois, à tout le moins, il est très certain qu'il me semble que je vois, que j'ouïs, et que je m'échauffe ; et c'est proprement ce qui en moi s'appelle sentir, et cela, pris ainsi précisément, n'est autre chose que penser. (Descartes, 1641[1993], p. 27)

La philosophie du sens commun considère pourtant ces *idées* comme des objets chimériques, comme des illusions phénoménales, mettant en avant leur caractère non naturel, non ontologique et par là même inaccessibles et dépourvues de tout intérêt analytique.

7. Contrairement à ce que laisse supposer la sémantique du prototype (Kleiber, 1990 ; Taylor, 1989), en identifiant comme des modèles catégoriels différents les systèmes définitoire (scolastique ou aristotélicien) et probabiliste (prototype), il semble bien que les contenus catégoriels aient pu être non rigide ment définis dès Platon. Nous verrons que Rosch (1978), qui a instigué cette opposition, est sujette à la même critique.

Ideas are fictions of philosophers; there are no such beings in nature and, therefore, it is to no purpose to inquire whether they are in the divine or in the human mind. The only true and real ideas are our perceptions, which are [...] acts of modifications of our minds. (Reid, 1855[2000]a, p. 84)

Conséquemment, dire ne peut être soumis qu'à des conditions de vérité à propos du monde ou, s'il s'agit d'une forme de conceptualisme, de fidélité par rapport à sa représentation. Par effet de polarité, l'idéalisme renverse les termes de la proposition réaliste (directe ou indirecte, i.e. ontologique ou idéal) en arguant qu'être n'est pas une condition nécessaire de percevoir, mais un construit théorique sans surimposition naturelle du monde.

That neither our thoughts, nor passions, nor ideas formed by the imagination, exist without the mind, is what everybody will allow. And it seems no less evident that the various sensations or ideas imprinted on the sense, however blended or combined together (that is, whatever objects they compose), cannot exist otherwise than in a mind perceiving them. (Berkeley, 1710[2004], p. 16)

On veut marquer là la prééminence des formes et des jugements sur le réel, dont au voit, au mieux, la substance abstraite. Hegel remarque par exemple que l'eau de Thalès n'est pas l'eau empirique (définitoire, véritable) mais une idée bien différente de l'objet naturel qui lui correspond prétendument (Bourgeois, 1986, p. 414). Distinguer le phénomène, atteint par les sens, de l'objet intellectuel pose un double écart entre la pensée et le monde objectif, si tant est qu'on puisse l'atteindre.

The table, which we see, seems to diminish as we remove farther from it. But the real table, which exists independently of us, suffers no alteration: it was therefore nothing but its image, which was present to the mind. These are the obvious dictates of reason [...] when we say this house and that tree [...] these are nothing but perceptions of the mind, fleeting copies or representations of other existences, which remain uniform and independent. (Hume, 1748[2000], p. 114)

Ces positions antinomiques « absolues » sont inconciliables, quoiqu'il soit naturel que les réalismes plus modérés tendent vers une forme hybridée d'idéalisme. L'insistance sur la notion de représentation fait des deux positions diversement conceptualistes, des mentalismes que l'on retrouvera fidèlement dans les courants linguistiques contemporains⁸.

8. Rastier (1990, p. 1) distance la linguistique cognitive de la grammaire formelle à partir de son « mentalisme généralisé ». Bien que ne souscrivant pas totalement à cette vision, nous utiliserons l'étiquette fort pratique de mentalisme pour référer à tout modèle conceptualiste qui insiste sur le caractère représentationnel de la connaissance.

C'est en tout cas dans ce contexte historique et théorique large que la LC entend situer son réalisme expérientiel (ou incarné), revendiquant, par certains aspects, un positionnement philosophique original pourtant millénaire. Il faut cependant reconnaître à la linguistique cognitive l'inconfort, et par là même la difficulté de la position qu'elle s'impose, médiane aux problématiques de la langue (les observables) et de la connaissance (la cognition) qui justifient son nom.

2.1.2. LES ONTOLOGIES SÉMANTIQUES

Adjacent à la philosophie, l'essor de l'intelligence artificielle aura fait se retrancher la linguistique dans les sphères du cognitivisme orthodoxe (duquel la LC entend se dégager en fondant un modèle non générativiste). Les réseaux sémantiques de large échelle (WordNet, EuroWordNet) sont par exemple appelés ontologies et l'on perçoit l'implicite qui sous-tend le choix de cette appellation. Si l'ontologie est la science de l'être, la métaphysique (qui l'englobe) est la science de l'être en tant qu'être⁹, si bien que peu de place est en définitive accordée à la spécificité des classes lexicales et à la diversité des langues. Ces dernières sont comprises comme des nomenclatures figées, représentant des états de choses qui, comme dans la tradition scolastique, sont universellement partagées. Dalbéra (2002, p. 98) souligne que les relations fondamentales qui structurent le lexique sont indépendantes de celles que nous concevons entre les référés du monde. Toute l'entreprise de ces réseaux sémantiques (ou ontologies) repose donc sur la normation des relations entre des objets distincts des langues, à partir desquelles sont inférées les structures du lexique. Certains vont jusqu'à prédire l'avènement d'un champ disciplinaire ontolinguistique dont le fondement théorique (quoiqu'il soit encore spéculatif¹⁰) serait l'existence d'un réseau systématisé de concepts. La problématique qu'il convient d'articuler, compte tenu d'un tel système, consiste alors à appréhender les incidences (non arbitraires) des ontologies mentales sur la structure langagière. Rastier (2004, p. 20) remarque que ce type de pratique suppose non seulement une préconception de l'objet scientifique, mais encore l'impose à cet objet. « [...] Extraire des informations consistera à réduire un texte à ce qui reste acces-

9. Aristote, *Métaphysique*, 1026a.

10. « The underlying assumption is that the options provided by human languages for expressing a given concept are constrained by the ontological status of this concept » (Shalley et Zaefferer, 2007, p. 3).

sible à des modèles ne reconnaissant que des entités prédéfinies et des relations typées ». Le projet WordNet, développé par le département de sciences cognitives de l'université de Princeton, ne déroge pas à la règle.

Nouns, verbs, adjectives and adverbs are grouped into sets of cognitive synonyms (synsets), each expressing a distinct concept. Synsets are interlinked by means of conceptual-semantic and lexical relations. The result [...] [is a] network of meaningfully related words and concepts. (Miller *et al*, 2008, en ligne¹¹).

Ces quatre parties du discours sont « données », sans pour autant que soient justifiées leurs références ontologiques. La préexistence du monde est un argument de bon sens, tout comme la légitimité du mot en tant qu'unité insécable, dont on ne questionne pas la pertinence, par exemple, au regard de la notion de morphème. *Slow, slowness, slowly* appartiennent à des sous-réseaux sémantiques différenciés dans WordNet, quand *slow-* (morphème signifiant) garde ses propriétés de sens au travers des sections catégoriales – l'appartenance catégorielle dans les langues indo-européennes (ici *-ly, -ness*) est essentiellement affixale et liée (*bounded gram*), principe qu'ignorent les ontologies. L'unité que l'on voudra lire dans le mot, considéré comme seul objet d'étude acceptable, est par ailleurs une méthodologie dont l'origine est imputable à la philosophie du langage, attachée à la résolution de la signification des mots (Austin, 1962[1979], p. 24) et à la tradition logico-grammaticale. Ainsi un rapport référentiel est-il scellé entre les noms et les entités, les verbes et les procès, les adjectifs et les qualités, assurant une légitimité intuitive à la relecture langackérienne des parties du discours (voir 3.1.). Le recours à de telles catégories présuppose pourtant des hypothèses ontologiques (si minimales soient-elles), relayées jusque chez Lyons, qui revendique une forme de réalisme naïf. Le monde extérieur contiendrait, comme chez Strawson (1959, p. 39), des entités de premier ordre (un certain nombre de personnes, d'animaux et d'objets physiques plus ou moins discrets), de second ordre (les événements, les processus, les états de choses localisées dans le temps) et de troisième ordre (les propositions en dehors du temps et de l'espace). Celles-ci sont telles « qu'on dit plus naturellement d'elles qu'elles sont "vraies" par opposition à "réelles." » (ibid., p. 78). Cela, bien sûr, ne peut pas rendre compte de caractéristiques lexicales pourtant élémentaires : il y a lieu de penser que *to jog* et *jogging* puissent être des entités d'un même ordre. Pourtant, il en est tout autrement dans

11. <http://wordnet.princeton.edu/>

les ontologies formelles. Les dictionnaires informatisés de type WordNet prennent pour unité élémentaire le concept au travers du mot, dont ils ne discutent pas la multiplicité constitutive, au point que les catégories ontologiques données mêlent les quatre parties du discours abordées supra et le mot, qui lui aussi constitue un sous-ensemble lexical. Le sens du mot est appréhendé soit par les synsets, soit par des relations lexicales. On cherche d'abord à représenter l'ensemble des signifiants utilisés pour exprimer ce sens en dressant un inventaire de synonymes. *Board* générera 9 entrées nominales et 4 entrées verbales, dont voici une ligne indicative ; Synset [board, plank] (*a stout length of sawn timber ; made in a wide variety of sizes and used for many purposes*). Le sens du mot est aussi déterminé par ses relations avec d'autres concepts homonymes, synonymes ou hypo/hypéronymes. Le synset, ce par quoi il est donc entendu une classe lexicale et conceptuelle [*car, machine, motorcar*] est lié aux concepts plus généraux d'un synset hypéronyme [*motor vehicle, automotive vehicle*] et plus spécifiques d'un synset hyponyme [*cab, taxi, hack, taxicab*]. Il s'agit de discriminer les traits définitoires des traits marginaux, pour placer les objets sémantiques, conceptuels, à un niveau élémentaire¹² dans une arborescence bornée (éléments subordonnés ou superordonnés). La relative complexité de ces ontologies, computationnelles ou autres, n'enlève en rien leur caractère naturaliste et par la même réaliste (au sens métaphysique). Les tenants de modèles plus adaptables, contextualistes, et/ou incarnés (Rosch, 1999, p. 65 ; Lakoff, 1987, p. 265) recourent aux mêmes pratiques ou méthodes, tout en revendiquant des positions *non objectivistes* (réalisme direct) du langage et de la perception. La double caractéristique des ontologies formelles que nous venons d'aborder, les niveaux hiérarchiques de catégorisation du sens d'une part (élémentaire, hyponyme, hyperonyme) et l'indifférenciation du sens et du concept d'autre part (synset), est en effet commune aux travaux de la psychologie et de la linguistique cognitive.

2.2. IDÉALISME ET LINGUISTIQUE COGNITIVE

Ce que la linguistique cognitive dénomme « conception objectiviste du langage », dont elle entend d'ailleurs s'écarter, correspond en tout point à une forme particulière de réalisme

12. La notion de « niveau de base » de la psychologie cognitive est certainement à l'origine de cet équilibre voulu dans la hiérarchie des concepts. Voir ci-après pour une approche critique de ce concept.

ontologique. Par le concept (l'idée), qu'elle considère être l'interface du monde et de l'esprit, elle tempère l'ontologie et s'inscrit médiatement dans le courant idéaliste.

2.2.1. OBJECTIVISME ET INTERNALISME

Putnam (1981, p. 49) assimile la position objectiviste à une métaphysique logique et externaliste, selon laquelle le monde consisterait en une quantité déterminée d'objets figés – les objets réels, objectifs du monde, existant indépendamment de leur perception, ou de leur appréhension¹³. Suivant cette perspective (réalisme métaphysique), il n'existe qu'une description adéquate et *vraie* du monde, et l'étude du langage qui en découle est alors inévitablement vériconditionnelle et logique. Ce rapport à la vérité comme condition de validation d'un contenu propositionnel implique qu'il y ait des systèmes de correspondances entre les mots d'une part et les pensées, signes et référés du monde « externe » d'autre part. Cette perspective est dite externaliste, parce qu'elle vise l'objectivité désincarnée d'une analyse en troisième personne. À son opposé, la position internaliste (réalisme interne), défendue par Putnam, atténue la puissance de la notion de vérité, en lui préférant un système de représentations mentales idéalisées, et coordonnées à l'articulation de nos croyances et de nos expériences, ces dernières étant elles-mêmes des représentations. Le monde, et conséquemment le sens, n'est plus soumis à des vérités données, mais à des systèmes de valeurs individuels variablement partagés (ibid., p. 50). Le problème de la référence est ainsi évité, puisque les objets du monde sont abstraits et que la perception, constituée des expériences variables des sujets cognitifs, leur est entièrement relative. On a là, en somme, un réalisme métaphysique sans rapport directement naturalisant et vrai au monde. Les individus scindent, classent et concatènent un

13. Par anticipation, nous préférons nous dissocier des réalistes présentés ici (y compris le réalisme incarné de la LC). Ainsi à *perception* (lat. *perceptio*, recevoir) nous adjoignons le terme plus neutre d'appréhension, voulant ne pas préjuger du caractère passif de la perception. Lakoff (1987, p. 267), centralement influencé par les études initiales de Rosch (1978), parle de monde perçu plutôt que de monde objectif. Tout porte à croire pourtant que le rapport perception/action est essentiel et nécessaire, entre autres, à l'identification de formes (Gapenne *et al.*, 2005, Gapenne, 2007) et l'appréhension de l'espace (Philippona et O'Regan, 2005). La part « réaliste » des phénomènes perceptifs est alors bien trop minime pour que l'on garde l'appellation corrélée, et nous lui préférons l'adjectif *énactif*, plus prompt à rendre compte du caractère agissant de l'individu dans la constitution du sens (entre autres).

monde perçu et conséquemment discrétisé. Les signes ne sont donc plus immuablement associés à des objets naturels (même si ces objets existent). Il est toutefois permis de généraliser des associations mot/objet puisque les signes, comme les concepts, sont internes. On peut alors se prêter au jeu des associations sémantico-conceptuelles. Le réalisme internaliste est alors caractérisé par (1) la reconnaissance d'un monde externe, hors des sujets percevant, (2) le liage systématique entre la structure conceptuelle et le monde au moyen de l'expérience quotidienne (le rapport de l'individu à son environnement ne peut pas, quant à lui, être exclusivement interne), (3) la redéfinition de la notion de vérité à partir à la fois d'un système de valeurs et de croyances internes (et non données) et de l'expérience du quotidien qui les façonne et les actualise, puis (4) la possibilité d'une connaissance réelle du monde, malgré la « bride humaine », au travers des phénomènes de perception notamment. L'internalisme de la position revient alors assez paradoxalement au caractère non idéaliste, vérifiable contre le monde, de nos concepts et catégorisations à partir de l'expérience quotidienne. La cognition revêt donc une dimension expérientielle novatrice, parce que non exclusivement ontologique. La perception est contrainte par les concepts (*conceptual scheme*), on parle de contamination conceptuelle (ibid., p. 54), mais ladite structure conceptuelle ne peut pas façonner en elle-même des objets non référés : Putnam veut ainsi éviter les possibles infinis du relativisme. Nous avons là une ontologie relative, fondée sur l'existence du monde, mais ajustée relativement à l'expérience conceptualisée.

Lakoff et Johnson, quoique s'imposant les contraintes du réalisme et de l'empirisme, identifient cette position à un objectivisme « affadi » et lui préfèrent la notion de réalisme expérientiel (ou incarné) développée à partir de l'ancrage corporel des métaphores en tant qu'elles seraient des processus cognitifs¹⁴.

2.2.2. LE SUBSTRAT CORPOREL DE L'ESPRIT

Pour justifier sa version du réalisme, Lakoff (1987, p. 260) pointe deux raisons qui invalident les formes, même amoindries, d'objectivisme. Celles-ci ne peuvent pas rendre compte des méthodes et processus « avérés » de la catégorisation humaine et ne constituent pas une alternative théorique fiable aux théories du sens existantes. Puisqu'il s'agit d'une forme de réalisme, Lakoff doit opérer une jonglerie difficile entre des traits

14. Lakoff et Johnson, 1980.

ontologiques classiques et des traits expérientiels novateurs au risque parfois de compromis malhabiles. Ainsi veut-il préserver dans son modèle les caractéristiques du réalisme classique, tout en s'appuyant sur les résultats de la psychologie cognitive (qui révéleraient les opérations universelles de la catégorisation humaine) et en évitant comme Putnam les excès d'un relativisme incontrôlable. Il reconnaît alors (1) la validité d'un monde existant, distinct des individus, (2) l'incidence de la constitution de ce monde sur la structure conceptuelle, (3) le caractère interne et externe de la « vérité » (tangibile, perçue), à la fois construite par les sujets cognitifs et donnée par un monde objectif inaccessible dans son intégralité.

Where objectivism defines meaning independently of the nature and experience of thinking beings, experiential realism characterizes meaning in terms of *embodiment*, that is in terms of our collective biological capacities and our physical and social experiences as beings functioning in our environment. (Lakoff, 1987, p. 267)

Il faut donc d'une part définir un système complexe d'interrelations entre les concepts (structure) et d'autre part, reconnaître le caractère incarné de cette structure, ce par quoi il entend une expérience corporelle primaire, première en tout cas à la formation des concepts non physiques. C'est aussi à partir de cette double exigence que Lakoff proposera la théorie des modèles cognitifs idéalisés. À ce niveau pré-conceptuel apparaissent les schèmes-images qui modélisent les concepts, et par là même le sens (*container, path, link, force, balance, up-down, front-back, part-whole etc.*), mais il s'agit là d'un postulat difficile, car il n'est pas aisé de justifier d'une expérience récurrente, d'une habitude corporelle si primitive soit-elle, qui ne soit pas de nature conceptuelle¹⁵. Se posent là les questions de la constitution des concepts et de la mémoire, absente remarquée des fondements de la LC. Si les schèmes-images ont été l'objet de multiples travaux, par le fait même de leur applicabilité sans limites (poétique ou politologie cognitive¹⁶), on oublie souvent de mentionner qu'au niveau pré-conceptuel se

15. Lakoff n'aborde pas cette problématique d'importance, en dépit (ou peut-être en raison) des répercussions épistémologiques qu'elle entraîneraient sur son modèle. En autres évidences, on pourra notifier les dispositifs de suppléance perceptive par retour tactile (Gapenne *et al.* 2005) permettant aux déficients visuels de percevoir des formes géométriques dans un espace clos informatisé. Au delà de son intérêt pratique, ce dispositif vouldra montrer la nécessité de l'acte (de l'agir) dans la perception et, possiblement, son caractère non conceptuel (la contrainte physique de l'objet ou la « résistance » palliant la complexité d'un système de représentation).

16. Turner, 1991 ; Lakoff, 1996.

trouvent aussi les catégories de bas niveau (*basic-level categories*) qui, selon Lakoff, résultent de la convergence de notre perception tronquée, gestaltiste du monde, et de nos capacités de mouvement et de représentation (*rich mental images*). Personne à notre connaissance ne se sera posé la question de la différence qui sépare (en LC) le niveau pré-conceptuel, déjà cinématique malgré son caractère kinesthétique partiel¹⁷, du niveau conceptuel qui, lui, est plus ouvertement symbolique. Le lieu de la fixation de la connaissance primaire, corporelle, est différencié de celui de la connaissance abstraite selon une logique modulaire. Cette dernière est générée à partir de l'expérience corporelle (*image schematic knowledge*) et des catégories élémentaires (*basic-level*)¹⁸ selon des principes de projection métaphorique (du physique vers l'abstrait). Les deux niveaux (kinesthésique et conceptuel) sont pourtant dits « cognitifs » (*knowledge*), en dépit de degrés de complexité très variables et du caractère originel (*source*) de la connaissance kinesthétique. Il n'en demeure pas moins que le niveau pré-conceptuel est constitué de catégories élémentaires qui hiérarchisent le savoir à constituer, et d'images kinesthésiques qui modélisent les connaissances à partir de routines abstraites de l'expérience quotidienne. On gardera toutefois en tête que la constitution des catégories élémentaires et le stockage des schémas-images à un niveau antérieur aux concepts restent inexploités et problématiques¹⁹. La formation des catégories (même basiques et structurelles) et la constitution d'images (même primaires et

17. « Kinesthetic image schematic structure is a relatively simple structure that recurs in our everyday bodily experience » (Lakoff, 1987, p. 267).

18. Lakoff aura sans doute voulu importer le niveau de base (ou élémentaire) de l'ontologie Roschéenne, mais outre le nom de ce niveau de référence qu'il fait varier plus ou moins volontairement, il préjuge de sa nature, car Rosch pose un rapport symétrique des concepts au monde sans qu'il ne soit jamais question de la genèse ou de « l'avant » de la structure conceptuelle. Par ailleurs, le niveau de base est une saisie méthodologique, et les catégories qui en dépendent, leurs conséquences, ce que semble oublier Lakoff. Enfin, comment peut-on arriver à une pensée catégoriale sans concepts (pré-conceptuelle) dans un réalisme qui s'impose pour trait définitoire le brassage du monde objectif par la matière conceptuelle ?

19. Rakova (2002, p. 2) tranche inconsciemment sur la théorie originelle et localise les schémas-images et les catégories élémentaires dans la structure conceptuelle. On néglige, comme elle le remarque, la part réaliste de la théorie au profit d'un mentalisme massifié, mais l'on ne peut s'empêcher de remarquer à notre tour que sa relecture (ou correction) du réalisme incarné à partir du flou laissé par Lakoff met en exergue le caractère fondamental de ce blanc théorique.

kinesthésiques) impliquent déjà une forme de complexité dont il convient d'attribuer la cause et les processus constitutifs, car de leur nature conceptuelle ou non dépend le réalisme indirect et incarné que revendique Lakoff dans une veine très comparable à celle de Locke.

But as the mind is wholly passive in the reception of all its simple ideas, so it exerts several acts of its own, whereby out of its simple ideas, as the materials and foundations of the rest, the others are framed. (Locke, 1690[1997], p. 108)

Le rapport aux idées ou au « réel » (concepts ou monde) est donc indifférencié, si bien qu'il n'est plus nécessaire de se poser la question de leur différence : on s'intéresse exclusivement aux objets mentaux, emprunts *a minima* d'une structure kinesthésique découlant de l'interaction active (agissante, motrice) du corps et de l'environnement. Là où Locke s'attache à rendre compte du type de relations unissant les idées simples (qui s'approprient les réels)²⁰ aux idées complexes et substantives, Lakoff entend structurer les réseaux conceptuels au moyen des catégories primaires et des schèmes-images. Tous deux proposent en somme des modèles mentalistes de la relation individu/monde. Tous les travaux sur la métaphore dans le cadre de la LC portent tout naturellement sur le sens des projections métaphoriques (source physique, cible abstraite), sur les invariants conceptuels utilisés comme source ou comme cible (rapport réguliers ou figés entre kinesthèses et domaines abstraits) ou sur les combinaisons et restrictions touchant les domaines utilisés et les projections. Par exemple, TIME IS SPACE ou TIME IS MOTION (THROUGH SPACE) se manifestent dans la langue au travers d'énoncés tels que *We're approaching my favourite time of the year*, ou *Christmas is coming soon*, selon un axe univoque (unidirectionnalité de la projection), de manière régulière (*The relationship lasted a long time*, *The time for a decision has come* etc.), à partir d'une combinatoire plus primitive : l'expérience du temps (qui passe) et la notion de changement, dont un des aspects saillants est le mouvement (MOTION). Le résultat consiste en l'association conceptuelle et conséquemment sémantique et langagière, de TIME et MOTION. L'objet d'étude devient la matière conceptuelle et son organisation interne : on ne se pose plus la question du lien au réel, mais celle du psychologiquement réel, manifestement internaliste. La seule part réaliste et minimalement ontologique revient aux schèmes-images, seules enti-

20. « Our simple ideas are all real, all agree to the reality of things » (ibid., p. 297).

tés autorisées à interagir directement avec un monde donné à voir. Enfin, l'acception floue²¹ que donne Lakoff et Johnson à l'incarnation (*embodiment*) semble suggérer que le rapport envisagé avec l'environnement n'est que minimalement mimétique et par là même non véritablement interactionnel : on structure le sens à l'image d'une forme idéalisée (et conceptualisée) de corporéité. On est là bien loin des positions adoptées en sciences cognitives qui envisagent l'incarnation, soit comme déférente à des mécanismes neuronaux communs à la perception et à la cognition (Barsalou, 1999), soit comme des couplages de l'organisme et de l'environnement (Varela *et al.*, 1993). On peut alors se demander si le mentalisme exclusif de la LC n'en fait pas un modèle idéaliste dont la seule incarnation est « déjà » conceptuelle ; un modèle, aussi, qui se détache des positions connexes censées le fonder (*cognitive commitment*) : la LC reste une théorie de la représentation, quand nombres de disciplines des sciences de la cognition s'achèment vers une conception non représentationnelle de la cognition (Steiner, 2008).

2.3. EXPÉRIENTIALISME ET SCIENCES COGNITIVES

Victorri (2000), au travers d'une classification des théories linguistiques contemporaines, remarque le difficile positionnement des sciences du langage au sein des sciences cognitives. Si la linguistique est essentielle à l'entreprise de la description de la cognition, c'est avant tout parce que le langage est central à ses mécanismes de traitement, comme à sa constitution. Toutefois, quoique définissant variablement son objet (la langue, les langues, le langage au travers des langues), la linguistique s'attache systématiquement à décrire et expliquer des phénomènes conséquents aux processus cognitifs qui permettent le produit langagier. Ainsi conviendrait-il mieux « d'interroger les théories de l'extérieur de la linguistique sur ce qu'elles ont à dire des questions qui intéressent les autres disciplines » (ibid., p. 1). La LC, toutefois, nous semble échapper (ou vouloir échapper) à l'incompréhension interdisciplinaire que provoque ce positionnement médian, d'abord par la recon-

21. « There are at least three levels to what we are calling the embodiment of concepts: the neural level, phenomenological conscious experience and the cognitive unconscious » (Lakoff et Johnson, 1999, p. 102). Comme le remarque Zlatev (2008, p. 12), il est surprenant qu'aucune définition plus précise d'*embodiment* ne soit donnée dans un ouvrage qui en fait son sous-titre (*The embodied mind and its challenge to western thought*).

naissance même de ce double statut puis, plus important encore, par le développement d'une théorie de l'esprit corrélée à une théorie du sens par leur surimposition : l'esprit est incarné, les concepts kinesthésiques fondent le sens, le sens dicte l'architecture langagière, le langage révèle l'organisation internes des représentations mentales. Pourtant, on l'a vu, la LC rencontre deux problèmes de taille, eux-mêmes circulaires et interdépendants : le flou laissé autour des conditions de possibilité d'un « esprit incarné » nous pousse à conclure à un mentalisme, qui ne tient pas compte de l'éventuelle « réalité du monde » (ontologie). La position expérientialiste de Lakoff et Johnson est en somme contraire à l'étiquette de réalisme incarné, sous l'égide de laquelle ils se placent pourtant. Plus généralement, les théories de la représentation sont fortement remises en cause par de nombreuses communautés des sciences cognitives, elles aussi expérientialistes. Nous synthétisons ici quelques-unes de ces critiques, au regard de leur applicabilité au modèle de la LC.

2.3.1. PSYCHOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

Les schèmes-images sont des images kinesthésiques, c'est-à-dire des représentations primaires d'expériences sensorielles et/ou motrices. Elles font sens des abstractions en les structurant, permettent ainsi leur conceptualisation, qui par là même s'en trouve filtrée ou orientée²². On parle alors de concepts abstraits, ce par quoi il faut entendre « non physiques », même si leur caractère physique (ou non) n'affecte pas leur nature (tout concept est « conceptuel » invariablement), et que la modélisation desdits concepts abstraits à partir des schèmes-images implique que tous les concepts soient au moins minimalement kinesthésiques, par projection ou relation d'héritage : si le domaine conceptuel complexe LOVE est structuré à partir du domaine kinesthésique CONTAINER²³, alors tous deux

22. L'hypothèse de l'incarnation de l'esprit développée par Lakoff et Johnson voudrait, à la suite de Talmy, ne pas distinguer les percepts des concepts (ibid., p. 37) en unifiant ces deux étapes (*ception*). Cependant, « mental structures are meaningful by virtue of their connection to our bodies and *our embodied experience* » (ibid., p. 77) et « our experience is not separate from our conceptualization of the world » (ibid., p. 508) : comment l'expérience, nécessairement conceptuelle, peut-elle pré-structurer le monde perçu ?

23. Une fois encore, l'ambiguïté laissée autour de la nature des schèmes-images est lourde de conséquences, car l'expérience du contenant/contenu n'est pas particulièrement physique, ou physiquement fondée.

possèdent les caractéristiques structurantes du schème-image (*in*, *out*, relativement à un espace tridimensionnel, un élément repère et un élément repéré). *John is in love* [*in trouble*, *in a crisis*...] présentent les traits structurant du schème-image auxquels s'ajoutent la complexités des représentations lexicales. Ces modélisateurs primaires et physiques, nous l'avons vu, émergent de l'expérience quotidienne des sujets cognitifs, mais c'est, semble-t-il, d'une physicalité externe qu'il s'agit, non d'un rapport à la corporéité.

From the beginning, we experience constant physical containment in our surroundings (those things that envelop us). We move in and out of rooms, clothes, vehicles, and numerous kinds of bounded spaces. We manipulate objects, placing them in containers (cups, boxes, cans, bags, etc.). In each of these cases there are repeatable spatial and temporal organizations. In other words, there are typical schemata for physical containment. (Johnson 1987, p. 21)

La LC s'expose alors à la validation des théories du développement²⁴. Si l'on s'en tient à la définition de Johnson, l'acquisition d'un tel concept (*containment*) devrait être une étape tardive de l'apprentissage, qu'on décide qu'il soit moteur, conceptuel, ou les deux. Comment en effet comprendre et faire sens de l'expérience motrice sans être capable de déplacement ? Comment, par ailleurs, « se représenter » la permanence des objets et de la matière avant même de pouvoir en faire l'expérience tangible ? Les querelles entre nativistes et empiristes en psychologie font rage depuis la remise en cause des résultats de Piaget sur l'acquisition de la permanence des objets (Baillargeon, 1999 ; Cohen, 1995 ; Durand, 1999 ; Spelke, 1998), mais force est de constater que le poids de la motricité dans la construction du réel n'est jamais fondamentalement écarté, sauf à vouloir ériger une psychologie du développement qui ne tiendrait pas compte des particularités de la psychologie du nourrisson (Lecuyer, 2001, p. 61). Ainsi, même si l'on rapporte à 5 mois (et non 18 chez Piaget pour la maîtrise des déplacements invisibles), la possibilité d'une représentation mentale, à savoir la possibilité pour le nourrisson de penser l'existence de l'objet lorsqu'il est hors de son champ de perception, il reste deux enjeux de taille pour la LC : expliquer l'acquisition des images kinesthésiques sans la possibilité du tangible et dater précisément l'émergence de ces images qui

24. Il n'est pas dans notre intention de réduire à quelques résultats les travaux de la psychologie du développement. Il nous semble toutefois que la fourchette que nous établissons ici est minimalement représentative de l'état des recherches dans ce domaine.

structurent le sens, i.e. rendre compte de la précédence de la représentation (« images ») sur la permanence de l'objet. On est bien là face à un paradoxe théorique puisque le réalisme incarné voudrait de l'expérience sensorimotrice qu'elle constitue les concepts, d'abord primaires (physiques), puis abstraits (complexes). L'origine et l'émergence du concept restent alors inexpliquées.

L'expérientialisme de la LC est, contre toute attente, un nativisme représentationnel, dont la motivation est d'autant plus incongrue que Haith, spécialiste des mécanismes élémentaires de la perception visuelle, montre qu'il peut y avoir 'anticipation des sujets sans recours à la représentation, et argue que le basculement des objets d'étude sensoriel et perceptuel aux procédés cognitifs dans l'histoire des idées, a permis des connections théoriques dangereuses entre les psychologies de l'adulte et du nourrisson, pourtant clairement différenciées autour de la question linguistique (Haith, 1998, p. 167). En somme, en repoussant de cette manière l'acquisition de la permanence de l'objet, il rend presque intenable la théorie des schèmes-images, aux penchants nativistes et représentationalistes²⁵. Sans même aborder l'éventualité d'un système non représentationnel, la LC doit faire face à un double limitation théorique : si on accepte l'idée d'une représentation première à l'expérience du tangible, on revendique alors une forme de nativisme contraire au postulat expérientiel du réalisme incarné, et si l'on valide le postulat de la représentation comme procédé concomitant de la permanence de l'objet, on ne peut pas expliquer l'émergence des schèmes-images.

Pour rendre compte, enfin, du concept de CONTAINMENT, il est nécessaire de reconnaître la complexité de ce qu'il présuppose. Le sujet doit être capable d'images schématiques et posséder la capacité de se concevoir comme l'agent d'un rapport causal. Or, ces capacités sont nettement différenciées par leur degré de complexité et assez logiquement acquises à des stades différents du développement. Spelke *et al* (1995) soulignent que le rapport causal et la distinction agent/patient ne dépendent pas des mêmes processus cognitifs : le principe d'inférence causal qui repose sur l'impact énergétique d'un objet sur un autre lorsqu'ils entrent en contact (*billiard-ball model*) est acquis précocement (7 mois), quand le même rapport causal à partir

25. Kosugi *et al* (2003) montrent aussi qu'il faut bien distinguer la permanence « acquise » et effective sur le plan de l'action (sortir un cache de l'objet ciblé) de la possible représentation (plus tardive) qu'a l'enfant de l'existence continue d'un objet, même s'il n'est plus dans son champ perceptif.

d'un animé humain (sujet-agent) n'est compris qu'à partir de la reconnaissance et de l'assimilation d'un individu à un agent autonome capable d'intention. À l'inverse, dans l'échelle du temps, l'acquisition du sens prépositionnel est préalable à la compréhension des espaces tridimensionnels. *In/out* apparaissent dans la langue avant le figement de la capacité de projection vers un domaine cible variablement abstrait (*Grandma is in [her rockchair]* ; *The government is in [deep crisis]*). Piaget (1969[2000], p. 359) remarque en effet la difficulté du basculement de l'intelligence sensorimotrice à la pensée, ces activités intellectuelles servant des buts différenciés (l'adaptation pratique pour l'un, et la constitution des connaissances pour l'autre), quand l'apparition des premières prépositions spatiales dans la langue est généralement constatée autour de l'âge de deux ans (Morgenstern, 1997, p. 3).

Pour fonder la théorie expérientialiste de la connaissance, et de ses structures motivées par des images kinesthésiques (*bodily-enacted*), il faudrait en définitive poser un innéisme structurel (sans contenu), qui permettrait au nourrisson d'inférer un ensemble de concepts élémentaires (les schèmes-images de Johnson par exemple) depuis la perception visuelle, c'est-à-dire sans qu'il y ait de rapport particulier à la sensorimotricité. Chaque sujet serait alors prédisposé à une forme de conversion de l'expérience perceptive au format de l'imagerie kinesthésique (Mandler, 1994, p. 65). Encore une fois, et tout particulièrement au travers de Mandler, ni le réalisme, ni l'expérientialisme du modèle Lakoff & Johnson ne peuvent être préservés en l'état.

2.3.2. NEUROSCIENCES

S'agissant de la structuration kinesthésique des concepts, Murphy (1996) souligne la circularité des arguments de Lakoff et Johnson (1980), qui restent immuablement ancrés dans le langage. À cette critique, Lakoff et Johnson (1999) répondront en apportant des éléments complémentaires, cette fois « neuronaux », tendant à souligner la validité de leur vision de l'incarnation.

An embodied structure is a neural structure that is actually part of, or makes use of, the sensorimotor system of our brains. [...] If concepts, as we believe, are embodied in this strong sense, the philosophical consequences are enormous. The locus of reason would be the same as the locus of perception and motor control. (Lakoff et Johnson, 1999, p. 20)

Ils valident ainsi la position de Mandler et s'inscrivent plus clairement dans une veine mentaliste : nous ne sommes plus dans un modèle réaliste et incarné par l'interaction (même minime et seconde) de l'individu et de son environnement, l'in-

carnation devient un corrélat neuronal. La théorie de l'assemblage (*conflation theory*) développée par C. Johnson (1999a) à laquelle Lakoff et Johnson font référence, vise d'ailleurs à établir des universaux d'associations métaphoriques fondés par des activations neuronales. Considérer la perception et l'action comme des motifs émergents qui se sélectionnent mutuellement n'est pas nouvelle, comme d'ailleurs revendiquer la bidirectionnalité du réseau neuronal entre ces deux motifs (Varela *et al*, 1993 p. 220), mais il ne faut pas perdre de vue que la position générale qui sous-tend cette incarnation des concepts suppose des précédences objectives, et par là même, un sens dicté par un point origine.

Outre le détail de la théorie de l'assemblage (que nous exposons toutefois infra), ce qui est défendu ici pose clairement l'antécédence des connexions neuronales sur le langage et la constitution des langues (ce qui peut paraître être une évidence temporelle et constitutive), mais elle veut ainsi proposer le caractère universellement partagé desdites connexions. Or, en procédant de la sorte, on ignore la caractère constitutif et modélisant du langage et des langues, et la multiplicité des activations neuronales. Le langage peut en effet constituer la source de ces activations de manière réflexive (activation neuronale → langage ; langage → activation neuronale → langage). La LC, en surimposant concepts et sens (cf. 3.), oublie la réversibilité du processus, quoiqu'elle réfère à l'hypothèse Sapir-Whorf comme un fondement efficient et entendu (Evans et Green, 2006, p. 95). Les activations neuronales peuvent certainement être considérées comme universelles, mais dès lors qu'il est un contenu, il faut en reconnaître la spécificité. Rakova (2002, p. 224) note que le finlandais n'exprime pas la connaissance (KNOW) par la perception visuelle (SEE), contrairement au français ou à l'anglais (*I see what you mean*)²⁶. On peut alors supposer, dans une tentative d'ouverture théorique, que les connexions neuronales sont universelles, mais que les spécificités des environnements linguistiques et sociaux amènent à des verbalisations différentes. La réponse de la LC est pourtant tout autre.

L'assemblage (ou compression) veut tout premièrement rendre compte de la polysémie lexicale dans une perspective développementaliste. Il se situe en amont de la théorie de la métaphore conceptuelle, puisqu'il s'attache à établir la compression, dans l'expérience, de deux domaines conceptuels. Comme souvent en LC, cette théorie est motivée par un principe d'éco-

26. On remarquera que Langacker dit prudemment de son modèle qu'il est anthropocentrique (*language-specific*), et s'éloigne de la voie suggérée ici (Langacker, 1987a, p. 2).

nomie : si deux domaines sont naturellement assemblés (sans recours à quelque projection métaphorique qu'elle soit), on soulage les ressources cognitives du sujet cognitif. KNOWING is SEEING, un type métaphorique récurrent identifié plus tôt par Lakoff et Johnson, serait le fait de l'association systématisée et unifiée de deux domaines d'expérience ; voir et sa validation ou son invalidation immédiate (*Let's see what is in the box*).

Ici encore, il semblerait que la théorie de la compression ne puisse pas répondre aux résultats (même disparates) de la psychologie du développement abordées plus tôt, et qu'elle ne soit valide qu'à considérer des sujets adultes, malgré son orientation développementale explicite. Même si l'on considère corrélés et indissociables deux domaines d'expérience (selon un processus d'association inné), il faut encore que le sujet puisse inférer de situations externes les structures qui lui serviront à organiser ses propres réseaux conceptuels. Quoiqu'il en soit, Johnson (et Lakoff & Johnson avec lui) postule deux phases dans le développement des sujets cognitifs : la phase de *compression* où sont opérées les associations entre domaines d'expérience (corrélés, simultanés, compressés), et la phase de *différenciation* durant laquelle sont scindés les domaines jusque là assemblés et indifférenciés. Cette double articulation expliquerait les associations régulières entre les domaines de l'émotion (expérience dite « subjective ») et de la motricité, puis conséquemment, au relatif figement lexical des lexies de type *big problem, a close friend, a warm smile*. La 'co'-incidence de l'émotion et de la chaleur dans l'expérience rendrait possible la compression des deux domaines et la régularité des associations lexicales, même après la phase de différenciation – on a là à faire à une inscription neuronale (et non plus corporelle) de l'esprit.

De plus, rendre compte d'associations conventionnelles, lexicales, après la phase de différenciation est logique ; il paraîtrait incohérent d'en postuler la possibilité dès la phase d'assemblage ou de compression. Pourtant, le recours inévitable au langage implique que le sujet comprenne la dualité du sens de *see* dans un énoncé tel que *Do you see what is in the box?* et conséquemment, qu'il différencie les domaines conceptuels en jeu dans la situation. Si le sens équivaut bien au concept et que l'on ne reconnaît pas la langue en dehors de la sphère individuelle du sujet cognitif (i.e. deux postulats essentiels de la LC), on ne peut pas justifier la double articulation compression/différenciation.

Enfin, comme Kosslyn (*in* Houdé *et al*, 2003, XVII), nous émettons quelques réserves vis-à-vis de l'apport empirique de l'imagerie cérébrale et la caractérisons, le suivant encore, de

« néo-phrénologie » à partir des fonctions localisées de Gall développées au XIX^e siècle. Là n'est pas directement l'objet de notre travail, mais le tournant neuronal de Lakoff et Johnson nous pousse à accepter temporairement ce postulat et à vérifier leur propos dans ces paradigmes contestés.

Les expériences d'ordres subjectif et sensorimoteur font l'objet d'une fusion, d'un assemblage, permettant le figement des connexions neuronales qui les alimentent. De cette manière, les réseaux neuronaux des deux domaines sont systématiquement co-activés. C'est ainsi, par exemple, qu'il serait naturel de penser la difficulté en termes de grosseur (*big problem*). Toutefois, si l'expérience subjective (émotionnelle, affective) est d'ores et déjà présente dans l'expérience sensorimotrice, il y a lieu de s'interroger sur la nécessité des projections métaphoriques.

If conceptualizing quantity as verticality (THE MORE IS UP conceptual metaphor) is a permanent connection established early in development, it follows that quantity qua verticality is the only concept available to us for mental operations with quantities. Thus, although one may choose to call it metaphorical, being necessary, it is not metaphorical in any useful sense. (Rakova, 2002, p. 227).

Lakoff et Johnson reconnaissent les concepts littéraux de l'expérience subjective (*These colors are similar* est littéral, *These colors are very close* est métaphorique ; de même *He achieved his purpose* diffère de *He got what he wanted most*), mais ils mettent en avant leur caractère désincarné (*impoverished, skeletal*) et l'impossibilité conséquente pour le sujet cognitif d'inférer ou abstraire des propriétés structurelles de ces expériences (Lakoff et Johnson, 1999, p. 59). Il s'agit pour eux de corréliser l'expérience subjective et l'expérience motrice à partir de l'activation systématique de leurs réseaux neuronaux. Bush *et al.* (2000, p. 218) montre cependant que le siège de l'affection se situe dans le système limbique²⁷, système qui joue un rôle fonctionnel précis, bien différent de celui souhaité par Lakoff et Johnson. Bush *et al.* jaugent ce rôle fonctionnel à partir de l'activité du cortex antérieur (ACC), visible par imagerie cérébrale, au travers de diverses tâches de décompte. Le postulat de la région d'activation commune est donc à proscrire, et reste pour seule possibilité explicative le liage coordonné (mais difficile-

27. Plus précisément, dans le cortex antérieur, qui serait le lieu de la détection, et de la correction mentale. Cette partie du cortex serait aussi l'instrument principal de la régulation de l'attention et de l'émotion (*ibid.*). Encore une fois, le recours aux neurosciences, et en particulier à ce type d'imagerie localisatrice, a pour seul but la démonstration des faiblesses argumentatives de Lakoff et Johnson.

ment démontrable) de deux réseaux neuronaux distincts²⁸. Lakoff et Johnson n'en apportent pas d'évidence et la précaution parangonique de Langacker apparaît encore une fois comme une limitation nécessaire.

Linguistic entities generally pertain to higher levels of cognitive organization: the functional and phenomenological characterization of mental experience is therefore more directly relevant to linguistic analysis than descriptions that refer to the firing of specific neurons. (Langacker, 1987a, p. 99).

L'empiricité de la langue par l'observation de ses structures reste la force majeure de la LC. La corrélation neuronale que Lakoff et Johnson postulent est spéculative, si bien qu'il faille, semble-t-il encore, distinguer la langue et ses spécificités des processus cognitifs qui les sous-tendent.

2.3.3. UNIVERSALITÉ ET ANTHROPOLOGIE

Grande est la tentation de chercher dans les autres langues, une extension de ce que l'on a préalablement établi, à la manière d'un simple exercice de vérification. [...] La nouvelle langue abordée n'est plus traitée comme une surface éclairante, qui apporte sa propre lumière, mais simplement comme une surface réfléchissante, qui renvoie, avec plus ou moins d'éclat, ce que l'on a initialement projeté sur elle. (Lapaire, 1997, p. 204).

Nous l'avons vu, les universaux de procédés (s'il en est) doivent être différenciés des contenus²⁹. Fidèlement au principe de relativité de Whorf, il serait donc possible de montrer la détermination des concepts relativement à des principes culturels propres (la langue), selon une forme contrôlée de relativisme. Toutefois, il nous faut souligner une tension entre l'universalité des images kinesthésiques (motivées par des connexions neuronales spécifiques) et le relativisme culturel admis dans la théorisation de Lakoff et Johnson. D'une part, les métaphores primaires, et/ou les schèmes-images, sont caractérisés par leur force expressive : ils font sens immédiatement par leur dimension corporelle, ce qui les rend intelligibles universellement puisqu'il n'y a pas de recours à quelque'autre forme de conceptualisation qu'elle soit (*directly*

28. Il s'agit ici d'une conclusion provisoire, compte tenu des contingences du modèle discuté.

29. En 1987, Lakoff reconnaissait cette distinction. Tous sujets cognitifs partagent une capacité de conceptualisation indépendamment des différences qui peuvent affecter les systèmes conceptuels de chacun (Lakoff, 1987, p. 311). La position expérientialiste de 1999 marque un tournant 'désincarné' et universalisant.

meaningful concepts)³⁰. Il est donc possible, pour chaque culture, de montrer la particularité des systèmes conceptuels constitués, et la conséquente particularité grammaticale qui caractérise les langues corrélées à ces systèmes.

L'ordonnancement spatial, dans les langues cora (groupe uto-aztèque du nord-est du Mexique) et mixtèque (oto-mangue des peuples mésoaméricains), s'opposent par exemple à celui de l'anglais. Les cora tirent leurs items grammaticaux (ou grammèmes) spatiaux de l'organisation typique de la colline et non de postures corporelles dans un environnement tridimensionnel (*He is located head hill*, pour *He is on top of the hill*). Les mixtèques, quant à eux, expriment les relations spatiales par des extensions métaphoriques à partir de zones corporelles (*He is on the roof of the house* ; *He is animal-back house*). L'anglais, lui, possède un système prépositionnel riche et ne recourt pas métaphoriquement aux parties du corps pour structurer dans la langue l'expression de la spatialité³¹.

One way in which languages differ is that, while some have mainly body-centered relations like *in front of*, others have mainly externally-based relations, like *to the north of*. (Lakoff et Johnson, 1999, p. 35).

Lakoff et Johnson reconnaissent donc la relativité culturelle qui caractérise les langues *in fine*, mais l'insèrent dans un système figé qui exige que les images 'pré'-conceptuelles soient kinesthésiques et, à ce titre, universellement partagées. Si l'environnement conditionne les langues, il n'en est pas de même pour la perception « interne » du corps et la compréhension des images qu'elles sont censées générer. Les schèmes-images devraient être les mêmes au travers des cultures si l'on veut

30. On serait ici tentés de dire « sans recours, quel qu'il soit, à une forme de conceptualisation », mais nous avons montré que les schémas-images étaient nécessairement « déjà » conceptuels.

31. Philps (*in* Lapaire *et al*, 2008, p. 69) souligne toutefois l'origine corporelle de certains grammèmes spatiaux, à partir de l'étude de PIE **ped* de l'indo-européen. Pour ce faire, il fait appel à un processus de *bleaching*, voulant expliquer la désémantisation (en fait la désincarnation) de ces items grammaticaux, selon le modèle bien connu de la subduction guillaumienne. Il fait aussi de ces résultats linguistiques un modèle d'organisation des connaissances qui permettrait la projection du monde intra-somatique sur le milieu extra-somatique (*ibid.*, p.84). On pourra alors s'interroger sur cette démarche explicative, qui passe sous silence les procédés de basculement d'états de la langue (indo-européen et anglais contemporain) aux processus et systèmes d'organisation des connaissances. Lakoff et Johnson sont à cet égard plus précautionneux, mais comme Philps, ils noient la possible pertinence de leur propos dans « l'esprit » du sujet cognitif.

de ces images qu'elles soient signifiantes sans rapport complexe à une forme de conceptualisation, mais le syncrétisme des langues nous montre que ce n'est pas le cas. Le même constat peut être fait de la discussion objectivisante que Lakoff et Johnson proposent des couleurs.

Our experience of color is created by a combination of four factors: wave-length of reflected light, lighting conditions, and two aspects of our bodies: (1) the three kinds of color cones in our retinas and (2) the complex neural circuitry connected to those cones. (ibid., p. 23).

Certes, les concepts de couleurs ne sont pas le fait de couleurs ontologiques situées dans le monde, mais ils en sont le reflet filtré par l'incarnation du sens. Nulle place n'est laissée à leur possible construction, et il est envisageable en conséquence de postuler leur universalité, car les variations de lumière (externes) comme les rétines des sujets cognitifs (internes) sont inéluctablement les mêmes. Lakoff & Johnson disent plus loin « color is a function of the world and our biology interacting [...], a form of interactionism that is neither purely objective nor purely subjective » (ibid., p. 25). Le monde existe « en lui-même », puisqu'il a des caractéristiques spécifiques. Ces caractéristiques sont traitées passivement par le système visuel et transmises pour conversion neuronale. Les systèmes neuronaux sont ainsi activés et font sens subjectivement des données objectives, à partir de schèmes-images (l'étape de la conceptualisation). Si l'universalité du procédé est admise, alors il devrait exister au moins des constantes de couleur (non culturellement déterminées). Guédou et Coninckx (1986) notent cependant que la culture *fon* (population de l'actuelle république du Bénin) ne possède pas de couleur « en soi », mais des expériences de couleur en étroite relation avec les individus, c'est-à-dire leur statut socioculturel, les circonstances et les lieux de leurs expériences.

Toute dénomination de couleur est un essai de partage ethnolinguistique de ses expériences avec autrui. C'est cela que dénote d'ailleurs l'absence de termes spécifiques dénotant le sème de couleur. Il n'existerait donc que des expériences de couleurs portant sur tel ou tel objet. (ibid., p. 78)

Les couleurs, dans cette culture, s'expriment au travers d'une conception de la couleur attachée à des pratiques (la teinture, la matière), qui ne sont en rien comparables à nos systèmes naturalistes de catégories chromiques³². Il est alors

32. Sacks et Wasserman (1987) soulignent la prégnance des couleurs dans diverses modalités du vécu, et l'incidence d'une variation dans ce couplage structurel : un sujet devenu achromatique (perte de la

possible de penser (comme dans la *theory theory*) que nos catégories de couleur découlent d'une conception culturelle dont l'aspiration est naturalisante. Dubois (1997) considère même ce point de vue comme une théorie opératoire, explicative de diverses dérives scientifiques.

La non-prise en compte du caractère non universellement partagé de notre conception de la couleur comme réalité abstraite ayant conduit à des spéculations en physique sur sa nature, en biologie sur la manière dont nous percevons, en chimie sur la possibilité de reproduire, en esthétique ou en anthropologie comme usage de symbolique sociale, conduit à faire l'impasse sur la réalité de ce phénomène comme objet cognitif universel. (ibid., p. 22)

Ce que dénonce Dubois est la confusion récurrente entre les processus de connaissance et l'appréhension d'un savoir partagé, situé dans la culture, qui aboutit à la construction tronquée ou fausse de systèmes de références (des artefacts) à partir desquels on construit des gradients pour rendre compte d'une multiplicité imposée par le fait même de cette artefactualité. La langue, en cela, nous renseigne, non pas tant sur les procédés mentaux de catégorisation que sur le sens déterminé culturellement, puis ajusté, réajusté et co-construit en situation. Les structures sémantiques graduées (prototypie) contournent la difficulté culturelle en figeant le sens dans l'esprit du sujet cognitif. De cet amalgame entre les dimensions sociale et cognitive émerge, en linguistique, les débats autour de la question de l'invariant.

Le recours trop systématique à la valeur centrale aboutit à un nivellement des effets de sens, qui ignore l'échelle de typicalité des emplois et relègue les questions de fréquence statistique au rang de l'accessoire. S'il est effectivement erroné de croire que les notions d'incomplétude et de durée rendent compte [...] de tous les emplois de *be-ing*, il est tout aussi contestable de nier l'évidence, à savoir que quantité d'utilisations de *be-ing* sont liées [...] à des contraintes sémantiques aspectuelles. Ces dernières ne peuvent être totalement évacuées simplement parce qu'elles ne sont pas actives dans 100% des cas ». (Lapaire, 1997, p. 203).

Ce constat holistique lucide, émis depuis l'intérieur de la discipline, rappelle l'importance de la langue, de l'usage (et de ses fréquences), du contexte d'emploi, et repose les questions de la construction du sens et de l'intercompréhension. Il invalide aussi la possibilité d'une réponse mentaliste et individuel-

perception des couleurs) se construira une expérience fondamentalement différente (du fait d'une perception visuelle en bichromie) ; cela affectant son appréhension des tonalités (ouïe), des saveurs (goût), mais aussi la nature de ses jugements des expériences ordinaires (santé et fausseté des surfaces).

liste telle qu'elle est développée dans la LC : du corps n'émerge pas l'ajustement sémantique constant, dynamique, qui lie les sujets en situation. La typicalité graduée de la sémantique du prototype, en particulier, pallie les vides explicatifs qu'appellent les particularismes sémantiques émergeant de l'interpersonnalité, en décontextualisant les membres des classes lexicales (cf. chap. 3). Ajouter à la dimension verticale (rapport corps/esprit), l'interaction et ses variables, centrales aux pratiques langagières, permettrait à la LC de sortir du figisme de l'incarnation de l'esprit et de reconnaître des facteurs constitutifs culturels (la langue hors du sujet), et situationnels (le sens hors du concept).

2.3.4. BILAN

L'expérientialisme veut entretenir un rapport étroit avec les sciences cognitives mais la toute relative intégration de la linguistique dans les paradigmes non computationnels freine l'émergence d'un équilibre interdisciplinaire, parapet nécessaire aux travaux sur la cognition humaine. La LC est à la fois une théorie du langage et une théorie de l'esprit, et la multiplicité des problèmes qu'elle entend affronter implique qu'elle se prête à une forme de réductionnisme, pour lequel l'esprit est un tout explicatif. Sens et concept, langue et discours, esprit et monde (perçu), chaque isomorphie qu'elle postule est lourde de conséquences philosophiques et scientifiques, que ses hésitations, redéfinitions ou implications théoriques, souvent données pour vérités de bon sens, entretiennent inévitablement. Pour les sciences de la cognition, l'expérientialisme de la LC est problématique à plusieurs égards.

Pour la psychologie du développement, la structuration du concept (et du sens) par les schèmes-images, posent de nombreuses questions articulées autour d'interrogations plus générales. Les « images » kinesthésiques peuvent-elles être conceptuelles ? Quelle est la nature de l'expérience ? La corrélation de l'image et du concept, déplace un peu plus la LC du corps vers l'esprit. Comment alors expliquer la constitution de l'expérience motrice ? Est-on capable « d'intégrer » des principes moteurs sans expérience du tangible ? La surimposition d'un cadre kinesthésique sur une scène complexe requiert de nombreuses capacités préhensives : la permanence de la matière pour concevoir les objets hors du champs perceptif, l'agentivité pour comprendre les forces en jeu, la causalité pour appréhender les liens entre les objets et ces forces, tout cela dépendant fortement d'une capacité générale de représentation, qui, s'il est prouvé qu'elle existe et qu'elle est intracrânienne, n'ap-

paraîtrait que bien après les premières conceptualisations supposées par la LC. Nous avons alors montré que la théorie expérentialiste de l'esprit était un nativisme structurel dont le seul rapport au corps consiste en sa conceptualisation, d'où la nécessité d'une capacité innée de représentation. Nous avons aussi suggéré une stratégie de contournement qui permettrait de valider les postulats de la LC : ceux-ci ne seraient pas constitutifs, mais acquis et valables en tant que constituants (procédés) d'une psychologie de l'adulte, suivant la logique du constructivisme. Enfin, les écarts entre les figements, distincts dans leur datation, de la langue (prépositions) et des capacités cognitives aboutissent à relever une forme de circularité empirique de l'argumentation. Le langage et les langues sont des fenêtres sur l'esprit, mais celles-ci ne le constituent pas dans un rapport bijectif : il échappe au sujet cognitif (langage) nombre de déterminations sociales (langues).

Pour les neurosciences, l'expérentialisme ne peut être que spéculatif ou imprécis. Face à la circularité de l'empirisme linguistique est postulé l'ancrage neuronal des phénomènes de compression langagière (et corolairement mentale). Les domaines de l'expérience motrice et de l'expérience subjective sont assemblés, puis dissociés selon une double articulation (compression et différenciation) au cours du développement du sujet cognitif. *Let's see what is in the box* conjuguerait la perception visuelle (SEE) et la satisfaction de la validation ou de l'invalidation du procès aboutissant à la connaissance (KNOW). Malgré la phase de différenciation, plus tardive, les corrélats neuronaux resteraient activés ou co-activés. Du point de vue du langage, on voudra rendre compte de lexies plus ou moins phraséologiques (*big problem*, *warm smile*) qui marqueraient la compression originelle, par exemple de la chaleur perçue et de la satisfaction (émotionnelle) provoquée par la situation, elle-même synthétisée par un sourire. Le produit linguistique consiste donc en la copie fidèle de ces assemblages conceptuels et de ces activations neuronales. Cependant, la neuro-imagerie, dont nous avons accepté temporairement la validité explicative, invalide la thèse de la zone d'activation commune (le cortex antérieur du système limbique) et n'est pas capable, tout comme Lakoff et Johnson, de démontrer la co-activation des corrélats neuronaux des domaines assemblés. Enfin, l'épaisseur des langues (leurs particularismes) suggère, soit que le phénomène de compression est anthro-pocentrique, soit que les langues ont une existence détachée du sujet cognitif. Nous optons pour le versant social de cette alternative, en acceptant l'inscription environnementale des signes et leur caractère conséquemment partagé.

Pour l'anthropologie, l'universalité des schèmes-images (dont nous avons montré qu'elle devait être contrainte et nécessaire par le fait même de l'unicité de l'humain au travers des peuples) s'oppose au relativisme culturel, louable mais paradoxal, de l'expérentialisme. Les langues, représentatives des cultures mais associées aux sujets cognitifs qui les utilisent et les constituent, devraient toutes pouvoir révéler ces images kinesthésiques élémentaires (*in/out*, *up/down* etc.) qui ne sont déterminées que par le rapport de l'individu à son corps (l'interprétation corporelle des concepts). Pourtant, l'expression de l'ordonnement spatial révèle des disparités entre les différents groupes de langues qui, soit fragilisent la conception verticale (individualiste) de l'incarnation, soit implique l'iniquité des peuples humains. Nous avons, bien sûr, opté pour le premier pan de l'alternative, et souligné que le syncrétisme des langues montre bien le caractère ontologique (involontaire) de l'expérentialisme développé en LC. L'étude des couleurs et des concepts de couleur au travers des cultures marque l'extrême relativité de ces éléments « naturels » sur lesquels l'esprit du sujet cognitif n'a qu'une emprise partielle. Il ne peut, en tout cas, pas rendre compte du caractère diffus et actionnel de la couleur, par exemple dans la culture *fon*. Comme dans les études typologiques naïves, garder pour socle le système de référence d'une culture pour en retrouver les stigmates dans une autre implique que l'on impose à la cible les structures de la source sans en reconnaître les spécificités. Une ontologie est ainsi créée, au risque d'une lecture erronée du sens, de ses variables et de son organisation. Nous avons conclu à la nécessité de différencier les dimensions verticale (incarnée) et horizontale (interactionnelle) de la constitution du sens, pour éviter la superposition des rapports du corps à l'esprit et de l'individu à son environnement. Cet environnement pourra être le support de la culture (y compris des systèmes de signe, dont le constructique), qui ne peut pas être le produit des conceptualisations d'un seul sujet cognitif. Ouvrir la dimension horizontale en LC reviendrait à reconnaître des situations collectives d'activité langagière. Pour préserver le sujet cognitif (ou le conceptualisateur) du réalisme incarné, il faudrait un système qui permette qu'ils soient deux pour assurer l'interaction et trois pour la constitution d'un système partagé.

Le réalisme incarné³³ qui caractérise la LC façonne inévitablement l'étude linguistique (qui lui est conséquente).

33. Lakoff et Johnson (1999) préfèrent expérentialisme à réalisme incarné. Nous y verrons, en bons solipsistes, l'acceptation implicite de nos propos et la reconnaissance en particulier de leur revirement mentaliste.

L'univocité des projections métaphoriques, donné comme processus cognitif central, découle de ce positionnement ; l'image kinesthésique est première parce qu'elle est modulateur des concepts (plus) abstraits. Ce centralisme, par son réductionnisme, est un talon d'Achille. Si l'on montre la réversibilité du processus métaphorique, on fragilise considérablement le postulat réaliste et idéal de la LC. Outre le scepticisme des sciences cognitives, Murphy (1996) a montré l'équité des domaines en jeu dans les projections, mettant en cause l'incarnation asymétrique (concret/abstrait) de type LC. Nous avons par ailleurs montré, à partir d'un corpus biblique, que les projections métaphoriques (non en tant que le procédé de la tropologie classique duquel elles dérivent, mais en tant que possible processus cognitif) étaient non seulement réversibles mais dépendantes des types textuels dans lesquelles elles s'inscrivent (Guignard, 2008a)³⁴. Une issue s'incarnerait pourtant en la reconnaissance de la spécificité de la langue en tant qu'entité sociale externalisée (et appropriable), qui assurerait au locuteur la possibilité d'un va-et-vient notionnel (conceptuel, incarné) sur un support au moins partiellement « extracrânien » (jeux de figement et de réappropriation). Force est pourtant de constater que trois fondements plus ou moins implicites de la LC corroborent nos positions.

2.4. TROIS FONDEMENTS EN QUESTION

Le réalisme incarné, modèle mentaliste dont on a questionné l'idéalisme qui résonne en ses aspirations, ne proscriit pas pour autant les figements lexicaux, ou lexico-conceptuels (comme dans les ontologies formelles). Le constructique, la langue lexicale de la LC, manifeste une tension entre rigidité et ouverture, confrontant les exigences formelles d'une langue systémique à la labilité d'un sens ici redéfini, qui outrepassse la sémantique et la pragmatique par son extension et sa surimposition au concept. Cette forme d'idéisme centrée sur le sujet apporte, nous l'avons vu, une réponse individualiste à des

34. Cela voulait déjà suggérer, au sein du texte, la part contextuelle souvent ignorée par la LC, qui quoi tenant compte de l'usage dans les processus de thématization des unités symboliques recourt à des énoncés (certes « authentiques ») mais décontextualisés. Le sens, comme nous le verrons pour les mots/concepts de Rosch, peut ainsi être multiple, ou instable selon les locuteurs, qui donneront les acceptions les plus communes ou élémentaires, comme les sujets de Rosch ont constitué très partialement le niveau de base (par opposition à surordonné ou subordonné) des catégories prototypiques.

problématiques distinctes des théories de l'esprit : le rapport corps/esprit d'une part (dimension verticale) et le rapport du sujet à son environnement d'autre part (dimension horizontale). Si le sujet, percevant ou cognitif, peut être le point de convergence de ces deux axes, il n'en demeure pas moins qu'il ne constitue qu'une part d'un processus général. Suivant Merleau-Ponty (1942[1977], p. 11), il paraît plus exhaustif de dire que la forme de l'excitant (les stimuli externes) est créée par l'organisme lui-même par sa manière propre de s'offrir aux actions du dehors³⁵. Le sujet n'est pas seulement soumis aux règles et aux propriétés extrinsèques, il les conditionne en agissant sur elles. Circulairement, il se meut pour percevoir, quand la perception n'est possible que par cette action : il est un sujet éacteur, certes central, mais pas exclusif (système ouvert). La conception « épistémique », mentaliste, du sujet en LC implique que l'on ne puisse rien dire du caractère référent ou construit des signes et pose l'existence d'un système symbolique hiérarchisé par l'esprit, qui détermine ses possibles (grammaticalité) à partir de contraintes conceptuelles (sémantiques et pragmatiques).

2.4.1. LE CONSTRUCTIQUE EN TANT QUE SYSTÈME DE SIGNES NON RELATIF

La langue (constructique) de la LC est un objet viable, sujet à des caractérisations qui lui sont propres. Par « relativité », nous n'entendons pas une relativité interne des unités symboliques entre elles (le constructique est un système d'interactions structuré), ni même celle du sens à la matière conceptuelle. Il est ici question du centrisme qui lie le sens au sujet cognitif, sans que ne soit jamais abordée la question de sa réception et de la participation d'un co-énonciateur à sa constitution.

On pourrait croire que la LC, en déterminant le sens spatialement et conceptuellement, renonce à la caractérisation structurale de la langue, « la masse nébuleuse » de la pensée hors du langage et de ses manifestations étant indescriptible. Toutefois, en LC, la pensée préverbale est structurée (sans donc prendre en compte le rôle lui-même structurant du langage). Le langage est un outil de verbalisation et son chiffrage ou encodage consiste en l'inscription, dans le mot, du sens « traduit » des diverses scènes mentales qui le précède (*scene encoding hypothesis*, *conceptual archetypes*). Plusieurs ques-

35. Le « sujet » (ou l'organisme) modèle l'environnement en même temps qu'il est façonné par lui (cf. 2.5.).

tions s'imposent alors, suggérées entre autres par le scepticisme de Culioli (1990, p. 11) à l'égard du code linguistique : le sens est-il dans le mot ? Les scènes mentales peuvent-elles être encodées ? Les réponses apportées par la LC sont congruentes à son positionnement général, liant langage et concepts dans un rapport isomorphe et bijectif. Les mots véhiculent nécessairement du sens (*content requirement*), un sens de nature conceptuelle dont on peut montrer les différentes facettes aux moyens de lexies graduellement figées (*constructicon*)³⁶. Ce figement relatif des lexies permet la plasticité requise à l'expression complexe du contenu conceptuel. Le principe de non synonymie des formes linguistiques (Bolinger, 1968, p. 127, Goldberg, 1995, p. 3), selon lequel une différence formelle de la langue implique nécessairement une différence de sens³⁷, porte plus loin l'exigence de contenu sémantique, mais pousse aussi à la reconnaissance de signes figés en langue, distincts de la matière conceptuelle. Ainsi, *I am afraid to cross the road* et *I am afraid of crossing the road* sont opposables en ce qu'ils expriment des degrés différents d'intentionnalité. Dans le premier énoncé seulement, l'énonciateur envisage la validation du procès (Wierzbicka, 1988, p. 27). Le sens est donc dit construit relativement aux conceptualisations du sujet cognitif, sans que soit bouclée l'interaction verbale, puisqu'il n'est pas question de la réception partielle du sens ou de sa co-construction dans un contexte interpersonnel précis. On postule le figement sémantique des lexies, graduable sous certaines conditions catégorielles³⁸, et l'on suppose identique la représentation de ce sens chez le « récepteur ». Le constructique, comme la langue chez Saussure, est un objet concret, consistant en un produit social, « déposé dans le cerveau de chacun » (Saussure, 1916[2005], p. 44). On sait pourtant les difficultés du simple code linguistique à rendre compte de la communication verbale, largement inférentielle et interprétative, et la

36. On ne confond pas ici le monde et ses représentations mentales. Si les classes lexicales sont en rapport bijectif avec les espaces de conceptualisation, c'est parce qu'on ne sait et ne dit rien du lien entre le monde et le constructique. Il est bien un rapport d'isomorphie en LC, entre des concepts précontraints par l'expérience et des classes lexicales.

37. Comme *language* (le langage, la langue, la langue naturelle), *meaning* indifférencie le sens et la signification. Goldberg (2006) propose que le sens des signes schématiques soit fonctionnel (et non pragmatique ou sémantique). On y verra, peut-être de manière réflexive, l'éclatement permis par le traitement prototypique de la polysémie en LC.

38. Les énoncés sont des lexies, des signes polysémiques qui constituent des classes sémantiques, i.e. des catégories conceptuelles (voir. 3).

relativité des connaissances des sujets cognitifs, astreints à la communication et, plus largement, à l'exercice du langage (et de ses ratés qui le constituent principalement).

While it is clear that members of the same linguistic community converge on the same language, and plausible that they converge on the same inferential abilities, the same is not true of their assumptions about the world. (Sperber et Wilson, 1986[2002], p. 16)

La LC toutefois, par cet aspect tout au moins, s'approche des hypothèses codistes du savoir partagé (Lewis, 1969), ou mutuel (Schiffer, 1972) et s'expose par là à la même critique. Pour nombre de pragmaticiens, il est en effet nécessaire de compléter, par l'inférence, le sens que véhicule l'énoncé. Le contexte est alors d'importance : il est un construit psychologique qui renvoie aux connaissances des locuteurs et en particulier à leur appréhension du monde au sens le plus large (le contexte physique immédiat, comme le contexte verbale, incluant aspirations, croyances, hypothèses, déductions etc.). En cela bien sûr, il est un savoir culturel partagé (que la langue constitue en partie), mais le caractère idiosyncrasique de la cognition en amoindrit la portée : deux individus pourront en effet reconstruire différemment, en mémoire, un événement commun auquel ils auront assisté, rendant impossible la « simple lecture des faits » (dans le cas d'un accident de voiture par exemple). Ainsi, dans cette conception, la langue neutralise-t-elle les dissymétries entre les expériences dissimilaires des individus, quand la cognition et la mémoire imposent des différences sur les expériences les plus communes. Il faut donc qu'il y ait une forme de stabilisation et d'équilibre entre le code linguistique et les inférences, ce processus étant étendu et réactualisé à chaque nouveau contexte, et ce à l'infini. Le défi majeur de cette pragmatique du code et de l'inférence réside alors dans la possibilité pour un récepteur à sélectionner un contexte qui lui permette de comprendre le sens de l'énoncé produit par l'émetteur. Se pose immédiatement la question des implicatures : *Coffee would keep me awake* pourra constituer la réponse positive d'un co-énonciateur désireux de rester éveillé, quand l'énonciateur dans l'expectative l'interprétera comme un refus à sa proposition initiale. Aussi faudrait-il donc que le contexte soit systématiquement le même pour les énonciateurs en présence, qu'il soit construit dans l'immédiateté de l'environnement physique ou dans l'absolu des représentations de chaque énonciateur. Ceux-ci devraient alors s'assurer non seulement des connaissances, croyances (etc.) qu'ils ont en commun, mais de leurs anticipations et déductions respectives à propos de ces connaissances. On peut résumer la boucle théorique et par là même son inapplicabilité, comme suit : pour que

le principe de savoir mutuel soit effectif, il faut (1) que l'énonciateur sache que *p*, (2) que le co-énonciateur sache que *p*, (3) que l'énonciateur sache (2), (4) que le co-énonciateur sache (1), (5) que l'énonciateur sache (4), (6) que le co-énonciateur sache (3), etc³⁹. En somme, il ne suffit pas de partager des connaissances ou des représentations pour assurer l'effectivité de la communication. On pourra ajouter à cela que rien n'est dit de comment pourrait être sélectionné le contexte adéquat, propice à l'intercompréhension. Un énoncé simple comme *The door is open* peut en effet renvoyer à la connaissance, partagée entre énonciateurs et co-énonciateurs, de centaines de portes différentes⁴⁰ : à la difficulté du code s'ajoute celle de la multiplicité du savoir, si mutuel et partagé soit-il⁴¹. En LC plus spécifiquement, les traits sémantiques et les traits pragmatiques sont indifférenciés⁴², si bien que l'on superpose le sens du code et de l'inférence. On peut alors légitimement se demander quel intérêt il reste à postuler l'existence d'une langue figée et hiérarchisée, dont les signes (malgré une relative adaptabilité permise par l'organisation prototypique des classes lexicales) sont caractérisables en termes de propriétés définitoires⁴³.

La polysémie est, elle aussi, expliquée par des principes catégoriels radiaux (mouse, *animal* ; mouse, *computer device*). Pourtant, à organiser une catégorie de sens (les acceptions du mot), on n'explique pas les principes d'extensions polysémiques, on constate un état de la langue, décrivant des mots sans

39. Adapté de Neveu (2004, p. 259).

40. Il est bien sûr possible de dresser des typologies de la présupposition en sein même de la langue (Givón, 1993) ou même souligner la possibilité de la langue à se commenter elle-même (Adamczewski, 1982) : sur ce principe repose toute l'architecture de la théorie méta-opérationnelle. Il s'agit ici seulement de marquer l'insuffisance du code en tant qu'il ne peut suffire au véhicule du sens. Par ailleurs, la LC, contrairement aux courants énonciativistes, n'accorde que peu d'importance au contexte immédiat ou au co-texte dans la détermination du sens.

41. Sperber et Wilson (ibid., p. 20), conscient des limitations du code et de l'hypothèse du savoir mutuel qu'il implique, préfèrent introduire la notion de *fait mutuellement manifeste* : *p* est manifeste si un individu est capable de se représenter ce fait mentalement, et de l'accepter comme vrai ou probablement vrai. Nous sommes là face une théorie représentationnelle et internaliste (tout comme la LC) que nous discuterons au regard des postulats énonciativistes.

42. « The distinction between linguistics and pragmatics (or between linguistic and extra-linguistic knowledge) is largely artifactual and the only viable conception of linguistic semantics is the one that avoids such false dichotomies and is consequently encyclopedic in nature » (Langacker, 1987a, p. 154).

43. « Aristote et Rosch : un air de famille ? » (Pacherie, 1991, p. 279)

contexte d'emploi, comme si chaque acception (langue) était une notion, ou une puissance (concept). Nous sommes bien là face à une tension entre l'épaisseur de la langue, où tout, possiblement, conspire au sens (Wierzbicka, 1988, p. 1) et les variables individuelles de la compréhension et de la construction du sens. Il est en somme légitime pour la LC de permettre des hiérarchies complexes au sein du constructique, ce même si sa labilité le rend parfois insaisissable. On distingue par exemple des causatives de mouvement « non causatives », que l'on justifie par des catégorisations floues dans la structure conceptuelle. Ainsi, les rôles attendus (agt/pt) des substantifs de la construction causative *The supporters booed the players off at half-time* sont-ils écartés au profit d'un lien nécessaire, non causal, imputable à la situation d'énonciation (Broccias, 2005, p. 8). On considérera toutefois causale la causative (non causative) au nom du principe de radialité étendue, qui permet que plusieurs membres d'une catégorie n'aient aucun trait définitoire commun. On oscille là entre deux niveaux de description tout en voulant les confondre : la langue en tant qu'ensemble structuré d'unités symboliques, et la matière conceptuelle. Ce faisant, on promulgue comme essentielle et première la transversalité des processus cognitifs qui agissent sur les structures langagières corollairement aux structures conceptuelles.

La langue lexicale, structure organique, doit ainsi répondre au mieux au vouloir-dire de l'énonciateur si bien que l'on peut trouver contradictoire que la LC cherche même à rendre compte de l'adaptabilité de la langue.

[Speaking is] the constant pressure of adapting a limited inventory of conventional units to an unending, ever-varying parade of situations requiring linguistic expression (Langacker, 1991, p. 295)

Une conséquence immédiate, et peut-être non maîtrisée, de ce positionnement est l'indistinction de la langue et du discours. Le réalisme incarné de la LC centralise (mentalement) le sens et la référence, tout en préservant une entité structurale descriptible en elle-même (le constructique). Contrairement à la position répandue, par exemple, de Bally, Benveniste ou Ricœur (Bally, 1952, p. 60, Benveniste, 1966, p. 49 ; Ricœur in *E.U.*, 1995, p. 906) il n'est pas nécessaire de distinguer l'unité de la langue (le signe) de l'unité de discours (la phrase), puisque cette dernière est certes une combinaison circonstancielle de signes stabilisés, mais le sens de ces signes dépend exclusivement de représentations mentales. Nul besoin alors de différencier le sens de la signification (ou référence), comme dans la tradition frégéenne (*Sinn, Bedeutung*), puisqu'on ne réfère jamais en LC au monde en tant qu'il est une entité externe et

objective (Lakoff, 1987, p. 6 ; Langacker, 1987, p. 109). Langue et langage sont rapportables aux conceptualisations du sujet cognitif. Le caractère non maîtrisé de cette indistinction repose sur l'insistance de la LC à mettre en avant la spécificité des formes linguistiques entre elles : *He ran up to the top of the hill* ; *He ran from the base of the hill*. Ces deux énoncés décrivent un même événement, mais laissent transparaître des points de vue distincts sur la situation et, possiblement, sur la localisation de l'énonciateur par rapport à l'événement décrit. Par ce biais, la LC peut une fois encore mettre en avant le caractère ceptuel du langage⁴⁴. Celui-ci est perceptuellement constitué et conceptuellement motivé, d'où l'insistance régulière sur le rapport du langage à la vision. Indirectement toutefois, on distingue bien les signes de leurs référents. La désignation des entités varie sans que ne soit affectée le sens des unités symboliques (*Plato's pupil* n'équivaut aucunement *Alexander's master*). La critique de Benveniste à Saussure, autour de la notion de réalité, semble s'appliquer, presque trait pour trait, à la situation paradoxale que nous rencontrons au sein des fondements de la LC.

Il entend par « signifié » le *concept*. Il déclare en propres termes que « le signe unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique ». Mais il assure aussitôt après que la nature du signe est arbitraire parce qu'il n'a avec le signifié « aucune attache naturelle dans la réalité ». Il est clair que le raisonnement est faussé par le recours inconscient et subreptice à un troisième terme (« réalité »), qui n'était pas compris dans la définition initiale. (Benveniste, 1966, p. 50).

Est alors permise une ontologie de la langue, au risque de la complexité de son rapport aux concepts et de son indifférenciation au discours. Cette ontologie permet aussi une tension constante entre la langue, organisme stable et structuré, et les situations d'énonciation, multiples et labiles. Les signes se doivent pourtant d'être malléables à leur contact, ce que les principes d'extensions catégoriels assurent à leur tour. La nature du signe est en conséquence unique mais graduée, selon la complexité des formes et des sens au sein de la langue. La proposition, le morphème ou la partie du discours consistent en des associations F/S, variablement substantives, et sont en cela constitutives du lexique.

44. « We adopt the notion of ception here to cover all the cognitive phenomena, conscious or unconscious, understood by the conjunction of perception and conception ». (Talmy, 2001a, p. 139).

2.4.2. NATURE COMMUNE DES LEXÈMES ET DES PARTIES DU DISCOURS

La langue est lexicale, elle est un ensemble organisé de signes dont les unités sont étendues aux constructions syntaxiques et aux catégories grammaticales. Les notions de signifiant et de signifié, synthétisées en un rapport F/S immuable, sont élargies considérablement. Le sens du signe peut en effet être schématique (le sens de la bi-transitive est organisationnel) et sa forme non réalisée (la forme d'une catégorie grammaticale n'apparaît qu'au travers de son couplage avec un signe réalisé). Les parties du discours sont définies spatialement, relativement à des domaines cognitifs, comme toutes autres unités de la langue. Ce sont ces domaines qui constituent la matière conceptuelle et leur assignent un sens, si minime soit-il. L'occurrence « dans le discours⁴⁵ » d'une lexie simple comme *candle* consistera en la conjonction de deux unités symboliques N(THING) et Candle(CANDLE). Chaque unité est ainsi doublement articulée pour répondre au principe d'exigence de contenu sémantique⁴⁶ et occupe en conséquence une place au sein du constructique. Ce contenu, indéfini et qualitatif pour les parties du discours, est déterminé par les conceptualisations préalables du sujet cognitif et ne prend forme qu'au contact d'une unité plus substantive. Ces unités qualitatives (et seulement elles) participent de la genèse de l'énoncé dans un rapport hybride aux concepts d'une part et au langage d'autre part. On est alors proche, par cet aspect seulement, du niveau notionnel de la TOE. Ces unités sont qualitatives par leur nature paradoxale, à la fois ouverte à un champ des possibles d'association entre des formes et un sens (épars, diffus) et la relative stabilité des concepts, structurés entre eux, dans un univers technique (Culioli, 1999, p. 85)⁴⁷.

45. Ce que l'on entend traditionnellement par discours n'est alors que méthodologique, et ne constitue pas un niveau distinguable en soi. L'appariement d'une unité défactive (quel est en effet le signifiant de l'unité N[THING] ?) à une unité substantive (Tree[TREE]) garantit l'accessibilité aux deux signes.

46. Il est assez surprenant de constater qu'il n'est pas de principe d'exigence de forme, corrélé à celui d'exigence de contenu, dans une théorie sémiotique aux unités inéluctablement binaires.

47. On notera toutefois que Culioli semble indifférencier concept et notion dans d'autres textes portant sur la came et ses structures notamment. Ainsi argue-t-il ailleurs que la notion est double, non plus partagée entre un niveau de représentation linguistique liée à un état de la connaissance (ce que l'on peut assimiler au niveau conceptuel) et un schéma prédictif en attente d'une instantiation (niveau de basculement du pré-langagier au langagier) – mais qu'elle est ces deux niveaux (Culioli, 1999, p. 9).

Quoiqu'il en soit, une large part de ce domaine est inaccessible au linguiste, qui spéculé en conséquence sur la nature du rapport entre le monde, le concept et l'individu. Le réalisme incarné de la LC voudra en particulier que l'individu, par les signes du constructique mis à sa disposition, flèche des entités du monde perçu, qu'il appréhende dynamiquement et dont il se sert pour catégoriser l'inconnu⁴⁸ et/ou l'abstraction (ce que montre la théorie des métaphores conceptuelles). Ainsi le sens (interne⁴⁹) est-il métriquement rapporté aux structures conceptuelles.

2.4.3. ISOMORPHIE DU SENS ET DU CONCEPT

It certainly appears that there should be a relationship between concepts and meaning, but it is not entirely clear what this relation is. (Barsalou *et al.*, 1993, p. 1)

Ce dernier fondement est une pierre angulaire : la LC, par sa double gageure, doit répondre à la fois aux questions empiriques soulevées par l'activité langagière et aux problématiques classiques des théories de l'esprit (les rapports individu/monde et corps/esprit). À cela s'ajoute l'aval voulu des sciences de la cognition, plus attachées à la description des corrélats de l'activité langagière et à ses processus constitutifs qu'à l'étude du produit tangible qu'elle constitue enfin. Face à ce foisonnement de problématiques et de contraintes, la LC donne une réponse unitaire : l'esprit comme principe organisateur. Il est ce qui permet la lecture du monde, une lecture dont le produit (le concept) est façonné par des images kinesthésiques. Les structures mentales constituées conditionnent le langage à leur tour et en particulier la dimension sémantique qui motive ses réalisations dans le discours, et bride les possibles de la langue. Par un principe de séquences, on lie le concept au sens. Du sujet cognitif dépend toute l'architecture langagière. Ce rapport d'isomorphie n'est pourtant pas motivé par ce seul (et puissant mais centraliste) argument d'unification. Un bref détour par

48. On pense encore une fois au modèle culiolien, et en particulier aux notions de type et d'attracteur, qui permettent qu'il n'y ait pas de représentation sans pôle de référence. Ainsi est-il essentiel de construire une entité repère depuis laquelle on peut organiser une catégorie P (*ibid.*, p. 11).

49. Une solution alternative consiste à considérer le sens comme co-construit et le langage comme système symbolique externalisé, social, inscriptible dans l'environnement – ceci renforçant notre rapport prothétique aux systèmes techniques, qui participent de la constitution du sens (support d'écriture par ex.) et fournissent une solution alternative au stockage mémoriel massif (polysémie, déformabilité linguistique). (Guignard et Steiner, 2008).

l'histoire des idées linguistiques montre que l'adversité manifeste et systématique de la LC à l'encontre des grammaires génératives a aussi contraint et limité ses originalités.

Soucieuse d'invalider les équivalences phrastiques permises par les grammaires transformationnelles (*Jean est facile à satisfaire ; il est facile de satisfaire Jean*), la LC s'est attachée à raviver les notions de non synonymie des formes linguistiques, de variation contextuelle et d'usage (Croft et Cruse 2004, p. 291), cela voulant asseoir une dynamicité langag  re peu contestable. Au travers de cette intrication épistémologique, elle aura ignoré la sémantique structurale, dont (entre autres) la notion de virtu me qui anticipait l'organisation des propriétés lexicales du prototype (voir ci-après), la pragmatique européenne à l'intérieur de laquelle, en insistant bien sur les facteurs contextuels qui forment la dynamique du sens, on peut inclure les théories des opérations énonciatives et interlocutives (Culioli, 1999ab ; Robert, 2003) et les grammaires sémiotiques qui, par leur traitement de la phraséologie, leur sont comparables et parfois similaires (LFG, HSPG, *Pattern Grammar*). Elle aura par ailleurs omis de reconnaître aux grammaires génératives leur légitimité, non pas au regard de la praxis langag  re, mais de la logique computationnelle qui la motive (on ne peut, en effet, leur reprocher d'être en inadéquation avec le paradigme cognitiviste qui la sous-tend). Elle aura enfin oublié de reconnaître à Chomsky la pertinence des actualisations de son modèle puisque le programme minimaliste est un modèle projectionniste et lexicaliste (Chomsky, 1995, p. 55) au même titre que la grammaire de construction cognitive (modèle Goldberg), qui se distingue seulement par l'appariement des projections de la grille verbale et de la grille constructionnelle (Goldberg, 1995, p. 50). En dépit donc de comparses européennes pionnières et en raison de son empressement à se détacher des positions modulaire et générative, la LC a préservé en ses fondements le construit méthodologique de la langue qui, historiquement, permettait utilement de donner à la paraphrase un statut théorique stable (Fuchs, 1994, p. 42). En se concentrant sur la langue et non sur le discours, on  vin ait le garde-fou empirique de l'approche traditionnelle, mais on pouvait rendre compte, de manière rigoureuse, d'un objet stable constitué à l'image de la compétence supposée des locuteurs (Katz et Fodor, 1963, p. 182). La LC, astreinte à l'explication grammaticale autant qu'à la description des processus cognitifs à l'œuvre dans la constitution du sens, a préféré la redéfinition par l'élargissement de l'objet « tangible » de la linguistique, de peur, on pourra le supposer, de perdre son domaine d'expertise au profit de considérations plus large sur la cognition. En

étendant toutefois ses unités lexicales à des propositions de phrase, elle rouvre (sans franchir le cap) la voie empruntée par les linguistiques textuelles (Adam, 2002 ; Van Dijk, 1972 ; Combettes, 1983), ce qui pose à nouveau la question du statut de la langue relativement à celui du discours. Outre le flou entretenu autour de la place qu'occupe le constructique dans cet écart, il est vraisemblable que l'habitude méthodologique ait conduit la LC à faire de la phrase (qu'elle considère être un signe schématique) l'unité de référence, à la suite, peut-être involontairement mimétique, des grammaires structurales américaines. La langue est donc toujours un objet viable dont les composantes doivent épouser les contours épars du sens. Pour ce faire, on dit du sens qu'il est fondé par des agrégats conceptuels, si bien que l'activité langagière n'est que conceptualisations (Langacker, 1999). Les parties du discours, estime-t-on, sont structurées par des caractéristiques spatiales (voir *infra*) naturellement établies dans l'interaction préalable du sujet cognitif à son environnement. Celui-ci est en effet doté de capacités cognitives élémentaires possiblement innées (Langacker, 1987a, p. 99)⁵⁰. Le constructique consiste en somme en un ensemble hiérarchisé de signes liés entre eux et distinguables par le degré de substance qui les caractérise. Le signifié de chacun d'entre eux est par là même différemment déterminé, un morphème ou une proposition n'exhibant pas la même complexité ou la même qualité de sens. Ces signifiés sont directement soumis aux variations conceptuelles. L'organisation des classes lexicales correspond donc strictement à celle des concepts, ce qui semble légitimer la structuration prototypique des classes lexicales importée en linguistique depuis le modèle naturaliste de la psychologie cognitive⁵¹. La LC semble alors appliquer des principes de déference et de complémentarité particulièrement bienvenus dans les sciences cognitives où l'on attend qu'elle apporte une caution disciplinaire à un projet collectif. Or, la carte des sciences cognitives actuelles est complexe et les positionnements de la LC, semble-t-il, trop incertains pour qu'elle puisse s'inscrire sereinement dans un de ses principaux courants.

50. Langacker identifie les capacités cognitives suivantes : *comparison, imposition of structure, scanning chains, imagery, attention (focal adjustment), selection, perspective*.

51. Voir *infra* pour une critique de cette méthode d'importation des principes de catégorisation naturelle (psychologie) vers les classes lexicales (linguistique).

2.5. COMPUTATION, CONNEXION, ÉNACTION

La linguistique cognitive part du postulat que « le langage est une partie intégrante de la cognition humaine ». Autant dire qu'elle se place sous la dépendance ou dans le champ d'une « science cognitive » qui voudrait déposséder la philosophie ou du moins rivaliser avec elle. (Rastier, 2005, p. 8).

On a mainte fois comparé la LC et les grammaires génératives. Les tenants de la LC se targuent eux-mêmes de ce rejet bénéfique, ce que leurs épigones continueront de considérer comme un préalable inéluctable : les GG sont rigides et leurs contraintes structurales « ne reflètent pas l'intuition »⁵². Cette intuition devrait alors trouver un corrélat dans l'idée vague d'une cognition dynamique : le langage n'est pas réductible à une suite de symboles (Fauconnier et Turner, 2002, p. 3). Et chacun de remarquer l'originalité de considérer la grammaire, non comme un dispositif d'expressions bien formées, mais comme un ensemble de structures conventionnelles qui dépendent des dynamiques catégorielles de la signification (Langacker, 1987b, p. 465). La sémiotique cognitive nage toutefois dans l'eau trouble du computationnalisme, qui est un courant spécifique des sciences cognitives où se reconnaissent aussi les GG. D'une manière générale, la LC n'a pas conscience des enjeux et des déchirements théoriques qui animent les sciences cognitives. Ainsi ne voit-on pas généralement que GG et GC sont deux modèles de la computation mentale⁵³. Une première ambiguïté provient de son appellation même, ce que Victorri (*in* Fuchs, 2004) clarifiait en scindant GC et GG. Est, en effet, « cognitiviste » le linguiste chomskyen comme le linguiste qui partage les aspirations du courant « LC ». Cette ambiguïté est *explicitement* fondée sur une ambition commune aux deux courants : sommairement, la mise en relation langage/cognition. Le langage est vu comme une composante d'une structure cognitive que l'on peut aborder depuis l'angle de la psychologie, qui subordonne la linguistique. Cela est vrai des

52. Le rejet de certaines contraintes (comme les mouvements ou les opérations de montée) ne s'accompagnent d'ailleurs pas toujours du rejet de ses exigences formelles. C'est même l'ambition formaliste du groupe de recherche FORELL au détriment de positions épistémologiques incompatibles. L'idée « localiste » selon laquelle on pourrait voguer au fil des courants pour y emprunter des outils et méthodes est on ne peut plus couteux.

53. Laks (1996) rapporte la LC au connexionnisme physicaliste (ce que nous ferons aussi) mais il scinde les sciences cognitives en deux sans aborder l'énaction, qui constitue *a priori* un élément essentiel de la position de Lakoff et Johnson.

GG, qui caractérisent abstraitement « les états des esprits/ cerveaux⁵⁴ des locuteurs » (Pollock, 1997, p. 1), comme des GC, qui indifférencient l'unité linguistique et l'unité perceptive : un objet sémantique correspond à un objet concret tel qu'il est perçu par l'individu qui le conceptualise (Rosch, 1975, p. 192). Or, bien entendu, de conceptions différentes de la cognition découlent des conceptions différentes du langage, possiblement de ses nature et fonction et fondamentalement, de la manière dont il faut l'envisager en tant qu'objet d'étude. L'ambiguïté qui frappe les linguistiques de la cognition est aussi *implicitement* fondée sur la notion de « code », que partagent les deux modèles, quoiqu'à des degrés différents (formel et scénographique). Le code formel permet le calcul du sens *in toto* quand le code scénographique est un référent squelettique mental. On peut voir dans cette opposition graduée un écho des positions computationnalistes (cognitivisme et connexionnisme) qui se distinguent au sein des sciences cognitives. La LC, en niant les modèles chomskyens, refuse de se reconnaître dans le programme cognitiviste, lequel considère que :

Le comportement intelligent présuppose la faculté de représenter le monde d'une certaine façon. Ainsi, nous ne pouvons pas expliquer le comportement cognitif à moins de présumer qu'un agent réagisse en représentant les éléments pertinents des situations dans lesquelles il se trouve. Dans la mesure où sa représentation de la situation est fidèle, le comportement de l'agent sera adéquat, toutes choses égales par ailleurs. (Varela, 1988, p. 37)

Dans cette perspective, la cognition procède par les représentations d'un monde extérieur prédéterminé. Ces représentations copient ou miment⁵⁵ une réalité physique donnée à percevoir (ou prédonnée). Elles constituent, selon différentes manières, un code symbolique que l'on appelle « structure cognitive ». La cognition computo-représentationnelle est ainsi le résultat d'une hypothèse qui prend pour piliers le traitement de l'information et la représentation⁵⁶. Les sciences cognitives « cognitivistes » prennent pour objets l'activité mentale, les représentations qui les structurent et la manipulation des

54. Cette équivalence conduit à penser que les états mentaux sont réductibles à des états neurophysiologiques (*mind is brain*). En conséquence, comme pour le connexionnisme éliminativiste, il s'agit simplement de les « éliminer ».

55. De cette conception découlent aussi les neurones miroirs (Rizzolatti et Sinigaglia, 2008).

56. La conception behavioriste du langage (principalement l'hypothèse du « comportement verbal » [Skinner, 1957]) a, par exemple, été rejetée au bénéfice d'une telle conception de la cognition. C'est sur ce socle symbolique (nous dirons cognitiviste) que se sont établies les sciences cognitives.

symboles qui le permet (Laks, 1996, p. 43). De fait, les phénomènes cognitifs sont ordonnés selon trois couches. Le niveau computationnel est un niveau conceptuel où s'articulent les buts et les stratégies logiques. Les *états* mentaux sont des représentations statiques et les *processus* mentaux constituent les transitions entre ces états. États et processus peuvent être exprimés dans et par un langage formel, lequel est constitué de symboles : on dira du cognitivisme qu'il est un courant « symbolique ». Le niveau algorithmique est adjacent aux concepts. Il est le niveau des opérations de transition où il s'agit principalement de permettre d'atteindre les « buts » du niveau conceptuel (c'est le niveau des opérations de traitement). L'implémentation est enfin le niveau de la matérialisation de ces opérations. Chacun de ces niveaux est considéré comme un constituant essentiel⁵⁷ de la stratégie descendante (en « cascade ») qui caractérise le cognitivisme (Dennet, 1987, p. 227). On voit bien se dessiner les articulations des algorithmes chomskyens, depuis le syntagme internalisé (IP) jusqu'à la surface (ou projection maximale) qui constitue le niveau implémentationnel, en passant par les nœuds facultatifs intermédiaires (N', C', V', etc.). Le niveau algorithmique médian, par sa nature, impose que les unités qu'il traite soient des composants élémentaires dont la somme donne la valeur sémantique d'une représentation : on obtient là l'hypothèse frégéenne de la compositionnalité. La cohérence sémantique est donc fonction de l'efficacité organisationnelle de la syntaxe, ce qui découle du projet général des cognitivistes, bien au delà des guerres intestines de la linguistique. Il s'agit de déterminer quelles sont les propriétés que le substrat neuronal doit posséder pour rendre compte des mécanismes symboliques (des symboles supérieurs à la réalisation « physique »). Le cognitivisme est donc tripartite : computation, algorithme et implémentation. On s'aperçoit, bien sûr, que les GC ne correspondent pas totalement à une telle conception du chiffrement/déchiffrement (présente encore chez Adamczewski) mais il demeure que (1) la compositionnalité n'est pas écartée, (2) que les patrons propositionnels ont un sens fonctionnel dit « schématique » qui organise les morphèmes lexicaux libres et (3) que l'opération d'unification des signes compatibles qui conditionne le construit est clairement implémentationnel. Seuls le caractère algorithmique et l'hypothèse descendante varient, ce qui ne constitue

57. « Trying to understand perception by studying only neurones is like trying to understand bird flight by studying only feathers ». (Marr, 1982, p. 19).

pas la rupture franche que l'on attendrait de la LC, par ailleurs si opposée à toute forme de grammaire générative.

Le connexionnisme est, lui aussi, un paradigme de la computation. Il n'est donc pas surprenant que cognitivisme et connexionnisme (GG et GC) ne soient pas si théoriquement distants. Il ne l'est pas plus de constater le double parallèle que fait Langacker (1987a, p. 3 ; 1991, p. 282) entre la grammaire cognitive et les modèles computationnels. Que les processus cognitifs puissent être le fruit de modélisations informatiques ne semble pas être un problème, à peine cela constitue-t-il un point de discussion important. L'origine du connexionnisme est concomitante à celle du cognitivisme. Tous deux sont des manières d'envisager le calcul, que ce soit au moyen de symboles qui comprennent unités de contrôle et unités arithmétiques (comme dans les architectures Harvard ou von Neumann) ou par des principes dérivés de « l'activité nerveuse » (McCulloch et Pitts, 1943). Dans les sciences de la cognition plus actuelles, on opposera plutôt les courants symbolique et subsymbolique. Quoiqu'il en soit, les postulats généraux de la LC trouvent leur origine dans l'histoire de l'ordinateur, ce qui relativise l'image dynamique et corporéiste qu'elle véhicule souvent. Cette image tient en fait à deux éléments : l'approche ascendante du modèle d'acquisition par l'usage (Langacker, 1991) et l'approche physicaliste de Lakoff, qui utilise les courants subsymboliques pour légitimer la théorie des métaphores conceptuelles⁵⁸. Le connexionnisme, toutefois, n'est pas un modèle uni et cohérent et les propriétés qui légitiment les positions de ces deux figures centrales de la LC dépendent d'orientations différentes au sein même de ce courant. En effet, on peut y distinguer des modèles qui proposent, comme le cognitivisme, une architecture à trois niveaux mais qui critiquent ce dernier à partir de la question de la distance entre algorithme et implémentation (Fodor et Pylyshyn, 1988). Laks (1996, p. 45) appelle « connexionnismes implémentationnels » les courant qui embrassent l'architecture nivelée de la cognition. Nous dirons avec lui qu'ils ne constituent pas une alternative au cognitivisme, quoiqu'ils s'appuient sur une analogie neuronale. D'autres s'opposent plus farouchement au cognitivisme en remettant en cause la valeur descriptive des « propriétés de constituants » qu'il avance. De fait, ce que le cognitivisme

58. La démocratisation scientifique des modèles fondés sur des réseaux de neurones est une aubaine pour la théorie des métaphores conceptuelles qui, en 1980, remarquait seulement la conventionalité de certaines métaphores et leur rôle « structurant » dans l'expérience quotidienne (*ideas are food, argument is war, love is magic, etc.*).

dit du concept n'a plus aucune valeur heuristique, si bien que l'on ne s'embarrasse pas d'une éventuelle étude critique. Il existe deux niveaux : l'un est une modélisation des réseaux de neurones, l'autre consiste en son implémentation. Les symboles et les processus algorithmiques disparaissent. On s'attache, par exemple, à déterminer les fonctionnements des réseaux de cellules et, en particulier, à observer la co-activation des réseaux multiples (ou « multicouches » chez Jordan, [1986]). Ces propriétés (association et co-activation) sont des traits récurrents des essais de modélisations sémantiques chez Langacker (1987a, p. 162 ; 1991, p. 282). Les *clusters* connexionnistes renvoient assez clairement aux *chunks* directement accessibles des GC. Le connexionnisme, d'une manière générale, essaie donc de supplanter l'approche calculatoire stricte par une approche qui ferait dépendre les représentations mentales de réseaux neuro-naux non représentationnels en eux-mêmes : ceux-ci soutendraient l'esprit et l'émergence des concepts. Telle est la seconde révolution cognitive hors de la linguistique. Synthétiquement, soit l'esprit est une machine qui manipule des ensembles complexes de symboles au moyen d'une syntaxe formelle, soit il est au cœur d'une dynamique d'interconnexions neurales de laquelle émergent des états représentationnels. Ainsi est-il fréquent de rapporter la tâche du connexionnisme à un programme de rapprochement entre les hypothèses principales (abstraites) et les modèles (concrets) du fonctionnement : on vise la corrélation des mécanismes neuro-physiologiques et des mécanismes représentationnels, c'est-à-dire la mise en évidence d'un lien entre la cognition de bas niveau et la cognition de haut niveau, où l'on devrait situer la langue. C'est aussi la vision restrictive de Laks (1996, p. 16) qui propose une réductionnisme comparable à l'expérialisme lakoffien ou plus généralement aux postulats de l'espace sémantique « non euclidien » de la LC (Talmy, 2001, p. 25). Si l'on peut montrer l'interrelation des « aires » de la vision (notamment) et du langage, on aura conclu à la validité de l'hypothèse connexionniste. Deane (1992), à l'inverse, met en avant un ensemble de travaux en neurobiologie qui entendent apporter un fondement empirique à l'hypothèse de la spatialisation du sens. On pourra soit concéder l'intercomplémentarité, soit remarquer la caducité de l'argument qui semble fuir à mesure que l'on approche les frontières disciplinaires.

Comme le remarque Varela (*op.cit.*), le flou qui enveloppe la notion de « cognition » est encore source de nombreux contresens. Le peu de visibilité des sciences cognitives au sein de la LC est, on l'a dit, un facteur révélateur. Lakoff (1987, XV) voit un parallèle entre réalisme incarné et éinaction sans prendre

note du caractère non représentationnel⁵⁹ de cette dernière, Langacker (1991, p. 282) souligne une « possible compatibilité » avec le connexionnisme en décrivant le *usage-based model*. C'est la raison pour laquelle nous avons plusieurs fois été amenés à remarquer la tentation cognitiviste à laquelle la LC ne semble pas toujours résister.

Il y a en tout cas lieu de souligner que les débats qui font rage au sein des linguistiques de la cognition ne portent pas toujours sur les dichotomies que dressent les sciences cognitives (desquelles elles dépendent). Les hypothèses oppositives (cf. 1.3.) de la LC semblent parfois n'éroder que la surface de problèmes locaux. En faisant un pas vers la sémiotique dyadique (dont les termes sont insécables), la LC a, certes, effacé la réduction du signe au symbole à laquelle se prêtait les cognitivismes formels depuis Morris et Carnap⁶⁰, mais il n'en reste pas moins que GC et GG ont en commun ce que rejettera l'énaction : toutes reposent sur des fondements représentationnels. On l'a vu, le connexionnisme conteste certains aspects du cognitivisme puisqu'il s'agit pour lui de nier le caractère symbolique des représentations (sans toutefois que celles-ci disparaissent). C'est en cela qu'on peut différencier *ultimo* les deux linguistiques de la cognition : pour l'une les représentations mentales sont le produit de symboles logiques, pour l'autre elles sont le produit émergeant de l'expérience conceptualisée en de multiples scénarii⁶¹. La LC décrit alors les traces des opérations mentales imposées au produit linguistique. Ces traces résulteraient de l'activité des réseaux subsymboliques. Il s'agit de contester l'autonomie du langage, lié au corps par un substrat neuronal, sans contester l'autonomie de la cognition qui, elle, est universelle⁶². Par cet aspect, la LC peut donc revendiquer une forme d'incarnation du

59. Bien sûr, « thought is more than just the mechanical manipulation of abstract symbols » (ibid.) mais, de la même manière, l'énaction non seulement n'est pas « seulement » une théorie de la sensorimotricité, mais elle n'est fondamentalement pas une théorie qui voudrait rendre compte d'un ensemble d'occurrences « prégnantes de corporéité » : l'énaction s'oppose au connexionnisme physicaliste.

60. Les signes sont en nombre indéfini, sont doublement articulés, sont susceptibles d'un usage métalinguistique, leur sens peut varier indéfiniment selon les occurrences et ils n'obéissent pas (en principe) à la compositionnalité. Les symboles sont strictement dénombrés, composent strictement leurs significations par des règles formelles et leur sens est nécessairement invariant.

61. En théorie, ces scénarii devraient être ouverts au contexte puisque les réseaux de neurones prennent en compte le contexte, mais on a vu (1.1.3.) que la pratique en faisait des classes fermées.

62. Les unités les plus schématiques et les plus élémentaires sont alors considérées comme les unités les plus « proches » de la cognition. Ce sont les atomes des GC ou les *primes* de Wierzbicka.

sens (2.2.2.) mais il n'est jamais question que des « teintes » corporelles supposées de l'esprit sur le langage, ce qui rend impossible sa réelle énaction, c'est-à-dire l'émergence du sens, sa constitution ou co-constitution (voir *infra*). Le constructivisme, auquel on peut affilier l'énaction, conteste donc le cognitivisme plus radicalement que ne le fait le connexionnisme, même dans ses versions physicalistes.

L'insatisfaction principale à l'origine de ce que nous appelons ici l'approche de l'énaction est simplement l'absence complète de sens commun dans la définition de la cognition jusqu'à ce jour. Pour le cognitivisme comme pour le connexionnisme actuel, le critère d'évaluation de la cognition est toujours la représentation adéquate d'un monde extérieur prédéterminé. On parle soit d'éléments d'information correspondant à des propriétés du monde (comme les formes et les couleurs), soit de résolutions de problèmes bien définis qui impliquent un monde aussi bien arrêté. Cependant, notre activité cognitive quotidienne révèle que cette image est par trop incomplète. La plus importante faculté de toute cognition vivante est précisément, dans une large mesure, de poser les questions pertinentes qui surgissent à chaque moment de notre vie. Elles ne sont pas prédéfinies mais énactées, on les fait émerger sur un arrière-plan et les critères de pertinence sont dictés par notre sens commun d'une manière toujours contextuelle. (Varela, 1988, p. 90).

On peut encore une fois remarquer l'utilisation inadéquate du terme « énaction » par Lakoff (1987). Pour lui, elle n'est en somme que l'*embodiment*. Elle renvoie à toute théorie sensorimotrice qui tient compte des traces de la corporéité en abordant son objet. Ainsi *bodily-enacted* veut-il seulement dire que le sens des énoncés (et possiblement leur structure⁶³) dépendent, non pas du corps, mais « d'images cognitives » constituant une classe fermée, de grilles de lecture kinesthésiques. Les métaphores conceptuelles en sont l'exemple premier, on les dit sous-tendues par des schèmes-images. Or, on l'a vu (2.2.), ils sont parfois eux même déjà des conceptualisations cinématiques. À l'opposé, les recherches que subsument le terme « énaction » s'articulent autour d'une conception radicalement non computationnelle et non représentationnelle de la cognition. On considère que celle-ci ne repose pas sur les représentations (internes) d'un monde (externe) prédonné. Un « système organique », pour assurer son autonomie, s'inscrit dans des relations de couplages avec son environnement, ce qui pallie nombre de ses besoins représentationnels⁶⁴. Est dite

63. Voir par exemple Bergen, Chang et Narayan (2004).

64. L'énaction de la biologie théorique est encore plus radicale (toute représentation est inutile).

« énaïve » la relation au cours de laquelle l'organisme modifie son environnement. Cette modification n'est pourtant pas unilatérale : elle est le fruit d'une codétermination. L'environnement sélectionne l'organisme tout autant que celui-ci le sélectionne. On se trouve alors *a priori* toujours dans une forme d'immédiateté, ce qui est « périlleux » pour une théorie du langage, laquelle devrait traditionnellement reposer sur des sens attendus ou contenus⁶⁵. En tout état de cause, la notion de *code symbolique* s'avère inappropriée, car elle aboutirait encore à une indifférenciation de l'humain et de la machine, tous deux capables au même titre de traiter et de manipuler les éléments de ce code. Or, on le sait, le « code » est le principe même qui met l'intelligence artificielle face à ses contradictions (Dreyfus, 1972 ; Weizenbaum, 1976). L'ensemble des travaux énaïvistes ne consistent pas pour autant en la négation des théories représentationalistes. « L'autopoïèse », du grec *auto* (soi-même) et *poiësis* (production), peut être considérée comme le second trait (cette fois non oppositif) de l'énaïvisme. On peut synthétiser cette hypothèse par son objet (les systèmes vivants) et par son objectif (caractériser lesdits systèmes vivants). L'autopoïèse permet ainsi un cadrage définitoire : le phénomène central de la cognition consiste en l'autonomie des systèmes vivants. Cette centration sur l'autonomie a pour conséquence la prise en compte nécessaire du rôle de l'observateur dans la définition de ce qui peut être connu d'un système vivant⁶⁶. On le voit, déjà la linguistique rencontre un problème de taille puisque son objet, au delà des clivages, est toujours au moins minimalement descriptif.

Dans ce cadre, un système vivant est donc un système autopoïétique. Ce par quoi on entend qu'il s'organise comme des entrelacs « de processus de production de composants » qui régénèrent le réseau qui les a produit par de multiples transformations et interactions. Ces processus forment un système qui est donc une unité « concrète » de l'espace qui le contient car il spécifie l'espace où il se réalise en tant que réseau (Varela, 1988, p. 45). Les rapports dynamiques d'un système avec son environnement constituent un « couplage structurel ».

Les interactions continues d'un système structurellement plastique au sein d'un environnement source de perturbations récurrentes produiront une sélection continue au sein des structures possibles du système. Cette structure (produit de la sélection)

65. Encore chez Rastier (1987, 1991, 2005)

66. L'hypothèse autopoïétique prolonge en cela une partie du programme piagétien, notamment lié aux notions d'assimilation et d'accommodation (Varela, 1988, p. 168).

déterminera, d'une part, l'état du système et le domaine de perturbations permises (celles qui ne tuent pas le système), d'autre part elle lui permettra de fonctionner sans se désintégrer au sein de cet environnement. Nous nommons ce processus le couplage structurel (*ibid.*, p. 64).

Le couplage structurel est un domaine de phénomènes pour le système vivant. On peut toujours distinguer les perturbations externes (environnement) des perturbations internes (organisme) mais pour le système vivant co-constitué, ces perturbations sont indissociables. L'autopoïèse engendre une forme d'unité structurelle qui spécifie à mesure les interactions avec son environnement. Le domaine de perturbations du système vivant (imposé par son environnement) émerge de ce système vivant. Par extension, tout système peut être caractérisé de la sorte, et plus aisément s'il possède un système nerveux. À l'hypothèse de l'autopoïèse s'adjoint la notion de « clôture opérationnelle ». Si le système nerveux (en particulier) est un réseau opérationnellement clos, on peut considérer que les systèmes (créatifs, processuels) autopoïétiques ne constituent qu'une partie des systèmes autonomes. La notion de « clôture » est un autre trait caractéristique des théories énative. Elle se distingue par ailleurs de celle de « fermeture », qui signifierait simplement l'interruption des interactions organisme/environnement. Or, il s'agit plutôt d'en relever la suspension (selon une inscription temporelle). Ainsi, un système est opérationnellement clos si son organisation est caractérisée par des processus « dépendant récursivement les uns des autres pour la génération et la réalisation des processus eux-mêmes, et constituant le système comme une unité reconnaissable dans l'espace (le domaine) où les processus existent » (*ibid.* p. 86). Comme l'autopoïèse, la clôture opérationnelle engendre une unité, qui à son tour, spécifie un domaine phénoménal.

Dès qu'une unité est mise en place par sa clôture, elle va spécifier un domaine avec lequel elle peut interagir sans perdre ni sa clôture ni son identité. Vu par l'observateur, un tel domaine est un domaine d'interactions descriptives avec l'environnement. Pour l'unité, c'est un domaine cognitif. Les mécanismes de l'identité, de la génération d'une phénoménologie et d'un domaine cognitif sont des notions connexes, relatives à une organisation spécifiée par sa clôture dans un domaine donné (*ibid.*, p. 88).

Un système autonome est donc clos opérationnellement, ce qui implique que ce système ne puisse distinguer les perturbations qui proviennent de l'extérieur des perturbations qui proviennent de l'intérieur. De fait, il est impossible dans une telle perspective de concevoir des entrées et des sorties (*inputs/outputs*). Le stimulus devient une perturbation qui va entraîner un ensemble de modifications internes. Il résulte des

deux principes d'autopoïèse et de clôture opérationnelle qu'une approche énaïve est une approche qui décrit un système autonome (sans entrées ni sorties), qui abandonne les notions de stockage et de traitement de l'information. Cette dernière « n'est pas », elle est construite (ou co-construite) et « formée de l'intérieur » (du latin *in formare*). En toute logique, on parlera de l'*in*-formation (co-construite) par opposition à l'information (donnée, référentielle ou représentationnelle). Varela dira que l'information est co-dépendante, soulignant encore la dualité nécessaire, coconstitutive du système autonome (environnement et organisation du système).

Même si la LC ne prend en compte que l'objet perçu (et non l'objet référé) dans la triade sémiotique, le signe *réfère* malgré tout à des entités *mentales*. Elle est par deux fois « non énaïve » par cette simple proposition. Pourtant, la signification peut aussi être envisagée comme le fruit d'une énaïve émergeant du rapport de l'organisme à son environnement, ce qui inclut notamment un arrière-plan collectif de compréhension (Varela *et al.*, 1993, p. 209). Dans une telle perspective, la production et la compréhension de *re*-présentations linguistiques⁶⁷ signifiantes fait partie de l'énaïve d'un monde, et non pas de la représentation de celui-ci (en tant qu'il est « prédonné »). Malgré d'évidentes proximités entre la théorie énaïve de la cognition et les nombreuses théories contextualistes de la linguistique (dialogie, interpersonnalité, interactions verbales, pragmatiques), c'est en refusant les présupposés formalistes, internalistes et représentationnistes qu'une réelle « linguistique énaïve » peut exister. En effet, une telle théorie du langage entretient une relation de parenté avec un ensemble de théories qui refusent de considérer le langage comme une faculté mentale, produite et fonctionnant par et dans l'esprit d'un individu (Guignard et Steiner, 2007). Dans la perspective énaïve de Varela et Maturana (1987), le langage est d'abord et surtout une activité, qui prend place dans un contexte, à partir d'interactions préalables. Il n'est donc fondamentalement pas une activité d'expression de messages internes que les structures du langage encoderaient. L'activité linguistique peut être considérée comme une variété de couplages communicationnels entre plusieurs organismes *situés* dans leur environnement. La communication est alors un processus de couplage consistant une coordination d'actions d'au moins deux organismes dans leur niche environnementale, ce qui aboutit

67. Les « représentations linguistiques » sont des entités « à propos de quelque chose », ce qui n'implique aucunement que le langage ait pour but de représenter la réalité, ou que les productions linguistiques s'expliquent à partir de représentations mentales.

également à un couplage social (Maturana et Varela, 1987, p. 206). Un couplage plus spécifiquement linguistique s'élabore, quant à lui, au moyen de l'émission de signaux possédant une variabilité sémantique et une richesse compositionnelle infinie, ce qui permet au langage d'être un commentaire de la communication elle-même. Le couplage linguistique permet en somme une « coordination de coordination d'actions ». Il peut aussi consister en son propre commentaire, ce que l'on entend généralement par « métalangages, phénomènes d'explicitation des intentions communicatives, etc. Par ce biais, il participe d'ailleurs radicalement de la modification de notre « vie cognitive » (pensée réflexive abstraite). Élaborer une théorie énaïve du langage opère donc une nécessaire centration, non pas sur le substrat corporel qui sous-tendrait le langage, mais sur le langage lui-même en tant qu'il est un acte sensori-moteur constitutif d'une expérience linguistique. Ceci affecte directement la nature de la signification des énoncés linguistiques, en particulier son versant référentiel. La dimension dénotationnelle du langage n'est pas sa dimension première (celle-ci est d'abord connotative). Néanmoins, un énoncé reste un phénomène qui est « à propos de quelque chose ». Ce que dénote un énoncé ne peut cependant être approché et compris qu'à partir d'un contexte d'interactions sensorimotrices, communicatives et linguistiques préalable. L'idée parfois avancée (ibid.) est alors que le versant référentiel d'un énoncé est sous-déterminé par sa complexité morphosyntaxique mais, encore une fois, que seule la compréhension de cet énoncé dans un contexte collectif d'énonciation et d'interactions linguistiques et non-linguistiques permet d'entrevoir la situation à laquelle il se réfère. La situation référentielle que l'énoncé *présente* ou *fait apparaître* ne peut être comprise qu'à partir et *au sein* d'une situation plus large, non pas en étant calculée ou représentée, mais en étant énaïvées. On obtient une LC sans représentations ou minimalement représentationnelle. Il ne nous appartient pas ici de poser les fondements d'une telle linguistique, mais les quelques principes clefs donnés par Maturana et Varela (synthétisés par la formule *vie = cognition = autopoïèse*) relayés par la phénoménologie (le couplage structurel est un domaine de phénomènes) ouvrent une voie bien différente aux cadres indexés ou aux projections métaphoriques possiblement légitimées par des réseaux de neurones. Pour ne donner que quelques éléments comparatifs⁶⁸, une linguistique énaïve (Guignard, 2008c) considère que la langue est un système autonome, autopoïétique, social, assez

68. Nombres des points suivants sont programmatiques mais trouvent un écho heureux (et inattendu) dans divers développements de la communication entre agents intelligents (Steels, 2006) et plus généralement de l'informatique contextuelle (Stuber, 2007).

proche par ailleurs de la notion de « milieu constitué » développée chez Cadiot et Visetti (2001ab). Ce système est un ensemble plastique constitué de processus modifiés par les perturbations imposées par son environnement, ce que sont les locuteurs. Ce système de signes non nomenclaturé constitue une mémoire externe à laquelle on peut recourir par son inscription dans l'environnement : le langage est en effet un phénomène largement distribué (Cowley, 2004) et l'on peut, en son sein, mettre en évidence les liens du support technique et de l'évolution des sociétés humaines (Leroi-Gourhan, 1957). Le signe, de complexité variable (comme dans les grammaires de construction) n'est pas « d'abord » une unité de la signification (référence à un objet perçu) ni même une individuation : l'énoncé est un phénomène contextuel, un appariement entre un contexte et une suite phonatoire que l'on segmente par reconstruction. Il s'agit donc là de dire que le signe est la trace d'une opération de couplage stabilisée en langue, ce qui n'est en rien contraire à l'idée d'un traitement phraséologique des formes, que partagent aussi les grammaires de patterns (Hunston et Francis, 2000) ou les grammaires typologiques radicales (Croft, 2001). Comme la LC, un tel modèle peut fonder son unité sur les théories de la perception. Un modèle compatible (ou énacto-compatible) est la théorie des *affordances* (ou « invites ») qui met en avant le rapport de l'individu (ou de l'animal) à son environnement. Cette approche « écologique » (Gibson, 1977) a pour principale ambition de montrer la co-dépendance de l'individu et de l'environnement en montrant que les propriétés de l'environnement sont offertes à l'individu (elles constituent des possibilités d'interaction) mais que ces propriétés ne sont pas des propriétés objectives du monde puisqu'elles ne sont pas « perçues » hors de l'individu. On aboutit à l'indistinction sujet/objet commune à la phénoménologie (*faire-émerger*) et à l'énaction (rendre présent, *in-formare*). Les signes peuvent être envisagés comme un éventail de possibilités d'actions expressives qui n'ont pas pour vertu première de « désigner » mais de constituer une activité psychique unique que l'on appellera « sens » et qui fera de cette occurrence une réelle « unité » (non substituable). Cette position, avant tout sceptique à l'égard du représentationnalisme, trouve un écho favorable dans l'externalisme et le pragmatisme⁶⁹. Ainsi Havelange *et al* (2002, p. 115) proposent-ils de distinguer deux acceptions de « représentation » :

69. « Les représentations externes sont des objets ou états de choses extra-crâniens, accessibles sur un plan perceptif et manipulables par plus d'une personne : une phrase écrite, un panneau indicateur, un graphe, une photographie, une assertion, un plan, une donnée informatique, un nœud dans un mouchoir, un tatouage sont des exemples de représentations externes » (Steiner, 2008, p. 16).

Le terme « représentation », tel qu'il est employé dans la théorie de la connaissance, possède deux sens qu'il convient de distinguer rigoureusement [...]. D'une part, il repose sur la métaphore de la diplomatie : deux entités sont alors clairement séparées, la représentation et ce qui est représenté ; la représentation est un dédoublement tendanciellement fidèle d'un référent prédonné, auquel elle peut donc servir de tenant-lieu. D'autre part, le terme « représentation » s'appuie sur la métaphore du théâtre : la représentation est ici ce qui *rend* (de *reddere* en latin) *présent* ; elle n'est dès lors ni une réplique plus ou moins exacte, ni un substitut, mais un *processus*, une *activité*.

Au delà de cette présentation protéiforme et nécessairement réductrice de ce que pourrait être une linguistique sous-tendue par une vision énaactive de la cognition, on conviendra de l'hétérogénéité des sciences cognitives. Celles-ci constituent un paradigme tripartite dont les composantes sont variablement incompatibles. La représentation en tant que substitut (ou simulacre mental) ou en tant qu'activité scinde ensuite le paradigme en deux. Le cognitivisme et le connexionnisme acceptent l'idée d'une représentation du réel, même si celle-ci, dans les modèles les plus adoucis, est physicalisée. L'énaaction, quant à elle, la proscriit en grande partie, remarque qu'une part considérable de son « utilité » est redondante au regard des supports externes qui pallient nombre des « besoins représentationnels » des individus. Au « code symbolique » du cognitivisme, le connexionnisme préfère des architectures neuromimétiques qui permettraient l'émergence de « représentations », que l'énaaction subroge par des couplages structurels et l'histoire de ces couplages (ontogénie et phylogénie). La LC occupe en conséquence une place indistincte entre le connexionnisme éliminativiste et physicaliste, mais ses travaux ne sont de toute façon pas portés par une aspiration générale « subsymbolique ». Seuls Lakoff et Langacker, pour appuyer leurs dires, dressent des parallèles éclairants au regard de leur positionnement au sein de cette communauté : la LC n'est pas un modèle de l'énaaction.

2.6. SYNTHÈSE DU CHAPITRE

La linguistique cognitive est plurielle. Elle est à la fois une théorie de l'esprit et une théorie du sens, et veut apporter une réponse commune aux problématiques des deux domaines : le sens se fonde dans l'esprit de l'individu ou du sujet cognitif, selon qu'on se place du point du philosophe ou du linguiste. La LC se place en cela sur un continuum liant deux pôles de l'histoire des idées philosophiques : le réalisme, qui admet un monde physique indépendant de nos expériences et l'idéalisme qui ramène l'être à sa seule pensée. Contrairement au réalisme indirect, qui mitige comme elle les *sense-data* et la tangibilité

du monde, la LC ancre la perception dans le corps au moyen d'images kinesthésiques qui structurent les concepts. Elle opère en conséquence un basculement vers un non objectivisme : le sujet filtre le donné du monde. L'incidence pour l'étude du langage est considérable, car les structures langagières vont nécessairement refléter ce processus de filtrage ou de projection. Pour autant, la posture difficile de la LC n'est pas due qu'à son hybridation philosophique. Sa volonté d'empiricité l'inscrit de fait dans les sciences cognitives, attachées à la description des processus de la connaissance. Or, force est de constater que les pratiques linguistiques y sont ontologiques, en témoignent le nom et les résultats attendus des réseaux sémantiques de large échelle (2.1.).

L'appariement du sujet et de son environnement appelle, bien sûr, le refus de cette conception métaphysique du monde et de ses épigones internalistes, qu'ils soient mitigés ou non. La LC, par son rapport à l'idée, voudrait rendre compte des phénomènes avérés de la conceptualisation humaine et permettre l'incarnation du sens et du langage. L'esprit endosse alors une responsabilité centrale dans la genèse corporelle des concepts. Pour faire sens d'un monde perçu, le sujet cognitif puise dans l'expérience sensorimotrice des images kinesthésiques dont la force expressive provient de l'immédiateté du corps. Toutefois, ces « cepts » sont des *images* issues de l'expérience, si bien que leur antécédence sur la constitution du concept devrait proscrire qu'ils soient déjà cinématiques. Le statut non conceptuel de l'expérience est laissé pour vérité de bon sens, sous-entend une conception verticale de l'incarnation très singulière dans les sciences cognitives et tend vers un mentalisme généralisé où l'esprit conditionne l'environnement en centralisant perception, sens et conception (2.2.).

Cette forme de réalisme incarné n'a plus alors d'expérentialiste que ces schèmes-images, déjà conceptuels, dont ne peut plus justifier l'origine. Passant outre la rigueur argumentative, les sciences de la cognition qui constituent en droit le socle d'un équilibre interdisciplinaire relèvent diverses invraisemblances : la non-congruence de l'acquisition langagière et des capacités cognitives qui voudraient la motiver, la localisation erronée des fonctions cérébrales si l'on accepte temporairement la corrélation du neurone et du procédé métaphorique, la dissonance persistante entre les nécessités d'un modèle réductionniste centré sur le sujet et l'extrême relativité des langues. À la verticalité de l'incarnation « interne » doit s'adjoindre l'horizontalité interpersonnelle, culturelle « externe » qui participe de la construction dynamique du sens et de son relatif figement en dehors des sujets cognitifs (2.3.).

Il n'en demeure pas moins que la théorie de l'esprit proposée par la LC, assez largement acceptée dans les communautés linguistiques, dicte à l'étude du langage un ensemble d'implicites contestables et parfois paradoxaux. Il existe un constructique, un système de signes caractérisable en tant que tel, dont les unités s'étendent aux parties du discours (signes défectifs) et aux propositions (signes schématiques). Les formes de ces unités de la langue sont motivées par le sens, et corollairement le concept, lorsqu'elles sont *construites* dans le discours (2.4.).

De fait, la LC peine à avoir une identité claire dans la communauté des sciences cognitives. Elle voudrait se distancier des GG, icônes du cognitivisme, mais elle reste une théorie de la computation mentale, malgré son retour au signe et sa méthode d'apprentissage ascendante. Par ces aspects et l'interrelation qu'elle envisage entre les « spécialisations » d'une structure cognitive globale, elle est proche des courants connexionnistes. Avec Lakoff et Johnson, elle emprunte la voie du physicalisme et des réseaux subsymboliques sans pourtant en mesurer la réelle portée. Aussi confond-elle éraction et incarnation au mépris du caractère non représentationnel de ce courant alternatif des sciences cognitives. Celles-ci sont en effet tripartites (computation, connexion, éraction), bien qu'il s'avère que le connexionnisme soit presque toujours computationnel. La LC, quoiqu'il en soit, s'inscrit dans ce paradigme au même titre que les GG. Comme elles, elle entend expliquer le langage à partir des principes universels et possiblement computables qui le sous-tendent (2.5.).

Si l'on connaît les processus organisationnels de la connaissance, on peut justifier les structures de la langue, qui en sont le paragon : ces dernières sont dites être le reflet des contenus et des structures conceptuels. De la validité des théories psychologiques supports dépend donc l'architecture du constructique (chapitre 1) et l'architecture mentale du sujet cognitif (chapitre 2), mais la force explicative de ce postulat fait de sa véridicité, ou seulement de sa possibilité, une condition nécessaire. La catégorisation noue centralement les plans explicatifs de cette linguistique de la cognition.

La LC indifférencie le signifié de la matière conceptuelle, tout en gardant une langue sujette aux fluctuations du discours (lorsque les signes sont instanciés). Par là, on veut figer partiellement le sens. Celui-ci est gradé et organisé autour d'un prototype (plasticité du modèle probabiliste), à l'intérieur d'un espace borné (rigidité du modèle scolastique). L'entrelacement des théories de l'esprit et du langage est total, et leur articulation circulaire.

1. La langue est un lexique structuré constitué de signes (F/S) exclusivement.
2. Tout signe possède un pôle de sens qui détermine sa place dans la langue.
3. Le sens est conceptuel (le sens est le concept et réciproquement).
4. Les concepts déterminent le lexique, donc la langue.

La constitution des concepts s'effectue au travers de l'expérience humaine et répondrait à une structuration d'abord ou primitivement sensorimotrice (schèmes-images, positionnement du corps dans l'espace). La description du sens doit faire face à deux contraintes, la langue et ses spécificités (figements, phraséologie, « épaisseur linguistique »), et la labilité du sens en contexte. Tout l'enjeu est alors de permettre une plasticité relative de la langue : les signes possèdent des sens corrélés directement aux concepts, qui eux sont constitués au travers de schémas-images. Une théorie adéquate de la catégorisation devrait garantir l'adaptabilité des signes, et permettre de passer outre les difficultés impliquées par l'unification des niveaux de la langue et du discours. Puisque le sens est conceptuel, la discipline la plus indiquée pour forger les principes catégoriels empiriques dont la LC a besoin est la psychologie cognitive, qu'il convient aussi de questionner.



3. LES PRINCIPES CATÉGORIELS

Ainsi la linguistique travaille sans cesse sur des concepts forgés par les grammairiens, et dont on ne sait s'ils correspondent à des facteurs constitutifs de la langue (Saussure, 1916[2005], p. 153)

Categorization is not an end in itself. (Barsalou, 1999, p. 587)

À partir d'un examen critique des théories catégorielles mises en œuvre en LC, ce chapitre entend montrer la relative indépendance du savoir individuel et de la langue – du moins voudrait-il marquer leur écho distant. Concepts et parties du discours, les points de fuite de ce chapitre, n'entretiennent plus un rapport strict de covariance. Les catégories de la langue ne reflètent plus (ou plus seulement) les régions ou les domaines mentaux, universaux, d'un sujet cognitif. Elles marquent principalement leur dépendance à des unités phraséologiques régissantes, figées dans l'usage. Plutôt que l'isomorphie du sens et du concept, nous observons la fabrique du sens en tant qu'elle est différée dans la langue¹ puis actualisée par l'activité langagière.

L'originalité de la LC tient d'abord au lien systématique établi entre langage et systèmes de conceptualisations humains. Elle trouve en cela une place légitime au sein des sciences cognitives, encore largement attachées aux représentations mentales en tant que processus explicatifs de la constitution et du traitement des connaissances. La primauté du principe de généralisation (Gibbs, 1989 ; Lakoff 1990) ainsi que l'adhésion au postulat d'une structure cognitive globale (Jackendoff, 1983) sont deux manifestations théoriques qui corrélerent les sciences du langage et de la cognition. S'il existe des procédés trans-verseaux, opérant au delà des sphères de la cognition de haut

1. Il ne s'agit pas de réactualiser la langue saussurienne de façon réplétive ou écholalique mais les signes peuvent être considérés comme des unités extrinsèques, non dépendantes du sujet cognitif, i.e. des unités phraséales consistant en des figements constructionnels, des traces de coordinations préalables dont on se saisit « par mise » (Guignard, 2008c). Conformément aux positions externalistes, ils peuvent par leur distribution constituer des éléments de la mémoire externe (et sociale) des locuteurs.

niveau (dont le langage est l'épitomé), on peut considérer semblables, ou répondant aux mêmes phases constitutives, les objets de la linguistique, de la psychologie, de la philosophie et des neurosciences. C'est par ce biais que la LC rend compte de l'incarnation du sens. La cognition de bas niveau, principalement sensorimotrice, en façonnerait la constitution tout comme elle orienterait la physionomie « brute » de l'énoncé, marquée, contrainte ou séquencée par les rythmes respiratoires, la proprioception et les possibles corporels (Bottineau, 2007 ; Lapaire, 2006 ; Olivier, 2008). C'est aussi cette transversalité supposée qui légitime l'importation des méthodes de la psychologie cognitive pour décrire, entre autres, les classes lexicales dont les parties du discours sont partie intégrante dans certaines approches constructionnelles de la LC (Lakoff, 1987 ; Goldberg, 1995, Croft, 2001). De là, bien sûr, découle une symétrie de traitement entre les objets des diverses sciences de la cognition. Au delà des disciplines qui s'y rapportent, on peut lire dans cette entreprise unitaire la volonté d'aborder un objet plus large (les connaissances, leurs structures) à partir de ses multiples facettes et en fonction du savoir-faire de chacun. Pourtant, légitimement tiraillée entre la définition d'un objet qui lui serait propre (la langue en tant que lexique total ou constructique) et une aspiration générale (l'aval scientifique des disciplines connexes), la LC emprunte outils et méthodologies parfois au détriment des particularités linguistiques et/ou des implicites philosophiques à partir desquels elle forge ses concepts (3.1.). La catégorisation perceptive et la catégorisation linguistique sont ainsi données pour parallèles en ce qu'elles répondraient à un procédé cognitif commun (3.2.). On peut alors décrire des classes de mot, et notamment leur organisation interne, comme on peut décrire des catégories naturelles (Rosch, 1978, 1981). En linguistique, on regroupe utilement les différents modèles de prototypie lexicale (accommodats des travaux roschéens) sous l'appellation elle-même extrêmement radiale de *sémantique du prototype*. L'enthousiasme et l'effusion consécutive aux résultats stimulants de la psychologie cognitive auront toutefois permis que ne soit pas posée la question de leur adaptabilité, comme en témoignent les avenants successifs à ce type de *sémantique lexicale* (3.3.). Ainsi, s'il est avéré que l'objet psychologique (rapport des concepts aux objets naturels) diffère significativement de l'objet linguistique (rapport des lexies aux concepts), que les catégories naturelles ne recoupent pas les catégories lexicales et que les méthodes de la psychologie cognitive sont inverses à celles de la linguistique cognitive (onomasiologie et sémasiologie), la LC perd alors des atouts considérables laissés jusque là au titre de postulats non vérifiés.

Il reste alors à rendre compte de la particularité des unités de la langue, des classes linguistiques et des catégories grammaticales en particulier (3.4.) qui participent de faits de langue au travers des théories qui les observent (3.5.). Face à l'impossibilité de leur projection lexématique (3.6.), nous dirons de ces faits qu'ils sont déterminés par le signe complexe (unité phraséale ou phraséologique) qui les précède ou les sous-tend dans la structuration de l'énoncé (3.7.). Nous amorcerons l'idée que ce signe complexe est l'objet de variables en ce qu'il est livré à l'actualisation constante de la construction du sens.

3.1. ENTRE LANGAGE ET CONNAISSANCE

Dans ce chapitre, nous mettrons en rapport les niveaux de la langue et de la perception à partir d'une discussion des unités primitives et universelles que constituent les catégories grammaticales en LC. Par la centralité du cept, médian unificateur des traditionnels percepts et concepts, la LC lie le monde à l'individu et le concept au sens. Les unités de la langue (c'est-à-dire du constructique) sont des unités conceptuelles (monde, ception, langue). Dès lors, si l'on considère certaines unités comme primitives et universelles, il convient de pouvoir montrer que les objets de la langue et de la (per)ception sont non seulement fonction d'un même processus modélisateur mais qu'elles ne diffèrent, en nature, dans aucun des pôles qui sont donnés pour équivalents. Or, nous verrons que les classes sémantiques et les classes perceptives doivent être différenciées (cf. 3.3.).

Par souci de clarté, les particularités qui différencient les unités de la langue, des unités du discours, des classes de mots, des catégories grammaticales sont effacées lorsqu'il s'agit de discussions dépassant le strict niveau langagier. Ces subtilités sont parfois mêlées (fondues) dans la catégorie plus large de *classe* ou d'*unité linguistique*. Ces unités sont toutefois méthodologiques et non constitutives. Elles s'opposent aux unités naturelles perçues (les corrélats mentaux d'objets du monde) et sont en cela comparables aux signes défectifs, les unités symboliques non instanciées de la LC. Nous recourrons toutefois aux appellations traditionnelles chaque fois que nous adoptons une perspective épistémologique, voulant comparer et rapprocher des modèles grammaticaux au travers de l'histoire des idées linguistiques.

3.1.1. CENTRALITÉ DES PARTIES DU DISCOURS

Les parties du discours font l'objet d'un réexamen périodique. La notion de classe ou de classe de mot est régulièrement actualisée à l'occasion de l'émergence de nouvelles

approches linguistiques, au détour de l'élaboration de paradigmes complets ou d'études translinguistiques impliquant des langues non indo-européennes (Casad et Palmer, 2003 ; Lemarechal, 1989). La grammaire cognitive et les grammaires de construction leur accordent quant à elles une importance centrale, qu'il s'agisse de les promouvoir au rang de primitifs langagiers (Langacker, 1987, 1991, 1999 ; Goldberg, 1995, 2006) ou de nier leur existence au profit de constructions plurimorphémiques (Borer, 2005 ; Croft, 2001). Outre les conflits qu'elles génèrent au contact de postulats forts – si la structure langagière est un agrégat structuré de constructions, il n'y a pas lieu de disséquer la langue en parties du discours – leur mise en cause régulière révèle une absence de définition unitaire et rigoureuse. Or les modèles cognitivistes qui adoptent une conception symbolique des structures langagières reposent sur une ontologie de la langue². On mesure alors toute l'importance de ces classes de mot, tant pour la taxinomie qu'elles permettent que pour leur rôle constitutif. Elles participent de la systématique langagière en tant qu'elles sont les plus petites unités du constructique (*merè tou logou, partes orationis*³). Dès lors se profile une difficulté théorique commune à tous les modèles totaux de la LC : établir une ontologie structurale de la langue et, parallèlement, rapporter centralement le sens à la cognition⁴. L'absence de recul critique par rapport aux catégories grammaticales en est certainement le premier symptôme. Croft (2001, p. 14 ; 2004, p. 4), concerné par les études typologiques, classe les écoles constructionnelles en fonction de la position qu'elles adoptent vis-à-vis des parties du discours. Il en vient à opposer un peu schématiquement, la famille standard (*vanilla*) et la famille radicale (*radical*) des grammaires de construction. La première regroupe la grammaire cognitive et les grammaires de construction qui reconnaissent un statut primitif et atomique aux parties du discours, la seconde pose la primauté des constructions sur les classes de mots. Toutes les branches de

2. Nous nous plaçons cette fois encore hors du débat réaliste. Par *ontologie de la langue*, nous entendons l'existence d'une langue abstraite de l'usage, sans référence particulière au lien qu'elle entretient à la « réalité perçue ».

3. Ducrot, 1995[1972], p. 366. Comme évoqué en 3.1., nous ne distinguons pas les parties de la langue et les parties du discours comme le souhaiterait la psychomécanique. Les notions de langue et de discours sont par ailleurs indissociées dans le constructique.

4. Il est en effet difficile de postuler l'existence d'un système de signe (au sens *collectif* de Saussure), tout en voulant s'ouvrir aux sciences cognitives – ce bien que Lakoff, revendique une forme de parenté entre le paradigme énonctif et le réalisme incarné qu'il défend (Lakoff, 1987, préface) – qui s'attachent souvent à déterminer l'origine *individuelle*, voire intracrânienne, de la connaissance.

la LC reposent en tout cas sur ces catégories grammaticales aux statuts variables, dont la caractérisation est essentielle au développement d'un modèle linguistique stable.

3.1.2. RÉGIONS CONCEPTUELLES ET CATÉGORIES GRAMMATICALES

Dans la grammaire cognitive de Langacker, les catégories grammaticales sont essentiellement sémantiques au sens où, comme dans la psychomécanique du langage, elles sont établies à partir du contenu conceptuel qu'elles dénotent⁵. Les nom, verbe, adjectif et adverbe que Langacker reconnaît sont des unités symboliques (des signes non instanciés) dont le pôle sémantique détermine la classification. C'est ainsi que sont associés unités symboliques et régions conceptuelles : un nom désigne une chose, un verbe un procès, les adjectifs et les adverbes manifestent des relations atemporelles⁶. La GCL caractérise donc spatialement les parties du discours qui s'avèrent être extraites de la structure conceptuelle du sujet cognitif. Celui-ci, en voulant « nommer », ne cible pas une entité du monde réel mais une entité mentale⁷, conceptuelle plutôt que discursive, telle qu'elle a été préalablement conceptualisée. Elle est ensuite réactivée dans un scénario thématisé, comme dans la sémantique des cadres (Fillmore, 1976, 1982).

Meaning is not objectively given, but constructed, even for expressions pertaining to objective reality. We therefore cannot account for meaning by describing objective reality, but only by describing the cognitive routines that constitute a person's understanding of it. The subject matter of semantic analysis is human conceptualization and the structures of concern are those that a person imposes on his mental experience through active cognitive processing. (Langacker, 1987a, p. 194).

5. Nous utilisons ici *dénoter* au sens le plus commun. La GC est un modèle non objectiviste et mentaliste. Un signe ou un ensemble de signes ne peuvent donc pas dénoter une ou plusieurs entités du monde, ni même participer de quelque processus de connotation que ce soit. Le sens en GC comprend et indifférencie traits pragmatiques et sémantiques ; ceux-ci sont exclusivement le fait de conceptualisations mentales, c'est-à-dire d'appréhensions ou de représentations du monde, complexes, partiellement scellées et routinières.

6. On retrouve alors dans la GC une forme de détermination fixiste des classes à partir de la *valeur* ou *nature* immuable du signe, par ailleurs une caractéristique des grammaires philosophiques européennes (Aristote, Denys le Thrace, Appolonius Dyscole). Cela rompt clairement avec la tradition distributionnaliste américaine qui, depuis Bloomfield, établit des classes de mot par substitution (*fonctionnement syntaxique*). La GC, en cela, accentue son statut d'isolat outre-Atlantique.

7. En (2.5.) nous avons résumé une alternative (développée en d'autres contextes) aux modèles mentalistes et représentationalistes, à partir des postulats plus radicaux de l'énaction.

L'entité que dénote le nom correspond à une région, à un espace cognitif (un *domaine*) que le conceptualisateur lie à d'autres, au moyen d'unités symboliques ouvertes (les verbes, en discours, assurent prototypiquement cette fonction), celles-ci étant inévitablement corrélées à des concepts relationnels. Typiquement, le nom profile⁸ une région délimitée (ou bornée), le verbe une relation atemporelle qui assure l'interconnexion de plusieurs substantifs (le sujet et l'objet principalement). C'est ensuite par extension, par éloignement du prototype nominal que sont expliquées les occurrences graduellement périphériques⁹. La délimitation spatiale du nom prototypique opère à plusieurs niveaux. *Circle*, *point*, *line*, désignent des régions délimitées dans un espace bidimensionnel, *spot*, *dot*, *stripe*, des zones visuelles circonscrites, *moment*, *instant* et *period*, des « régions » temporelles bornées (Langacker, 1987a, p. 190). Les concepts que flèchent les substantifs plus complexes sont le fruit d'associations de domaines élémentaires. *Beep* est, par exemple, doublement délimité, en termes de durée et de hauteur du signal sonore. *Blip* reçoit aussi une double délimitation, comme *beep*, à la différence que la restriction durative diffère : *blip* est plus long ou plus tenu que *beep*. Le sens lexical tel qu'il est entendu habituellement ne correspond donc pas au sens intrinsèque du signe. Le couplage postulé entre la structure conceptuelle et les unités symboliques relativise, dans un sens, « l'acquis » structuraliste de la langue en tant qu'elle existe et signifie en elle-même¹⁰. Car dans la GC, elle ne peut être appréhendée qu'au

8. Chez Langacker, l'opération de profilage consiste en la sélection et le repérage d'une unité au sein d'un réseau de domaines cognitifs. Toute prédication est ainsi rapportée à l'imposition d'un profil sur une base (figure sur fond, repéré sur repère) : *tip* n'est compréhensible que relativement « au reste » de l'objet conceptualisé (*the tip of an elongated object*).

9. On peut d'ores et déjà se poser la question du support contextuel contre lequel vient se poser la typicalité d'un nom : le prototype nominal n'est pas partagé par toutes les communautés de linguistes.

10. On pourra croire que l'on veut attribuer au structuralisme (s'il constitue un mouvement unifié) le préjugé du rapport de l'objet langue à l'objet sémantique, voire de leur superposition. Force est pourtant de constater que les études épistémologiques les plus récentes, décomposant plus encore les écrits de Saussure, les rapprochent et les confondent : « le phénomène sémantique est tout entier contenu dans les entités de la langue [...] » (Bouquet, 1997, p. 296). Bien que Saussure se refusa bien à individuer le fait psychologique en le séparant du sens, et que ses écrits ne constituent pas l'intégralité du structuralisme, l'on associe ce postulat à l'ensemble du courant structuraliste. Par ailleurs, reconnaître une interaction nécessaire entre les objets psychologique et sémantique n'implique pas que les deux entités soient fusionnées en fait ou en droit. Pour être saisie et analysée, la pensée chez Saussure – nébuleuse ou masse amorphe – doit subir l'épreuve de la langue,

travers des conceptualisations qui la motivent. Les parties du discours sont elles aussi déterminées en fonction de cette matière conceptuelle appelant à être systématisée dans la langue, ce qui permet à Langacker de s'écarter des positions objectivistes standard. Néanmoins, du point de vue strict de la caractérisation des catégories grammaticales, cette subtilité théorique, ou ce « déplacement » du sens, ne semble pas opératoire.

3.1.3. UN DÉPLACEMENT ÉCLAIRANT ?

D'abord, repousser la genèse du sens dans les représentations mentales n'explique ni l'attribution des classes de mot origines, ni les phénomènes de décatégorisation. Les extensions sémantiques du signe NOM que Langacker reconnaît et classe en sous-types, manifestent une large diversité (par exemple *bounded*, *unbounded*, *mass noun*). Rien n'est cependant dit de ce qui détermine le l'appariement entre la structure conceptuelle et les parties du discours, de ce qui fait que *talk*, par exemple, puisse être verbal (donc relationnel mentalement) ou nominal (c'est-à-dire conceptuellement spatialisé). L'antécédence de la structure conceptuelle sur la langue est en somme circulaire¹¹. Il cantonne le linguiste à l'observation de faits linguistiques, qu'il lie par inférence à un ensemble de conceptualisations, mais qui le renvoie aux mêmes problématiques, déplacées du domaine langagier au domaine conceptuel.

Corollairement, qu'il s'agisse de la structure conceptuelle ou du sens linguistique, les classes de mot sont déterminées en fonction de principes « sémantiques » (le sens de Noun est [THING]). Dès lors, du point de vue de l'analyse linguistique, il semble contestable qu'il y ait une réelle pertinence à établir des classes en fonction d'abstractions conceptuelles telles que *thing* ou *relation*, plutôt qu'en fonction de valeurs sémantiques minimales (par exemple le genre pour les classes d'animés) à partir d'observations dans le discours (les morphèmes flexionnels qui leur correspondent), voire en fonction de catégories logiques comme dans la sémantique générative et la grammaire catégoriale où les *termes* et les *prédicats* ont une double réalisa-

principe ou concept que l'on impute plus aisément à Benveniste (« Ce contenu doit passer par la langue et en emprunter les cadres » Benveniste, 1966, p. 64).

11. *Grammar and conceptualization*, titre de l'avant-dernier ouvrage de Langacker (Langacker, 1999) résume la position cognitive : le langage reflète l'expérience conceptuelle du locuteur. Cependant, l'antécédence de la structure conceptuelle sur le langage pose le difficile problème de la représentation (cf. 2.5.).

tion : linguistique d'une part (Ling. = N. expression nominale ; V. expression verbale) et logique d'autre part (Log. = N. arguments ; V. prédicats). Seule varie la nature supposée de l'origine du nominal ou du verbal. La GC propose une lecture prototypique des invariants de sens et non des principes articulés pour l'analyse linguistique. Ainsi, les occurrences de l'unité N. [THING] restent des noms sur toute l'échelle des substantifs parce qu'ils partagent des propriétés locales non exclusives (cf. 3.2.1.). Or, il ne s'agit pas là de l'explication, mais de la description de l'organisation d'une classe.

Enfin, accepter que des unités symboliques ne soient pas instanciées (le signe V. [PROCESS] par exemple) implique que des signes défectifs, c'est-à-dire sans réalisation phonologique, soient intégrées le constructique. Ceci va nécessairement à l'encontre du postulat fondateur des grammaires de construction selon lequel toute unité symbolique consiste immuablement en un couplage F/S¹². On soulignera alors le paradoxe du *content requirement*.

Cognitive Grammar is so defined that it completely rules out arbitrary formal devices. More precisely, I adopt the *content requirement* [...], hence no descriptive constructs are permitted that lack both phonological and semantic content. (Langacker, 1987a, p. 53-54).

Selon ce principe, les structures explétives ne peuvent pas constituer des unités à part entière puisqu'un signe doit être minimalement signifiant (ladite « exigence de contenu »). Langacker reconnaît pourtant qu'une unité symbolique puisse être partiellement défective au sens où elle peut ne pas être réalisée phonétiquement (pôle phonologique) ou sémantiquement (pôle sémantique)¹³. Dès lors, on peut se demander quelle différence il y aurait entre reconnaître une unité symbolique défective (possiblement formelle, sans pôle sémantique) et postuler une structure explétive (*mindless*) support à des lexèmes qui, eux, sont signifiants. Dans les faits (et contrairement à sa propre articulation théorique), Langacker souscrit au rôle signifiant des cadres prédicatifs dans les énoncés complexes ; ce qui poussera

12. Nous lisons dans cette inconsistance ponctuelle le refus d'être rapproché du programme minimaliste Chomskyen, bête noire du cognitivisme non computationnel, dont le modèle reconnaît des catégories explétives (Chomsky, 1995, Radford, 1997b, 2004 ; Borer, 2005). En postulant une langue linéaire ou « mono-strate » (non transformationnelle), Langacker s'oblige à mêler, dans la langue, des unités abstraites non instanciées (par ex. Noun[thing]) et les instanciations de ces abstractions (*ball*, *table*, *spleen* etc.). Il va sans dire que cette « mixité des statuts » est hautement problématique.

13. Les parties du discours sont elles-mêmes des constructions/signes, alors qu'elles ne sont manifestes que dans leur réalisation dans le discours : N. [THING] / Tree [TREE].

Goldberg à parler de *sens* (Goldberg, 1992, 1995) ou de *fonctions* (Goldberg, 2006) des structures argumentales. Il avance que les constructions oblique et bi-transitive s'opposent sémantiquement¹⁴ (Langacker, 1987a, p. 39) et propose une analyse contrastive entre *I sent Susan a letter* et *I sent a letter to Susan* en termes de perspectivisation, comme le font, par ailleurs, les énonciativistes en abordant les notions de visée et de causalité (Girard-Gilet in Lebaud *et al* 2006, p. 201 i.a.). L'opération de visée permise par la préposition *to* participe du profil général de la construction et implique que l'oblique profile le trajet parcouru par la lettre (*the path traversed by the letter with Susan as a goal*), quand la bi-transitive insiste sur le résultat (*Susan possesses the letter*) ici manifesté par la juxtaposition des morphèmes *Susan* et *letter* dans la chaîne parlée. Ainsi peut-on aussi opposer l'actif et le passif (Langacker, 1982) ou les datives et les possessives (Tuggy, 1980). Les deux énoncés présentent un même événement sous la coupe de deux « prismes » constructionnels. Ces nuances sémantiques sont chaque fois attribuées aux images conceptuelles auxquelles les signes schématiques (les constructions) renvoient. Or, de la même manière que l'unité (le signe défectif) N. [THING] ne peut être partie intégrante du discours, les signes schématiques comme l'oblique et la bi-transitive ne peuvent « être » sans leursinstanciations, ce qui revient à indifférencier la langue et le discours sur le plan de la nature du signe. L'oblique comme la bi-transitive sont constituées des atomes que sont les parties du discours en GC et répondent aux schémas *bi-trans*.NP1 VP NP2 NP3 et *obl*.NP1 VP NP2 *to* NP3¹⁵.

14. Cette opposition bien connue, mainte fois commentée, fait désormais l'objet d'un corrélat neurolinguistique (discutable). Le département de psychologie de l'université de Princeton se prête à diverses expériences de lecture observée par résonance magnétique (IRM). Les sujets doivent lire de multiples occurrences des deux types de constructions et l'on observe que des zones différentes sont activées – ces résultats suggèrent que le sens constructionnel pourrait être corrélé à des vecteurs cognitifs « source ». Nous verrons plus loin qu'un tel positionnement est indiscutablement contraire aux postulats de l'énaction, et renforce paradoxalement les liens théoriques entre grammaires constructionnelles et cognitivismes classiques.

15. On remarquera deux choses : (1) l'oblique est partiellement réalisée (*to*), (2) la numération des groupes nominaux se fait irrespectivement des rôles actantiels. Ces deux simples faits ont eux aussi des conséquences lourdes pour l'architecture langagière – (1) comment considérer les signes complexes partiellement phraséologiques qui impliquent la « présence » d'unités abstraites à instancier et d'unités préalablement instanciées (*to*) ? (2) Comment interpréter l'absence de lien entre l'ordonnancement des groupes nominaux dans la représentation de la construction et les rôles thématiques supposés par le verbe ou par la construction (Agent, thème/patient etc.) ?

On observe là le paradoxe que la détermination des parties du discours fait resurgir : la gradualité totale des unités symboliques permet que toutes ne partagent pas les mêmes traits distinctifs, voire qu'elles ne partagent aucun trait commun, alors que la nature invariable du signe entend définir ces unités symboliques sur un continuum *borné* (lexico-grammatical). L'ouverture permise par le système de catégorisation prototypique, qui sous-tend en LC l'organisation du constructique, n'est pas compatible avec le choix de la langue en tant qu'objet d'étude linguistique. Si la langue était structurée par ce principe (non linguistique) d'organisation des connaissances, elle ne pourrait pas être hiérarchisée (relations d'héritage) et bornée (continuum lexique – grammaire) comme le postulent la GC et toute la LC. Une des principales raisons de cette impropriété réside dans l'application à la langue de principes issus de l'étude de la catégorisation en psychologie. Les méthodes et les protocoles, comme les objets de l'analyse (classes lexicales et polysémie des lexèmes contre catégorisation perceptive d'objets dits concrets ou naturels), n'y sont pourtant pas égaux en sorte qu'il n'est pas surprenant que la théorie du prototype s'avère inefficace à traiter les objets de la linguistique.

3.2. CATÉGORISATION DES OBJETS DE LA PERCEPTION

Bien que la sémantique du prototype ait le « vent en poupe »¹⁶, tout ne peut être expliqué en termes d'extensions catégorielles : il est des évidences, comme les classes dynamiquement constituées, que les modèles prototypique standard et étendu ne peuvent expliquer. Leur objectif (cf. infra) est chaque fois de rendre compte de la multiplicité des acceptions catégorisées et fixées dans l'usage (les sens du mot), plutôt que de montrer en quoi ces acceptions peuvent faire l'objet, non seulement d'une appartenance pluri-catégorielle (cela, la sémantique étendue du prototype le montre parfois), mais en quoi les acceptions d'un même signifiant sont contextuellement dépendantes et possèdent chacune leur histoire constitutive¹⁷. Rosh

16. Kleiber, 1990, p. 9

17. *Water* sera létal ou vital selon que l'item est considéré devant une source non potable ou face à une gourde dans un désert. L'évidence d'un tel jugement, révélant un flou référentiel autour de ce qu'il est entendu par catégorie, prototype, ou typicalité, nous suggère l'impossibilité même de cette question – les principes de catégorisation naturelle ou perceptive ne peuvent pas être employés pour rendre compte des extensions catégorielles de la langue, en particulier si l'on considère le langage comme devant recourir à un lexique mental complexe et figé (ce qui n'est pas notre cas), car la spontanéité de la catégorisation serait évidemment biaisée.

elle-même (1999, p. 66), quoique plusieurs années après que son texte fondateur a forgé les outils de la sémantique du prototype, affirme la flexibilité des prototypes et leur extrême relativité contextuelle¹⁸. Tel est aussi le cas dans certains courants français d'obédience cognitive. Ainsi le lexique, pour Rastier, est-il un ensemble de « doxas figés », et la tâche du linguiste la quête des forces qui forment (et déforment) les classes lexicales et les formes sémantiques (Rastier, 2001, p. 157). *Face, figure, visage* dans la classe (ou taxème) des dénominations de visage, connaissent des constantes historiques relatives aux contextes d'emploi (religieux, et populaire en particulier) et dépendantes de traits de valorisation (mélioratifs pour *face* au XII^e siècle par ex.). Comparativement, la LC, dont le modèle langackérien reste le plus abouti, recourt à la sémantique du prototype pour décrire la complexité des catégories (y compris grammaticales), leurs écarts et recoupements, comme pour décrire les nœuds sémantiques et les attributs qui permettent les rattachements des morphèmes lexicaux à une ou plusieurs catégories. Or, dans chaque cas de figure l'objet diffère considérablement, car le rapport de la constitution et de l'organisation interne d'une catégorie à la polysémie lexicale est très incertain¹⁹. Une telle approche ne saurait être épistémologiquement acceptable qu'à considérer, comme il semble que ce soit le cas en LC²⁰, que la catégorisation *lexicale* réponde trait pour trait aux principes de catégorisation *naturelle*. Ces derniers sont l'objet de la psychologie cognitive, que la LC prend pour repère à partir des travaux de Rosh, en dépit de nombreuses insuffisances internes que nous explorerons plus loin²¹.

3.2.1. LE MODÈLE ROSCHÉEN

À partir de quelques articles séminaux, Rosch a rouvert fort utilement le débat de la constitution des catégories partiellement oublié depuis les jeux de langage des recherches philo-

18. "In a default context, tea, coffee or coke might be listed as a typical beverage, but wine is more likely to be selected in the context of a dinner party" (Rosch, 1999, p. 66).

19. C'est pour cette raison que la sémantique du prototype est exclusivement descriptive, (et non explicative) : comme la théorie de la catégorisation des objets concrets, elle se fixe pour objectif la description des classes constituées.

20. Seuls quelques textes le rapportent explicitement. Il ne s'agit jamais de figures de la LC, mais de commentateurs avertis (Dubois, 1991 ; Corrigan, 1989).

21. « La productivité des concepts mis en circulation par Rosh se trouve obérée par un certains nombres d'implicites invérifiables » (Dubois, 1991, p. 12).

sophiques de Wittgenstein. Le constat selon lequel les traditions universitaires faisaient des catégories des entités logiques bornées, quand les individus (sociaux) reconnaissaient des degrés de représentativité entre les membres des catégories, a conduit Rosch à procéder à des expérimentations visant à déterminer les principes de la catégorisation humaine. Aux méthodes « digitales » exclusives, qui définissent rigidement les traits constitutifs, s'opposent désormais les méthodes « analogiques », reconnaissant le caractère graduel de ces traits sur l'axe d'une même catégorie (Rosch et Mervis, 1975, p. 574). Toutefois, contrairement à ce qu'il est communément accepté, c'est relativement à la théorie définitoire de la psychologie, et non à un modèle philosophique général imputé à Aristote, que la théorie du prototype s'est développée (Pacherie, 1993, p. 2). Ainsi, la validation d'un concept était jusque là soumise à des conditions de satisfaction de contenu : pour posséder un concept, il fallait en connaître la définition, c'est-à-dire en posséder une représentation mentale qui satisfait une liste exhaustive de propriétés. Nulle place n'était laissée aux échelles de typicalité (prototypie). Il faut cependant reconnaître, avant de marquer la nécessité d'un prolongement critique, qu'il s'agissait là de l'acquisition d'un concept public, intégré ou non (validé ou pas) au sein des représentations mentales d'un individu, en sorte que la popularité des travaux roschéens est en partie due à un malentendu initial ou à une ignorance épistémologique. Catégories, membres, concepts et représentations, dans leurs entrecroisements et multiplicités d'emploi obscurcissent souvent le propos. Là apparaît d'ailleurs, selon nous, une difficulté récurrente des études catégorielles : la caractérisation des objets d'études qui revêtent des acceptions et par là même des implicites bien différents selon les modèles. Ces variations (ou imprécisions) ont entre autres permis que d'un processus de vérification de traits, « légitime » si l'on distingue le concept public d'un réseau de représentations mentales, on bascule vers une procédure d'appariement consistant à ranger des catégories dans des taxonomies (*cat*, *dog*, *turtle* / *animal*). Si le concept public et le concept roschéen diffèrent, il n'en demeure pas moins que les modalités de leur constitution ont été considérées comme comparables.

Rosch ne reconnaît plus d'équivalence définitoire entre les catégories, puisqu'il est possible d'en sélectionner les meilleurs exemplaires (les prototypes). Cette asymétrie participe directement de l'organisation interne de la catégorie car le prototype sert de repère à la constitution d'un gradient (du plus représentatif au moins représentatif). Pour ce qui concerne les catégories physiologiques comme les couleurs, les formes, les

expressions du visage, les prototypes (mentaux) correspondraient à des stimuli antérieurs à leur conceptualisation : les formes, couleurs et expressions faciales sont des traits saillants « naturels » déterminés hors des sujets. La plupart des prototypes sont toutefois dits postérieurs à leurs homologues naturels et les catégories sont principalement considérées comme des entités psychologiques acquises (au sens de l'apprentissage du sujet confronté aux réalités de son environnement). L'objectif de Rosch n'est pas pour autant d'isoler le principe qui sous-tend les stimuli et la formation des catégories : elle cherche à déterminer le système structural des catégories sémantiques. Pour être compris, les référents du mot n'ont pas besoin de posséder quelque trait commun qu'il soit. Ainsi conclut-elle, par l'appropriation de la notion de ressemblances de famille, à la relation graduée des référents entre eux (ibid.). Comme chez Wittgenstein, une structure catégorielle roschéenne peut donc être caractérisée par un ensemble de membres (avérés) qui ne partagent certains traits définitoires que localement (ab, bc, de, ef etc.). Trois commentaires s'imposent déjà : le choix du mot comme unité d'appui tend à uniformiser et à restreindre la nature des objets et des classes constituées. Le mot est d'abord entendu comme un substantif, ce qui proscriit l'étude, ou même l'existence de catégories d'événements ou de processus (*live, sing, laugh*) par opposition à « l'état » du substantif, ce qui tendrait à révéler la nature figée du concept que l'on cible en réalité. Il est ensuite limité à son acception graphique (*sofa, table, dresser* pour la catégorie *furniture*, ou *car, bus, truck*, pour la catégorie *vehicle*) quand les unités symboliques sont des morphèmes ou des constructions dépassant leur simple graphie (chap. 1). Le mot enfin, que l'on accepte ou non son caractère référentiel, n'est pas son référent et particulièrement dans un contexte mentaliste de type LC, il conviendrait de les différencier (quoique nous soyons là déjà dans l'observation de l'implémentation contestable de ces résultats en LC). Une conséquence importante de ces quelques remarques liminaires est la coupe qu'opèrent les choix méthodologiques sur les objets d'étude. Le mot, et le nom tout particulièrement, flècheront nécessairement des objets physiques ou psychologiques.

L'étude de Rosch s'intéresse en effet massivement à des objets concrets, des objets naturels²², qu'elle répartie selon une

22. En 1978, Rosch met en garde contre le caractère métaphysique du monde (« *a world without a knower* »), mais en 1981, elle s'attache à décrire la catégorisation des objets de ce monde au moyen de ses corrélatifs d'attributs (« *natural objects* »).

triple épaisseur d'abstraction : les niveaux élémentaire, super-ordonné et subordonné. Cet ordonnancement est conditionné par deux principes fondateurs qui déterminent les trois niveaux sur lesquels les catégories sont inscriptibles (Rosch, 1978, p. 29).

Le principe d'économie cognitive est un argument de bon sens, repris par Goldberg à propos du constructivisme. Il consiste en le rapport « économique » du système mental de traitement des informations à la somme d'informations extrinsèques données à percevoir (un argument du moindre effort pour soulager les ressources cognitives). Il s'agit de faciliter la comparaison des objets (les rapporter ou les opposer) à partir de l'anticipation de leurs traits totaux : prédire une appartenance catégorielle au seul moyen d'un trait donné ([+ tyres] pour *car* permet sa catégorisation anticipée²³).

Le principe de réalité (*perceived world structure*) entend reconnaître un haut degré de corrélation entre la structure du monde réel et la structure du monde perçu auquel Rosch dit avoir accès au travers de ses expérimentations. Ces représentations internes constituent un ensemble structuré qui copient le monde et possèdent en conséquence nombre de ses attributs (ou traits) : ce sont les corrélats d'attributs. La cohésion ou l'incohésion des attributs de l'environnement sont alors reportées sur les connaissances du sujet, et parallèlement, sont institués dans la langue (Palmer, 1978).

La combinaison de ces deux principes a une incidence à la fois sur le niveau d'abstraction de la catégorie (dimension verticale) et sur sa structure interne (dimension horizontale). La dimension verticale est déterminée par le degré d'inclusion de la catégorie selon un axe graduel du plus spécifique au plus générique (*collie, mammal, animal, living thing*) et la dimension verticale par la discrétisation de la catégorie à un même degré d'inclusion (*car, chair, wallet, pen etc.*). Les deux principes ont ainsi pour double incidence :

(1) que tous les niveaux de catégorisation ne sont plus utiles ; la largesse (imprécision) ou l'étroitesse (précision) du niveau n'intervient pas sur l'élémentarité de la catégorie.

(2) que la structure des catégories est asymétrique : il existe des prototypes constitués, au sens représentationnel fort, de traits plus représentatifs.

L'enjeu plus précis des expérimentations de Rosch consiste alors à valider le postulat selon lequel les taxonomies (les systèmes par lesquels les catégories sont liées entre elles) sont

23. C'est la raison pour laquelle on parle parfois de théorie probabiliste, plutôt que de théorie du prototype.

composées de catégories d'objets concrets (Rosch *et al.*, 1976). Ces catégories, corrélats psychologiques d'unités cohésives du monde physique sont plus aisément constituées à un degré d'abstraction élémentaire (*basic*) ; les sujets, préférentiellement, discrétisent le monde à ce niveau plus accessible et plus immédiat. Les catégories ordonnées à niveau supérieur sur l'échelle de l'abstraction partagent seulement quelques traits quand les catégories subordonnées sont très redondantes (*kitchen chair* et *living-room chair* partagent presque l'intégralité de leurs attributs). Par leur immédiateté conceptuelle, les objets du niveau « de base » correspondraient aux termes qui correspondent à des référents simples, ceux-là même qui sont intégrés prioritairement au cours de l'acquisition du langage. S'agissant du protocole, les phénomènes de typicalité ont été déterminés à partir des jugements émis par les sujets en fonction : du temps de catégorisation (plus court pour les exemplaires typiques), des erreurs de catégorisation (moins nombreuses pour les exemplaires typiques), de l'ordre d'apprentissage (les premiers exemplaires retenus sont dits plus typiques), de l'ordre de production (les exemplaires cités en premier) et des éléments utilisés comme points de référence (récurrence du choix de certains exemplaires comme points de référence).

De ce projet de description des procédés de catégorisation ressortent un ensemble de points centraux. Les catégories sont des dérivés d'objets concrets du monde (elles les *représentent* plus ou moins fidèlement). Elles constituent des taxonomies, forment des agrégats catégoriels partiels puisqu'elles partagent des attributs : les catégories sont reliées par ces traits communs (ab, bc, de etc.), si bien qu'il est possible de comparer leur degré de similitude sur trois axes d'abstraction plus ou moins médiats. Le niveau élémentaire (ou basique) est l'axe privilégié le long duquel les catégories sont le plus similaires. À un niveau de description commun, les catégories sont radialement représentables selon des variables de typicalité.

3.2.2. QUELQUES PROBLÈMES

À l'encontre de ces traits théoriques centraux peuvent être portées de nombreuses critiques. Toutes ont une incidence médiate sur la légitimation « de bon droit » proposée par la LC et attendu par son engagement empiriste. D'abord, se fixer pour objectif la description du réel (perçu) pose le problème génétique (au sens de l'origine) de la possibilité d'un accès au monde (chap. 2). Si l'on considère valide la thèse des structures corrélationnelles entre le monde et l'individu, l'entreprise de Rosch vise à décrire le savoir. Or, les traits isolés qui permettent de

comparer les catégories entre elles dans les taxonomies sont des traits « constitutifs ». Il faudrait alors que le savoir soit constant, et non labile, ce qui pose de fait une inadéquation du modèle relativement à ses aspirations. Ensuite, cette représentation de l'environnement et de ses possibles contiguités se fait à partir de relations d'inclusion, qui ne constituent qu'un aspect de l'organisation des connaissances. Markman (1983) et Carbonnel (1978) montrent en effet que les relations de métonymie ou de collection sont plus précoces que les relations d'inclusion (arbre/forêt, soldat/armée), ce qui tend à invalider les résultats de Rosch du point de vue de leur application à l'apprentissage et à l'acquisition des connaissances (chez l'enfant). En anthropologie, Levy-Strauss (1962, p. 85) voulait déjà reconnaître des formes de connaissances non typologiques (c'est-à-dire dénuées de « traits » constitutifs) à partir de contiguités perçues dans l'expérience (serpent/termitière, fourmi rouge/cobra [rouge]), qui plus est non fondées sur des taxonomies biologiques (Dubois, 1991, p. 36). Dubois attribue en effet une large part de l'inefficacité du modèle proposé par Rosch à l'universalité présumée de l'organisation cognitive sur laquelle il repose, ce « biais du projet épistémologique de la culture occidentale à vouloir établir des classes d'objets strictement naturels » (ibid.).

Il faut aussi prendre en compte un certain nombre de confusions, assez tôt remarquées, qui jettent le discrédit sur ces travaux de la psychologie. Une première confusion concerne les notions d'appartenance catégorielle et de représentativité qui sont ici assimilées. Or, l'appartenance n'est pas une question de degrés. Armstrong et Gleitman (1983) ont montré que la catégorie des nombres impairs était sujette à des effets de typicalité. 3 et 7 sont plus typiques que 61 mais n'en sont pas pour autant plus impairs. De même *ostrich* et *swallow* exhibent des degrés de typicalité différents mais appartiennent à une même classe. Ainsi pouvons-nous conclure à l'asymétrie des phénomènes de typicalité et de la structure du concept.

Nous relevions plus tôt le choix restrictif du mot comme outil de caractérisation. Au delà encore du caractère statique (état, nominalité) des objets, les résultats obtenus à partir des catégories d'espèces naturelles ont été étendus aux artefacts sans plus de rigueur explicative. Or, par la corrélation entre les traits du concept et les attributs du monde, ce qui caractérise un concept d'objet naturel consiste en un ensemble de propriétés perceptives. On est alors bien loin des traits fonctionnels des artefacts jugés plus importants ou plus typiques que des traits perceptifs « définitoires » (*chair* posséderait un trait fonctionnel [to have a seat], et non définitionnel [four feet]).

À l'inverse, Rosch relève des taxonomies floues au sein même des espèces naturelles à partir des multiples hésitations des sujets (*fruit/legume* [tomato]). Or, ces catégories dépendent de pratiques humaines et sont en cela éminemment contextuelles, ce que les hésitations révèlent certainement. La frontière « floue » séparant les deux catégories est donc fictive, elle marque l'incapacité du sujet à classer une notion hors de son contexte d'emploi. La création d'un flou central dans un domaine topologique est une solution de repli sans égards pour la multiplicité des concepts humains.

3.2.3. UN MODÈLE SCOLASTIQUE ?

Toutes ces critiques internes sont en somme rapportables au simple fait de caractériser les catégories par des traits définitoires, comme dans les méthodes « digitales » ou fixistes contre lesquelles Rosch veut pourtant ériger son modèle. Conséquemment, l'appartenance catégorielle est validée par le degré de similitude avec le prototype (un exemplaire constitué des meilleurs attributs) alors que rien n'est dit de la labilité (contextuelle) de ces attributs et de leur possible nature non constitutive (ces attributs ne sont pas des « propriétés constitutives »). Enfin, leur pertinence et leur sélection restent inexplicables. De quels critères dépendent les traits « saillants » ? Murphy et Medin (1985) font de la comparaison un argument de poids contre la théorie du prototype. *Plum* et *lawnmower* partagent un ensemble de traits : l'une et l'autre peuvent être déplacées, ne voient pas, ne sont pas capables de sentiments, etc. La similitude entre deux catégories peut s'avérer arbitrairement grande ou petite. Sauf à pouvoir donner des propriétés objectives (ce qui est impossible), la théorie roschéenne de la catégorisation est erronée. Il est d'ailleurs surprenant de voir dans la littérature l'opposition systématique entre Aristote et Rosch, car ce qui limite la validité de la théorie du prototype est son recours à des conditions de contenu tout comme dans la théorie scolastique. La comparaison est également instructive et révélatrice lorsque l'on considère les plans (ou les niveaux d'abstractions) des deux théories. Sur le plan vertical où sont généralement représentés les trois niveaux roschéens, le niveau élémentaire correspond à l'espèce et le niveau surordonné au genre des prédicaments d'Aristote (2nd analytiques, 90b). Ces prédicaments sont les différentes manières dont les catégories peuvent être les prédicats d'un sujet. Porphyre en distingue cinq (le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident) quand Rosch les scinde en deux groupes, le genre et l'espèce qui situent les objets dans les catégories et la différence qui

définit les objets à l'intérieur des espèces. Elle ne traite donc ni du propre, ni de l'accident, ce qui la pousse à indifférencier la variété des catégories (ou des types catégoriels) et à recourir à des conditions nécessaires et suffisantes. On ne peut pas, dans ce système, différencier par exemple, les sous-types de feuilles, ni les sous-types de branches. Cela n'est pas nécessaire parce que les éléments du niveau de base, c'est-à-dire de l'espèce, sont donnés et saisis intuitivement à un degré d'abstraction qui les discrimine. La perception est alors passive, comme le suggérait déjà Thomas d'Aquin dans *De veritate* en distinguant le *discursus* de l'*apprehensio simplex*, les articulations de la deuxième opération de l'esprit²⁴. D'autres ont remarqué ces insuffisances. Rastier (1991, p. 278) dit de la théorie roschéenne qu'elle est « une variante appauvrie de la conception aristotélécienne », quand Pacherie (*in* Dubois, 1991) parle ironiquement de « ressemblances de famille » entre Rosch et Aristote en soulignant les simplifications faites par Rosch en abordant la position définitoire scolastique.

3.2.4. PROTOTYPES PSYCHOLOGIQUES ET SCIENCES COGNITIVES

Plusieurs études parallèles en psychologie du développement, neuro-psychologie et ethnologie, tendent aussi à souligner les insuffisances mentionnées plus haut et en particulier l'hétérogénéité des facteurs entrant en compte dans les processus de formation des catégories.

Keil *et al* (1986) montrent que les enfants sont, très tôt, capables de distinguer les espèces naturelles (*trees, fruits, fish, birds*) des objets artificiels, ou « artefacts » (*tools, clothes, furniture, vehicles*). Ils attribuent des propriétés constantes aux seules espèces naturelles quand les traits des artefacts varient systématiquement : une cafetière qui fait office de mangeoire à oiseaux ne possède plus les traits de la cafetière dès lors qu'est opéré le changement de fonction.

Hart *et al* (1985) suggèrent que certaines lésions cérébrales donnent lieu à des variables d'inclusion et d'exclusion, cela voulant indiquer la localisation d'un champ gnostique, une « aire de la connaissance ». Sans aller jusque-là, on pourra

24. L'appréhension simple désigne, chez l'Aquinate, les connaissances qui ne sont pas discursives. Sont « simples » : l'appréhension des sens externes, de l'imagination et de l'intelligence qui se saisit d'un objet de façon intuitive : « Sed dicendum, quod magis universalialia secundum simplicem apprehensionem sunt primo nota, nam primo in intellectu cadit ens, ut Avicenna dicitur prius in anima cadit animal quam homo [...] » (*In* Garceau, 1968, p. 131).

reconnaître l'intérêt de cette étude qui repose principalement sur la possibilité envisagée d'un système de reconnaissance (visuelle et verbale) différencié pour les espèces vivantes et les artefacts. Impossible alors d'étendre les principes catégoriels de l'un à ceux de l'autre.

Atran (1990), enfin, dresse le bilan de résultats en ethnologie tendant à montrer qu'au delà de la diversité des cultures (Zafimaniri de Madagascar et Hanunoo des Philippines) les catégories d'espèces naturelles sont comparables, quoique non strictement similaires. Ainsi faudrait-il marquer une distinction entre les espèces naturelles qui donnent lieu à des constantes (relatives) de catégorisation et les artefacts, changeant du tout au tout. Les principes établis par Rosch à partir des catégories « perceptives », constituées et observées dans leur rapport à des objets concrets relevant d'espèces naturelles, ne peuvent pas être étendus à l'ensemble des catégories. La question du langage (en tant qu'ensemble d'opérations révélées au travers des langues) ou des langues (en tant qu'ensemble de signes abstraits de l'usage) devient alors on ne peut plus problématique. Selon que l'on considère l'un ou l'autre l'objet de la linguistique, les principes de catégorisation naturelle (déjà peu valides) touchent des domaines différents ; individuel et cognitif d'une part, puis collectif et culturel d'autre part. Même à considérer l'incidence de l'individuel sur le collectif, l'étude du sens ne peut pas être réduite au système d'organisation des connaissances des locuteurs. La sémantique (en tant que discipline) ne peut pas consister en la seule étude du lexique mental du sujet cognitif, or le constructique correspond à un ensemble de signes ordonnés qui implique que l'acte de langage consiste en un partage (et non en une construction spontanée) de connaissances fondées par des expériences quotidiennes. Elles sont de plus identiques dans les représentations mentales de tous les individus²⁵ et ce au mépris des relativismes culturels. Une des raisons que nous invoquons pour expliquer le centralisme de la LC sur les structures cognitives des sujets est l'appropriation non critique des principes probabilistes de Rosch pour rendre compte des structures sémantiques. Le fait d'inscrire le linguistique (et la linguistique) dans les sciences cognitives en tant qu'il jouerait le rôle de fenêtre ouverte sur la cognition est un parti-pris théorique, mais ouvrir une fenêtre sur la cognition n'implique ni la bijectivité, ni l'indépendance des structures conceptuelles et sémantiques. En d'autres

25. Ce sont, par exemple, les scènes pertinentes pour le savoir humain (*humanly relevant scenes*) qui expliqueraient le sens causal des signes de type « proposition ».

termes, le signe (et plus largement, le système symbolique) est-il le fait des seuls sujets cognitifs ou peut-il être distribué²⁶ ? Loin de ces interrogations, la LC a étendu aux sens des mots les principes de la catégorisation naturelle comme Rosch avait étendu les principes des catégories naturelles aux catégories artificielles.

3.2.5. LES AUTRES THÉORIES DU CONCEPT

La catégorisation est essentielle à toute l'architecture des GC qui vise, au travers elle, la détermination empirique du concept pour appréhender la part sémantique du langage. Pourtant, prendre pour épicerie les méthodes « avérées » de la catégorisation implique que l'on puisse les déterminer. Or, force est de constater que les méthodes roschéennes sont discutables. En outre, par son attachement au prototype, la LC s'efforce de rendre compte de la structure des concepts (ou de leur formation) mais ne montre pas en quoi cette structuration est pertinente pour l'analyse linguistique. Bien sûr, il n'y a pas lieu de différencier concepts et sens ou de parler de la nature de leur rapport (puisque'ils sont dits isomorphes) mais rien n'est dit du rôle de l'activité langagière dans la création de ces repères conceptuels « partagés » (selon un processus tout aussi tu). La psychologie et la linguistique n'ont plus ici distingué leurs objets, partant d'un constat identique (l'insuffisance du modèle scolastique) bien qu'elles aient reproché à Aristote des aspects différents de sa théorie du concept. La psychologie (Rosch, 1978, p. 29) refusait qu'elle laissât aux facteurs socio-historiques une possibilité explicative (les catégories, quelles qu'elles soient, sont le fruit de principes humains : la lecture de l'individu sur le monde) quand la linguistique (Lakoff, 1987, p. 6) reprochait à Aristote son objectivisme (les choses qui « existent » dans le monde hors des phénomènes de perception). On s'étonnera, compte tenu l'importance de la catégorisation, que la LC ait décrié le modèle catégoriel classique pour les raisons inverses de celles invoquées par Rosch (arbitrarité catégorielle et non objectivisme) tout en l'intégrant en tant que théorie

26. L'approche distribuée du langage (*distributed language group*) considère que la langue est un système symbolique dépendant de postures communicatives qui détermineraient les interactions humaines (la langue n'existerait pas en elle-même). Cette approche reprend une part non négligeable des théories de la cognition distribuée : le savoir n'est plus confinée aux individus ; la mémoire et le savoir, dont les connaissances techniques et les outils, sont placées, c'est-à-dire distribuées, dans « l'environnement » au travers des communautés (sociales) en particulier.

fondatrice. Lakoff, toutefois, aura voulu marquer son originalité et se distancer de Rosch, non par le rejet de la notion de prototype (l'empirisme des études psychologique servent l'engagement cognitif de la LC) mais par l'élaboration des modèles cognitifs idéalisés. Pour une raison différente des critiques que nous avons mentionnées plus haut (et qui leur est d'ailleurs conséquente), Lakoff propose une théorie transformationnelle des représentations mentales dans une veine comparable au mentalisme chomskyen. Les effets de typicalité, on l'a vu, consistent en la reconnaissance empirique, c'est-à-dire « constatée » par Rosch à partir des intuitions des sujets interrogés, de meilleurs exemplaires au sein des catégories. Cette évidence empirique à la fois fâcheuse et incontestable doit être contournée : c'est la raison pour laquelle Lakoff recourt à des modèles cognitifs stabilisés (mentaux) dont les effets de typicalité ne sont que la surface ou les symptômes (réalisation linguistique). Les résultats de Rosch sont préservés, mais ils ne seraient que la manifestation d'agrégats ou de conjonctions de cadres (*frames*) internalisés, c'est-à-dire des théories mentales articulées ou des connaissances idéalisées à propos de l'état ou du fonctionnement du monde. On retrouvera l'ensemble des traits de l'approche lakoffienne de la catégorisation dans la *theory theory* (Carey, 1985 ; Murphy et Medin, 1985 ; Gopnik et Meltzoff, 1997) sans qu'il ne soit, par ailleurs, cité en retour. Quoiqu'il en soit, on peut imputer une large part des critiques émises à la théorie du prototype au cumul ponctuel de traits contradictoires extraits de différents modèles idéalisés. L'exemple classique, parangon de la théorie scolastique, peut ainsi être traité sans que l'on ait à recourir aux traits définitoires, ni aux effets de typicalité (dont on ne peut dire plus que leur incohérence avec les choses du monde). *Bachelor* est ainsi dit être relié à un ICM (*idealized cognitive model*) qui inclut des informations larges, culturellement stabilisées et possiblement mêlées : une société monogame, le mariage et ses institutions, l'âge standard des époux etc. Dans ce cadre idéalisé, il est normal que l'occurrence *pope* paraisse être un mauvais exemple, car il est aussi lié à l'ICM qui rend compte des hiérarchies et des lois au sein de l'Église Catholique et à l'intérieur duquel il est « typique » de ne pas se marier.

Les effets de typicalité peuvent toutefois, à l'inverse, être le fruit d'agrégats plus complexes à partir, cette fois, de traits convergents. Ainsi, *mother* peut renvoyer à plusieurs de ces modèles ou ensembles culturels qui composent les classes et sous-classes mentales de référence en fonction desquelles les catégories sont constituées (*birth model*, *genetic model*, *nurturance model*, *marital model*, *genalogical model*). Selon que le

sujet insiste sur les traits idéaux des différents modèles, il se réfère à une sous-classe au travers de laquelle il accède aux autres. Les effets de typicalité viennent alors du fait de la sélection d'un sous-modèle en tant que meilleur modèle ; un modèle plus prompt à s'insérer dans le contexte. L'ICM contre lequel est repéré *mother* est donc multiple et les scènes mentales figées qui le sous-tendent sont inégalement convoquées. Le sujet cognitif fait appel au modèle natal dans lequel la mère est celle qui donne naissance face à des contextes de type « adoption » (*I don't know who my real mother is*), au modèle génétique lorsqu'il est question de la naissance hors de l'affect (*My real mother died when I was an embryo*) et ainsi de suite pour chaque sous-catégorie. La sélection d'une sous-classe (*birth, genetic, marital* etc.) entraîne l'organisation de toute la classe (*mother*), en fonction du meilleur exemplaire, choisi suivant le contexte et soumis pour validation ou invalidation aux propriétés d'un ICM plus ou moins complexe. À l'inverse de la théorie du prototype standard, on n'exclut plus un objet d'une catégorie en fonction des traits de cet objet, on le rapporte aux conditions idéalisées des cadres ou des espaces mentaux.

Les effets de typicalité sont aussi expliqués en termes de métonymie ; un exemplaire peut incarner la catégorie entière (*Downing street refused comment, I am parked out the back*) au détriment des normes ou des attentes véridi-conditionnelles. Les autres membres de la catégorie sont alors, de fait, relégués au rang de mauvais exemplaires. Ces exemplaires métonymiques peuvent être sociaux, idéaux, parangoniques etc., puisque le choix d'isoler, d'individualiser un membre pour représenter un ensemble revient au seul sujet qui compose en fonction de ses modèles mentaux. En somme, si les ICM permettent de préserver les observations de Rosch tout en étant une théorie adéquate de la représentation des connaissances, c'est avant tout parce qu'elle ne diffère qu'en un seul trait de la théorie du prototype : la relégation des effets de typicalité au sujet cognitif, autrement dit la caractérisation non plus absolue des objets (au sens large) mais contre des scripts cognitifs plus ou moins culturellement partagés. À cette seule exception, l'ensemble de nos critiques garde sa pertinence et se retrouve disséminé dans l'application sémantique de ces théories catégorielles.

En dépit de cette relecture de l'esprit en tant qu'interface d'activation de représentations mentales, on s'étonnera que la LC ne se soit pas intéressée à d'autres modèles catégoriels et, à l'inverse, qu'elle n'ait pas séduit les psychologues ou anthropologues attachés aux mêmes problématiques. Comme elle l'a fait à l'encontre de la grammaire générative (dont elle voulait

se séparer depuis la sémantique générative), la LC semble s'être concentrée sur un point de comparaison exclusif, entretenant un rapport contradictoire avec les principes catégoriels qu'elle voulait critiquer. Il est par ailleurs assez communément admis hors de la linguistique (Laurence et Margolis, 1999) que la famille des théories catégorielles s'étend à cinq, chacune de ces théories étant différenciée en fonction du rapport qu'elles permettent entre les membres d'une catégorie de concepts (structure définitoire, structure probabiliste, structure théorique, sans structure, structure plurielle). De plus, si toutes partent du constat négatif de l'impropriété de la structure définitoire classique, toutes ont aussi reconnu les insuffisances du modèle prototypique roschéen que la LC entretient au risque d'habilitations périlleuses. Aux traditionnelles méthodes scolastique et probabiliste (classique et prototypique) se sont par exemple superposées, l'atomisme (Fodor, 1998 ; Millikan, 2000) et le pluralisme conceptuel (Laurence et Margolis, 1999) qui apportent des solutions différentes aux problèmes généraux de la représentation des connaissances.

3.3. CATÉGORISATION DES OBJETS SÉMANTIQUES

La LC persiste à considérer avérés les résultats de l'analyse roschéenne de la catégorisation humaine quoiqu'elle soit confrontée aux difficultés de la typicalité des exemplaires. La LC propose cependant un contournement élégant de ces difficultés par la relativité mesurée de ses effets qu'elle attribue à divers mécanismes d'articulation entre les scènes mentales figées dont dispose le sujet et ses capacités de ciblage et de comparaison qu'il convoque en situation. Toutefois, mise à part la nature du lien entre les membres, les propriétés du modèle prototypique restent valables, tout comme les insuffisances identifiées en 3.2.2. En premier lieu, il nous semble que les principes identifiés au cours de la description des catégories perceptives sont inadéquats à rendre compte des catégories artificielles et plus encore des catégories sémantiques.

3.3.1. UN ACCOMMODAT LINGUISTIQUE

Il ne va pas donc pas de soi que les étapes successives observées dans la constitution perceptive des catégories soient aptes à décrire des extensions grammaticales et ce que chacune constitue une catégorie ou non. Cette iniquité repose en partie tout au moins dans la définition même du vocable. Est-il bien certain que les disciplines linguistique et psychologique, même

connexes, aient abordé le même objet ? Comme mentionné *supra*, les catégories sont des représentations d'objets naturels qui obéissent à des règles de hiérarchisation et de taxinomie (dimensions verticale et horizontale) et non des items lexicaux dont on voudra déterminer la multiplicité des sens.

D'abord, les niveaux d'abstraction et les degrés de l'analyse sémantique ne sont pas congruents. Dans la langue, les termes communs sont tout aussi sujets aux variations que les hyperonymes et les hyponymes : *food*, *cake* et *carrot cheese cake* ne sont-ils pas tous trois de bons candidats à l'observation de leurs variables de sens (extension par analogie, sens « figurés », etc.) ? Le degré de complexité n'entame pas l'intégrité des objets (sémantiques). La restriction de Rosch au niveau de base limiterait donc l'étude sémantique à des réseaux de sens issus de termes communs, discriminés par les sujets sur la base de leur immédiateté. Toutefois, si l'on passe outre cette restriction, on se sépare de fait d'une caution empirique : la LC réasserte pourtant son attachement à cette condition empirique au travers de son engagement cognitif (cf. 3.3.3.).

À ce niveau élémentaire (ou « de base »), qui est un niveau d'abstraction méthodologique et non une sous-classe lexicale, s'équilibrent les principes de réalité et d'économie cognitive. Nous avons longuement commenté le premier et voulons ici plus encore souligner l'inanité du second (économie cognitive). La phonétique historique a rejeté les lois du moindre effort, reconnaissant la précellence de l'*intelligibilité* dans les processus d'évolution du latin vers le français (coupe diachronique), comme à l'intérieur même des langues contemporaines (coupe synchronique) (Lüdke, 1986). Certes, il est possible d'identifier un patron récurrent qui voudrait incarner cette loi : le morphème « aujourd'hui », gallicisé à partir du latin *hodie* a d'abord subi une usure phonétique pour devenir *hui*. Par amplification dite sémantactique, il s'est ensuite étendu à un syntagme nominal (*au jour d'hui*, quatre unités, ou mots graphiques) pour s'agglutiner (*aujourd'hui*) et se trouver à nouveau sujet à la subduction. On peut donc identifier un schéma de type : usure phonétique, amplification sémantactique, fusion et usure de nouveau, ce de façon circulaire. Toutefois, si les lénitions et les pertes de segments initiales sont motivées par une possible loi du moindre effort au niveau phonétique, il n'en est déjà plus rien lors de l'amplification sémantactique, car il s'agit d'une *adjonction* de matière lexicale pour assurer la bonne transmission du message (ou du moins permettre sa co-construction en situation). Le processus est aussi éminemment *créatif*, puisque le principe de fusion s'accompagne d'extensions (repère temporel immédiat, ou ère plus

ou moins localisée²⁷). En somme, il n'est pas lieu de penser que ce processus soit sous-tendu par une « fuite » vers la facilité expressive, sauf à considérer que la créativité et l'adjonction lexicale convoquent des ressources cognitives plus simples. Par ailleurs, comme le souligne Keller (1994, p. 150), l'acte de communication est « une petite expérience sociale », au cours de laquelle les sujets qui interagissent vérifient à mesure l'état de l'interaction dans laquelle ils sont engagés. Chacun y introduit des modifications en fonction des interlocuteurs (*feed-back*). Une langue est constituée pour qu'elle fonctionne en tant que système homoérhétique sans qu'il y ait même de tension entre ses logiques de fonctionnement et de constitution. Par cette inscription sociale, la variation linguistique est motivée par une dynamique d'interprétation et non par une loi du moindre effort. Bien sûr, la thématization permet un accès plus immédiat à l'unité de sens (quoique les contextes qui sont construits et reconstruits appellent un ajustement systématique) mais la dynamique générale du changement linguistique est plus complexe qu'une simple lénition. Par ailleurs, les tests de fréquence à partir des registres de langue montrent que l'économie syntaxique est inopérante : « est-ce que » est très largement préféré à l'inversion sujet/verbe, plus soutenue mais plus économe du point de vue des réalisations linguistiques et des exigences phonatoires qu'elles appellent (Lapaire et Rotgé, 1991).

De plus, si le niveau de base en psychologie connaît, semble-t-il, une vague correspondance linguistique, il correspond plutôt à un choix préférentiel, adaptable en fonction de niveaux d'expertise (Kleiber, 1988, p. 35). Ceci fait écho aux catégories 'ad hoc' de Barsalou (1993) ; elles sont constituées localement et dynamiquement, sont ensuite utilisées comme point de repère dans un contexte spécifique et n'ont de pertinence que relativement à ce contexte (par exemple la catégorie *what to take from one's home during a fire*). Ainsi, le niveau de base, qui ne voudrait comprendre que les prototypes peut inclure des lexèmes centraux de complexité variable (*summers, enceintes de monitoring, U.V.*, etc.) qui appartiendraient à des niveaux d'abstraction différents selon la classification roschéenne. Pour que la théorie de la catégorisation soit opératoire en linguistique, il faudrait que le lexique des langues (ou celui des noms, puisque Rosch ne s'intéresse qu'à lui) soit organisé comme une taxonomie. Cependant, à l'exception ponctuelle du vocabulaire technique (propre à la

27. La locution *au jour d'aujourd'hui* manifeste certainement un effort supplémentaire de précision pour cibler l'une ou l'autre des acceptions, voire le point de départ d'un autre agglutination lexico-grammaticale.

classification linnéenne) et de certaines régions lexicales des sciences naturelles, l'organisation des structures lexicales diffèrent des taxonomies conceptuelles.

Il n'est en somme pas surprenant que la théorie du prototype ne se soit pas risquée à définir les classes lexicales au travers des langues (typologie) d'une part, et au travers de l'histoire d'une langue d'autre part (diachronie), car les phénomènes de catégorisation spontanées qui permettent (en toute partialité) de déterminer les catégories perceptives n'ont aucune emprise analytique sur l'histoire des classes lexicales. L'universalité et l'immédiateté²⁸ des principes prototypes en sont à l'évidence responsables et nous devons ajouter à cela l'incapacité explicative de ces modèles à traiter des occurrences et de leur(s) classe(s) dans une langue donnée, même en synchronie²⁹. Rastier (2000) reconnaît des inégalités qualitatives entre les classes lexicales en distinguant deux types de prototypes panchroniques : les termes à usage générique (valorisation neutre) et les parangons (valorisation positive). Plaçant au premier plan les variations des normes de valorisation³⁰, il montre l'incidence de la mélioration dans la constitution des

28. La catégorisation dynamique ("online") est en effet de faible recours quand il s'agit de modéliser l'histoire des sens et des figements.

29. Pourquoi certains membres ou exemplaires catégoriels sont-ils saillants et deviennent des prototypes ? La question n'est jamais abordée. Lakoff, au détour d'une intuition plus tard fortement critiquée par Kleiber (1990, p. 42), suggère à propos de la méthode de classification en CNS que les entités, qui sont ou ne sont pas des membres d'une catégorie, sont souvent ressenties comme identifiables et classifiables rigidelement selon une *folk theory of categorization* (Lakoff, 1987, p. 5). On pourra douter du caractère explicatif de cette remarque, mais l'on concédera sûrement que, transposée aux prototypes, elle rejoindrait la position de Rastier sur la modularité diachronique des prototypes : valoriser des « entités » les rend prototypiques, et cela s'avère être dépendant des époques et des contextes sociaux. La perception et/ou la mélioration de *professeur* relativement à la catégorie *figure de l'autorité* ou *figure du savoir* serait très probablement discontinue.

30. On pourra trouver surprenant que ces fluctuations de valorisation constituent le critère exclusif de cette étude. Il paraît évident que la centralité d'un exemplaire dépend de sa réception sociale – en cela, cette entreprise est on ne peut plus légitime. Cependant, la critique faite à la LC s'avère réversible : certes, il n'est pas de prototype diachronique dans la littérature cognitive, mais le principe de variation ne le proscrit-il pas ? N'est-il pas rapportable à une étude des couches successives des états de la langue ? Que Berlin et Kay, puis Rosh considère le prototype comme une entité naturelle et achronique est en effet problématique. Mais s'il on sépare prototype naturelle et prototype linguistique à partir de différences méthodologiques tangibles, il nous paraît peu acceptable de souligner une faiblesse épistémologique dans laquelle la LC se garde bien de tomber, même s'il elle ne se pose pas la question.

usages et plus largement celle des normes culturelles sur la langue et les éléments saillants de cette langue. Les résultats de cette étude précise nous apportent pourtant moins que son simple placement préalable dans le lexique (une cible méthodologique explicite). Cet angle d'approche, comme Hjelmslev et Leibnitz auparavant (Hjelmslev, 1971, p. 164 ; 1985, p. 34 ; Leibnitz, *NEEH*, IV), insiste sur le caractère intensif ou extensif, non des entités référées, mais des items lexicaux : soit *homme* et *femme* ; *homme* est extense, il renvoie à la catégorie entière ou à un exemplaire de cette catégorie, *femme* est intense car il est l'autre membre de l'ensemble sans pouvoir représenter cet ensemble. On pourra dire en d'autres termes que *femme* entretient un rapport métonymique avec la catégorie *homme* quand l'exemplaire *homme* lui est isomorphe. *Homme* est ainsi caractérisé par deux acceptions (*homme* vs *animal* ; *homme* vs *femme*). Ainsi est-il possible de constater un état de la langue, le rapport métonymique de deux unités lexicales, sans postuler ce même rapport entre les entités référées (ici hautement problématique).

La théorie du prototype, bastion principal de la LC, a pour principal avantage de poser (au travers de Rosch) la question des inégalités qualitatives au sein des classes lexicales. Cependant, le prototype – sa définition et ses incidences sur l'organisation de la catégorie, sa gradualité – diffère du tout au tout selon les modèles, en sorte qu'il est parfois difficile d'identifier le modèle auquel recourt l'auteur³¹. Aux zones d'ombres théoriques s'ajoutent les blancs explicatifs. Face aux exigences de la diachronie, le prototype s'avère partiel : il ne peut pourtant pas (en langue) être achronique sauf à le considérer immuable et naturel, ce que Rosch postule implicitement des objets concrets. Nous constatons cependant avec Rastier (ibid., p. 162) que « mammoth n'est plus le prototype de gros gibier ». Il faut bien reconnaître que la LC, fidèle aux principes roschéens, ne se pose pas la question de la fixité ou de l'instabilité des prototypes au travers des contextes et des états de la langue. L'une des raisons que nous avons proposées plus tôt, en abordant le rapport postulé des catégories naturelles aux

31. Kleiber remarque très justement qu'il persiste une large confusion terminologique autour des notions de *prototype*, principe dû à la psychologie cognitive et à l'anthropologie, de *stéréotype* – l'acception est alors sémantique et consiste en la continuation des travaux de Putnam – puis celle de *ressemblance de famille* (Kleiber, 1991, p. 9). Nous remarquons aussi que ce vocable Wittgensteinien et les principes qui lui sont associés, parfois équivalent, parfois fondent le modèle psychologique de la prototypie (et non linguistique, comme développé dans ce chapitre), ce de manière très indistincte.

catégories linguistiques, semble ici se confirmer. Si l'on considère comme Rosch initialement que le prototype est naturel, unique et universel³², il n'y a pas lieu de s'interroger sur les fluctuations culturelles ou diachroniques des prototypes. En ne précisant pas quel est son objet (concret « perçu » ou symbolique), la LC importe des implicites avec lesquels elle ne peut pas être en accord³³.

Outre cet ensemble d'inadéquations, et bien que la psychologie cognitive et la LC se recommandent l'une l'autre à partir de buts et d'observations communs, chacune aborde son objet à l'inverse de l'autre. La psychologie aborde le concept au travers du mot, quand la linguistique en décrit les acceptions, et en particulier les classes d'acceptions. À l'émergence (la catégorisation) spontanée d'un concept (onomasiologie) ne correspond pas le signe, son histoire, ses contextes d'emploi, ses registres etc. S'il est déjà contestable qu'un concept identifié en psychologie corresponde à un objet du monde, ou même à un objet mental, conceptualisé de ce monde, que dire d'une unité linguistique ? À un mot ne correspond jamais un signifié et organiser une catégorie des sens du mot permet, en effet, d'outrepasser ce préjugé de la philosophie du langage ; mais il ne s'agit là que d'un choix par défaut qui, de plus, permet la polysémie partielle de ces acceptions de mot quand chacune appartient à des discours ou à des textes (en somme à des contextes) de nature variable (*voiture, automobile, bagnole, caisse, guimbarde, tacos* etc.).

Parce que la LC recourt à l'articulation des connaissances pour lier l'esprit et la langue, il est souvent difficile d'identifier la source réelle des problèmes qu'elle entend résoudre. Avant Saussure, la tradition occidentale avait aussi très systématiquement lié les théories du signe et les théories de la connaissance. Les nominalistes et les empiristes en sont seulement deux exemples. Condillac rapporte la grammaire à l'art de bien penser et les sciences à des langues « bien faites ». Les études

32. Rosch parle de la « structure du monde perçu ». Un exemplaire jugé représentatif d'une catégorie est en conséquence une entité concrète, objective, d'un environnement indépendant du sujet. (Rosch, 1978, p. 28).

33. On pourrait nous reprocher ici de ne pas prendre en compte la tentative de Lakoff (1987) à individualiser les prototypes (relativement au sujet cognitif) ; en cela, il est vrai, les prototypes ne sont plus naturels mais mentaux (en ce qui concerne les artefacts encore plus clairement, car Lakoff reconnaît tout de même l'existence des objets concrets du monde, même s'ils sont déformés par les *sense-data*). En revanche, les traits des scripts, scènes ou espaces mentaux sont figés, idéalisés, et communément partagés ; dès lors, si le sujet peut se désengager, et se servir de ces représentations mentales seulement comme repères cognitifs, il n'en reste pas moins que leur caractère universel revêt des aspects d'ontologie.

ockhamistes s'appuient en particulier sur trois fondements similaires aux positions du réalisme incarné : la distinction entre connaissance intuitive et connaissance abstractive, l'idée générale de langage mental, puis l'idée selon laquelle les concepts sont à la fois des actes intellectuels et des signes (Penaccio, 2005, p. 423). Dans les linguistiques de la cognition, rapportables ici aux courants logique et phénoménologique (grammaire générative et cognitive), la problématique est la même : relier l'un et l'autre des extrêmes supposés du sens (la connaissance, logique ou phénoménologique, et le produit linguistique). Mais le versant psychologique de la sémantique cognitive s'avère infondé en raison du caractère versatile des objets de la psychologie et de la linguistique qui, non seulement diffèrent en nature, mais ne sont pas abordés depuis le même angle méthodologique. Nos recherches nous ont conduit à mettre en avant l'existence d'un implicite problématique : l'appariement injustifié des classes de concepts et des classes linguistiques. La sémantique du prototype demeure cependant très influente, en dépit du flou des outils analytiques qu'elle fournit aux linguistes ou aux psychologues, et du flou et de la variabilité des résultats attendus. Kleiber (1990, p. 185), par une lecture critique des pratiques de la linguistique, en vient à distinguer deux modèles inconsciemment développés en parallèle à la suite des travaux de Rosch : les versions standard et étendue de la sémantique du prototype.

3.3.2. CATÉGORIES ET SÉMASIOLOGIE

Lorsqu'on considère leurs pratiques, non leurs fondements, la psychologie et la linguistique s'opposent donc clairement. Le nombre limité de théories de la catégorisation sémantique en est le premier révélateur. On distingue généralement deux modèles de catégorisation en linguistique : classique et prototypique, que nous avons critiqués au travers des travaux de Rosch. En effet, ces modèles correspondent symétriquement aux modèles définitoire et probabiliste de la philosophie et de la psychologie cognitive, quoique ces derniers aient été définis, nous l'avons vu, pour rendre compte de l'organisation et de l'interrelation des concepts. En 3.3.1., nous avons souligné que Kleiber (1990) reconnaissait un troisième modèle sémantique, étendu du modèle standard de la sémantique du prototype. Il ne s'agit pas de se prêter une fois encore au jeu des erreurs mais de marquer l'originalité de la linguistique en décrivant ce que la langue a permis d'identifier (ou non) à propos des catégorisations. Comme dans le reste des études catégorielles, la méthode scolastique, attribuée à Aristote, est chaque fois celle

dont il faut se distinguer en en soulignant les imperfections. On peut caractériser le modèle définitoire à partir de quatre « traits » (ibid., p. 25). D'abord, l'appartenance catégorielle dépend de propriétés sémantiques (c'est-à-dire de sèmes) exclusives, les CNS³⁴. Une catégorie consiste en la conjonction « suffisante de traits nécessaires ». Si un objet sémantique comporte l'ensemble des CNS, alors il appartient à cette catégorie. Deuxièmement, ce sens détermine la référence en sorte que pour pouvoir utiliser un mot, il faille en connaître le sens (c'est-à-dire les CNS). Troisièmement, les catégories sont nettement délimitées, les traits sont indépendants et les membres équivalents. Enfin, à un signifiant correspond idéalement un signifié. La polysémie, en effet, se prête mal à la fixation des traits, quand les dictionnaires lexicographiques regorgent des sens des entrées lexicales (voler *fly* ; voler *rob*). Langacker (1987a, p. 86) souligne que *triangle* défini comme polygone à trois côtés ne correspond pas à l'intuition des locuteurs : c'est d'ailleurs l'argument initial des principes de catégorisation de Rosch (1978, p. 23). Toutefois, le modèle de CNS n'entend pas donner les traits définitoires des référents des mots, mais des unités linguistiques. Bien entendu, sauf à être un mathématicien averti, les CNS de *triangle* ne rendent pas compte de l'image que l'on se fait d'un triangle. Cela est d'abord fonction du niveau d'expertise du locuteur (Kleiber, 1988), mais plus important encore, le modèle classique de la définition du mot vise précisément la définition sémantique du mot, et non celle de ses référents, comme elle ne proscrie pas d'ailleurs l'existence d'autres définitions (non sémantiques) dans des domaines spécialisés (GSM, pour *mobile phone*, H2O pour *water* etc.). Rastier (1987, p. 161) illustre l'opposition entre traits linguistiques et traits experts en donnant deux énoncés en correspondance (*une baie est un petit fruit rouge, sauvage, délicieux ou vénéneux* ; *une baie est un fruit qui compte plusieurs noyaux*). Les référents s'opposent au même titre ; la définition du botaniste inclut aussi d'autres exemplaires (banane, tomate, etc.). Il faut alors reconnaître au modèle classique de la sémantique lexicale qu'il n'équivaut pas à celui de la psychologie, qui prend pour objet les référents du mot et non le mot. Par ailleurs, qu'il s'agisse des objets linguistiques (définis en sèmes) ou des traits psychologiques (définis en attributs), les propriétés produites pour un même terme font l'objet de débats rageurs qui dépassent le modèle classique et se posent exactement dans les mêmes termes dans le modèle prototypique (3.2.3.). Il paraît en conséquence inacceptable de nier la pertinence d'un modèle sur la base d'une critique critériale qui vaut tout autant pour

34. Conditions nécessaires et suffisantes.

le modèle remplaçant. De même, la critique de Lakoff à l'encontre d'un modèle classique qui décrirait rigidelement les traits naturels du monde est trop inclusive. Certes, les théories objectivistes sont critiquables de ce point de vue, mais un modèle même classique de définition sémantique ne s'appuie aucunement sur des traits du monde, mais bien sur des propriétés sémantiques, comme le fait par ailleurs le réalisme incarné (à l'exception du fait que ces traits sont conceptuels en LC). Rejeter le modèle classique de catégorisation linguistique parce qu'il recourt à des traits objectifs quand celui-ci cherche à isoler des propriétés sémiques est certainement expéditif. Par ailleurs, la relativité attendue du modèle prototypique étant elle-même limitée par les congruences entre les attributs réels et les attributs mentaux, qu'en est-il des sèmes ? Par leur indépendance sémantique, ces derniers ne sont pas incompatibles avec le réalisme incarné de Lakoff et plus précisément avec l'idée d'une structuration corporellement fondée des concepts. Si la méthode classique (en linguistique) ne rend pas compte des méthodes avérées de la catégorisation humaine, c'est qu'elle n'en a pas la prétention. Il reste d'ailleurs à expliquer pourquoi elle le devrait, compte tenu de ses objectifs.

Nous passons rapidement à la sémantique du prototype. Dans le modèle standard, le prototype organise la catégorie au moyen de ses traits définitoires. Ce que la scolastique avait identifié rigidelement³⁵ comme étant des conditions nécessaires et suffisantes à l'inclusion catégorielle d'un membre ne s'applique alors qu'à ce seul exemplaire typique, dont les propriétés constituent *in toto* les traits qu'une entité doit posséder pour être un membre valide de la catégorie. Dégressivement, les entités qui partagent moins de traits avec ce centre organisateur sont éloignées jusqu'en zone frontière (F), ou jusqu'à l'extérieur de la notion ($P \rightarrow P'$) (Culioli, 1999, p. 11)³⁶. C'est en cela que,

35. On notera encore une fois que la critique faite à Aristote, que nous véhiculons ici par souci de synthèse, est elle-même critiquable. L'objet des analytiques est avant tout de déterminer la nature du savoir, mais le savoir au sens de la connaissance scientifique – ce sont d'ailleurs ces vocables qui sont utilisés dans la traduction de Pellegrin. Si donc le parallèle avec la catégorisation lexicale est légitime, la critique qui en découle n'est peut-être tout simplement due qu'à la variation de l'objet à laquelle les tenants de la réappropriation aristotélicienne en linguistique ne rendent pas justice.

36. Culioli rejette la langue en tant qu'elle serait hors des sujets (non mentale). La genèse de la notion et son organisation interne est très comparable à celle de la sémantique cognitive. La notion passe par la construction d'occurrences, d'un côté il s'agit d'une forme de représentation non linguistique lié à l'état de la connaissance (pré-lexicale, conceptuelle), de l'autre il y a la première étape d'une représentation métalinguistique (QLT). La notion se présente à se niveau, et les lexèmes la rendent graduellement sécable (QNT).

dans un tel modèle, l'organisation interne de la catégorie dépend d'une seule entité. Les occurrences qui ne partagent aucun trait avec le prototype sont, en revanche, considérées comme des membres non valides. On juge le degré de validité d'un membre relativement à ses propriétés et à celle du prototype identifié ; il est donc admis que l'on reconnaisse le sens typique d'un mot, et que l'on décline progressivement ceux qui le sont moins, ce qui pose encore une fois le problème de la détermination de ce sens typique. Dans la version étendue, le prototype n'existe plus qu'au titre d'effet (comme dans les ICM). Il n'est alors plus légitime de parler de prototype, puisque les meilleurs exemplaires n'organisent pas les catégories. Le prototype consiste seulement en une occurrence centrale, duquel dérive un ensemble d'autres liés entre eux par des traits partagés localement. C'est ainsi que Goldberg explique les multiples sens des constructions (chap. 1). Nous ne souhaitons pas revenir sur ces principes déjà commentés. Nous remarquons seulement que ce qui conditionne la position réaliste de la LC, et par conséquent son approche du langage, sont les principes catégoriels à l'œuvre dans la langue qui doivent être représentatifs des principes généraux de la catégorisation humaine. Or, le modèle étendu de la sémantique du prototype n'est pas une théorie de la catégorisation : il ne s'agit plus d'unir des occurrences dans une classe fédératrice (*moineau*, *aigle*, *pigeon* relativement à *oiseau*) mais de montrer comment un même terme peut renvoyer à différentes catégories. *Over*, *there*, « vers » ou « encore » sont des éléments polysémiques que l'on représente au travers des catégories.

Over se prête à une étude sémantique riche par la polysémie large dont il fait l'objet. Il est communément admis qu'un mot ait plusieurs acceptions, c'est le principe même des relevés compilatoires des dictionnaires d'usage (*long* possède deux sens, un spatial et un temporel, et c'est par extension métaphorique que les deux emplois sont liés – de la longueur concrète d'une mesure à la longueur « émotive » et abstraite d'une attente, par exemple). La tâche est plus ardue lorsqu'il s'agit d'étudier les réalisations sémantiques et syntaxiques multiples de *over*, tantôt adverbe, préposition, verbe, adjectif ou préfixe (*Many shot went over*, *I went to sleep over no intellectual toil*, *He never overed it*, *Nothing shall extend the rights of any over superior*, *the hill overlooking the valley* – OED). Lakoff (1987), Fuchs & Victorri (1996) avancent que c'est par schématisation (ou par forme schématique) qu'il nous est possible de comprendre et de recourir à *over* ou *encore* et, en conséquence, que les linguistes peuvent établir une représentation cohérente de ses emplois (et non une catégorie unifiée). La schématisation consiste en l'abstraction de la structure (ou de la

forme) sémantique d'un signe. Pour *over* comme pour tous les signes, la forme schématique activée repose sur une opposition entre un élément repéré et un élément repère³⁷ : l'objet d'attention et l'environnement en fonction duquel il est perçu. Ainsi, le schéma suivant est une représentation possible du schème-image de *over* dans *The plane flew over*, comme dans *I slept over no intellectual toil*.

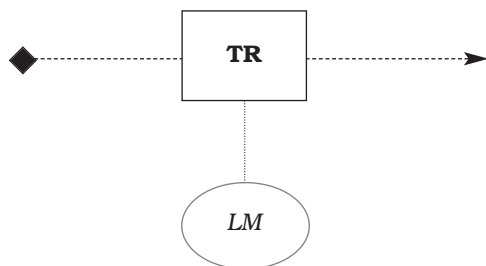


Fig. 6. Schème-image de "over".

Plane est un point focal (TR) déterminé à partir d'un point repère (LM) qui est ici la source de l'énonciation. Dans la même veine, Victorri (2007) montre que « encore » répond à deux formes schématiques (fig. infra) au travers d'énoncés tels que *je veux encore de la soupe*, *le soleil brille encore*, *il est encore tombé*, *c'est encore plus cher*, *si encore il faisait beau* (les sens de *encore* correspondent respectivement à *more*, *still*, *again*, *even*, *only*). Il propose bien des noyaux sémantiques mais la construction du sens ne s'opère pas dans la définition d'un constructique dont les unités sont variables comme en LC. Ces sens répondent à des formes schématiques dont, précautionneusement, on ne dit pas qu'elles découlent d'un rapport immédiat au corps. La construction du sens dans l'interlocution se fait au travers de la polysémie qui n'est qu'une étape constative *a posteriori*. Il n'y a pas en somme de « choix » préalable du sujet cognitif dans un ensemble ou un répertoire de possibles expressifs.

37. Pour Langacker (1987, 1991, 1999) et Lakoff (1987, 1999), cette opposition est exprimée en termes de *trajector* (TR) et de *Landmark* (LM). Pour Talmy (2001), en revanche, il est question de *figure-ground distinction*. Aucune distinction de sens ne les différencie pourtant.

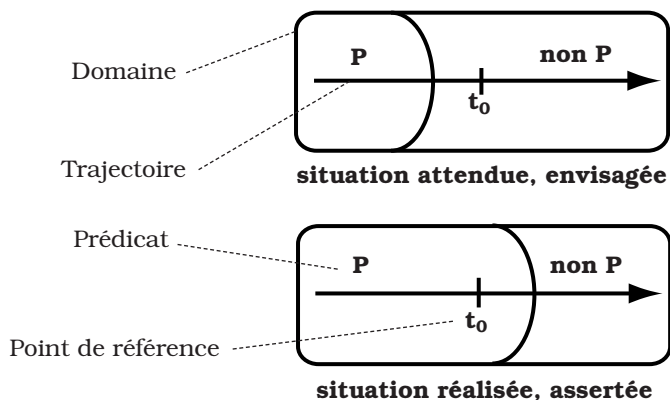


Fig. 7. Forme schématique de « encore ».

Cette distinction d'importance permet d'envisager une théorie du langage dissociée de son rapport au corps (en tant qu'il est directement lisible dans le produit linguistique) mais soucieuse de l'expérience humaine et de la construction dynamique du sens. Cependant, le traitement de la polysémie à partir de formes schématiques répond à une forme de sémantique du prototype étendue : on constate des occurrences liées, on rend compte de l'organisation sémantique des occurrences. Or, si cette critique ne peut pas s'adresser à Victorri (puisqu'il ne dit pas de sa théorie du langage qu'elle est une théorie de la catégorisation), elle s'applique à Lakoff qui donne à voir des principes de *sémantique lexicale* qui n'ont plus rien à voir avec la catégorisation humaine. En témoigne par exemple le traitement des constructions en *there* en LC.

Si les principes sémantiques identifiés plus tôt sont valables pour *over* (préposition polysémique souvent décatégorisée par le fait même de sa polysémie), ils doivent l'être aussi pour les propositions en *there* (le fruit de l'invariabilité de la nature des signes). Pour la LC, il est possible de distinguer une construction centrale, un prototype duquel les autres sont dérivées en grande partie. Isoler un sens invariant à toutes les instances de la construction rendrait cet invariant particulièrement abstrait et peu exploitable. C'est la raison pour laquelle les occurrences de cette construction ne forment pas une catégorie classique, car ce n'est pas l'ensemble des propriétés communes au prototype qui détermine l'appartenance d'une entité à ladite catégo-

rie. Il s'agit plutôt d'un réseau de correspondances, parfois très éloignées, entre des instances difficiles à rattacher au prototype en sorte que celui-ci ne fédère plus les membres d'une classe. Les constructions en *there* sont soit déictiques (*There is Harry with his red hat*) soit existentielles (*There was a man shot last night*). Toutes deux répondent à des contraintes syntaxiques différentes et ont des propriétés qu'il est fastidieux d'énumérer (nous ne donnons que quelques exemples). Dans la construction existentielle, *there* est le sujet syntaxique. Elle est de ce fait compatible avec les opérations de montée (*There is believed to have been a man shot*), elle est aussi négativable (*There wasn't anyone in the room*). La construction déictique ne répond à aucune des propriétés de la construction existentielle (*There he is with his red hat*, **There is believed to be Harry with his red hat*, **There isn't Harry with his red hat*). Pourtant, il semble qu'elles appartiennent à une même famille de construction, ne serait-ce que par une extension métaphorique simple *location/existence* (être/exister c'est être localisé). D'autres distinctions, d'ordre pragmatique et sémantiques, peuvent être dégagées et l'on peut noter, au bénéfice de la LC, qu'un traitement formel de type génératif n'aurait pas pu rendre compte de toutes ces différences³⁸. Une règle sémantique « simple » peut éviter un ensemble de contraintes syntaxiques « complexes ». Comme dans le lexique, il s'agit de déterminer une construction centrale et de jauger le lien qu'elles entretiennent avec les constructions périphériques, identifiées en fonction de traits d'ordre pragmatique, sémantique et syntaxique (ce qui permet hélas, que l'on ne mette pas en question la validité de ces traits, mais qu'on les légitime par des extensions supposées de ces traits au travers des catégories). Le sens prototypique (réputé central) de la construction en *there* est déictique (*There's Harry with his red hat*). Les extensions perceptuelle (*There goes the bell now*), inchoative (*There he goes, meditating again*), discursive (*There's a nice point to bring up in class*) s'organisent autour de la déictique. L'existentielle connaît, elle aussi, à la fois un noyau (*There was a man shot here*) dérivé du prototype de la construction déictique et des extensions (infinitive *There is a bed for you to sleep in*, ontologique *There is no god*, introductive *There once lived in Transylvania*). Puisque le sens détermine la forme, on peut prendre pour traits constitutifs non seulement les sèmes de l'analyse lexicale classique, mais aussi

38. Qu'elle explication apporterait la grammaire générative à l'opposition des deux énoncés suivants ? Construction déictique : *THERE is an ape flirting with Harriet* versus construction existentielle : *There is an APE flirting with Harriet*. Voir (Lakoff 1987, p. 470) pour une discussion de cette opposition.

les possibilités de mouvement des segments de la phrase (*raising*), les commutations, etc. Puisque le sens équivaut au concept, on a là une théorie de la représentation des connaissances et non une théorie des catégories. Par ailleurs, s'agit-il de la représentation des connaissances du sujet ? La langue étant le fait de l'usage, les polysémies que l'on représente sont le fruit d'interlocutions multiples et collectives qui dépassent la simple construction dynamique du sens par un sujet cognitif. Enfin, s'il s'agit d'une représentation des connaissances, on est en droit de se poser la question de la partialité de l'observateur qui se représente, au moyen de ses connaissances, cette « représentation des connaissances » dont on peut douter de l'unicité aux vues de l'ensemble des facteurs qui constituent les langues ; facteurs au travers desquels on préjuge de rapports isomorphiques entre des domaines, certes corrélés, mais qui ne sont pas les objets des mêmes variables constitutives.

La LC, qui adopte ce pan étendu de la sémantique du prototype et qui, par ailleurs, voulait motiver sa position linguistique par des faits de catégorisation psychologique, se trouve destituée. On a peut-être là une sémantique lexicale, mais on n'a pas une théorie du langage qui repose sur des principes catégoriels. Langacker entend pourtant rendre compte des différents types d'unités linguistiques (noms, verbes, adjectifs, etc.) par des explications directement cognitives. L'adaptabilité du modèle étendu lui permet de contourner la difficulté rencontrée par tous les linguistes en quête d'invariants, rendus nécessairement abstraits par la multiplicité et la diversité des emplois (ou desinstanciations dans le cadre des parties du discours). Puisque les catégories sémantiques sont des catégories cognitives, il n'y a pas lieu de donner de plus amples explications.

3.3.3. DEUX ENGAGEMENTS EN CAUSE ?

Historiquement, la pratique des GC s'est caractérisée par le respect et l'application scrupuleux de deux principes fondamentaux : l'engagement cognitif et l'engagement de généralisation (Gibbs, 1989). Le premier voulait assurer l'aval des sciences cognitives et de la psychologie en particulier, quand le second, plus traditionnel, réaffirmait l'essentialité pour la linguistique à pouvoir regrouper des occurrences autour d'un phénomène explicatif commun, possiblement de nature cognitive. Le respect de ces principes compte non tenu des problèmes internes de la théorie psychologique de la prototypie et des possibles inconvenances de son importation en linguistique, semblent toutefois indiquer que la LC ait importé des méthodes sans en appréhender les corrélats empiriques et que la tenta-

tion de la généralisation aura permis, peut-être malhabilement, que l'on aborde sur un pied commun des objets de nature différente (langagier et perceptif³⁹ en l'occurrence).

Corrigan (1989, p. 4) distingue les effets de prototypie cognitifs des effets de prototypie langagiers, tout en remarquant que les « faits » observables de la catégorisation naturelle sont identiquement observables, non pas *au travers* comme on pourrait s'y attendre (le langage, en LC, est une fenêtre ouverte sur la pensée humaine⁴⁰), mais *au sein* même des phénomènes de catégorisation linguistique. La distinction entre cognition et langage est alors méthodologique (et l'on veut bien l'accepter en LC puisque le langage y est partie intégrante et constitutive de la cognition) mais la justification de cette unité repose sur une observation, à notre sens, insuffisante.

The same prototype effects that are evident in non-linguistic categorization have also been described in linguistic phenomena. Rosh's own work described lexical categories in the sense that she often used verbal rather than non-verbal stimuli. (*ibid.*, p. 6)

Certes il est inévitable de recourir au langage, moyen d'accès principal aux concepts (au risque de les substantiver), mais ce recours ne constitue aucunement une raison suffisante à leur symétrie supposée. D'ailleurs, outre les méthodes de discriminations non verbales de Rosh, plusieurs modèles plus formalistes ont tenté d'objectiver les concepts, ces « réalités hypothétiques » (Dubois, 1991, p. 20), en proposant des systèmes symboliques formels dits « métalinguistiques » (Descles et Kanellos, 1991 ; Barthélémy, 1991). Par opposition aux méthodes descriptives de la psychologie cognitive, attachée à l'observation de catégo-

39. Le postulat de la structure cognitive globale ou générique (Jackingoff, 1983) pour éviter tout recours à une forme de modularité ne peut pas ici être invoqué. Les interférences probables des domaines cognitifs (sensorimoteur et langagier par exemple) sont le fait d'un traitement unifié par cette même structure, ce qui ne saurait impliquer que l'on ne puisse pas, au moins méthodologiquement, les scinder ; ce qu'il s'agisse de structuration morphologique – l'incidence de l'inspiration ou du balancement corporel sur la structure ou le phrasé de l'énoncé (Bottineau, 2007 ; Olivier, 2008) – ou de structuration sémantique (Lakoff et Johnson, 1980). L'apprentissage, par l'expression corporelle, de notions grammaticales au sens large constitue par ailleurs une exemplification concrète de ce principe (Lapaire, 2006).

40. Une large place est en effet accordée au potentiel révélateur de la langue et du langage à travers elle. Aucune en revanche ne semble revenir au rôle structurant de l'acte d'énonciation sur la physionomie de la langue (voir note précédente) ni à son rôle constitutif. On retrouve pourtant là les hypothèses du déterminisme et de la relativité linguistique, injustement rassemblées sous l'étiquette d'hypothèse Sapir/Whorf – l'influence du langage sur la pensée, et celle de la langue que l'on manie sur le monde.

ries préalablement constituées, Desclés adopte une posture constructiviste, prenant pour objectif de montrer par quels mécanismes une catégorie se constitue et s'organise (classe, et structure). Dans cette approche, la notion d'appartenance ne renvoie pas à un acquis observable, mais à une nécessité de construction que l'on pourra dire *ex nihilo*. Le principe de prototype y est toutefois maintenu, mais Desclés s'oppose à Rosch en ceci qu'il ne reconnaît plus le centre organisateur (ou le prototype) dans l'individualité d'un objet, mais comme une entité abstraite, presque ontologique ou *essentielle*, qu'il nomme « objet typique ». C'est cet objet typique⁴¹ qui fixe le point de départ de la constitution et de l'organisation des catégories en actualisant le support de suites d'opérations qui la modifient et dont l'acte ultime est finalisé par des « objets individualisables ». (Desclés et Kanellos, 1991, p. 225). On sort en effet de la partialité de l'observation (psychologique ou linguistique), mais l'on sort aussi de toute « réalité » observable, ce qu'elle soit construite, co-construite, donnée ou donnée à voir⁴². C'est encore le problème de la centralité « mentale », épistémique, du sens qui alourdit les méthodologies, et discrédite l'analyse linguistique. L'esprit et la connaissance, à l'origine (partagée) de la construction du sens, n'ont pas une emprise totale sur le lexique. Celui-ci révèle peut-être l'activité du sujet sur la construction de son discours, mais il ne peut pas répondre à l'éclatement que la constitution et l'organisation des connaissances permettent, sauf à accepter le « chaos » de la pensée en tant que principe modélisateur. La théorie étendue du prototype (en tant que théorie de la connaissance) a pour principale caractéristique de mélanger les langues et les représentations mentales. En conséquence, il est virtuellement possible de tout lier, indifféremment de la nature des objets.

En dehors de la correspondance souvent invérifiée des concepts naturels et des acceptions linguistiques du signifiant (le couplage F/S1, 2, 3... *book*, et le concept de *book*), il n'est donc pas acquis que les outils linguistiques forgés consciem-

41. Si l'approche de Desclés est intéressante et nous semble repousser une part du problème de la partialité (reste encore celle de l'observateur face à son objet) elle est tout de même l'expression d'un formalisme abstrait, dont l'auteur lui-même ne donne pas l'exemple sous prétexte d'universalité.

42. Voir *infra* pour une description détaillée des rapports monde/individu (de leur possible interaction et/ou co-constitution) dans les sciences cognitives. Le terme de *réalité observable* ne veut pas ici lancer le débat de la vérité, ni même réaborder les positions objectivistes. Il renvoie simplement à la concrétude ou l'absence de réalisation d'un objet d'étude.

ment par les tenants de diverses écoles grammaticales ou linguistiques exemplifient un mode opératoire commun aux classes mentales de Rosh (3.3.1.). Plus encore, les parties du discours, qui constituaient ici notre point de départ, les structures syllabiques ou sonores (Nathan, 1989 ; Dow et Derwing, 1989), l'agentivité et l'instrumentalité (Moulton et Robinson, 1989), les (ir)régularités morphologiques (Bybee et Slobin, 1982), entre beaucoup d'autres, seraient alors comparables et, en un sens, rapportables aux *chaise*, *table* et *lampe* constitutifs du niveau élémentaire (*basic level*) de l'étude de Rosh et Lloyd (1978, p. 31). Or, le degré d'abstraction à partir duquel l'objet est saisi (et l'analyse envisagée) diffère nettement. Il correspond à un angle d'approche méthodologique choisi plutôt qu'à une préférence spontanée dans un ordonnancement plus ou moins générique. Autrement dit, le modèle d'organisation prototypique est appliqué à des niveaux de complexité et de précision indifférenciés (niveau élémentaire, subordonné ou surordonné). Qui plus est, les natures des objets naturel et linguistique sont elles-mêmes dissemblables⁴³, tout comme la nature des objets au sein même des catégories linguistiques mentionnées plus haut. On peut en effet considérer scindées les observables de la langue (quoiqu'en reconnaissant un parti-pris théorique⁴⁴) et les catégories « outils » définies par le linguiste dans sa tâche descriptive. Les parties du discours, qui répondent principalement à des caractéristiques morphologiques ('s, -ness, -ly i.a.) ou distributionnelles (environnement syntaxique et possibilités de collocation) ne sont pas, par exemple, les nominalisations agentives qui incluent dans leur appellation même l'origine verbale supposée, ce même légitimement, par un descripteur qui orientera nécessairement la lecture des faits⁴⁵ (*John imports*

43. D'autres ont préalablement constaté que « ces présupposés théoriques (Rosch, 1978) ne sont pas sans conséquences sur le plan méthodologique, dans la constitution même des faits à l'appui : les mots sont pris comme de simples étiquettes, sans épaisseur linguistique, ni sémantique, ni phonique ». (Poitou et Dubois, 1999, p. 2).

44. Varela note, à propos de l'interdépendance de la description scientifique et du descripteur qui l'exécute : « nous devons nous rendre à l'exigence de la cohérence logique : toute description scientifique, qu'elle porte sur des phénomènes biologiques ou sur des phénomènes mentaux, est elle-même le produit de la structure de notre propre système cognitif ». (Varela, 1993, p. 36).

45. On peut s'interroger quant à la possibilité même de l'accession à la connaissance hors de l'individu, quel que soit le degré « d'objectivité » de la description. Maturana (1978) met en évidence le « troisième ordre » langagier consistant en le domaine consensuel, ou la scène verbale (Victorri, 2007), que l'observateur ouvre dans l'analyse.

rugs ; John is an importer of rugs). Ces dernières sont encore un peu plus éloignées de l'objet naturel, perçu passivement⁴⁶, en ce que les catégories qu'elles constituent ont été consciemment construites pour l'analyse linguistique et véhiculent une orientation théorique délibérée.

When we examine the grammatical behaviour of nouns and verbs, there is often significant variation in the nature of the grammatical 'rules' they observe. This suggests that the categories nouns and verbs are not homogenous, but instead that certain nouns and verbs are 'nounier' or 'verbier' – hence more representative – than others. In this sense, parts of speech constitute fuzzy categories. (Evans et Green, 2006, p. 31)

Tout, ou presque, pourrait alors faire l'objet d'une analyse prototypique, tant qu'il est des notions à relier au moyen d'un continuum ou des « occurrences » (aux sens eux-mêmes appréhendables seulement à partir de catégories radiales) disparates à rassembler. Pour Evans & Green, tout ensemble d'objets flou est appréhendable prototypiquement et les catégories syntaxiques, morphologiques ou phonétiques s'y prêtent particulièrement. Certains verbes, par exemple, peuvent être adjectivés (*V-able*), quand d'autres ne permettent pas cette manipulation (*His handwriting is readable. *The lighthouse is spottable.*). De même les degrés d'acceptabilité entre les verbes passivés⁴⁷ constituent-ils une contiguïté entre deux pôles. (*The ball was kicked. *Two pounds are owed*).

Quoiqu'il en soit, est chaque fois reconnue une forme vague, imprécise, de « verbalité » (*verbishness*), peu importe la perspective adoptée (sémantique, morphologique, syntaxique, etc.). Glock, dans un ouvrage récent (Glock, 2008), proposait même une définition de la philosophie analytique à partir des méthodes de catégorisations radiales. Pour Rosch cependant, la « cible » privilégiée d'une telle approche consiste en des objets concrets dits élémentaires⁴⁸ comme *dog, cat, racoon, maple*,

46. Il s'agit ici de faire un lien avec l'approche naturaliste de Rosch. Nous considérons par ailleurs qu'il n'est pas de perception passive, déconnectée d'une forme d'action au moins minimale (Gapenne, 2007).

47. Il est entendu qu'une approche constructionnelle (comme en GC) se refuse à considérer « transformées » ou dérivantes les diverses manifestations des verbes dans des environnements syntaxiques approchants. Chaque construction schématique possède un ensemble de traits pragmatiques variables mais spécifiques. On retrouve là le principe de non synonymie des formes linguistiques abordé dans le chapitre de présentation des courants de la LC. Deux énoncés peuvent décrire un même événement d'un point de vue différent – on parle des perspectives de l'événement (Lee, 2001, p. 2).

48. La validité de la notion de *cue validity* relativise en effet la portée du niveau élémentaire.

oak, déterminés spontanément par des locuteurs adultes⁴⁹. L'élémentarité et la concrétude du nom, du verbe ou de quelque autre partie du discours ne nous paraissent pas si incontestables, ni même si psychologiquement « réelles » (comme il est de coutume d'asserter en LC⁵⁰), s'agissant de construits descriptifs dont l'abstraction devrait empêcher qu'on la sélectionne en tant qu'élément central. Pour relever encore l'inefficacité du modèle étendu, et ce en raison de l'hétérogénéité des objets décrits, l'on pourra souligner que pour chaque outil descriptif de la linguistique, il existe plusieurs niveaux d'analyse. Ainsi, pour la description des parties du discours faudrait-il établir un domaine topologique (comprenant un prototype et des écarts organisés) pour chaque niveau de description – syntaxique, morphologique et sémantique. Puis à l'intérieur même de ces domaines, rendre compte des différents types de flexions ou de non flexions (en morphologie), de fonction ou de catégories logiques (en sémantique), ou de possibilités modificatrices (en syntaxe), car chacun de ces critères est utilisé traditionnellement dans la définition des classes de mot (Ducrot, 1972). Nous sommes loin de l'économie attendue par le principe de généralisation de la LC et plus qu'un outil descriptif dont on peut discuter le bien-fondé, le modèle prototypique semble souvent être invoqué pour panser les blancs explicatifs – il permet en effet de ne pas remettre en cause des classes ou des méthodes de la grammaire traditionnelle entre autres (par exemple le recours aux catégories logiques dans l'explication de la formation des classes de mot), mais aussi de donner l'illusion d'une unité due seulement au traitement global qu'il permet et pas en raison, comme on pourrait l'attendre, d'une véritable unité ontologique. En psychologie, son universalité postulée⁵¹, à défaut d'apporter un socle épistémologique stable, a toutefois garanti le succès de ces principes de catégorisation « naturels ». En linguistique, le rapport volontairement indéfini, ou abscons, du concept à l'objet sémantique a permis que l'on adapte au tout-venant les méthodes d'extension catégorielle sans que l'on se soit préoccupé des conditions de possibilité de ces accommodats.

Semantic structures [...] are relative to "cognitive domains", where a domain can be any sort of conceptualization: a perceptual experience, a concept, a conceptual complex, an elaborate knowledge system, and so forth. (Langacker, 1987, p. 4).

49. C'est la raison pour laquelle les critiques de la psychologie du développement abordées plus haut sont particulièrement frontales.

50. "Cognitive grammar agrees with Bresnan in seeking a psychologically realistic account of language 'structure'". (Langacker, 1987a, p. 5)

51. Les ambiguïtés terminologiques autour de la notion de *naturel* ont aussi joué un rôle important dans la propagation du modèle.

Il nous apparaît crucial, en tous les cas, de bien identifier ces pratiques non superposables. Ainsi parlerons-nous de *prototypie linguistique* pour désigner les modèles de taxinomie floue utilisée en LC et de *prototypie perceptive* lorsque nous aborderons certains aspects des modèles naturalistes de la psychologie cognitive. Il est en fait deux liens, ou deux conversions tant les objets sont distincts, qui fragilisent l'entreprise de la LC, tout au moins dans son recours à la prototypie pour décrire les extensions des catégories grammaticales. D'abord l'adaptation des modèles prototypiques naturels (visant à décrire la cognition) aux modèles lexicaux (attachés à la description des langues), puis l'appropriation par la sémantique cognitive de l'objet de la sémantique lexicale alors même que son « engagement cognitif » devrait proscrire qu'elle considère la langue comme un objet valide en soi. Les multiples transpositions disciplinaires, théoriques et méthodologiques autour de la catégorisation (dans tout son flou) ont eu raison de subtilités d'importance dont les conséquences pour les fondements de la LC s'avèrent être d'une extrême sévérité.

3.4. CATÉGORIES ET STRUCTURES DE LA LANGUE

Le constructique est motivé, plus ou moins légitimement, par un substrat conceptuel. L'existence des parties du discours en tant qu'elles s'associent à des catégories cognitives est une réponse intéressante à la question de la genèse de la structure linguistique. Au delà, cependant, de cette corrélation, il reste que la langue est une *structure* que l'on peut caractériser à partir de ses mécanismes de surface. La version étendue du prototype nous autorise même à définir une unité linguistique au moyen de traits qui consistent en ces possibilités (*raising*, commutations, etc.). Le cumul des théories de l'esprit et du langage qui sous-tend la LC donne lieu à une légitimation mentale de l'organisation et des mécaniques de la langue. La LC est un structuralisme « éclairé » par la cognition qui réhabilite plus ou moins de facto des positions classiques historiquement controversées. Nous tâcherons de montrer ici qu'elle est structurale par bien des aspects et que cette pratique (et non posture) a pour conséquence la reconnaissance de catégories traditionnelles de la langue.

Si nous soulignons encore l'essentialité d'une approche épistémologique (lato sensu) d'un courant théoriquement hybride tel que la LC, d'aucuns pourront s'interroger quant à la légitimité d'un tel questionnement de ses fondements et, plus généralement, des idiosyncrasies métalinguistiques qui la caractérisent. C'est bien dans l'optique d'une « histoire régressive de

la linguistique » telle que l'envisage Lahud que nous explorons le socle théorique de la LC. Il ne s'agit ni de faire l'apologie d'une modalité particulière de l'histoire linguistique, ni de porter quelque jugement que ce soit sur la manière dont les linguistes conçoivent l'histoire de leur paradigme (Lahud, 1984, p. 45). Bien que voulant mettre en discours les écoles et les paradigmes, nous souhaitons avant tout consolider le modèle qui s'articule le mieux avec les sciences de la cognition. Dans d'autres contextes, beaucoup ont reproché à Chomsky l'inauthenticité de son ouvrage *Cartesian Linguistics* quand il voulait simplement souligner la continuité de postulats séculaires.

I will make no attempt to characterize Cartesian linguistics as it saw itself, but rather will concentrate on the development of ideas that have reemerged, quite independently, in current work. (Chomsky, 1966, p. 2).

Malgré le fossé logiste qui sépare la position chomskyenne de la nôtre, nous souscrivons, méthodologiquement tout au moins, à ce principe de rétrospection. Hall écrit à propos de l'ouvrage de Chomsky qu'il est incomplet, anti-scientifique et « qu'il falsifie purement l'image de l'étude du langage des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, [...] qu'il est une disgrâce pour l'érudition » (Hall, 1969, p. 229). Aarsleff surenchérit en avançant que l'histoire de Chomsky est « fondamentalement fausse du début à la fin », et plus loin ajoute qu'elle est « fantaisiste » (Aarsleff, 1967, p. 583). Ainsi, pour éviter les débordements que toute approche rétrospective de la LC pourrait provoquer, nous voulons clarifier notre position en constatant simplement qu'il semble nécessaire de consolider les postulats d'un mouvement qui, en dépit des avancées spectaculaires qu'il a permis (chap. 1.), semble reposer sur des fondements originellement paradoxaux. Constituer une ontologie de la langue et s'ouvrir aux sciences de la cognition, en effet, nous semble être problématique car cela ne permet d'envisager le langage que sous sa coupe représentationnelle⁵². Lorsqu'il s'avère que les fondements de la LC reposent sur les imprécisions des écoles structuralistes et sur des classes de la langue restées presque inchangées depuis Donatus, il convient de persister dans

52. Bien sûr, les sciences cognitives sont très hétérogènes : elles recoupent des « paradigmes » (au sens des écoles) différents et variables du tout au tout (computation, connexion, éaction). Cette répartition en trois sous-modèles est elle-même une simplification. Toutefois, la LC a clairement manifesté le souhait de s'insérer dans les sciences de la cognition tout en voulant développer un modèle alternatif à la grammaire générative, clairement computationnelle, sans pourtant voir qu'elle négligeait un aspect important de la communication verbale : l'interaction et la co-constitution du sens. Or, le rapport strict au concept fige « dans » le sujet cognitif les possibilités d'interactions.

cette démarche de questionnement. Toutefois, le travail que nous apportons ici n'est pas du fait des instigateurs de la LC, contrairement à Chomsky qui s'appuyait ostensiblement sur le courant rationaliste pour faire échos aux recherches en grammaire générative dont il est, bien sûr, l'initiateur. Les grandes figures de la LC, quant à elles, ne s'appuient pas sur l'histoire des idées linguistiques, trop occupées à se distancer de l'hégémonie générativiste. À notre quête d'assises et de filiations correspond donc une véritable démarche de légitimation, indépendamment des contextes linguistiques qui ont permis l'émergence de concepts correspondants. Une telle étude appelle parallèlement la mise en question de son propre camp et le soulignement de ses contradictions. Les parties du discours et, plus largement, la coercition qu'imposent les structures de la langue à la cognition nous semble en être le principal révélateur.

3.4.1. PARTIES DU DISCOURS : UN HÉRITAGE IMMOTIVÉ ?

Outre les conséquences taxinomiques qu'implique l'uniformité de la représentation des signes dans la GC, il est assez surprenant de constater que Langacker, quoiqu'en adhérant pleinement à la position saussurienne de la structure symbolique du langage, ne discrédite pas les parties du discours qu'il justifie par des régions cognitives. Saussure, Martinet, Sapir, De Maro, Bruno, en fait, la plupart des structuralistes eux-mêmes, ont rejeté ce cadre taxinomique (doublement millénaire) par le fait d'observations de la langue. La caractérisation classique de la langue-constructique en LC se prête alors aux mêmes critiques : la structure devrait révéler les phénomènes cognitifs et le modèle étendu ne change pas la donne. On peut bien représenter un exemplaire au travers des catégories, mais les parties du discours sont ces catégories et l'on a vu que la sémantique étendue n'était pas une théorie de la catégorisation (3.3.), comme on a soulevé que considérer les catégories grammaticales comme des signes (défectifs) violait l'uniformité de représentation du lexique (pairages F/S) et ne permettait pas toujours de garantir l'exigence de contenu du signe (2.4.). Loin d'être simple, la question de la nature des parties du discours se pose tout autant dans la langue.

Soit par exemple la distinction en parties du discours : sur quoi repose la classification des mots en parties substantifs, adjectifs etc. ? Se fait-elle au nom d'un principe purement logique, extralinguistique, appliqué du dehors sur la grammaire comme les degrés de longitude et de latitude sur le globe terrestre ? Ou bien correspond-elle à quelque chose qui ait sa place dans le système de la langue et soit conditionné par lui ? En un mot, est-ce une réalité synchronique ? (Saussure, 1916[2005], p. 152).

Les parties du discours sont-elles des artefacts théoriques ou des « réalités observables⁵³ » ? Très simplement, Saussure montre qu'un syntagme tel que *bon marché* dans l'énoncé *ces gants sont bon marché* est difficilement caractérisable. Il semble être adjectival, mais il est invariable et peut être antéposé. À ces critères formel et syntaxique aurait pu être ajouté celui de la morphologie : le syntagme est en effet plurimorphémique⁵⁴ (*bon* + *marché*) contrairement à ce qu'il est attendu de l'adjectif tel qu'il est envisagé typiquement (*grand, petit, jolie, mince*). La démonstration est trop rapide pour juger défectueuse, « vieille, équivoque et grotesque » la classification en parties du discours (De Mauro, *CLG*, p. 460 n. 219). Saussure, dont l'analyse est somme toute assez parcellaire, n'est pas non plus pleinement convaincant mais ses interrogations restent légitimes car il est tout aussi difficile de déterminer un invariant sémantique pour chacune des parties du discours : telle est encore la conclusion de Lipsky (Basset, 1994, p. 283) alors qu'il tente de définir le verbe. Il convient alors de s'interroger, comme le fait Garde (1983, p. 2) sur la réelle problématique qui se dégage des imbroglios définitoires dans lesquels tombe le linguiste qui s'intéresse aux parties du discours. La question est-elle tant de pouvoir « classer » ces unités que de comprendre sur quoi est fondée cette classification établie au II^e siècle avant notre ère et depuis universellement utilisée ? Ce déplacement du constitutif (les parties du discours en tant qu'unités actives de la langue) à l'histoire (celle de leur constitution jusqu'à l'état du système que l'on voudrait qu'elles constituent variablement dans les langues naturelles) permettrait alors d'accepter la possibilité d'un degré de figement, c'est-à-dire accepter qu'il puisse y avoir des occurrences non motivées par quelque principe compositionnel qu'il soit. Saussure émettait sommairement le même souhait en rapportant la tâche linguistique à la quête de la détermination du mot.

Il faudrait chercher sur quoi se fonde la division en mots – car le mot, malgré la difficulté qu'on a à le définir, est une unité qui s'impose à l'esprit. [...] En déterminant ainsi les éléments qu'elle manie, notre science remplirait sa tâche tout entière, car elle aurait ramené tous les phénomènes de son ordre à leur principe premier. (Saussure, 1916[2005], p. 154)

53. On pense aussi à la concrétude du signe chez Saussure – il est un « objet de nature concrète bien que purement spirituel » (*In* Bouquet 1997, p. 296).

54. Nous transposons ici la terminologie saussurienne pour éviter de poser le problème de l'opposition entre le mot et le morphème.

Une réponse simple consiste en la reconnaissance d'unités phraséologiques qui ne répondent pas aux traits des catégories grammaticales et qui dépendent d'unités plus larges, comme les constructions (F/S) de la LC. Or, celles-ci sont constituées par ces propriétés atomiques que sont les parties du discours et l'on en revient à la difficulté de leur caractérisation. Jespersen, Brøndal, Tesnière et Guillaume⁵⁵ entre bien d'autres ont apporté leurs propres redéfinitions des classes, chacun tâchant de répondre à l'exigence formulée par Saussure et d'outrepasser les difficultés auxquelles se confronte le linguiste soucieux de définir ces entités⁵⁶. Mais la réponse apportée par les linguistiques de la cognition⁵⁷ est commune : les parties du discours sont mentales, atomiques, primitives, et ce qu'elles soient motivées par une conception logique (forme logique) de la production langagière, ou phénoménologique (conceptualisation). L'adoption « aveugle » des classes de mots dans les grammaires génératives (perpétuels points de dissociation de la LC) aura peut-être orienté la LC, le rationalisme et le transformationalisme étant leur premier socle théorique⁵⁸. Tout comme le fait la LC, la plupart des théories syntactico-centristes postulent l'existence de catégories primitives (le nom et le verbe) qui sont définies soit à partir de valeurs sémantiques (LC), soit à partir de valeurs logiques positives ou négatives (GG). La différence est fondamentale du point de vue théorique mais n'a que peu de répercussions sur les pratiques et corollairement sur la nature

55. Jespersen, 1933 ; Brøndal, 1950 ; Tesnière, 1959 ; Guillaume, 1929.

56. L'hétérogénéité des critères de classification a de nombreuses fois été mis en avant pour annoncer l'inanité de telles « parties » : on caractérise le nom à partir de critères sémantiques, l'adverbe par des considérations morphologiques, l'agencement syntaxique pour les prépositions. Par ailleurs, les frontières sont extrêmement floues (*comme* est-il une préposition ou une conjonction ?), les mots sont très souvent décatégorisés (*tout* peut être un nom, un pronom, un déterminant, un adverbe, etc.) et ces catégories ne sont pas universellement partagées, en témoignent les travaux de Sapir sur le *nootka*.

57. Comme nous l'avons précédemment notifié, par *linguistiques de la cognition* nous entendons les linguistiques qui s'inscrivent dans les sciences cognitives : la grammaire générative et la linguistique cognitive. Bien d'autres grammaires des considérations sur l'expérience « psychologique » des locuteurs. La grammaire générale (dont Beauzée), la psychomécanique guillaumienne, la sémantique de Bréal ou la sémantique structurale ont toutes un versant « cognitif » mais aucune (pour des raisons historiques) ne se sont inscrites dans les sciences de la cognition. Il est fort à parier que leur réémergence contemporaine devrait impliquer un positionnement clair au sein de cette communauté.

58. Fauconnier, Langacker et Lakoff sont tous trois des cognitivistes convertis : leurs premiers travaux étaient d'aspiration générative.

primitive des parties du discours dans les deux courants. En GG, quatre classes en tout sont reconnues : le nom, le verbe, l'adjectif et la préposition. C'est en fonction de valeurs [+ , -] que les similarités ou les différences entre les classes sont identifiées. Un nom recevra les traits [+N, -V], un verbe les traits [-N, +V]. En second lieu, la préposition retient [-N, -V] et l'adjectif [+N, +V]. Cet étiquetage binaire permet quelques généralisations. Lyons (1966, p. 221) avance que les catégories marquées en [+ V], les adjectifs et les verbes, sont principalement utilisés comme prédicats logiques. Dans cette veine, Huot (1986, p. 162) remarque que seuls les catégories marquées [-N], c'est-à-dire les verbes et les prépositions, peuvent attribuer des cas. Rien n'est dit des adverbes qui dérivent, semble-t-il, des adjectifs.

La typologie a toutefois désarçonné l'universalité des catégories de la grammaire générative qui ancre dans l'esprit les principes et les paramètres de sa grammaire universelle. Peu de linguistes en revanche décrient l'universalité des parties du discours en LC quand elles sont pourtant dites primitives de manière analogue à la grammaire générative. Que le constructif de la LC soit spécifique à une culture ou non (ce qui explique sûrement que très peu aient souligné ce paradoxe), les parties du discours sont invariablement des régions mentales. Il faudrait alors que ces régions soient construites et/ou adaptables pour qu'elles puissent être congruentes aux langues qui ne possèdent pas les parties du discours atomiques reconnues par la LC⁵⁹. Hagège (1974) montre par exemple la faible proportion ou l'absence d'adjectifs dans de nombreuses langues africaines. Langacker, cependant, insiste sur le nom et le verbe, comme Chomsky, Anderson ou Montague, à partir de la capacité universelle de référence et de prédication vraisemblablement commune à tout être humain. Comme le remarque Larrivée (1997, p. 112), il faudrait introduire une échelle de valeur entre les parties du discours : l'adjectif serait par exemple une catégorie majeure ou primitive, en cela première et opposable à l'adverbe, qui n'en serait que le dérivé. Or, la LC se veut non transformationnelle (*what you see is what you get approach*⁶⁰) et considèrent égales en nature les différentes catégories grammaticales. De plus, en insistant sur leur motivation

59. C'est la volonté même de Chomsky qui propose l'ajustement des principes et des paramètres de la grammaire universelle. Bien que cette position soit innéiste (au plus haut point), on pourra lui reconnaître qu'elle tente de rendre compte du caractère labile des langues et de la grammaire qui en découle. La LC à l'inverse ne l'explique pas en n'abordant pas la question ou en réaffirmant la particularité de chaque langue (*language-specific*), cela excluant toute forme de généralisation.

60. Goldberg, 2003, p. 2.

conceptuelle, on en vient à considérer l'infinitif comme une entité non verbale car il n'évoque pas un ancrage temporel (Langacker, 1991, p. 81). L'infinitif a pourtant bien valeur grammaticale de verbe malgré son caractère non fini, c'est-à-dire non marqué des morphèmes que les verbes conjugués reçoivent généralement par le mode, le temps ou la personne. Dans tous les cas toutefois, les verbes infinitifs n'ont ni genre, ni nombre et se distinguent ainsi (par exemple) du nom participe en français (*elles pensent aimer leurs maris, elles se pensent aimés de leurs maris*) ; la caractérisation des parties du discours semble alors possible localement, dans son rapport au système d'opposition qu'elles constituent, du moins semble-t-elle envisageable depuis l'énoncé en dépit d'une évidente complexité de traitement. Il n'en demeure pas moins que ces unités ne sont pas plus éclairantes en LC, ni même simplement moins problématiques. Les grammaires génératives et/ou logiques ont recouru aux mêmes procédés structurels⁶¹ alors même qu'elles les considéraient motivés par des ressorts différents (logique contre phénoménologique). Le rejet des parties du discours par les structuralistes, vraisemblablement dû à leur mise en doute parallèle du mot qui devient l'unité ou le monème, n'a peut-être pas alerté suffisamment les continuateurs de la langue-système. La LC continue d'incarner cette position, du point de vue de la structure langagière tout au moins.

3.4.2. UNE AMBIGUÏTÉ ORIGINELLE

Il convient cependant de souligner une ambiguïté fondamentale aux conséquences historiques possiblement importantes. Si la *classe de mot* est explicitement catégorielle, il n'en va pas de même pour la *partie du discours* qui renvoie originellement aux mots eux-mêmes et non à leurs recoupements : là s'amorce, nous semble-t-il, une première confusion des plans méthodologique et ontologique. Aelius Donatus au ^{iv}e siècle, relayé bien plus tard par la grammaire de Port Royal, proposait déjà une taxinomie articulée autour des neuf types encore majoritairement reconnus que sont le nom, le pronom, le verbe, le participe, la conjonction, l'adverbe, la préposition et l'interjection. Tesnière, Lemarechal, Ducrot, Goose, Quirk ou Huddleston⁶², entre beaucoup autres, se sont pourtant accom-

61. Montague, 1973, p. 3.

62. Il nous faudrait encore distinguer les cultures linguistiques anglophones et francophones, car il est certain que l'influence de Port Royal sur la tradition grammaticale anglaise est plus marginale qu'elle ne l'est sur la tradition française (Joly, 1975, p. 415). Toutefois, les paternités d'Aristote et Platon, pour respectivement les principes de la proposition

modés de cette organisation générale au point que ne soient plus reconnues *in fine* que les catégories du nom et du verbe qu'ils ont tous en commun. Leur relecture des classes actualiserait alors l'opposition platonicienne d'*onoma* et *rhêma*, dont on peut encore douter de la légitimité et de l'originalité. En effet, le rapport qu'il est généralement fait entre, respectivement, *onoma*, *rhêma*, *logos* et *nom*, *verbe* et *énoncé* semble être incertain. Basset rapporte par exemple que sur 94 occurrences de *rhêma* dans l'œuvre de Platon, la très grande majorité possède le sens allusif d'*expression* et qu'*onomata* et *rhêmata* sont indistinctement utilisés pour renvoyer à la notion de *vocabulaire* (Basset, 1994, p. 48). Quant à la paternité platonicienne de cette opposition, elle semble compromise par les multiples renvois « aux spécialistes » que Platon fait lorsqu'il évoque les consonnes et les voyelles notamment. Enfin, le caractère limitatif, binaire, de cette classification des *espèces de mot* ne doit pas être pris comme le postulat d'une ontologie stricte de la langue : Platon reconnaît ici et là des occurrences de négations (grec, *apophasis*) qu'il distingue clairement des catégories onomastique et rhématique (Sophiste, 257 b). La recherche d'un ordre régulier à l'intérieur de la langue passe inévitablement par l'établissement de classes de mots (au sens d'unités mono-morphémiques) mais il semble bien que le poids de l'histoire grammaticale ait enrayé les vocations épistémologiques au point que les classes reconnues généralement se fondent dans divers imbroglios historiques. Force est aussi de constater que la grammaire cognitive comme les grammaires de construction non radicales adoptent, en considérant les parties du discours comme des classes de mot, des positions similaires à celles proposées par les modistes au moyen âge. Dans les théorisations cognitives, la langue, via les conceptualisations, impose une lecture du monde (Croft et Cruse, 2004 ; Lee, 2001 ; Evans, 2006). Pour les modistes, comme pour Lancelot et Arnaud quatre siècles plus tard, la langue est le monde en tant qu'il est vu au travers de *modes de signification* ou de manières de signifier. Les mots employés (ou les unités symboliques pour la LC) peuvent renvoyer à des phénomènes communs (par exemple NOM *dolor* douleur, et VERB *doleo* souffrir) et les classes de mot orientent le sens de l'énoncé. Chez Langacker, toute prédication nominale désigne une *chose* (Langacker, 1987a, p. 183). Dans la grammaire de Port Royal, qui vise à

et de la bipartition nom/verbe, légitiment ce recoupement ponctuel : malgré les fluctuations autour des sous-catégorisations, les couples nom-adjectif et verbe-adverbe sont systématiquement présents en filigrane.

montrer en quoi les faits de la langue contribuent à l'expression de la pensée par un référencement direct⁶³, l'élément de signification *substance* doit être commun à tous les noms (Pariente, 1985, p. 125). Même la grammaire spéculative semble se tenir à la distinction platonicienne opposant le nom au verbe. Bursill-Hall, au travers de la grammaire modiste, synthétise cette position latente de l'histoire des idées linguistiques :

The nomen and pronomen signify substance, i.e. concreteness, i.e. presence in the physical world and the permanence of things [...] The Nomen has as its function the mode of the static, rest and determinate understanding which it expresses by means of the mode of being (*modus entis*) in contrast to the Verbum which signifies by means of the mode of becoming (*modus esse*). (Bursill-Hall, 1971, p. 117-118).

La position de Langacker est alors spéculative au sens des grammaires spéculatives du moyen âge. Les primitifs qu'il reconnaît (nom et verbe en premier lieu) profilent des éléments du monde en tant qu'ils sont représentés dans une structure conceptuelle donnée, respectivement *entity* et *event*. Bien sûr, chez Langacker, il n'est pas de lien direct entre la langue et le monde, la première ne voulant pas représenter le second stricto sensu. Dans la LC, les « routines conceptuelles » variablement phraséologiques que constituent les unités symboliques de la langue découlent de l'expérience du monde perçu et conceptualisé : « The definition of a thing is abstract: it makes reference not to physical objects but rather to cognitive events » (Langacker, 1987a, p. 183). On est alors loin de la conception modiste (ou spéculative) de la grammaire. Il ne s'agit plus de la considérer comme l'expression de l'essence de la réalité, de même que les *partes orationis* ne sont pas la juste représentation des espèces du monde réel (Bursill-Hall, 1971, p. 116). Mais le fondement articulatoire des deux théories est paradoxalement le même : à l'immanence du Nomen correspond la transcendance du Verbum⁶⁴. Dans la terminologie langackérienne, les prédications linguistiques sont soit nominales soit relationnelles. Les premières désignent des entités ; elles sont les pôles sémantiques de substantifs. Les secondes désignent

63. Cette référence bijective entre la langue et les choses du monde pose immédiatement le problème des accidents du nom : s'il nous est assez aisé de dire si nous pensons à une ou plusieurs choses, ou si nous pensons à la totalité de ces choses individuées ou non (le nombre), il est en revanche très difficile d'établir un rapport stricte entre le genre grammaticale et le sexe biologique (le genre). Ce préjugé ontologique, nous l'avons vu, est la source de l'erreur des études roshéennes.

64. *Entity/stability* et *event/becoming*.

principalement des procès ; elles sont les pôles sémantiques de verbes⁶⁵. Les grammaires de constructions reconnaissent aussi cette opposition, bien que les « atomes » que constituent les parties du discours soient subsumés dans des catégories plus lâches. Encore une fois, la distinction entre la substance et la relation est avancée pour opposer les unités de la langue. Les constructions substantives n'acquièrent pleinement leur pouvoir expressif que lorsqu'elles sont organisées par les constructions schématiques : celles-ci sont donc responsables des *relations* entre les éléments dits *de substance*. La matière du mot devrait donc pouvoir rendre compte, *essentiellement*, de la verbalité ou de la nominalité de son espèce (ou de sa classe), ce en veine de justifier de possibles écarts par rapport à un socle source dérivateur ou translatif.

3.4.3. L'HYPOTHÈSE TRANSLATOIRE

Chez Guillaume, les parties du discours sont les formes conclusives des mots. Ceux-ci sont construits « dans l'esprit » et leur ontogénèse comporte deux phases : la genèse matérielle, qui crée le sens ou la « matière », et la genèse formelle, qui détermine la catégorie grammaticale (Boone, 1996, p. 136). On retrouve dans cette organisation (au travers des néologismes et des métatermes abscons) une bipartition classique opposant le concept, la matière ou le sens à la forme discursive, que les GC réactualisent en dehors du niveau phraséologique de la construction. L'idéogénèse, que Guillaume nomme *discernement*, se voit figée par une opération d'*entendement* (la morphogénèse). La « base du mot » (située en *langue*) est orientée vers la « partie du discours ». Le mot connaît ainsi une double existence : l'une est absolue (le mot hors de l'usage), l'autre est locale et ponctuelle (le mot en tant qu'il est co(n)textualisé). Il faut alors distinguer la partie de la langue de la partie du discours. Les mots sont des unités de la langue classées à partir de propriétés intrinsèques. *Coffe*, *champagne*, *beer* sont des substantifs *puissanciels*. Toutefois, dans les énoncés suivants, c'est-à-dire sur le plan de l'*effet*, ils sont des verbes (discursifs).

1. I was coffeed to nausea.
2. I did not mean to champagne the guests euphoric.

65. Chez Langacker, la classification se complexifie ici. La catégorie des prédications atemporelles subsume à la fois les procès (verbe) et les relations atemporelles (adjectif, adverbe et prépositions). On note alors que la symétrie taxinomique traditionnelle n'est plus respectée : adjectif et adverbe sont cette fois recoupsés ; ils ne dépendent plus de leur antécédent syntaxique (nom/adjectifs, verbe/adverbe).

3. She beered me into anger.
4. She guilted me into repainting the bedroom.

Les phénomènes de dérivation, de conversion, de « translation » (Tesnière, 1953), en somme tous les phénomènes de décatégorisation, trouvent ainsi une explication séduisante. Les changements catégoriels ne sont plus problématiques du point de vue de la description et de l'établissement des catégories grammaticales. *Champagne* est intrinsèquement nominal puis discursivement verbalisé⁶⁶. Une difficulté récurrente peut donc être écartée au moyen de la distinction proposée par la psychomécanique, car il ne peut y avoir d'homogénéité que dans des classes de même ordre : les divers observables du discours (les réalisations effectives du mot) impliquent nécessairement des « altérations », des variations catégorielles. La partie de la langue n'étant pas accessible comme l'est la partie du discours, il faut se contenter de la matière du mot pour la déterminer. Cependant, si les parties de la langue sont absolues et que les mots sont catégorisés en leur matière même, il devient difficile de classer les morphèmes bivalents, dont l'usage veut qu'ils soient aussi récurrents en tant que verbes qu'en tant que noms. Les emplois « irréguliers » de substantifs déverbaux tels que *champagne* ou *coffee* peuvent être justifiés pragmatiquement, leurs occurrences verbales n'étant pas parfaitement lexicalisées. Les conversions plus généralisées, en revanche, semblent fragiliser le postulat guillaumien, car il est peu probable qu'il faille systématiquement une double opération de caractérisation pour que *n. treasure*, ou *n. burn* (entre de nombreux items lexicaux) soient verbalisés ; cela va en tout cas à l'encontre de tous les principes d'économie.

5. The last coin of their *treasure* OED Byron Mar Fal v i
6. Taking a Cheshire cheese from a locker, where it had been carefully *treasured* up for this occasion. (OED, Cook, Voy. Round World II)
7. Munching the young grass and drinking out of the *burn*. (OED, Black, Macleod of D. I, 176)
8. Anne Williams was *burnt* at Gloucester for poisoning her husband. (OED, Scots Mag.)

Les conversions totales illustrées ci-dessus sont des phénomènes simples : le transfert s'effectue du nom au verbe et la totalité des déterminations de la classe d'arrivée sont adoptées

66. Nous avons plus longuement commenté ces « conversions » en annexe (A).

par le morphème « converti » ; *treasure* et *burn* sont tous deux marqués et fléchis en *v-en*. De nombreux types de conversions ont été identifiés en fonction du sens des transferts ($n \rightarrow v$, $v \rightarrow n$, $n \rightarrow a$, $a \rightarrow n$, $v \rightarrow a$, $a \rightarrow v$), de leur totalité ou de leur partialité (*a. French*, *n. the French* **Ø conv. partielle**, *v. he frenched* **her conv. totale** ; les transferts sont totaux lorsque l'élément converti adopte l'intégralité des flexions de la catégorie cible) et de la verticalité ou de l'horizontalité de la conversion (le segment *wait and see* peut être adjectivé : *a wait-and-see policy*, ce qui constitue un rapport vertical entre les unités *phrase* et *adjectif*)⁶⁷. Cependant, la lexicogénétique n'apporte pas de plus amples explications quant à la classe origine du transfert lors des opérations de conversion. La problématique reste la même *in globo* : l'approche systémique ne dit presque rien de la détermination de la classe par la matière du mot (lorsqu'elle le fait, elle tombe dans l'illogisme) et l'approche lexicogénétique repose sur des assignations très intuitives. Tournier lui-même reconnaît volontiers qu'il n'est pas aisé de déterminer l'ordre du transfert et ce malgré les datations des morphèmes en diachronie.

Les datations que nous possédons ne concernent, évidemment, que les langues écrites et ne sont fondées que sur les documents qui nous sont parvenus. Elles constituent des indications utiles mais incomplètes et parfois suffisamment surprenantes pour paraître peu fiables. (Tournier, 1985, p. 178)

On peut supposer que le nom *hammer* a donné *v. hammer*, l'objet étant a priori premier à l'événement que le verbe décrit, mais il est surprenant de constater que les premières occurrences attestées du verbe ont été relevées au xv^e siècle, soit près de cinq siècles après les occurrences nominales du même lexème (OED, *hammer*). Nombre de lexèmes connaissent aussi des occurrences très rapprochées dans des classes différentes, si bien qu'il est impossible de justifier historiquement la classe source du transfert. *Quiet*, par exemple, connaît une occurrence verbale en 1440, nominale en 1375 et adjectivale en 1382. L'écart est bien trop étroit pour que soit déterminée la classe originelle de cette triade. Quand bien même, on est en droit de se demander s'il ne s'agit pas là de co-occurrences, car la concrétude qui implique certainement la primauté du nom dans des cas comme *bridge*, *knot*, *hem* ou *grain* n'est pas ici présente, ce qui proscriit l'extension métaphorique classique du concret vers l'abstrait. L'excès inverse nous apparaît encore plus problématique, tant pour la véracité des datations lexicales que pour notre tentative d'accès aux parties de la langue : si la matière détermine la partie de langue, la classe source doit être nominale.

67. Tournier, 1985, p. 175 ; Tournier, 2004, p. 111.

Chez Tesnière, les parties du discours forment un ensemble structuré et hiérarchisé mais elles sont reliées par un réseau de translations (indiquées par des marqueurs). La translation est le phénomène qui « rachète » les différences de catégories et qui permet de mettre sur pied n'importe quelle phrase en transformant une espèce de mots en n'importe quelle autre⁶⁸ (Tesnière, 1953), ce qu'illustre le rapport de la préposition *de* à la conjonction *que*. *Le livre d'Alfred ; le livre qui raconte cette histoire ; de et que* sont des translatifs, car ils ont changé les parties du discours de *Alfred* et *raconte cette histoire*. Grâce à *de* le complément du nom joue le même rôle d'épithète que *rouge* dans *le livre rouge* et grâce à *que*, la proposition est substantivée. Par ailleurs, le subordonné ordinaire du substantif régissant est l'épithète, et le rôle de cet épithète est tenu par un adjectif. *De pierre* ou *de Paris* dans *Le livre de Pierre* ou *Le train de Paris* sont subordonnés aux substantifs qui les régissent (*livre* et *train*). Ils ont « valeur » d'adjectifs : sans être des adjectifs, ils se comportent syntaxiquement comme tels. Quel est alors la nature de « l'espèce de mot » ou de la catégorie grammaticale ? La valeur proscrit l'essence quant il est pourtant question de déterminer les parties de la langue (essence en langue, valeur en discours).

La proposition de permet de « changer » la nature syntaxique du groupe qui le suit. Les mots devant lesquels est placée la préposition *de* sont des substantifs. Loin d'être une difficulté, cette constatation au contraire semble nous fournir l'explication (ou simplement le rôle) de la proposition *de*. *Pierre* est un substantif, *de Pierre* est une épithète à valeur adjectivale. Cette position variatrice, encore répandue, soulève une fois de plus la question du bien-fondé des catégories de la langue. L'introduction de la distinction entre morphologie et syntaxe (*rouge* dans *le livre rouge* est morphologiquement adjectif, alors que *de Pierre* dans *le livre de Pierre* l'est syntaxiquement) ne règle rien. *Rouge* et *de Pierre* sont tous deux épithètes de *livre* : la translation permettrait donc à la fois un changement de catégorie et un changement de fonction, ce qui la rend essentielle à toute opération de connexion puisqu'elle en est la condition préalable. Autrement dit, les éléments d'un énoncé ne sont compatibles et assemblables que par le rapport qu'ils entretiennent avec leur catégorie grammaticale : morphologique en premier lieu

68. Les parties du discours traditionnelles, de son point de vue, sont inconséquentes car elles reposent sur une classification qui tient compte de critères épars : la nature (verbe, substantif, article, participe), la fonction (pronom, adjectif, adverbe, conjonction) et la position (préposition, interjection).

et structurale s'il s'avère nécessaire de translater certains éléments. C'est donc en termes de contraintes qu'est abordée la question de la variation catégorielle. La difficulté « structurale » que rencontre le sujet parlant dans l'acte de parole légitimerait l'opération de translation. « Il est de fait qu'on ne voit jamais dans aucune langue un sujet parlant normal se trouver brusquement empêché d'achever une phrase commencée et demeurer court faute de pouvoir y faire entrer un mot. » (Tesnière, 1953, p. 365). De ce point de vue, la translation consiste en l'opération qui permettrait de pallier les impossibilités connectives entre les catégories élémentaires. Il s'agit de rendre connectable ce qui ne l'est pas « naturellement ». Mais encore une fois, les classes et espèces de mot (graphiques) occupent une place fondamentale sans être plus définies.

La translation est ainsi un des principaux mécanismes par lesquels se réalise l'indépendance du structural et du sémantique [...], (*elle est*) un procédé si simple et si naturel, qu'il constitue un des phénomènes les plus courants du langage humain » (ibid., p. 366).

Tesnière s'émerveille lorsqu'il s'aperçoit que pour deux cents mots prononcés, le locuteur recourt à la translation quarante sept fois. Il parle alors de « puissance intellectuelle considérable qui confère à notre esprit le merveilleux outil dont il est doté avec le langage » (ibid., § 12) et créé, à son habitude, une terminologie qui lui est propre. Le transférendo est le noyau appelé à être soumis à la translation, le transféré est ce même élément en tant qu'il a subi ladite opération. Le marqueur, ou l'opérateur⁶⁹ de la translation est appelé translatif. C'est ce dernier, nous l'avons vu, qui permet l'articulation entre les catégories grammaticales. Le substantif, l'adjectif, l'adverbe et le verbe constituent le quadrilatère sur lequel s'édifie toute la syntaxe structurale.

La théorie de la translation met au premier plan le rôle des catégories dans la syntaxe des langues par le biais des opérations de connexion, de la valence et de la translation, ces opérations étant constitutivement indissociables. La translation est inséparable de la connexion qui aboutit à la valence. *Pierre chante* est constitué de trois éléments : *Pierre* + *chante* + le lien qui unit les deux premiers éléments. Sans ce lien, nous n'aurions que des « idées indépendantes, sans rapport entre elles,

69. Si nous teintons ici la grammaire structurale d'énonciativisme ou de cognitivisme, c'est bien pour manifester que toutes recourent à des principes similaires plus ou moins explicités et variablement attribuables à des causes différentes (logique, phénomènes, repères énonciatifs) et non à des traitements dissimilaires.

et non une pensée organisée » (ibid., esquisses, p. 3). Au même titre que les grammaires de construction standard ou que le syntactique de Mel'cuk (1982, p. 22), les signes devraient porter l'ensemble de leur déterminations : leur forme, leur classe, leur sens, cela constituant un ensemble de propriétés dont ne dit rien de leur conditions de possibilité. Par ailleurs, la translation s'avère être surproductrice, comme le sont les projections métaphoriques chez Lakoff et Johnson. Comme ces derniers, on peut avancer le figement progressif des résultats de ces opérations inconscientes (qu'il s'agisse de structures syntaxiques ou conceptuels et sémantiques) mais il faut alors accepter que les structures produites soient directement accessibles, qu'elles constituent des ensembles fonctionnels et non qu'elles soient à l'œuvre dans l'activité langagière de manière systématique. S'agissant de l'approche cognitive qui, par ailleurs, remet en cause de nombreux postulats traditionnels en se voulant garante d'une forme de phraséologie constructionnelle, on ne peut que se demander pourquoi les parties du discours sont considérées comme des éléments primitifs de la langue.

Il n'en demeure pas moins que la psycho-mécanique, de manière analogue à la LC, scinde la langue en deux domaines : le non système (matière) et le système (forme). La matière, que l'on pourrait aisément convertir en *structure conceptuelle*, et la forme, qui saisit et fige le contenu substantiel de la pensée : elles sont les deux constituants de la langue. Le premier est non systémique, le second détermine la forme et la systématise : « La matière, pourrait-on dire, est désordre ; la forme est l'ordre saisissant le désordre » (Guillaume, 1938[1971] p. 39). La langue naît invariablement de la rencontre de ces deux domaines, si bien qu'il est impossible d'évoquer le mot au titre de sa seule forme ou de sa seule matière. Le mot doit ainsi être nécessairement couplé à une classe de mot : « Le mot qui ne serait que mot, et qui ne serait pas en même temps substantif ou verbe ou adjectif ou adverbe, etc. est chose qu'on n'y saurait produire » (Guillaume in Boone, 1996, p. 269). La systématique du langage renouvelle l'inévitabilité du lien mot/classe de mots et se prête à une classification générale en fonction de leur variabilité. Ainsi, les classes prédictives (substantif, adjectif, adverbe et verbe) s'opposent aux classes non prédictives (prépositions et conjonctions) dont la propriété commune est l'invariabilité. D'autres, comme la classe pronominale, sont obtenues par dématérialisation.

Toutefois, ces nuances classificatoires sont soigneusement décrites et élaborées à partir du discours, qui constitue le seul domaine observable de l'activité langagière. Conséquemment, qu'il s'agisse de l'invariabilité des pronoms en discours ou de

leur classe, la reconnaissance de ces unités appelle un questionnement plus profond : quels sont leurs équivalents en langue ? Quelle est la nature de l'invariabilité des prépositions ? Quel facteur permet leur assignation catégorielle constante ? Les prépositions font aussi l'objet de décatégorisations (*The ifs and buts of life*). Or, s'il existe des classes discursives constituées d'éléments dématérialisés, cela implique qu'il ne peut être de correspondance exacte entre les catégories de la langue et celles du discours, car en effet, comment pourrait-il y avoir une classe d'éléments sans matière ? On l'a vu, il n'est pas de mot qui n'en soit pas assignée : c'est la condition même de la naissance de la langue. Par ailleurs, si la matière du mot détermine sa classe précoce (en langue), quel est le facteur qui détermine sa variation catégorielle et permet, en quelque sorte, d'outrepasser l'essence expressive du mot ? Tesnière semble opter pour un impératif locutoire que rien ne justifie quand Guillaume, en inférant l'origine des classes en langue n'écorche que le discours. La LC « conceptualise » le primat de la langue et se tient aux catégories de mots imposées par la tradition.

3.4.4. INCLUSION OU EXCLUSION DES UNITÉS EN LANGUE

La structure ou l'organisation langagière répond à des principes très divers (syntaxiques, fonctionnels, énonciatifs, pragmatiques etc.) et chaque école évalue, « corrige » et/ou vilipende ses comparses pour quelque critère qu'ils n'auront pas adopté, chaque fois en fonction de postulats reposant sur une conception particulière de la langue. Ainsi Ducrot remarque-t-il par exemple que la conception traditionnelle de l'articulation de la langue est « inadmissible » du point de vue de la glossématique de Hjelmslev (Ducrot, 1995[1979], p. 102). L'importance du mot (consistant encore en l'association d'un signifiant et d'un signifié) dans les théories classiques est en effet incompatible avec les principes de la glossématique car le mot est le fruit d'une association F/S et qu'en cela, il est une unité extrinsèque de la langue contrairement à F et S qui, eux, la constitue⁷⁰.

70. Les rapports souvent dressés arbitrairement entre signifiant/signifié et forme/sens ont pour principale facilité de ne pas poser la question de la signification du mot (et non de son sens). Dans la même veine, et malgré la doxa saussurienne et les mises en garde de Saussure lui-même (1916[2005]), l'image acoustique et le concept sont aussi donnés pour équivalents des deux paires précédentes alors même que l'image acoustique renvoie à la manifestation physique de la production langagière ainsi qu'à la possible reconnaissance d'une suite de sons et non à une simple graphie répertoriée mentalement. La traduction anglaise "sound pattern" (Open Court, 1998) est par ailleurs très éclairante.

Autrement dit, l'approche classique se différencie du modèle Hjelmslevien par des critères d'appartenance ou de non appartenance à la langue (externe), c'est-à-dire en fonction du statut véritablement ontologique⁷¹ ou simplement méthodologique et descriptif des unités de la langue. Les exemples sont nombreux qu'il s'agisse des paradigmes structuralistes ou cognitifs, incluant grammaires génératives et LC. Chaque fois pourtant, on pourra remarquer que c'est à une conception théorique différente que s'oppose le modèle classique et non à une théorie des observables (fondée sur un corpus). La LC, bien qu'étant très hétérogène, prend le signe pour seule unité constitutive. Celui-ci est variablement complexe en termes de substance et de schématicité mais sa nature reste binaire et l'ensemble de ces signes constitue un répertoire lexical oscillant indifféremment entre structures argumentales schématiques (ex : *Transitif*, F : NP VP NP, S : Attributif) et morphèmes lexicaux libres (*Arbre*, F : arbre, S : [arbre]). Cette conception de la structure langagière est assez éloignée, bien sûr, de la glossématique mentionnée supra mais il est frappant de constater que *ce qui constitue* la langue est pour de nombreuses écoles linguistiques un critère d'inclusion ou de discrimination majeur : les unités sont valides sous la seule condition de leur appartenance à la langue. Nombres de modèles s'accordent autour de ce principe qui place la description de la langue, et conséquemment sa détermination *in esse*, au cœur de leurs problématiques sans que les problématiques de l'ontologie et de la possibilité d'un vide sémiotique⁷² ne soit posées. Pourtant, les finalités de ces modèles sont parfois parfaitement antinomiques et l'on voit mal pourquoi ce critère revêt une importance aussi capitale. La langue envisagée en elle-même et pour elle-même n'a pas lieu d'être lorsque l'objectif principal d'un modèle linguistique consiste en sa congruence aux résultats des disciplines des sciences cognitives (Langacker, 1991, XII; Lakoff, 1987, p. 10 ; Gibbs, 1989, p. 28). Le problème est encore une fois de taille : comment déterminer la langue en elle-même, c'est-à-dire déterminer ses éléments constitutifs et décrire son organisation tout en intégrant des paramètres fluctuants tels que la catégorisation radiale (cf. 3.3.) ? On mêle alors des données de la langue à des données pragmatiques éminemment labiles, parfaitement extrinsèques à l'individu et à la langue en tant qu'elle est un

71. Il s'agit ici de l'existence des unités de la langue et pas de l'ontologie de leurs éventuels référents. Par ailleurs, nous ne voulons pas réduire ici l'externalisme à l'ontologie, comme Putnam entre bien autres.

72. *Vide* ici ne veut pas dire *mindless*. On aborde indirectement l'idée d'un sens interprétatif, « co-construit ».

objet d'étude borné temporellement (synchronie) et méthodologiquement (Syn-Sem). Il demeure donc un paradoxe à reconnaître l'existence d'une langue relativement fixe en synchronie (collectif) et vouloir y intégrer des paramètres qui n'en dépendent pas (situationnel et individuel). Cela amène la LC à lexicaliser des traits pragmatiques en les associant à des cadres prédicatifs qui en deviennent signifiants et à inclure dans le lexique des caractéristiques présentées plus tôt comme des traits cognitifs issus des capacités du conceptualisateur.

Chez Goldberg, les structures argumentales sont en effet des cadres prédicatifs signifiants qui doivent être considérés comme des unités symboliques au même titre que les lexèmes. Par ailleurs, fidèlement au modèle lakoffien, elle fait appel aux notions de scripts, de cadres et de schèmes mentaux, avançant que le sens ne peut être défini que relativement à une scène mentale idéalisée (Goldberg, 1995, p. 25). Originellement, la notion de cadre était apparue pour contester la position atomiste qui voulait décomposer le mot en traits sémantiques primitifs ; une pratique d'ailleurs déjà critiquée par les connexionnistes (Fodor et Garret, 1975 ; Fodor, 1980) avant même que la problématique n'atteigne les paradigmes linguistiques⁷³. Suivant la tradition de Barlett et Austin, qui eux parlaient de schèmes en abordant ces ensembles expérientiels (Barlett, 1932 ; Austin 1940), Fillmore (1977) et Goldberg (1995) lient le sens linguistique aux structures supposées de la connaissance : ces cadres seraient des ensembles d'expérience individuable⁷⁴ jouant le rôle de référents dans la production du sens comme dans son interprétation⁷⁵. Si l'on considère maintenant les deux postulats essentiels à la démarche de

73. Kleiber (1990) l'identifie comme le modèle de catégorisation classique ; modèle qu'il ne faut pour autant pas reléguer au rang d'obsoleète (chap.3.), en mélangeant les traits univoques qui tendent à l'objectivité descriptive des traits non spécifiques qui constituent notre expérience de l'objet. Ainsi Pottier remarquait-il déjà en 1964 que la détermination de ces traits est délicate parce qu'extrêmement relative et labile, même s'ils apparaissent parfois dans la définition des « mots » : « *Coffre : grande boîte de bois, de métal, de forme rectangulaire, le plus souvent bombée, fermée par une serrure* (Dictionnaire général). La matière, le caractère bombé etc., appartiennent au virtuel : cela est souvent vrai, mais n'est pas distinctif ; il existe des objets de ce type avec couvercle, non bombé et on peut encore les désigner par le signifiant *coffre* » (Pottier, 1965, p. 125).

74. Lakoff, nous l'avons vu (3.2.5), a voulu prolonger ce modèle en essayant de montrer que ces cadres étaient hiérarchiquement organisés et que certains d'entre eux consistaient en des agrégats de modèles cognitifs (idéalisés).

75. C'est encore à Lakoff (1987) que l'on doit vraisemblablement cette caractérisation.

Goldberg que nous venons d'aborder (d'une part, la nature immuablement symbolique de la langue ($S = F/S$) et, d'autre part, le recours aux structures de la connaissance dans la définition du sens), on remarque aisément que le lien, si légitime soit-il, entre la langue et la cognition pose inéluctablement le même problème : Goldberg inclut des aspects de la structure conceptuelle et des traits pragmatiques dans le sens des signes schématiques (non réalisés). Dès lors, comment peut-on encore postuler l'existence d'une langue ? Si nous trouvons essentielle la possibilité d'un liage des niveaux linguistique et cognitif, il nous semble en revanche contestable de vouloir les faire fusionner. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que la LC doive recourir aux familles de ressemblances ou à la sémantique étendue du prototype qui permettent les apories catégorielles pour rendre compte de la difficulté que nous éprouvons à isoler le prototype d'une catégorie lexical (3.2.).

Chez Langacker, le sujet cognitif profile sciemment⁷⁶ des aspects d'une structure conceptuelle qu'il rend saillants dans la production langagière. La structure conceptuelle consiste en un réseau de connaissances (des domaines cognitifs) établies progressivement et constituant *in fine* l'expérience du conceptualisateur. La description du sens de l'énoncé se rapporte donc inévitablement à la description des focalisations mentales du sujet cognitif. La somme des informations conceptuelles n'est rendue qu'imparfaitement par la langue et le sens de l'énoncé ne représente que les traits sélectionnés d'un concept plus ou moins complexe. Comme dans les théories Gestaltistes qui opposent la figure au fond, les lexèmes ciblent ou profilent des éléments repérés (*trajectors*) et suggèrent des éléments repères (*landmarks*) nécessaires à la construction du sens. *Knuckle* renvoie à *finger*, puis à *hand*, *hypotenuse* à *right angle* puis à

76. La conceptualisation consiste chez Langacker en l'opération mentale qui sous-tend l'activité langagière. En cela, il s'agit d'une opération « inconsciente ». Toutefois, l'intention de communication permet souvent la discrimination consciente d'une figure sur un fond malgré le caractère vraisemblable (ou non) du construit : *la table sous la lampe ; la lampe sur la table*. Talmy (2001a) rejette d'ailleurs le premier énoncé sur la base de cette invraisemblance mais comme pour l'énoncé canonique de *Syntactic Structures* (Chomsky, 1957) *D'incolores idées vertes dorment furieusement*, il est possible de légitimer en contexte l'occurrence de *la table sous la lampe*. Pour cette dernière, à partir du repérage préalable de la lampe en tant que point de focalisation cognitif. En d'autres termes, le repère (Landmark) « n'englobe » pas nécessairement le repéré (Trajecteur) suivant une logique ontologique (*la voiture dans le garage, la fleur dans la prairie* etc.).

triangle, *uncle* à *father* puis *ego*⁷⁷. Le « choix » d'une unité symbolique ou de l'ensemble des unités constitutives de l'énoncé est ainsi à la fois subjectif et anthropocentrique, car il révèle la lecture ou l'appréhension d'un événement tel qu'il est perçu par le locuteur (Achard, 2001, p. 334). La systématique langac-kérienne repose ainsi principalement sur la possibilité d'un ajustement focal, possibilité qui découle entre autres de la capacité du sujet cognitif à discriminer ou à promouvoir certains aspects d'une scène conceptuelle. La structure sémantique de la GCL est intrinsèquement liée aux constructions mentales du conceptualisateur qui recourt parfois simultanément à ses capacités de spécification, de cadrage, de focalisation, de fléchage et de proéminence. Toutefois, si l'on accepte la possibilité d'un tel nœud entre lexique et capacité cognitive, le sens linguistique hérite d'une dimension neurologique : il inclut alors son propre traitement. Si l'on continue de postuler l'existence d'une langue systématisée et hiérarchiquement articulée, on ne peut pleinement prendre en compte les facteurs cognitifs qui opèrent dans l'interaction langagière au risque d'intégrer dans la langue des capacités, voire des processus cognitifs qui n'appartiennent pas au domaine linguistique⁷⁸. Méthodologiquement, il existe une véritable contradiction à vouloir déterminer la langue, sa structure et les réseaux de dépendances qu'entretiennent ses unités symboliques en y incluant des données qui outrepassent le sens linguistique (la capacité de promouvoir la figure sur le fond en l'occurrence). Par ailleurs, la GCL ne nous dit pas si l'organisation du lexique copie celle de la cognition générale (la langue lexicaliserait en second plan selon des principes perceptifs plus généraux) ou si le lexique, variant à l'extrême, participe de la communication en temps réel. Elle nous permet en tout cas de remarquer qu'il est épistémologiquement dangereux d'intégrer une approche descriptive traditionnelle à un paradigme ouvert aux sciences de la cognition. La GCL, et la LC au travers elle, se place une fois encore dans une position paradoxale en traitant uniformément les exigences de l'explication des faits de langue et les possibles faits de la cognition qui les sous-tendent.

77. Il est à noter que les exemples de Langacker sont toujours relationnels (hypoténuse renvoie à *triangle* et sœur à une organisation généalogique), mais que pensez de *livre* ou de *cendrier* ? Il semblerait que les lexèmes ne soient pas égaux du point de vue de leur pouvoir référentiel.

78. Il ne s'agit pas ici de dire qu'il faut scinder les disciplines en fonction de leurs objets (les sciences cognitives les mêlent volontairement) mais bien de remarquer que la langue, s'il on décide d'en faire un objet d'étude viable, ne peut contenir des unités de natures totalement éparées.

Les grands mouvements linguistiques ont tous attiré l'attention du linguiste sur les facteurs qui façonnent ou semblent façonner le discours (ou la langue au sens du constructique de la LC). Les grammaires transformationnelles reconnaissent le pouvoir régisseur ou matriciel des verbes dans les énoncés, c'est-à-dire les phrases dans bien des cas (Harris, 1951 ; Gross, 1976 ; Levin, 1991). Les écoles énonciatives, bercées des aspirations stylistiques de Bally, s'attachent à démanteler les réseaux modaux ou affectuels qui jalonnent la production langagière (Benveniste, 1966 ; Culioli 1983, 1990⁷⁹). La grammaire générative ouvre le champ linguistique à la psychologie cognitive (Chomsky 1963, 1981, 1987, 1995, 2005 ; Radford 1997ab), la pragmatique et la linguistique du texte et de l'interprétation à la construction progressive du sens (Adams, 2005 ; Rastier, 1987). Malgré la légitimité de chacune des ces facettes, peu de linguistes se sont attelés à entreprendre une approche critique des fondements de la langue quand cette question apparaît de manière récurrente en philosophie du langage (Davidson, 2005 ; Sebestik *et al.*, 2001 ; Wittgenstein 1922, 1953 *i.a.*). L'apparat fondateur des structuralistes tient en effet la discipline entre ses mains si bien qu'il peut être malvenu d'en questionner les rouages. La LC, courant qui cherche encore à définir un modèle stable, recourt à de nombreux principes structuralistes et ouvre, par ailleurs, ses perspectives aux sciences cognitives. C'est pourquoi elle participe indirectement d'une démarche de questionnement général à propos de notions essentielles comme le signe, la sémantique ou la syntaxe. Au travers des grammaires de construction notamment, elle place l'opposition syntaxe/sémantique au rang d'outil descriptif. Si celui-ci sert ponctuellement le linguiste à isoler les traits forme/sens⁸⁰ d'un énoncé ou de l'un de ses constituants, il n'est jamais considéré comme étant un niveau constitutif de la langue. En soulignant cette conséquence heureuse des postulats de la LC est cruciale, on voudra remarquer qu'elle ne confond pas tous les plans de l'analyse du langage malgré des isomorphies handicapantes (2.4.).

79. Bien sûr, le courant énonciativiste n'est pas limité à Benveniste et Culioli. Austin (1962), Adamczewski (1982), Anscombe et Ducrot (1976), Récanati (1970) *i.a.* ont aussi joué un rôle non négligeable dans la diffusion des idées énonciatives et discursives. La position de Benveniste et Culioli est toutefois particulière en ce qu'ils ont développé une approche allant au delà des marqueurs déictiques, des lois logiques et des valeurs argumentatives et des forces illocutoires.

80. Les traits pragmatiques associés aux constructions (ou signes schématiques) sont généralement inclus dans la dimension sémantique de l'énoncé.

Assez étonnement, et malgré l'ambition affichée des constructionnistes porteurs de ces revirements théoriques, aucune importance n'est accordée à une distinction souvent présentée comme étant des plus fondamentales. L'objet-langue (c'est-à-dire la langue en tant qu'elle est descriptible et sécable) et la parole, le produit d'un échange interpersonnel appelant des connaissances concourantes : la langue actualisée de la construction du sens dans l'expérience vécue du locuteur⁸¹. La première est un artefact possiblement figé dans les études synchroniques, la seconde relève de la cognition générale et de l'interaction. Nombreux sont ceux qui reconnaissent l'importance de l'interpersonnalité et de l'alternance dialogale (Jakobson, 1953 ; Sacks et al, 1978 ; Gérard-Naef, 1987) ou considèrent l'activité humaine comme l'essence même du langage (Jespersen, 1927, p. 13) mais rares sont ceux qui attribuent aux catégories grammaticales des valeurs simplement indicatives ou méthodologiques (la parole contre la langue)⁸². Piaget (1968, p. 6) remarque que le danger du structuralisme consiste en la tentation d'une langue-système ontologique et non méthodologique. Or la LC (des modèles constructionnels standard) succombe cette fois à cette tentation en validant l'existence des parties du discours.

Quoique implicitement, et peut-être inconsciemment, la LC voudrait se distinguer de la plupart des théories traditionnelles. Elle remet certes en cause les taxinomies classiques en adoptant une position holistique du langage, mais elle nous pousse en conséquence à un questionnement épistémologique qui la ramène de fait aux linguistiques de la langue d'une part (le structuralisme classique) et aux linguistiques de la cognition d'autre part (le structuralisme algébrique ou algorithmique). En LC, le signe, la valence, l'énoncé ou le construit, la langue ou la construction schématique, la syntaxe et la sémantique entre autres reçoivent des acceptions présentées comme nouvelles (ou novatrices) que nous nous devons d'aborder au regard des problématiques fondamentales que posent ces redéfinitions et des courants linguistiques qui manifestent les mêmes aspirations.

81. Paradoxalement, l'intérêt porté à la cognition élémentaire dite de « bas niveau », notamment par le soulignement massif de l'importance du domaine sensorimoteur au sein la cognition, a eu pour conséquence de laisser pour compte l'activité langagière, qui appartiendrait à la cognition de « haut niveau ».

82. Nous souscrivons en partie aux positions de Croft (2001) et Borer (2005) pour qui les catégories grammaticales ne sont pas primitives mais constructionnelles.

3.5. DE LA STRUCTURE SYNTAXIQUE À LA STRUCTURE EXPÉRIENTIELLE

Il est un constat qui, seul sans doute, fédère les linguistes de tous horizons théoriques : la linguistique est une discipline éparse. L'éclatement des paradigmes qu'elle comporte, les tâches différentes que ceux-ci s'imposent, ce souvent avec des objectifs communs mais des postulats dissimilaires, fragilisent de fait son unité. Les modèles et leurs révisions, les systèmes et leurs ajouts s'affrontent, mais les frontières qu'ils érigent sont parfois illégitimes. S'il existe des oppositions fondamentales entre les écoles d'aspiration générative d'une part et d'aspiration cognitive d'autre part, les grammaires qu'elles entendent construire à partir de postulats dits incompatibles présentent des ressemblances saisissantes. Nous l'avons vu, le fond mentaliste qui, au même titre que l'innéité, constitue un recours insondable à l'explication des structures et catégories linguistiques s'avère être commun à la GG et la LC. Nous le verrons plus encore avec l'exemple des structures causatives complexes. Il est toutefois une notion centrale (plus ou moins explicite selon qu'elle renvoie à ce que Piaget (1968, p. 63) appelait « insaisissable structuralisme ») qui unit les deux versants ennemis au moins partiellement. La *structure langagière*, source intarissable de querelles, s'insinue jusque dans les lignes paradoxales⁸³ du plus anti-génératif des cognitivistes, R.W. Langacker. Ainsi l'énoncé est-il toujours une structure composite (*composite structure*) qui fait sens à partir, mais pas exclusivement, de ses composants (*component structure*)⁸⁴. La structure composite [*charismatic neutrino*] dans l'énoncé *There is no such a thing as a charismatic neutrino* consiste en la combinaison illogique (*anomalous*)⁸⁵ de deux sous structures componentielles. Le trajecteur de *charismatic* correspond au profil de *neutrino*, ce qui aboutit à une structure composite non unifiée (ibid., p. 282). Où que se trouve la cohérence ou l'incohérence des structures (forme logique ou espaces mentaux), la production langagière

83. Nous avons conclu plus tôt à un « structuralisme éclairé par la cognition. »

84. Langacker, 1987a, p. 288.

85. Nous avons choisi de traduire *anomalous* par *illogique* pour renforcer le lien qui se dessine entre la GG et la LC sans vouloir toutefois forcer le trait : il nous paraît évident que le jeu d'évitement lexical auquel se prête Langacker n'enlève rien au caractère logicopositiviste de son argument. À son crédit, il reste que l'énoncé demeure signifiant et acceptable malgré cette « anomalie ». La forme logique chomskyenne, qui a pour tâche de désambigüiser l'énoncé (voir infra), lui est en cela très comparable.

est considérée comme relative à un ensemble ordonné de possibilités lexico-grammaticales corrélativement à des structures mentales.

Il faut donc le reconnaître, c'est par commodité que nous avons posé cette cassure franche entre les deux modèles canoniques (génératif et cognitif) car, bien entendu, de la même manière qu'il n'existe pas d'école structurale unifiée⁸⁶ – la stylistique de Bali, la psychomécanique de Guillaume ne sauraient être assimilées à la linguistique du cercle de Prague ni même aux principes fondateurs instigués par Saussure, d'ailleurs partisan du système plutôt que de la structure – il n'existe pas de consensus autour de la question cognitive. La LC se manifeste en un réseau de mouvances qui s'accordent autour d'un principe général : approcher la langue dans une perspective phénoménologique quand la GG, transfigurée par ses révisions, dogmatise la forme logique⁸⁷. Ainsi, si comparer les deux modèles est envisageable, c'est avant tout parce que derrière la même étiquette (LC ou GG) se placent des traditions opératoires différentes, et plus que de comparaisons entre les deux systèmes strictes que ces linguistiques de la cognition sont censées constituer, il s'agit de relations nuancées entre les facettes de mouvements dissidents⁸⁸. Le plus farouche grammairien génératif ne saurait s'entendre avec le sémanticien cognitif le plus fervent, quoique tous deux puisent leurs méthodes dans des fonds structuralistes communs. Nous voulons en somme montrer ces similitudes en notant toutefois la plasticité de la LC⁸⁹. Nous évoquerons la syntaxe d'Harris relativement aux « Notes du cours de syntaxe », plus abouties, traduites par Gross (1976). Nous bornerons ici notre étude avec les ouvrages de Chomsky (1957) et Broccias (2003).

86. Nous séparons le structuralisme classique, regroupant les linguistiques apparues autour de l'euphorie saussurienne, et le structuralisme d'Harris et Chomsky. Ce dernier ouvrira la voie des linguistiques de la cognition (il pose la linguistique en tant que branche de la psychologie cognitive) à partir de pratiques linguistiques structurales héritées d'Harris.

87. Phénomènes et formes logiques sont invariablement mentales.

88. Borer (2005) se dit générativiste bien que le courant néo-constructionniste qu'elle entend fonder soit influencé par les grammaires de construction et que Goldberg (2006) l'inclut dans la liste qu'elle dresse des variantes constructionnistes.

89. En acceptant d'aborder tout énoncé et non plus seulement les énoncés idéaux, les produits de la compétence des locuteurs, la LC porte une attention particulière aux énoncés marginaux, non généralement répertoriés (causatives, résultatives en particulier).

3.5.1. LES MODÈLES SYNTACTICOCENTRISTES

Comment les rassembler ? La tentative unificatrice de Piaget, articulée autour des principes de totalité, de transformation et d'autorégulation, s'essouffle vite au contact des modèles Chomskyens, clairement non empreints de la conception du langage en tant qu'entité autonome « de dépendances internes » servant une fonction première de communication. La *totalité* rencontre bien l'idéalisation qu'implique la distinction compétence/performance : tout comme la structure doit être isolée et indépendante, l'étude du langage ne peut tenir compte des erreurs spontanées d'un locuteur humain (non idéal). La *transformation* fait écho aux rapports, variables selon les révisions, entre la structure profonde et la structure de surface, les mêmes principes qui illustrent la hiérarchisation et les dépendances du langage jusqu'à la théorie de gouvernement et de liage tout au moins (Chomsky, 1981). L'*autorégulation* en revanche ne trouve qu'une résonance assez lointaine : elle se fonde dans le principe de totalité (Piaget 1968, p. 68).

Les principes de Piaget, sans être totalement désuets, s'inscrivent dans une période d'effusion structuraliste. *Aspects*, dans lequel Chomsky esquisse sa théorie standard de la grammaire de transformation, paraît en 1968 de sorte qu'il puisse paraître illégitime de les appliquer aux révisions d'un système en mutation constante jusqu'au programme minimaliste (Chomsky, 1995). Quoiqu'il en soit, les principes piagétien ne s'appliquent pas en totalité au syntacticocentrisme⁹⁰ : ce dernier n'est pas directement superposable au structuralisme classique. On peut reconnaître que la rigueur des grammaires prescriptives constitue certainement le lien le plus direct entre structure et grammaire (Ducrot, 1968) mais on ne saurait accepter que le langage soit amputé⁹¹ et qu'il se limite à sa seule syntaxe. Jackendoff, pourtant icône du générativisme, recon-

90. La syntaxe est seul arcane générateur du langage.

91. Par souci de concision, nous laisserons en marge la sémantique générative et constaterons avec Mounin (2004, p. 308) que dans le domaine des relations sémantiques, « il est difficile de dégager des systèmes clos, sauf dans les cas privilégiés des termes de parenté, des nombres, etc. [...] Il n'existe pas de véritable sémantique structurale ». Les directions empruntées par la sémantique actuelle pour rendre compte de l'éclatement catégoriel et lexical du langage est autre. Elle voudrait ne pas être structurale car elle est le fruit de l'interaction entre cognition et langage, principe fondamentalement opposé en autres à la glossématique qui ne considère le langage qu'en tant qu'il est abordable par la langue, c'est-à-dire une structure totale. Or, l'attachement de la LC à la langue la ramène aux mêmes considérations articulatoires et hiérarchiques.

naissait récemment l'erreur syntactocentriste en soulignant le caractère combinatoire du langage⁹². Les révisions d'un tel paradigme ont été drastiques mais, nous allons le voir, de l'essentiel des modèles ressort que seule la structure syntaxique est générative. La structure sémantique, ou le domaine des représentations (Jackendoff, 2002), est chaque fois issue d'un niveau différent du modèle proposé.

Dans la théorie standard, le langage est le produit de la *base*, élément fondamental par sa position première composé de la structure syntagmatique (*phrase structure*), c'est-à-dire les possibles syntaxiques, et du lexique. Cette composante initiale, que l'on suppose non ambiguë, détermine toute la production verbale. Les derniers ajustements syntaxiques, d'ordre phonologique, s'opèrent en surface bien après que les règles de transformation ont distendu le contenu de la structure profonde. Cette dernière est d'ailleurs la source exclusive du sens.

La formalisation qu'apporte la théorie standard étendue (première et révisée), marquant par ailleurs l'apparition de *Xbar*, ne change ni le caractère fondamental de la base (comprenant *Xbar* et le lexique) ni la marginalité du domaine sémantique, figé à ce qui deviendra la structure profonde. La révision de 1975, en revanche, affecte directement la place du sens dans le système étendu. Il est désormais possible d'accéder à la structure profonde via la structure de surface car celle-ci porte les traces de sa configuration initiale (*traces of movement*).

Si les transformations disparaissent au profit de l'étape de mouvement (*wh-/NP*), la révision majeure apportée par les lois de gouvernement et de liage affecte plutôt la structure de surface qui ne consiste plus en l'étape finale que seule la phonologie peut modifier légèrement. Elle est une étape transitoire entre *move* en amont, puis la forme phonologique (FP) et la forme logique (FL) en aval. Les inadéquations entre la structure de surface et la structure sémantique sont expliquées par une deuxième série de mouvements auxquels on ne peut avoir accès (*covert movement*). La forme logique, quant à elle, a pour fonction de désambiguïser l'énoncé ; elle est en quelque sorte une représentation directe du sens (mental).

Le programme minimaliste conclut cette rapide rétrospective en marquant, cette fois, des changements radicaux : la disparition des structures profonde et de surface puis l'apparition de la *merge operation*, commune à la LC par ce qu'elle appelle plus volontiers « unification ». La syntaxe devient alors

92. "I have come to believe that this syntactocentric architecture was an important mistake – perhaps historically unavoidable, but a mistake nevertheless" (Jackendoff, 2002, p. 107).

le résultat d'une combinaison d'éléments du lexique en fonction de leurs contraintes lexicales intrinsèques (les grilles argumentales de tous les modèles projectionnistes dont les grammaires constructionnelles font partie).

Les révisions ont été nombreuses et, nous l'avons aperçu, assez radicales du point de vue de la place et de l'importance de la sémantique au sein des modèles successifs. Ces révisions ont été *hiérarchiques* d'une part (le locus de l'interprétation) puis *corrélatives* d'autre part (du sens rattaché à la structure profonde (de 1968 à 1972) aux rôles thêta⁹³ [Chomsky, 1995]). Il demeure cependant un trait récurrent indéniable consistant en l'exclusivité de la structure syntaxique en tant que générateur que seul le programme minimaliste relativise. Le syntactico-centrisme marque à l'évidence l'apogée de « l'outil structural » en dépit d'une dissymétrie entre d'un côté les généralisations que les postulats des grammaires génératives successives doivent ou devraient permettre (l'universalité escomptée de la grammaire en particulier) et l'étroitesse ou le minimalisme de ce système, pourtant justifié par l'uniformité et la rapidité d'acquisition dans l'apprentissage du langage⁹⁴.

3.5.2. LA DISSENSION ALGÈBRIQUE

Harris est, à l'évidence, l'instigateur majeur du transformationnalisme. Toutefois, il ne saurait entrer dans le moule syntactico-centriste malgré des points communs évidents. Ainsi, les *formes de bases*, correspondantes sinon équivalentes à la structure profonde d'*Aspect*, se décomposent en *opérateurs* qui endossent les rôles des fonctions valencielles et *arguments*, consistant en les variables de ces valences. L'énoncé (1) *John (n1) represents (O) his school (n2) at the meeting (n3)* est composé d'un opérateur (*represent*) autour duquel sont articulées les trois variables *n1*, *n2* et *n3*. Il s'agit là d'une configuration *Onnn* obtenue par transformation⁹⁵ à partir du (*Onn*) *John represents his school*.

93. Voir infra.

94. Radford (1997, p. 7) insiste sur la nécessité d'une architecture minimale binaire "to minimize the acquisition burden placed on the child and maximize the learnability of natural language grammar".

95. La transformation est ici agglutinative. L'agglutination est un des quatre types de transformation possibles selon Harris (effacement, agglutination, variation morphémique, changement de configuration syntaxique). Celle-ci peut-être plus ou moins complexe, un affixe, un ou plusieurs mots voire un *discours* (ou *discours de concaténation*) au sens structural du terme : une séquence de mot dans laquelle la présence de chaque mot nécessite la présence de certains autres.

Outre le caractère transformationnel de l'analyse proposée, on remarquera d'une part le lien à des postures plus classiques de la linguistique selon lesquelles les réseaux de dépendances internes restent un critère indétronable (l'exemple (1) marque bien la dépendance de *n2* sur *O* donnant lieu à un discours) et d'autre part, la centralité du verbe comme instance organisationnelle. Comme chez Chomsky (1995), qui considère que les rôles sémantiques correspondant aux arguments (qu'il nomme *thêta* ou *thématiques*) dépendent du verbe matriciel de l'énoncé, les variables d'Harris (c'est-à-dire les places argumentales) dépendent de l'opérateur auquel ils se rattachent. La similitude, cependant, n'est qu'apparente. En effet, le formalisme algébrique d'Harris n'est pas attaché aux parties du discours en sorte que la centralité du verbe chez Chomsky ne correspond pas toujours à la centralité de l'opérateur chez Harris. Comme le note Gross (1976, p. 6), il s'agit plus de compositions de morphismes entre divers ensembles que de règles de réécriture. Plus généralement, *Xbar* ne peut laisser de place au principe de métalangue naturel (très présent chez Harris⁹⁶) et que la binarité qui justifie son minimalisme est malgré tout plus complexe, contraignante et hiérarchisée que le regroupement par opérateur que propose Harris, et ce en dépit de ses faiblesses explicatives et de ses résultats trop souvent taxinomiques malgré des objectifs clairs : illustrer le détail et la variété « des mécanismes syntactico-sémantiques » (ibid.).

Plus haut, nous avons dit de l'énoncé (1) qu'il était organisé autour de l'opérateur *represent* et qu'il dérivait d'un énoncé *Onn* plus primitif, c'est-à-dire n'ayant pas subi de transformation. (1) est en conséquence un énoncé *Onnn*. Or il est impossible pour un énoncé comme (2) *John put the money on the table* de consister en le dérivé d'une configuration primitive, car le groupe prépositionnel est obligatoirement lié au prédicat. La solution consiste donc à analyser *put* comme la variante d'un opérateur appelant une configuration *Ono* (par exemple *to cause*) qui intervient lorsque l'opérateur est locatif. (3) *John caused the money to be on the table*. La situation se complexifie encore quand Harris argue que, par effacement, certains *Ooo* dérivent de *Ono* plus denses, c'est-à-dire moins décomposés. (3)à(4) *John's action caused the money to be on the table*. Malgré le caractère originellement syntaxique de la manipulation, on ne peut que remarquer la compression progressive du contenu sémantique que celle-ci entraîne jusqu'à la forme simple de l'énoncé. La « tour-

96 Et ce bien avant qu'Adamczewski en fasse la pierre angulaire de sa théorie des métaopérations, devenue « principe de cyclicité » récemment (Adamczewski, 2002).

nure analytique », qui n'est pas ici d'ordre stylistique, est première aux énoncés composés qui ne sont que des variations compressées et élusives de cette tournure⁹⁷. Les transformations amènent Harris à décomposer les énoncés qu'il traite de manière assez similaire aux sens décompositionnels des signes complexes de Goldberg (1995) (cf. 1). L'articulation de ces transformations implique nécessairement des considérations d'ordre sémantique ne serait-ce que par les paraphrases (gloses) qu'il propose, correspondant par ailleurs aux sens constructionnels de ces mêmes énoncés⁹⁸. Contrairement à Goldberg qui lie des constructions différentes par ressemblance de famille au moyen des sens prototypiques qu'elle leur attribue, Harris se refuse à toute séparation des structures dont la fusion et la complémentation n'est pas remise en cause.

La place et l'importance des structures constitutives du langage sont encore une fois bien variables. Cependant, le formalisme Harrissien, si algébrique soit-il, occupe une position centrale du point de vue de l'histoire des idées parce qu'il semble que beaucoup portent un peu dudit formalisme en ses fondements. Les transformations lient les linguistiques formelle et générative malgré le syntactocentrisme de cette dernière et la gradation vers l'inclusion du sens dans son paradigme (rôles thêta). L'holisme de Harris, en pratique tout au moins, convoque la structure par la double articulation de son modèle⁹⁹ et sous-tendrait la cognition par son recours aux sens décompositionnels qui, dans la LC, sont les traces langagières d'expériences routinières abstraites de nos interactions avec le monde.

97. Fauconnier et Turner (2002) abordent ce même phénomène en parlant de *conflation*, la capacité à compresser la cause et son effet dans un même énoncé (pratique inconsciente et partie intégrante de notre routine cognitive). Le cadre théorique qu'il dresse est *a priori* incompatible avec ce qu'ils nomment « l'ère formaliste », mais si la portée des deux théories semble inégale, les traitements langagiers que toutes deux permettent se rapprochent clairement. Prandi (1992), traitant les contenus contradictoires des tropes et soulignant leur intention communicative (principe fondateur de la 1^{ère} recherche Hégélienne) en arrive au même constat de compression (*conflation*).

98. Nous avons noté que les dépendances structurales du modèle Harrissien. Souligner le caractère sémantique de son analyse peut alors paraître contradictoire. Les considérations sémantiques sont en effet absentes de ces notes du cours de syntaxe, mais nous parlons ici d'une conséquence de sa pratique plutôt que nous n'en présentons le fonctionnement stricto sensu.

99. Par « double articulation », nous entendons simplement « syntaxe et sémantique », les monèmes et les phonèmes – respectivement de 1^{ère} et 2^{ème} articulations – renvoyant aux catégories et sous-catégories de Martinet et aux opérations distinctives et commutatives de la « chaîne parlée ».

3.5.3. LES STRUCTURES DE L'EXPÉRIENCE

Nous voulons ici illustrer d'une part les rapports du formalisme harrisien à la linguistique cognitive (et nous tenons en cela à la caractérisation formelle que nous avons proposée au chapitre 1.) et d'autre part les rapports du générativisme tel qu'il est conçu dans le programme minimaliste aux deux écoles formaliste et cognitive. Nous les confrontons autour du traitement des énoncés causatifs.

Pour Harris, tout énoncé rend compte de l'imbrication d'arguments autour d'un ou plusieurs opérateurs. Dans l'exemple (5) *Que Jean démissionne est un fait*, [*Jean démissionne*] est argument de l'opérateur tronqué *Que [...] est un fait*. Cette imbrication donne lieu à des *discours* de plus en plus complexes jusqu'à la formation de l'énoncé décompositionnel.

Pour Langacker, la grammaire est un inventaire d'unités symboliques que le locuteur prend pour norme référentielle : la langue est en somme un système de signes. Cette norme lui permet de juger du degré de convention d'expressions émergentes (Langacker 1991, p. 16). C'est en raison de ce caractère émergent (non figé) qu'un énoncé ne peut pas être dérivé sous forme algébrique ou algorithmique¹⁰⁰. L'objectif de toute description du langage doit alors consister en la caractérisation des structures et des capacités cognitives qui composent les connaissances linguistiques conventionnelles d'un locuteur donné (ibid., p. 15). En cela bien sûr, la trame historique est rompue. Les conceptions de la nature du langage s'opposent bien. Néanmoins, cette conception non transformationnelle (la langue, vecteur du langage, est constituée de paires symboliques auxquelles le locuteur recourt en fonction d'un contexte donné¹⁰¹) manifeste une double articulation structurelle : d'une part les structures symbolique, sémantique et phonologique et d'autre part les structures schématiques qui les organisent. Une construction matérialise le couplage d'un signifiant et d'un signifié, qu'il convient désormais de nommer « concept » fidèlement à l'opposition donnée initialement par Saussure entre

100. Pour rendre totalement justice au paradigme générativiste, l'on voudra reconnaître que l'idéalisation voulue et exprimée par la dichotomie compétence/performance entend pallier le vide explicatif que laisse Xbar face à l'abondance des énoncés hors-normes.

101. "A symbolic unit is bi-polar consisting of a semantic unit defining one pole and a phonological unit defining the other. I maintain that grammatical morphemes, categories and constructions all take the form of symbolic units" (Langacker 1991, p. 16).

image acoustique et concept psychique¹⁰². De la même manière que, chez Harris, les parties du discours étaient écartées au profit du rapport de l'opérateur à ses arguments, les signes outrepassent les catégories grammaticales. Un énoncé ditransitif de type *She gave her a cake* est constitué à la fois d'éléments du lexique, des spécificités pragmatiques qu'ils impliquent¹⁰³ et du sens décompositionnel de ce même énoncé, c'est-à-dire *x causes y to receive z*. Ce sens (*successful transfer*) que la construction ditransitive comprend est justifié par l'ancrage expérimentiel auquel il se rapporte non sciemment. Pour Goldberg¹⁰⁴ en particulier, chaque type de construction fait écho à un scénario élémentaire de l'expérience humaine. Ainsi, de la même manière que le ditransitif porte la valeur de transfert validé ou effectif, la construction résultative porte celle de changement d'état (*She kissed him unconscious* → *x causes y to become z*).

3.5.4. LES TRAITEMENTS DE LA CAUSALITÉ

Chez Harris, le sens causatif « implicite » (c'est-à-dire non marqué pas un élément lexical ou un quasi auxiliaire de type *make*, *get* ou *have*) provient d'une transformation par effacement comme dans les énoncés (3) et (4) : *John put the money on the table* devient *John's action caused the money to be on the table*. Les rigueurs explicatives et les cadres diffèrent mais il semble bien que l'opérateur *Ono* fasse écho au sens décompositionnel du signe comme nous l'avons précédemment suggéré¹⁰⁵. De son côté, la grammaire générative recourt à un *causative light verb*. L'alternance ergative (6) *The vase broke into pièces*, (7) *He broke the vase into pieces*) est rendue par le

102. Ce lien n'est toutefois pas explicite et il est probable que la faible réception des linguistiques européennes outre-Atlantique ait permis à la LC (relativement à Saussure) et à la grammaire de mots (relativement à Tesnière) de jouir d'une réception enthousiaste quand celles-ci actualisaient des modèles centenaires.

103. Par exemples *rob* et *steal*, pourtant synonymes, s'opposent parce qu'ils ciblent des éléments différents dans leur contexte d'emploi (les participants contre l'objet du délit) (Goldberg, 1995, p. 47).

104. Ravin (1990, p. 220) propose une application alternative des sens décompositionnels : ils permettraient entre autres de se passer des rôles *thêta* pour expliquer la structuration argumentale.

105. De la même manière que Broccias (2003) regroupe les causatives et les résultatives, nous pensons que les énoncés transitifs à trois arguments de type *John put the money on the table* ne doivent pas être différenciés des causatives de mouvement (*x causes y to move z*). Y et $\emptyset$ sont coréférentiels (*x causes y to move $\emptyset$*) ; le dernier locus reste inoccupé. La position initiale du transfert est situationnelle. *Mettre Y sur la table* revient à le *changer de place* par rapport à la situation donnée.

biais d'un verbe non réalisé en surface dont la propriété principale est d'être affixale et causative. *Break* lui est adjoint par opération de montée (*raising*). *Break* et $\emptyset$ causatif forment ainsi le verbe complexe de l'énoncé (8) que l'on peut paraphraser au moyen d'une marque lexicale *make/break*. Cette adjonction laisse vide la place de spécificateur du syntagme verbal formé en sorte que l'apparition de *John* en position initiale est légitimée (le verbe causatif lui assigne le rôle thêta d'agent). L'énoncé (7) doit être compris comme *John made the vase break into pieces*. On obtient alors une reformulation similaire aux gloses par sens décompositionnels.

Pourquoi recourir à une autre systématique lorsque tout semble limpide ? Pour rendre compte de l'alternance ergative, la grammaire générative se heurte au cadre algorithmique binaire qu'elle s'est forgée. En effet, l'hypothèse VP shells utilisée pour rendre compte des énoncés causatifs permet le dédoublement du syntagme verbal (*v. break* et *v. $\emptyset$* dépendent du même nœud). Cela constitue à l'évidence une entorse à la théorie Xbar, qui pourtant est fondamentale puisqu'elle régit toute structure langagière en cela qu'elle est donnée pour innéité. Cette entorse minime dans l'algorithme dérivationnel implique des distorsions lourdes au sein des postulats génératifs : la structure « innée » devrait alors pouvoir varier dans une veine presque constructiviste. De plus, la démarche est particulièrement spéculative. Postuler l'existence d'un verbe causatif fort, obligatoirement transitif parce qu'il doit vérifier le cas accusatif de *the vase* alors qu'il est une trace non réalisée en surface, est au moins aussi abstrait que rendre compte des productions langagières au moyen d'une algèbre complexe (les opérateurs et les arguments de Harris)¹⁰⁶.

De cette exposition ressort un triple constat : la structure est omniprésente. Elle est algébrique (Harris), algorithmique (Chomsky) ou symbolique (Langacker) selon les systèmes de référence que l'on utilise. Plus qu'une terminologie vide ou passe-partout, elle renvoie régulièrement, au moins, à la configuration syntaxique de l'énoncé ou du corpus étudié et parfois, à la fois à cette construction et à sa signification (pour Langacker la structure sémantique n'est pas détachable de la pragmatique). Plus généralement, on aura constaté un réseau de filiations entre les diverses théories abordées en dépit de clivages théoriques de circonstances. L'application des principes constitutifs de chacune des écoles rend l'analyse linguistique formellement différente

106. Ceci, bien entendu, est contraire au principe de proportionnalité fonctionnelle que nous avons introduit au chapitre 1. La complexité de la trace verbale est bien supérieure à sa manifestation physique.

mais ne compromet pas son résultat, souvent semblable au-delà des frontières théoriques. Du point de vue de sa pratique, la LC est un structuralisme qui se tient à la reconnaissance des unités et des catégories de la langue. Elle leur donne une légitimité expérientielle que d'autres, à partir des mêmes constatations, expliqueront par des mouvements, des transformations, des désambiguïisations logiques. L'explication voudrait donc ne pas dépendre des faits linguistiques eux-mêmes, ce à quoi pourtant s'est toujours attachée, entre autres, la tradition logico-grammaticale, posant les propriétés immuables des catégories de la langue. Mais, comme la sémantique du prototype le fait à propos des traits « épars » des items lexicaux, les linguistiques de la cognition légitiment les traits des unités de la langue à partir de leur existence supposée (sans les remettre en cause). De façon convergente depuis le programme minimaliste, elles accordent aux traits sémantiques des signes le pouvoir organisationnel de l'énoncé. Cette concordance récente (inavouée de part et d'autre) n'est pourtant pas nouvelle à l'échelle de l'histoire des idées linguistiques et l'extension du signe à la partie du discours (en LC) perd en conséquence une partie de son originalité : les catégories grammaticales, jusque dans les grammaires scolaires (européennes), répondent à des traits minimaux le plus souvent sémantiques. Par ailleurs, si l'on se tenait à la permissivité catégorielle de la LC, on remarquerait sans doute l'imbrication de toutes les parties du discours sans pouvoir déterminer les raisons de leur choix par l'énonciateur. Reconnaître l'utilité ou la force de valeurs puissanciennes sur les effets apporterait une réponse adéquate à la question du choix de l'occurrence, mais l'indistinction de la langue et du discours la proscrit.

3.6. PAR DELÀ LES UNITÉS DE LA LANGUE

L'importance, et le pouvoir supposé explicatif, de la valeur sémantique des parties du discours est, en quelque sorte, une idiosyncrasie de l'histoire des idées linguistiques : chaque « classe » possède un trait minimal immuable qui, par là même, oriente ou façonne la construction du sens. Pourtant, à cette convergence apparente s'oppose la diversité des critères sur lesquels s'appuient les parties du discours traditionnelles. Leur définition devrait tout à la fois répondre aux critères qu'imposent les niveaux sémantique et référentiel, fonctionnel et formel. Les unités de la langue seraient ainsi classées à la fois selon les contenus, les rôles des éléments structuraux et les possibilités conjonctives d'éléments morphologiques et syntaxiques. Malgré cela, on l'a vu partiellement, les modèles construction-

nels standard reconnaissent aux parties du discours un rôle déterminant dans l'architecture générale de la langue. Ceci découle, à responsabilité égale, de trois postulats essentiels admis dans les courants constructionnistes : (1) la langue est un ensemble structuré, (2) composé exclusivement de constructions, c'est-à-dire de paires F/S, (3) dont les traits distinctifs sont variablement substantifs ou schématiques.

3.6.1. RAPPEL : LA STRUCTURE DE LA LANGUE EN LC

La langue est un ensemble structuré d'unités symboliques. Celles-ci sont variablement complexes, schématiques et substantives. Les morphèmes lexicaux comme les cadres prédictifs sont immuablement constructionnels, si bien que la grammaire n'est plus qu'un répertoire lexical, un inventaire de signes diversement signifiants et figés (nous dirons « phraséologiques »). Fillmore et Kay (1987) se sont particulièrement intéressés à ces signes phraséologiques (*patterns of coining*), distinguant des degrés divers de figement (comparatives d'égalité, constructions en *the way*, et *let alone*), ce jusqu'aux idiomes (*kick the bucket*, *when in Rome*, etc.). Indépendamment de toute considération empirique et épistémologique¹⁰⁷, cela permet une représentation stable et uniforme de la grammaire. Certaines catégories traditionnelles de l'analyse linguistique (la morphologie, la syntaxe, les idiomes, le lexique) correspondent à des signes qui, en conséquence, manifestent différents degrés de schématicité. Langacker (Langacker 1987a, p. 25) appelle « continuum lexico-grammatical » la représentation des unités symboliques selon leur schématicité.

Continuum lexico-grammatical (adapté de Croft et Cruse 2004, p. 255)

Constructions	Domaines	Exemples
Complexe et schématique	Syntaxe	[Sbj. <i>be</i> -TNS Verb- <i>en by</i> Obl.]
Complexe et substantif	Phraséologie	[<i>Kick</i> -TNS <i>the bucket</i>]
Complexe et borné	Morphologie	[Noun- <i>s</i>] ; [Verb-TNS]
Atomique et schématique	Parties du discours	[ADJ] ; [DEM]
Atomique et substantif	Lexique	[<i>green</i>] ; [<i>sheep</i>]

Ce qui est traditionnellement considéré comme constituant des domaines d'études différents de la linguistique se voit ainsi regroupé sous l'égide d'une seule catégorie. Tous les signes sont

107. On a vu que postuler l'uniformité symbolique implique que soit reconnu un pôle sémantique aux structures argumentales. Or, il est bien des cas dans lesquels il est particulièrement problématique de parler de « sens ». Goldberg, récemment, lui préférerait d'ailleurs la notion de fonction (Goldberg, 2006, p. 4).

de même nature et possèdent des traits caractéristiques similaires (F/S), à la différence toutefois que ceux-ci sont plus ou moins saillants. Substance (typiquement, un lexème) et forme (une construction grammaticale) constituent les pôles extrêmes du continuum, mais ces extrêmes sont toujours au moins minimalement signifiants ou schématiques¹⁰⁸. Sont aussi incluses les parties du discours ; elles-mêmes sont constitutives de la langue puisqu'elles sont des éléments atomiques que l'on retrouve dans les constructions complexes. *There she lied for hours* est un construit (un énoncé composé à partir de l'unification de tous les signes¹⁰⁹) composé d'une construction topicalisée correspondant à la promotion de l'adverbe en position initiale, d'une construction transitive [NP1 VP NP2], de constructions lexicales [*she*] ; [*lie*-TNS] ; [*hour*-s] et de constructions atomiques [NP, VP, ADV, Prep.]. De plus, chaque construction substantive que nous avons identifiée est elle-même une instantiation d'une construction schématique atomique, par exemple [*hour*] – [NP]. Les parties du discours, atomiques et schématiques, sont donc des éléments récurrents et extrêmement productifs de la langue constructionnelle. Elles sont clairement identifiables dans la représentation des constructions schématiques (*Trans.* [NP VP NP] / prototypiquement attributive) mais, quoiqu'elles y soient implicites, elles sont aussi présentes dans les constructions substantives. Tous les morphèmes lexicaux « libres¹¹⁰ » sont donc des instantiations de ces constructions schématiques. Les construits consistent d'abord en des assemblages locaux ([NP] – [*She*]), puis en des assemblages plus complexes déterminés, par exemple, par des constructions sché-

108. Dans ce rappel, nous excluons temporairement nos résultats (chap. 2) pour nous concentrer sur l'apport de la phraséologie à l'analyse linguistique. Il est vrai, toutefois, qu'accepter qu'une partie du discours soit un signe invalide l'uniformité de représentation du modèle lexical voulu par la LC.

109. La LC recourt souvent (voir par ex. Talmy, 2001a, p. 78) au principe bien connu de la psychologie de la forme (*gestalt*) selon lequel l'ensemble n'est pas rapportable au cumul de toutes les parties. Pourtant, les grammaires d'unification dont fait partie la LC reposent tout particulièrement sur ce principe additionnel (de « fusion » des propriétés des signes) qui ne laisse que peu de place au « reste », id est à ce qui échappe au sens de l'énoncé : en somme à sa réelle construction dans le discours par l'interaction.

110. L'approche constructionnelle radicale (voir *infra*) considère que les constructions déterminent les parties du discours. Les morphèmes lexicaux libres ne seraient donc pas véritablement libres puisque que leur « sens » (au sens large des grammaires de construction) ne serait déterminé qu'en fonction de la construction dans laquelle ils sont insérés, ou plutôt « de laquelle ils sont des instantiations partielles ».

matiques de type « structures argumentales ». On s'aperçoit donc que le rejet récurrent du principe de compositionnalité dans les grammaires de construction est imprécis : ce n'est pas la combinaison des éléments réalisés de l'énoncé qu'il faut prendre en compte mais la combinaison de l'ensemble des constructions, qu'il s'agisse de constructions « visibles » ou instanciées. Car il s'agit bien là de cumuler les paires F/S de toutes les constructions dans un processus d'unification. Si les unités symboliques ont toutes un statut identique, il est malgré tout question de les faire fusionner comme dans le paradigme générativiste¹¹¹.

Les parties du discours jouent donc un rôle prépondérant. On leur accorde un faisceau de traits sémantiques, comme à tout signe par ailleurs. Leur caractère schématique implique aussi qu'elles soient obligatoirement instanciées. C'est d'ailleurs en cela qu'elles sont atomiques. Par cette dernière caractéristique, elles participent de l'ordonnement du constructique puisqu'elles se trouvent représentées à tous les niveaux du continuum lexico-grammatical : dans le pôle schématique par leur nature même (leur trait saillant est d'ordre formel, [F/S]) et dans le pôle substantif par leurs instanciations ([*green*] – [ADJ.]). Pour toutes ces raisons, il paraît surprenant qu'elles ne fassent pas l'objet d'une étude plus approfondie et que leur statut ne soit pas plus interrogé. À la décharge (partielle) de la LC, on notera le silence des modèles standard (*vanilla*) à propos des universaux langagiers, cela expliquant en partie son désintéressement : si la LC est une linguistique de l'anglais, il suffit au linguiste de s'assurer de la légitimité des parties du discours de la langue anglaise¹¹².

3.6.2. CROFT ET L'ALTERNATIVE RADICALE

L'intérêt que porte Croft à la typologie et parallèlement aux catégories et constructions schématiques des langues le pousse à vouloir faire de l'approche constructionnelle un modèle ethnocentrique qui éviterait le piège de l'universalisme. Il est en effet

111. La plupart des théories linguistiques américaines actuelles séparent la forme de la fonction des éléments constitutifs de l'énoncé : ils sont des composants dissociables de la grammaire d'une langue. Croft (2004) oppose cette conception verticale à la position horizontale que propose les théories symboliques. A F+S s'oppose F/S; il renvoie alors clairement à la représentation saussurienne du signe : le signifié sur le signifiant, le concept sur l'image acoustique.

112. Quand bien même, la classification en parties du discours repose sur des critères très différents. La LC se contente de motiver ces unités à partir d'un fond conceptuel spéculatif qui ne proscriit pas véritablement les critères traditionnels.

très vraisemblable qu'il n'y ait pas d'universaux catégoriels. Les grammaires cognitives adoptent massivement cette relativité culturelle mais les modèles constructionnistes standard considèrent les catégories grammaticales comme des éléments atomiques et primitifs. Cela, bien sûr, nous place face à une contradiction importante. Comment considérer primitifs des éléments qui ne peuvent être retrouvés dans d'autres langues¹¹³ ? La position radicale qu'incarne Croft au sein du mouvement constructionniste permet alors d'éviter ce problème théorique élémentaire et c'est véritablement là qu'elle trouve son originalité¹¹⁴. Elle s'articule comme suit : pour Croft, les parties du discours, c'est-à-dire les unités schématiques et atomiques de la langue telles qu'elles sont définies chez les constructionnistes standard (voir le tableau de correspondances *supra*) n'existent pas. Les catégories traditionnelles, incluant le nom et le verbe, perdent leur statut d'éléments primitifs de la langue en dépit de leur importance historique et de leur récurrence dans la littérature grammaticale depuis les classifications platonicienne et aristotélicienne des unités du discours en espèces de mots. En somme, seules les constructions, et en particulier les constructions complexes et schématiques (structures argumentales), sont considérées comme primitives : ce sont elles qui attribuent les classes de mot dans l'instanciation (Croft, 2004, p. 4). En conséquence, il n'est pas nécessaire de préserver la notion de « relation syntaxique ». Seuls comptent la construction primitive et les sous-éléments constitutifs qu'elle régit. La construction transitive non instanciée, les composants lexicaux [*peter*] [*fall*] forment *in fine* le construit transitif *Peter falls*¹¹⁵. En adoptant ce prin-

113. On peut bien sûr tenter de contourner la difficulté de l'innéisme imposé par les régions mentales auxquelles correspondent les parties du discours en postulant qu'elles sont construites dans l'apprentissage (implicite). Un nom anglais n'est pas un nom français qui n'est pas un nom mixtèque. Par ailleurs, on pourrait supposer qu'un même « traitement mental de données linguistiques variables au travers des langues », quoiqu'on pense des modèles computationnels, aboutisse à quelques primitifs empiriquement attestés : or, on sait bien que les familles de langues ne se recoupent pas à mesure que l'on s'écarte de l'arbre des descendance indoeuropéennes.

114. Croft (et Cruse 2004, p. 283) pose l'ethnocentrisme de son modèle radical comme une originalité quand Langacker dès 1987 en faisait son cheval de bataille.

115. L'énoncé décontextualisé peut paraître incongru mais il est de nombreuses constructions sans objet qui appellent un verbe généralement (ou plus intuitivement) intransitifs comme *kill*, *fight*, *mix* ou *sneeze* (Lemmens, 2005). Contrairement à Lemmens toutefois, nous attribuons cette intuition à la préconception du verbe en tant qu'il serait un déclencheur argumental. Goldberg, par ailleurs, se prête au même jeu des projections argumentales à partir des arguments du verbe et

cipe, il devient possible d'identifier des constructions dans chaque langue et l'on se rapproche des notions de cadre prédicatif et d'attracteur verbal (François, 2005). « Virtually, all formal grammatical structure is language-specific and construction-specific » (Croft, 2004, p. 5). L'analyse traditionnelle de laquelle part Croft est en effet réductionniste : elle consiste à établir des relations métonymiques entre les différentes structures syntaxiques de l'énoncé. L'intransitive *Peter falls* serait donc constituée d'unités généralisables hors de l'énoncé. *Peter, fall, 's* puis NP, VP, *Case marking*, dans cette veine, sont considérés comme des unités récurrentes de la langue que l'on peut inclure dans diverses combinaisons (*John falls, a fall so happens, Peter dances, Peter danced*, etc.). Ces combinaisons engagent donc des unités lexicales manifestes (réalisées) comme des unités implicites, visibles seulement dans leur instanciation, et toutes sont données comme des signes ou des unités indépendants et récurrents au travers des énoncés possibles. Chaque proposition (principale ou subordonnée) est par exemple composée d'au moins un verbe que l'on dit appartenir à la « classe des verbes » indépendamment de la construction dans laquelle il apparaît. Cette assertion est généralement motivée par le fait que le verbe semble posséder des propriétés au travers des propositions dans lesquelles il apparaît : les marques flexionnelles en particulier ('s, -ed). Ainsi, *Peter drives, Peter laughs, Peter smokes his nights away* sont trois types de construction au travers desquels il est toujours possible d'identifier le verbe par le biais de son marquage flexionnel. On considère qu'une même unité peut être convoquée dans différentes propositions et l'on retrouve la version compositionnelle du langage en tant qu'il est le produit de différents *building blocks*. Ces éléments atomiques, par ailleurs, peuvent être des catégories grammaticales ou des relations actantielles (nom, verbe ; sujet, objet). Un tel modèle est alors réductionniste : une structure complexe comporte de plus nombreuses unités primitives. Se pose alors la question des disparités distributionnelles entre les verbes (**John found, John finally found love*) que la comparaison typologique complexifie encore. C'est pourquoi l'approche radicale est non réductionniste. Elle considère les constructions comme des éléments élémentaires (primitifs) du langage et définit les catégories relativement à ces constructions propositionnelles. Chaque élément constitutif de la construction intransitive lui est spécifique : sujet intransitif, objet intransitif, verbe intransitif, etc. Les catégories sont elles

de la construction (voir la notion de fusion infra). Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit encore d'un centralisme, comme l'opérateur chez Harris ou le syntagme verbal chez Chomsky.

aussi définies relativement ; elles sont les mots, les expressions ou les syntagmes correspondant spécifiquement aux rôles attendus de la construction intransitive¹¹⁶. La structure complexe la plus schématique (la construction) est donc première à ses unités constitutives. Elle possède des spécifications (ordre des unités, marquage flexionnel, rôles) de nature différente, ce qui la rend symbolique au même titre que l'unité lexicale : elle possède des sens variables en contexte (polysémie). Par ce biais, l'approche radicale proscrit toute forme de relation syntaxique et se distingue des modèles constructionnistes standard. L'énonciateur ou le co-énonciateur n'a pas besoin d'identifier la relation syntaxique qui lie *the* à *plate* dans *the plate* pour faire sens de cet énoncé minimal. S'il reconnaît le syntagme *the plate* en tant qu'il est une instance de la construction [(DEF/The) (THING/Noun)], il n'a plus besoin de recourir à un principe combinatoire syntaxique a posteriori. La démarche est donc à la fois sémantique et inférentielle : les constructions non instanciées contiennent l'ensemble des déterminations de l'énoncé. La hiérarchisation des unités du continuum lexique/grammaire varie donc ici puisque les structures argumentales sont premières au reste des signes de la langue. On obtient en conséquence un traitement phraséologique *total* des formes. Toutefois, le déplacement de la partie (l'unité linguistique) au tout (la construction phraséologique) pose à nouveau la problématique de la genèse : reconnaître le poids du figement des signes dans l'intercompréhension nous semble être essentiel, mais il faudrait alors pouvoir montrer que la décomposition du langage est seconde¹¹⁷. Par ailleurs, un traitement phraséologique devrait inclure un degré de figement sémantique, or Croft (2004, p. 85) considère que les constructions non instanciées sont des objets conceptuels qui, en tant que tels, doivent suivre les principes de catégorisation humaine telle que l'envisage la sémantique du prototype. Pour cette raison, il considère que le sens est variable, mais qu'il est intrinsèquement encodé dans l'énoncé : les problématiques de l'instabilité sémantique, de la puissance et de l'effet, des invariants abstraits surgissent à nouveau. Il n'en demeure pas moins que la phraséologie permet d'outrepasser l'impossibilité définitoire

116. Croft reconnaît malgré tout la possibilité d'identifier, par exemple, le verbe au travers des propositions. Il s'agit pour lui d'un schéma morphologique : [M verb-TA] pour *morphological verb* et *tense agreement*.

117. Bottineau (2007) rapporte certains cas de précocité langagière qui tendraient à justifier cette position. Ceux-ci consisteraient en le pairage d'ensembles linguistiques, de formes indissociées, motivées par le contexte d'emploi : *quelbazar* couplé au trafic autoroutier.

qu'ont rencontré les parties du discours dans l'histoire des idées linguistiques. Nous chercherons à le démontrer à partir des principes propositionnels de la grammaire de construction radicale¹¹⁸ et au travers d'une discussion des méthodes structurales qui caractérisent les tentatives atomistes de détermination des classes et que les grammaires cognitives (standard) entretiennent malgré elles en considérant les catégories grammaticales comme primitives.

3.6.3. VALENCE ET SÉMANTIQUE VERBALE

On considère généralement¹¹⁹ que certains verbes appellent un ou plusieurs compléments (depuis leur grille sémantique) quand d'autres s'en passent volontiers. Les deux grands types de verbe sont alors définis et distingués. On dit du verbe transitif qu'il appelle un complément 'dans son énoncé' (Brunot, p. 308) ou qu'il, de paire avec sa construction, exprime une action dirigée vers un objet (OED, *trans.*). L'intransitif, quant à lui, n'exprime qu'une action limitée au sujet, ce qui proscriit toute complémentation.

9. Jack saved the passengers.

10. *Jack saved.

11. Mary laughed.

12. *Mary laughed the passengers.

Les verbes *save* et *laugh* sont très éclairants de ce point de vue et l'on comprend aisément que les événements qu'ils encodent¹²⁰ appellent ou non des compléments car ils sont

118. Les réserves que nous émettons ici à propos de la grammaire de construction radicale correspondent à celles que nous avons préalablement émises à propos de Lakoff (1987). C'est pourquoi nous ne les commentons pas plus longuement.

119. Nous partons des insuffisances de la grammaire traditionnelle car il nous semble pertinent de commenter des pratiques (ici projectionnistes) qui restent d'actualité pour de nombreux modèles linguistiques. Levin et Rappaport Hovav (2005) en dressent une liste non négligeable.

120. *Encoder*, pernicieusement, dit ici encore que le mot « contient ou chiffre » (dans le sens du chiffrement et du déchiffrement informationnel trouvé par ex. assez ironiquement chez Adamczewski). Nous remarquons pourtant qu'*encoder* a pour acception originelle la transcription « en suivant un code ». Rien n'est alors dit du rapport à l'information que le signe ou la langue permet. Conformément au programme Culiolien, nous considérons que la référence externe à visée stricte informationnelle est un cas marginal de la communication, ou du dire.).

respectivement « orientés » vers l'objet (*save*) ou de manière réflexive vers le sujet (*laugh*). Pourtant, de nombreux verbes sont répertoriés comme étant à la fois transitifs et intransitifs. Les dictionnaires d'usage distinguent alors le ou les sens qui correspondent à chacune des deux « entrées » (transitive et intransitive). C'est le cas de *zoom* entre de nombreux autres verbes anglais. Par volonté de simplification, nous rapportons à trois entrées les sens de *zoom*.

intr. To make a continuous low-pitched humming or buzzing sound; to travel or move (as if) with a zooming sound; to move at speed.

intr. (fig.). To rise sharply, to soar or rocket.

trans. To cause (an aircraft) to zoom; to fly over (an obstacle) in this manner.

Les trois acceptions supra correspondent à l'une des deux entrées génériques proposées par l'OED (OED, *zoom*). Notre remarque est donc déjà tronquée de moitié¹²¹. Pour chaque acception sont recensés plusieurs sens dont les liens sont clairement glossologiques. La parenthésisation dans les acceptions 1 (*as if*) et 3 (*an aircraft*) (*an obstacle*) donnent à l'utilisateur des indications contextuelles. *As if* renvoie au caractère possible-ment hypothétique de l'action exprimée, *aircraft* et *obstacle*, par leur hyperonymie, ciblent ou profilent un cadre sémantique particulier. Pour appréhender le réseau sémantique de *v. zoom*, il faut donc choisir entre l'un de ses deux sens majeurs en fonction de cadres spécifiques (*sound emission* ; *cinematographic*) puis, à l'intérieur de ce cadre, identifier l'acception la plus vraisemblable compte tenu du fonctionnement verbal indiqué (intransitif, transitif) et de précisions éventuelles sur le caractère littéral ou figuré de ladite acception, et déterminer quel est le sens (et donc le fonctionnement) du verbe parmi les sens voisins répertoriés. Cependant, le lien qui est fait ici, et plus largement au sein de nombreux courants linguistiques, entre le fonctionnement syntaxique du verbe et la diversité des sens qu'il peut revêtir est hautement problématique. En effet, si l'on postule une forme d'interdépendance entre le type de verbe et son sémantisme propre, on obtient inéluctablement une forme de projectionnisme « rigide » qui ne laisserait pas de place aux multiples tolérances sémantactiques que le discours illustre souvent. Ainsi est-il fréquent d'observer des intransitives complémentées malgré le paradoxe théorique que cela génère.

121. La deuxième entrée, plus courante, couvre le champ sémantique cinématographique : 1. *To close up on a subject without losing focus.* 2. *To cause a lens fitment to alter range in this manner.*

13. Zoo staff snapped back into action – carefully wheeling Kaylee to a truck waiting to *zoom her home into the pools at Seven Seas*.
14. After she tried all three methods of control, including an auto-injecting adrenaline monster needle, I had to *zoom her to hospital*.
15. I hold [the baby's] little head securely close to mine, sing songs with swimmy movements, and *zoom her around in the water*.
16. Petula Clark began with a pair of blockbusters that helped *zoom her into the upper strata of pop singers*.

Dans ces énoncés, les instanciations de *zoom* sont toutes liées aux notions d'urgence, de précipitation ou, hyperonimiquement, de rapidité. Ce sens, identifié plus haut comme étant associé à une construction intransitive, est ici corrélé avec des constructions transitives différemment complémentées. La présence de l'objet (ou du *thème*) fragilise déjà le pairage systématique entre sémantique verbale et structure argumentale abordé plus tôt, car le sens que l'on devrait attendre de l'intransitif est employé dans un environnement transitif. Les compléments, introduits par les prépositions *into*, *to*, *around* semblent quant à eux indiquer un type constructionnel non traditionnellement répertorié. Nous considérerons qu'il s'agit d'instanciations de la causative de mouvement dont le prototype¹²² a été préalablement décrit par Goldberg (1995, p. 163) et nous écarterons des tentatives de recoupement plus générales qui proscrirent tout travail de détail¹²³. Ce type constructionnel connaît donc des « extensions » ou des réalisations différentes que les groupes prépositionnels manifestent. (13) *zoom her home* et (14) *zoom her to hospital* répondent au type *X causes Y to move toward a destination*, (15) *zoom her around* et (16) *zoom her into (obj. fig.)* au type plus générique *X causes Y to move*. On remarque alors que les variations sémantiques qu'impliquent ces sous-types n'entraînent pas l'altération du sens verbal qui semble constant au fil des énoncés, ce qui tendrait à montrer l'ineffectivité des principes projectionnistes centrés

122. Les critiques que nous avons dressées à l'encontre des principes catégoriels à l'œuvre dans la sémantique du prototype ne proscrirent en rien la reconnaissance d'un type constructionnel et possiblement de son caractère phraséologique.

123. Broccias reconnaît un type générique de *Change Construction* qui regroupe notamment les causatives de mouvement et les résultatives autour de la notion très abstraite de changement, et ce bien que les traits pragmatiques associés à chacune d'elles sont très éloignés.

sur le verbe (« matriciel ») et conforter la position radicale : s'agissant d'un même type propositionnel, il est attendu que le verbe spécifie des traits constants au travers des instanciations d'une même construction¹²⁴.

3.6.4. LIMITATIONS DES PROJECTIONS LEXICALES

Si l'on considère, comme dans les paradigmes lexicalistes extrêmes (Hudson, 1984 ; Bresnan, 1982) ou dans les courants projectionnistes (Gross, 1976 ; Chomsky, 1995, Rappaport, 2005), que le verbe est une matrice, au sens où il détermine la structure argumentale de l'énoncé final, il nous faut alors ajouter une entrée supplémentaire à *v. zoom*. Le fonctionnement syntaxique identifié plus haut (NP1 VP NP2 PP) diffère en effet des autres emplois, plus typiques¹²⁵, usuellement répertoriés (*intr.* NP VP ; *trans.* NP1 VP NP2). Et, de même que l'on oppose le transitif et l'intransitif à partir de critères à la fois sémantique et formel, il conviendrait de coupler le fonctionnement syntaxique illustré en (5-8) à un sens qui lui serait propre, à un sens différent de celui que l'on associe généralement à l'intransitif¹²⁶. Or, on l'a vu, le sens de *v. zoom* dans les énoncés supra correspond au sens qu'on lui attribue généralement lorsqu'il est employé intransitivement (sens 2, *intr.*). Il convient en somme de ne pas faire corrélér le sens du verbe avec le type verbal, car cela reviendrait à considérer le verbe en tant que matrice argumentale alors qu'il lui est impossible, on l'a vu, de régir plusieurs structures propositionnelles à partir d'une seule grille sémantique. En somme, le verbe ne peut régir tous les arguments d'un seul énoncé comme il ne peut régir plusieurs structures argumentales (*He finally kicked ; He kicked the dog ; He kicked the dog into the pantry*), sauf à accepter la multiplication des sens et des fonctionnements.

124. On remarquera cependant que si, pour l'approche radicale, le verbe est un schéma à instancier, ce schéma est activé chaque fois qu'une construction propositionnelle est choisie. Le principe phraséologique qui fait la force de la grammaire de construction radicale est alors rompu, car la proposition consisterait en l'unification de ses sous-parties.

125. La typicalité semble pourtant dériver des traditions grammaticales qui considèrent binaires les types propositionnels (transitif, intransitif) : Boas (2004, annexe), à partir du BNC, montre l'extrême productivité de la construction résultative.

126. Il ne s'agit pas du sens absolu de la construction intransitive mais des récurrences sémantiques du verbe lorsque son emploi se fait en configuration intransitive.

Sens 2 : v. zoom → NP_{thème} VP

17. He did not think that the prime minister had ever said that the economy was going to zoom.

Sens 2 : v. zoom → NP1_{agent} VP NP2_{thème} PP

18. As soon as it was discovered that Peter would explode, I thought: "well, Nathan can just fly in, pick him up and zoom him into the atmosphere".

Il nous apparaît alors essentiel de dissocier les emplois du verbe du cadre prédicatif qu'il est censé imposer à l'énoncé. Par ailleurs, Chomsky lui-même, (1986, p. 59) quoiqu'après Marantz (1984, p. 23), reconnaît qu'il est impossible que le verbe assigne directement des rôles sémantiques (ou rôles thème) à tous les arguments de l'énoncé. Contrairement à l'hypothèse projectionniste standard, il propose que ce soit le constituant *V-bar* dans son entier (le groupe verbal) qui assigne au sujet son rôle thématique : on se rapproche alors du principe de fusion entre l'événement verbal et l'événement constructionnel que Goldberg défendait jusqu'en 1995. Contrairement aux dires des constructionnistes, les grammaires génératives et constructionnelles rejettent ensemble l'hypothèse projectionniste standard (*Predicate Internal Argument Hypothesis*). Celle-ci consiste en la reconnaissance d'une correspondance stricte entre les structures sémantique et syntaxique de l'énoncé, entre les positions des arguments projetés par le verbe et leur rôle sémantique.

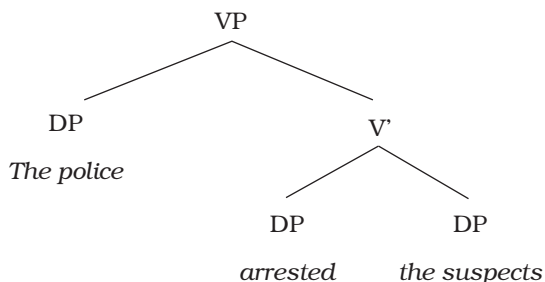
19. [The police] have *arrested* [the suspects]. (Radford, 2004, p. 249)

Selon ce principe, v. *arrest*, en italique ci-dessus, projette les arguments *the police* et *the suspects*. Le sujet et l'objet direct reçoivent respectivement les assignations sémantiques d'agent et de thème. Pour la grammaire générative, elle-même fortement projectionniste, *V-bar* consiste en quatre unifications (*merging*) : (a) celle du déterminant de l'objet direct et de son substantif (*the + suspects*)¹²⁷, (b) du verbe avec son objet direct (*arrested the suspects*), (c) du groupe verbal formé avec l'argument en position initial (*the police*), groupe nominal lui-même formé à partir (d) d'un premier couplage entre le déterminant *the* et le nom *police*.

127. DP (*déterminer phrase*) correspond au groupe nominal traditionnel. Dans les approches projectionnistes et génératives, en particulier, le déterminant est l'élément « assignant » : c'est lui qui permet la projection du groupe nominal.

- a. DP(the, suspects)
- b. VP(arrest) + DP(the, suspects)
- c. DP(the, police)
- d. DP(the, police) + [VP(arrest) DP(the, suspects)]

Si l'argument qui suit le verbe est un argument interne de la projection, l'argument qui le précède en est un argument externe, car celui-ci n'est pas contenu dans le nœud immédiat où est projeté le verbe (voir fig. *infra*). C'est cette nuance syntaxique qui permet à Chomsky et Marantz de rendre compte de certains types d'énoncés ergatifs et/ou partiellement phraséologiques.



- 20. John[*agt.*] threw a ball.
- 21. John[*exp.*] threw a fit.
- 22. John[*agt.*] broke the window.
- 23. John[*exp.*] broke his arm.

Dans chacune des deux paires, les sujets endossent successivement les rôles agentif et expérientiel¹²⁸ alors que le verbe ne varie pas. En 20, *John* est agentif alors qu'en 21, il est expérientiel (*John* subit un « état psychologique »). En 22, il est l'instigateur du procès, alors qu'en 23, il en est la victime. Chomsky contourne la difficulté en posant que ce sont le verbe et ses compléments, c'est-à-dire l'ensemble des constituants de *V-bar*, qui assignent les rôles thêta. Les rôles des arguments internes sont toujours projetés par le verbe, mais les rôles des arguments externes sont déterminés plus largement par tous les éléments du nœud verbal. En dépit des contraintes imposées par *X-bar*, il est en tout cas (peut-être inconsciemment) question de reconnaître un « statut fonctionnel » à un cadre

128. Le rôle expérientiel (*experiencer*) correspond à « an entity that experiences some psychological state » (Radford, 1997, p. 164).

prédicatif. En soulignant l'impossibilité d'une projection stricte des arguments depuis le verbe exclusivement, Chomsky (1986) et Marantz (1984) rejettent le principe lexicaliste strict et nous confortent indirectement dans notre position. On notera toutefois que la grammaire générative s'est empressée d'oublier ces travaux novateurs préférant à l'empirisme, la rigueur d'un modèle mécaniste « opératoire ».

Thematic considerations lend further support to the VP-internal subject hypothesis. By positing that subjects originate internally within VP, we can arrive at a unitary and principled account of theta-marking. (Radford, 2004, p. 254).

La nécessité de dissocier le verbe des arguments nous apparaît ici presque inévitable¹²⁹. Jackendoff (1990) et Goldberg (1995) proposent que la structure de l'énoncé dépende de la fusion des arguments de la construction (phraséologique) et du verbe (lexical) selon divers principes d'articulations complémentaires. Cela fait correspondre les rôles (agent, récipiendaire, patient) aux participants (-er, -ee, -ed ; *hander*, *handee*, *handed*) et places syntaxiques de l'énoncé (sujet, objet, datif/obj2) : *She handed him a bill*. Là encore, le verbe conditionne l'énoncé et comporte sa structure qui sera variablement compatible avec celle que voudrait imposer la construction (**Paul handed a letter*). Le sens verbal implique que le récipiendaire soit profilé, ce que la construction transitive ne permet pas. Ainsi, *mail* [**mailer**, **mailed**, *mailee*] est compatible avec le transitif (*Paul mailed a letter*) quand *hand* [**hander**, **handed**, *handee*] ne l'est pas. *Hand* et *mail*, c'est-à-dire leurs arguments, sont en revanche compatibles avec la ditransitive dont les places syntaxiques doivent être spécifiées (*She handed/mailed him a letter*). Il s'agit en fait de reconnaître une forme de phraséologie partielle que l'on confronte aux arguments contenus du verbe¹³⁰. Cette position hybride, toutefois, n'explique pas les variations historiques de ces compatibilités qui devraient, en conséquence, impliquer des variations de saillances argumentales.

129. Il est à nouveau intéressant de remarquer qu'outre les postulats qui séparent de jure les constructionnistes des générativistes, l'analyse ponctuelle des structures argumentales les rapprochent de facto.

130. Malgré l'absence des écoles constructionnistes en France, on trouve parfois, au titre de la vulgate, des simplifications maladroites de cette opposition. Puckica (2008) parle d'événement verbal et d'événement constructionnel pour les arguments et participants de l'énoncé, ce en toute négligence du caractère statique et partiellement syntaxique de l'opposition et au mépris de la distinction événement/procès : Goldberg « encode » bien des contenus dans les lexèmes du constructique.

24. There are conditions under which the most majestic person is obliged to *sneeze*.
25. We are glad to hear him *booing about* again.
26. What indeed would be thought of the man who *booed his dinner* at the Carlton because his appetite failed?
27. A nation in its youth may be *helped* by laws, as a weak child by blackboards.
28. A great clearness *helps*, but little towards affecting the passions.

v. sneeze est un verbe historiquement intransitif. Dans la majorité de ses occurrences attestées (dont la première en 1493), il n'appelle pas d'objet. On conçoit bien, et ce même intuitivement, qu'un verbe décrivant une action ponctuelle typiquement liée à un sujet agent ne soit pas complété. Les emplois de *v. boo* sont plus incertains. Il est d'abord employé intransitivement au *xix^e* siècle puis transitivement au *xx^e* siècle. Cet emploi semble d'ailleurs être radicalement préféré à l'intransitif dès 1904, vraisemblablement promu par le sens figuré que prend *booing* (meuglement) au milieu du *xix^e* siècle. Le trait de raillerie qu'il dénote désormais explique en partie qu'il lui faille un objet, réceptacle de cette « attention ».

29. *The booing of distant cows.*
30. The booper will learn to give vent to his feelings in a more civilized way.

Le « contenu sémantique » de *v. help* voudrait enfin que l'on complémente systématiquement les énoncés dans lesquels il apparaît. Pourtant, *help* connaît très tôt des occurrences intransitives concomitantes aux emplois transitifs que sa grille sémantique suggère plus volontiers.

31. Wip fefre eft hyplð syndrio marubie to drincanne
OED c Sax Leechd II 34 → intransitif
32. Helpan aa þam raðost þe helpes betst behofað
OED a 35 Laws Cnut ii c 68 [69] → transitif

Si l'on hue, il existe nécessairement un objet d'attention. On remarquera pourtant qu'il est facile d'intransitiver *to boo* quand d'autres verbes comme *help* sont moins tolérants. *Help* intransitif (*A great clearness helps, but little towards affecting the passions*), dont la grammaticalité est incontestable, connaît bien moins d'acceptions que *Help* transitif et reste moins fréquent dans l'usage (OED, *help*). Par ailleurs, il est courant

de trouver *sneeze* et *boo* dans des structures conatives (*It is not something to sneeze at; The actors were booed at going off stage*), ce qui semble conforter la position de Goldberg. Selon la construction, le verbe acquiert des propriétés syntaxiques (l'agencement, le nombre d'arguments) et sémantiques (le sens causal et les rôles thématiques). *To egg*, quand à lui, fonctionne généralement transitivement et lui seul porte l'incitation nécessaire à l'expression de la causalité dans l'énoncé (cf. 36.).

33. Their horses are vast phantom shapes with eyeballs rolling white that *sneeze a fiery steam* about their knees.
34. François Mauriac tried to *boo the singer off the stage*.
35. Please, *help me up into the boiler room*.
36. The activists *egged the boss back into the supermarket*.

(33), (34) et (36) sont complémentés contrairement aux grilles verbales attendues. On constate alors l'iniquité des arguments et des participants. La construction phraséologique impose sa structuration quand la grille verbale ne peut que la subir. *Sneeze* [**sneez***er*, sneezee, sneezed] ; *transitive* [**NP**, VP, **NP2**]. Ainsi l'objet (le thème ou le patient) est apparent malgré le profil saillant du seul sujet-agent : *a fiery steam* (v. sneezed, cons. **NP-ed**). L'énoncé (34) est par ailleurs doublement complémenté par un objet et un syntagme prépositionnel, ce qui outre-passe même la stricte structure argumentale. On retrouve cette sur-complémentation en (35) et (36) où les verbes appellent, cette fois, un objet qui peut correspondre aux rôle et emplacement de la construction.

En reconnaissant à la fois des projections lexicales (verbales) et des contraintes sélectionnelles (d'ordre phraséologique), le principe de fusion des participants et des arguments attendus admet encore que soient donnés des traits sémantiques structurants. Ces propriétés inhérentes des verbes sont alors confrontées aux propriétés figées des constructions, mais alors que la construction est phraséologique (ce qui nous permet de rendre compte de ce caractère figé ou, toute proportion gardée, « intrinsèque »), le verbe est lexical et en cela ouvert aux déterminations. En effet, l'effet de typicalité produit par la récurrence de *sneeze* et de l'intransitif, ou de *help* et du transitif ne proscrie en rien des sous- ou sur-déterminations (*She sneezed him away in a minute ; She helped, eventually*). Le contenu sémantique verbal semble alors relever de l'attente de l'observateur (aider quelqu'un) plus que du pouvoir expressif du verbe « en lui-même ». Une telle attribution de propriétés revient en somme à réactualiser la détermination « absolue » des unités quand

les grammaires de construction s'y refusent¹³¹. De fait, pourtant, elles acceptent les aspérités de l'hypothèse translatrice classique : le verbe peut être déterminé hors de ses emplois, c'est-à-dire en tant qu'il est verbe hors des environnements syntaxiques et des contextes qui devraient justifier ces emplois. Sa caractérisation (incluant sa grille argumentale) découlerait donc de son contenu sémantique, sa matière, qui pourrait expliquer jusqu'au bien-fondé de sa classe (3.4.3.).

Le mot ne peut posséder de matière qui caractérise à la fois sa classe, son fonctionnement et les arguments de l'énoncé qui le contient, sauf à accepter la possibilité d'une définition lexicale typée (au sens d'une entrée/acception). Or, la LC ne conçoit le sens que dans un rapport encyclopédique (et non définitoire), qui doit par ailleurs respecter les principes catégoriels fluctuants de la catégorisation. Nous sommes là, au travers du principe de fusion, face à une inadéquation entre les aspirations théoriques de la GC et la pratique mécaniste et ontologique qu'elle hérite de la linguistique modulaire¹³². Par ailleurs, ce même principe fusionnel nous rappelle à l'indistinction voulue de la langue et du discours (discuté plus tôt) qui manifeste plus encore la tension entre structure linguistique et cognition, et corollairement entre l'aspiration théorique de la LC et la pratique qu'elle articule et qui la limite de facto. On voudrait alors basculer soit vers une forme phraséologique totale (ce que nous choisirons *in fine*), dépassant la forme radicale proposée par Croft en infléchissant encore le pouvoir du contenu sémantique de la construction, soit vers une réhabilitation de l'opposition classique entre langue et discours : ceci permettrait aux GC de préserver leurs outils de traitement (en dépit de tous leurs sous-entendus ontologiques).

3.6.5. UNE AVANCÉE MÉTHODOLOGIQUE COÛTEUSE

Malgré la progression amenée a priori par la distinction langue/discours, et plus précisément par la distinction entre parties de la langue et parties du discours, on se trouve face à un double problème. D'une part, l'impossibilité de déterminer

131. Mel'cuk (1982, p. 26) systématise ce procédé d'inclusion en voulant insérer dans la sémiologie les dépendances des signes entre eux. "Syntactics [...] denotes the set of specifications (i) about all possible combinations of a given pair signifiant/signifié with all other similar pairs and (ii) about the 'behavior' of signifiants within these combinations, these specifications being such that they cannot be deduced either from signifiants or from signifiés alone. That is, the syntactics of an item describes the whole bulk of its non-standard collocability" 132. Voir par exemple Ronat, 1977.

rigoureusement les classes du discours (3.4.) en raison de l'hétérogénéité des réalisations du mot et, d'autre part, l'impossibilité de caractériser les classes de la langue autrement que par la matérialité des mots (et pas au travers du discours puisque que le postulat de la séparation langue/discours le proscriit). Or, le matériau du linguiste reste la production langagière et l'empiricité de sa démarche dépend en partie de sa lecture des faits. Ceux-ci, en effet, ne parlent d'eux-mêmes et seul le linguiste peut « les faire parler à travers son observation, à travers ses évidences qui ne sont pas nécessairement meilleures » (Culioli et Descès, 1981, p. 15). L'accès à la langue reste tronqué : celui renvoie au corps social et s'oppose de ce fait à la parole individuelle qui limite l'accès à son étendue. Seules les langues naturelles sont alors susceptibles d'être des objets empiriques. Une alternative possible consisterait donc à considérer le langage, non comme une simple fonction d'expression ou une capacité physiologique, mais comme un objet que l'on peut appréhender aux travers des langues naturelles par les opérations mises en jeu dans toute l'activité langagière¹³³. Cette conception pré-énonciative de la linguistique, préexistante à la LC, complémente la théorie cognitive du langage par son insistance sur les opérations qui sous-tendent la constitution de l'énoncé. Elle s'en distingue par son positionnement clair dans les débats historiques autour de la scission langue/discours et par son soulignement du caractère social de l'activité langagière et des langues naturelles. Ce qu'elle nous apporte ici consiste en la possibilité qu'elle suggère d'une étude des langues naturelles en tant que chacune constituerait un produit social analysable, tout en restant soucieux des opérations cognitives qui sous-tendent les variations qui l'affectent. Nous y voyons un jeu d'écarts entre l'objet social (une des langues naturelles) et l'individualité des locuteurs qui s'en saisissent. D'un côté, des signes à caractère hautement phraséologique que les locuteurs s'approprient (au delà des classes de mots), de l'autre, l'expression de leur individualité consistant en la sélection d'un signe à partir de son pouvoir évocateur, la « mise » expressive d'un locuteur vers l'autre, soumise aux coupes de principes inférentiels découlant de la situation. Pour ce faire, il faut donc renoncer aux parties du discours dont on a longuement commenté les impropriétés et la perniciosité (au sein même des courants de la LC), démontrer

133. « Une langue naturelle est un produit historique localisé sur un espace géographique. [...] Le langage est un objet construit tel que les langues soient en quelque sorte une actualisation empirique observable du langage » (ibid., p. 21).

l'existence d'unités régissantes dépassant le mot, le morphème et caractérisables autrement que par les propriétés (syntaxiques, sémantiques, morphologiques). La voie, bien entendu, nous est suggérée par l'extension du signe aux propositions (GC standard) et par l'extension de la phraséologie à tous les niveaux constitutifs du langage (GC radicale). Nous nous distinguons de tels modèles en ne considérant pas ces patrons phraséologiques comme des objets conceptuels qu'il faudrait « caractériser » au moyen de réseaux étendus (non fondés et malencontreusement importés dans la sphère linguistique) qui laissent place à l'inclusion de traits de tous types. Nous considérons ces patrons comme des traces d'habitudes d'action, des instances de couplages forme/sens préalablement associés, où « sens » est à comprendre comme le sens émergé d'un rapport inter-subjectif et non le sens contenu du mot. Par ailleurs, si la communication est un couplage d'actions ordonnées (*Dance is one, language is another*¹³⁴), le langage peut consister en les commentaires émis à propos de ces couplages. Nous voulons, pour l'heure, montrer le figement des unités de la langue en prolongeant leur caractère phraséologique à l'ensemble des signes et des domaines (nominal, verbal) quand la LC, par ailleurs, tait la phraséologie de ses traitements de la phrase¹³⁵ et se cantonne à la description des constructions propositionnelles.

3.7. LA PHRASÉOLOGIE

La phraséologie, comme tout « bon » terme linguistique, possède ses multiplicités et il nous faut ici en spécifier le sens. Loin des jargons particularistes de Balzac (*la phraséologie particulière aux amoureux*), ce sous-chapitre entend traiter les associations régulières entre des patrons (ou patterns¹³⁶) et des unités lexicales. L'unité constituée par cet ensemble est « l'énoncé ». Nous voulons ici proposer une exemplification simple et, souhaitons-le, éclairante de ce principe d'habitus sémantactique au travers du texte suivant (dont le contenu plus ou moins contestable nous importe peu).

[1] Philosophy is different from many other disciplines [2] in that learning about it is as much a matter of developing skills (in reasoning and argument) as it is a matter of learning a body of information. [3] In this sense, there are no definitive answers to many philosophical problems: [4] becoming a philosopher is a matter of becoming able to reason coherently and relevantly about

134. Maturana, 1978.

135. On remarquera la notable exception de Croft (2001).

136. Nous parlerons tout aussi bien d'unité phraséale.

philosophical issues. [5] Consequently, valuable contact time with lecturers is best spent actually "doing philosophy", [6] and that means actively thinking and talking about it¹³⁷.

L'éclatement des objets de la linguistique est tel qu'il est envisageable de s'intéresser à bien des aspects de l'énoncé supra. Nous avons précédemment remarqué (3.5.) que, bien souvent, les faits de langue outrepassent la lecture même de ces faits, quand par « lecture » nous entendons les phénomènes à l'œuvre en amont des manifestations langagières. Ainsi est-il possible de remarquer que chacun des segments 3, 5 et 6 est marqué d'opérateurs initiaux (*this, consequently, that*) qui, entre deixis et connexion logique, réfèrent ou thématisent certains aspects (syntaxiques, sémantiques, opératifs¹³⁸) des phrases précédentes. On peut alors conclure à la dépendance des réalisations linguistiques aux sens du texte dans sa globalité. On pourrait tout aussi bien relever les nombreux gérondifs de l'extrait, qui constituent les réels procès des énoncés (*learning, reasoning, doing*), et conclure comme le fait Halliday (1994) dans une veine ontologisante à la non congruence du linguistique et du monde : exprimer le processus par la matière serait ainsi métaphorique. Au risque d'être taxés d'empirisme, nous souhaitons plutôt, et précautionneusement, noter des couplages et des récurrences. Dans l'extrait illustratif de Hunston et Francis, par trois fois le substantif *matter* a pour éléments collocatifs [*a, -ing*], ceci formant les expressions suivantes : *a matter of developing skills, learning a body of information, becoming able to reason coherently*. Il nous semble alors peu pertinent de traiter *matter* en tant que *nom*, c'est-à-dire en tant qu'unité lexicale dépendante d'une classe et possédant des traits intrinsèques en elle-même et par le biais de son inclusion dans une classe. Nous ne voulons pas dire par ailleurs que l'unité *matter* est un pion dans l'échiquier de la langue (en tant qu'elle est entendue comme un système de signes nomenclaturé) : elle est un élément de la langue anglaise, certes, mais un élément de cette langue en tant qu'il participe à une habitude expressive qui dépasse les unités dites « constitutives » de la langue. *Matter* est un pôle de co-occurrences. *A matter of*, en ce sens, nous semble constituer une unité phraséale partiellement réalisée qui correspondrait à un schéma constructionnel de la LC si, bien sûr, les constructionnistes acceptaient de traiter les déterminations nominales et non plus seulement les propositions

137. Cet extrait est tiré d'Hunston et Francis (2000, p. 1).

138. Les travaux de l'énonciation (les traces de l'énonciateur sur l'énoncé qu'il produit) et de la théorie des méta-opérations (la capacité de la langue à se commenter elle-même) en sont de très bonnes illustrations.

de phrase (détermination verbale). Mel'cuk (1982, 1995) a préalablement identifié les régularités « syntaxiques » et combinatoires du signe mais il n'a que très peu envisagé ces habitus hors de leur stricte dépendance syntaxique. Or nous avons vu que le principe de relation syntaxique reposait fortement sur le présupposé (contestable) des parties du discours en tant qu'unités primitives de la langue. La phraséologie nous semble alors être le moyen de rendre compte de la primauté de la totalité¹³⁹ sur les parties « constitutives » de l'énoncé. Ces parties, en conséquence, sont des pôles, des attracteurs sémantactiques autour desquels il est commun de trouver un ensemble de déterminations. Cela est vrai des adjectifs (*different from*), des verbes (*rely on*), des noms (*a matter of*), etc., et ce bien au delà de leur catégorie grammaticale. Chaque mot peut ainsi être décrit par ses habitus et être envisagé en tant qu'unité phraséale : c'est dans cette perspective que la LC dit de chaque signe qu'il est une construction. Les *patterns of coining* de Kay sont en somme des unités phraséales complexes (*the way, let alone*) à cette différence que tout ensemble régulier, indépendamment de sa complexité, peut constituer un tel patron. Ainsi chaque verbe de notre extrait est-il caractérisable en tant qu'unité phraséologique.

1. is different from many other disciplines.
2. is a matter of [...]
3. are no definitive answers.
4. is spent actually doing philosophy.
5. means actively thinking and talking.

To be est suivi d'un syntagme soit nominal, soit adjectival. Le passif *be spent* est complété par *v-ing*¹⁴⁰, comme l'est le verbe *mean*. L'intuition des locuteurs et sa vérification par concordance permet de déterminer le degré de productivité du patron repéré (Hunston et Francis, 2000, p. 2). Comme dans les GC, le lexique et la grammaire sont interdépendants et les unités sont seulement graduellement différenciées les unes des autres

139. Par certains aspects, la structure composite de Langacker peut se rapporter à cette distinction mais, comme chez Croft, la structure componentielle est caractérisable par des procédés de catégorisation de type roschéen. De plus, nous ne voulons pas étendre la langue à la matière conceptuelle qui, si elle conditionne les faits de langue, ne peut avoir une emprise totale et directe sur les réalisations linguistiques.

140. On peut par exemple noter que *be spent* est très massivement précédé par un syntagme nominal exprimant une période (variable) de temps : *His early career was spent teaching at Harvard* ; *Many valuable minutes were spent recounting the votes* ; *Empty days are spent wandering the Streets*.

mais ces différences sont d'ordre idiomatique et non schématique ou substantif. La distinction est d'importance puisque une unité schématique peut être ou ne pas être substantive (*kick the bucket*, NP VP NP). Autrement dit, le degré de schématicité de la construction en LC n'est pas simplement binaire et continu car les degrés du continuum lexico-grammatical se superposent : un idiome semi réalisé comme la comparative de supériorité (*the-er/the-er*) comporte à la fois des caractéristiques schématiques et substantives : schématiques par les places, les rôles et les possibilités commutatives qu'elle permet, substantive par ses réalisations figées (*the* et *-er*) et par le sens général de la construction. L'approche phraséologique radicale que nous proposons, à la suite de Hunston & Francis (2000), Mel'cuk (1982), Hornby (1954), Sinclair (1991) qui insistaient chacun des aspects différents des ces figements combinatoires, permet d'outrepasser ces difficultés de caractérisation puisque les unités phraséales sont déterminées en termes de combinatoires sémantactiques.

3.7.1. QUELQUES PIONNIERS ?

Chomsky (1957, chap. 2) délimite clairement l'objet de la linguistique en clamant l'indépendance de la grammaire : les phrases sont des mots réparties en parties du discours, et ces mots des ensembles de lettres et de phonèmes agrégés de manière compositionnelle. Dans la perspective de ce traitement computationnel des formes, il reste peu de place à la globalité du sens que pourraient constituer des unités propositionnelles. À l'inverse, depuis les années 70, de nombreuses théories ont insisté sur la précellence de la lexie quand les approches générativistes tentaient de pallier leur incapacité à rendre compte d'idiomes ou plus largement de s'aventurer sur le terrain de la performance. Plus récemment, Culicover (1990) s'efforçait encore d'intégrer les inversions initiales des *focus constructions* dans la grammaire universelle (*Fantastic it was*). Ainsi notre unité phraséale peut-elle trouver un écho dans les syntagmes lexicaux de Nattinger et DeCarrico (1989), les structures composites de Langacker (1991), les phrasèmes de Mel'cuk (1982, 1988), les formules de Peters (1993) ou les routines préfabriquées de Krashen (1981). Mais si le sens d'unités outrepassant les mots graphiques ou les morphèmes est souvent décelable, il n'en demeure pas moins que ces unités ne peuvent pas constituer des entrées lexicales standard en raison de leur possible non réalisation : c'est la raison pour laquelle les proverbes et idiomes ont, eux, une place de choix dans les dictionnaires d'usage. Or, comme le remarque Mel'cuk (1995, p. 167), il existe

de nombreux degrés de figement et de réalisation des phrasèmes. Suivant Moon (1992), Hunston (2000, p. 8) répartit ces différences en trois types : les collocations inattendues (*anomalous*), les formules et les métaphores figées (*fossilised*).

Les premières recourent des exemples de type *kiss goodbye*, *by and large* ou *through thick and thin*, c'est-à-dire des exemples qui défient « les règles générales de l'anglais » (ibid.). La préposition *by* et l'adjectif *large* ne peuvent en effet être coordonnées dans un contexte compositionnel comme *thick* et *thin* ne peuvent compléter une préposition. On trouve aussi dans cette catégorie les exemples de types *panic-stricken* ou *kith and kin* qui incluent des éléments qui ne sont plus productifs (*struck* étant désormais le participe passé de *strike* et *kith* (amis) n'étant plus usité). Les « formules » comme les proverbes ou les slogans sont des unités qui ne froissent pas les possibilités de la langue : *I like it like that*, *Never had it so good*. Enfin, les métaphores figées sont des idiomes purs. Ils sont le degré le plus élevé de figement : *skate on thin ice*, ou *spill the beans* qui, comme la résultative chez les constructionnistes, est par ailleurs l'exemple récurrent et presque exclusif des commentateurs de Fillmore et Kay (1988)¹⁴¹. Ces exemples proscrirent toute commutation : **spill the bucket*, **kick the beans*¹⁴². Mel'cuk (1988) propose une description encore plus large de phrasèmes, c'est-à-dire de syntagmes contraints (*non-free*). Pour lui, la phrase n'est construite par réelle composition (*free*) que si toutes ses propriétés syntaxiques et sémantiques peuvent être déterminées par les propriétés respectives des lexèmes contenus dans cette phrase (ibid., p. 169). Toute autre type de phrase est nécessairement phraséologique. La transparence du sens des phrasèmes permet de juger de leur degré de figement. Le sens de *shoot the breeze* ne peut pas être inféré de ses composants contrairement à celui de *crack a joke* (qui est un semi-phrasème). Mel'cuk propose aussi la notion de pragmatème pour référer aux unités qui subissent des contraintes non strictement linguistiques.

141. Lee (2001), Croft et Cruse (2004), Evans (2006).

142. En revanche, *walk on thin ice* est tout à fait envisageable. Il semble qu'il y ait deux manières d'envisager l'unité phraséale : par schème ou par implication. Le locuteur pourrait en certains cas faire référence à la construction entendue comme unité phraséale et la contourner. Le débat concernant notre position voudrait alors toucher la problématique de la spécification *par la construction* des unités qu'elle comprend, ou par le locuteur qui se détourne d'une construction figée en référence à celle-ci : *give* (fax, laugh, etc.) pour la transitive, *skate* pour *skate on thin ice* (walk, tiptoe, etc.).

Ainsi *Best before* [...] est-il massivement préféré à d'autres possibilités (*This product has to be consumed before* [...])¹⁴³.

La finalité avouée de ce type d'étude consiste à déterminer le degré de figement des groupes ou syntagmes lexicaux, ce que l'on détermine à partir des règles générales de la langue. Le présupposé est alors presque explicite : le langage est composé seulement « en partie » d'unités phraséales et il convient d'utiliser des outils différents pour traiter les idiomes et les unités compositionnelles. Nous avons remarqué plus tôt que *walk* pouvait être une alternative à *skate* dans *skate on thin ice*. Le COCA produit 81 entrées pour *on thin ice*, qui s'avère être précédé par *be*, *tread* et *walk* de manière tout aussi productive (*Men are like horses on thin ice ; So I'm treading on thin ice, but we're pressing ahead ; Forty-six years after Adolf Hitler, we're walking on thin ice*). Un traitement lexicographique comme le proposent Moon (1992) et Mel'cuk (1988) aboutirait alors à une absurdité théorique : *walk on thin ice* serait un énoncé compositionnel quand *skate on thin ice* serait un phrasème. De même Hunston et Francis (ibid.) remarquent que *tell* et *make* sont des alternatives à *crack* dans *crack a joke* et que chacun d'entre eux est collocationnellement contraint¹⁴⁴. Il ne s'agit pour aucun d'un choix libre laissé au locuteur : les trois énoncés correspondant aux trois verbes sont phraséologiques et contraints. De là découlent de nombreux commentaires sur l'authenticité des usages d'une langue par des locuteurs non natifs.

Bally (1951, p. 173) affirme que « l'étude de tous les groupements phraséologiques est très importante pour l'intelligence d'une langue étrangère. Inversement, l'emploi de sens incorrects est un indice auquel on reconnaît qu'un étranger est peu avancé dans le maniement de la langue ou qu'il l'a apprise mécaniquement. » À la mécanique de la construction par constituants s'oppose les groupements que constituent les habitudes de la langue. Dans cette veine, Pawley et Syder (1983, p. 191) remarquent que la fluidité de l'expression et l'idiomaticité du langage dépendent de *sentence stems* lexicalisés et conventionnels. Cette relative fixation lexicale permettrait aux locuteurs de prêter attention à d'autres aspects du discours ou de

143. On perçoit bien ici la dimension pragmatique du sens chez Bolinger (1968) lorsqu'il veut souligner qu'une différence de forme appelle toujours une différence de sens. Si l'expression est-elle même conditionnée par une situation particulière, il convient de systématiser ces pairages.

144. À partir du corpus Bank of English, ils dégagent des degrés de contraintes. *Joke* co-occure avec *telling*, *make*, *tell*, *making*, *told*, *made*, *cracking*, *cracked*, *crack*, *makes*.

la situation de communication. Nattinger et DeCarrico (1989, p. 118) proposent une définition très similaire de leurs *lexical phrases* qui consistent en des séquences de cadres syntaxiques dont les cases doivent être remplies par des éléments contenus dans un ensemble restreint de possibilités. Ces séquences seraient par ailleurs graduellement figées (en termes des fonctions possibles des *fillers* notamment).

Multi-word lexical phenomena exist somewhere between the traditional poles of lexicon and syntax. They are similar to lexicon in being treated as being units, yet most of them consist of more than one word and many of them can at the same time be derived from the regular rules of syntax, just like other sentences. (ibid., p. 118)

Le terme même de « figement » sous-entend que le procédé soit unidirectionnel et la question de la dérivation depuis les unités constitutives vers le phrasème ou l'unité phraséale entraîne la question de l'acquisition (et du « stockage ») de ces unités. Nattinger et DeCarrico (1989) et Krashen (1981) incarnent deux positions inverses. Les premiers voudraient que les unités phraséales fournissent le « patron » de la manière dont s'articule la langue, ce qui permettrait aux locuteurs d'inférer l'ensemble des règles de la production linguistique. Le second postule que les « routines préfabriquées » sont indépendantes des « procédés créatifs », en somme, que la phraséologie est une part infime de l'activité langagière (Krashen, 1981, p. 99). Langacker modère encore une fois les débats en proposant une position médiane : le langage serait le résultat à la fois de structures composites et de composants (structures compositionnelles). La question de la mémoire est ici implicitement posée. Pour les théories du figement lexical, malgré les dissensions d'usage, l'humain stocke des phrasèmes plutôt que des mots ou des unités constitutives. Il nous semble alors légitime de se poser question de la fonction et de la référence des ces ensembles. Dans ce stock mental, à quoi réfèrent les unités ? Que représentent-elles ? Les unités phraséales ne peuvent pas *signifier* (au sens de la signification) des entités du monde, réelles ou perçues, puisque leurs composants sont analytiquement seconds à leur acquisition. Au mieux, nous imposons des références aux mots (graphiques), voulant les décontextualiser, c'est-à-dire les libérer des contraintes phraséologiques qui sont ce contexte en tout premier lieu. Par ailleurs, le stockage mental des unités (quelles qu'elles soient) amoindrit ou ignore le rôle de l'agir dans le rappel des phrasèmes (entre autres) à la conscience. Le voisement constitue une habitude d'action au même titre que l'écriture : je peux vérifier l'orthographe d'un mot en écrivant, comme je peux parler pour véri-

fier l'intonation ou l'accentuation d'un phrasème. Le rappel mémoriel est au moins médiatement lié à l'action, ce qui coupe une part non négligeable des besoins représentationnels de la linguistique (cf. 2.5.).

Francis (1993), comme les constructionnistes, propose que la syntaxe et la sémantique des unités phraséales ne soient envisagées que dans l'entrelacement. Une part importante de son travail consiste, comme encore chez François (2005), à rendre compte d'attracteurs constructionnels, c'est-à-dire comment une unité phraséale impose des types ou des sous-type d'unités en son sein. Par exemple, *it* + *link verb* + *adjective* + *clause* est un pattern qui impose à son adjectif qu'il réponde à une classe fermée de « sens possibles » (*modality, ability, importance, predictability, obviousness, value and appropriacy, rationality, truth*). De plus, chaque adjectif doit être suivi d'une complétive ou d'une infinitive (*It is interesting, true, important, likely to* + B.V. / *that* [...]). La démonstration ne s'arrête pas aux patterns de phrases. Les noms suivis d'une appositive peuvent être traités à partir des mêmes principes (*conclusion that, argument that, fact that, problem that*). Là encore, l'analyse n'est pas nouvelle, mais il faut reconnaître à Francis (1993) l'originalité de la finalité de son travail¹⁴⁵ même si le traitement qu'il propose n'est pas pionnier à proprement parler : l'activité langagière est systématiquement dictée par des contraintes sélectionnelles. Chacun des pionniers que nous avons relevé s'attache en tout cas à démontrer l'existence, voire la primauté d'unités phraséales.

Reconnaître une forme relative d'indépendance du linguistique sur le sujet qui s'en saisit n'est pas sans conséquences philosophiques et nous voudrions inscrire notre position, contrairement à la LC, dans les courants externalistes. Nous maintenons pour l'heure « l'assertion phraséale » et tâcherons de montrer que la construction du sens ne peut se faire qu'au travers d'une forme de phraséologie, au delà des principes de grammaticalité et des « règles générales de la langue ».

145. Francis (1993) doit pourtant de nombreux points à Sinclair (1987). "The learner's reference collection will no longer be divided into dictionary, grammar and usage book" (Sinclair, 1987, p. 107). On retrouve par ailleurs l'indistinction sémantique, syntaxe, pragmatique de la LC.

3.7.2. L'UNITÉ PHRASÉALE ET L'AGRAMMATICALITÉ

La grammaire générative, par principe¹⁴⁶, ne traiterait pas un énoncé de type *Je ponctue pesticide le ténia paternel* ou encore *Ne souriez pas cynique ce n'était qu'un appel*. Les énoncés atypiques et graduellement agrammaticaux qui caractérisent l'écriture de Delaume¹⁴⁷ surprennent, mais ils font sens malgré « tout » : l'absence de marquage adverbial, le non respect de l'ordre syntaxique ou encore des règles typographiques élémentaires. Sans vouloir entacher sa créativité de rationalité, il est envisageable d'étudier la structure de sa voix narrative dans le but de souligner comment sa syntaxe signifie¹⁴⁸. Les constructions récurrentes qu'elle crée et emploie sont articulées en cinq types qui obéissent à une gradation vers l'agrammaticalité. Nous voulons ici maintenir que le détournement comme la langue d'usage recourent invariablement aux procédés phraséologiques, dont le caractère constructionnel efface les difficultés de la lecture et de la compréhension. Consciemment déroutante et/ou agrammaticale, la syntaxe de Delaume est régie par les principes inconscients de l'interproduction langagière. Les « manipulations » des prédicats et des structures argumentales forment des types constructionnels en correspondance. À partir d'un ensemble d'énoncés canoniques dont elle exacerbe les propriétés, elle dérive des constructions périphériques intelligibles malgré leur caractère non conforme.

146. Nous ne souhaitons pas plus commenter l'opposition compétence/performance dont le seul anglicisme que constitue le second terme nous semble intéressant.

147. Delaume (2001), *Le cri du sablier*. D'aucun pourront s'interroger quant à la légitimité du corpus d'énoncés convoqués dans cette sous-partie, car en effet ils ne sont pas le fruit d'une production spontanée « en contexte » mais ils participent toutefois de la construction du sens au même titre. S'il doit être opéré un changement d'objet, ou plutôt une spécification, nous voulons le manifester ici : quoique la production soit imparfaitement réalisée, son sens est construit ; du moins « du » sens est construit sans qu'on ne puisse le limiter à son seul contenu. Par ailleurs, la seule limitation que nous voyons au « véhicule » du sens consiste en les unités constructionnelles.

148. D'une certaine manière, les idiosyncrasies de chaque auteur pourraient être écartées en tant qu'elles n'appartiendraient pas à l'usage le plus commun ; Faulkner ou Woolf devraient en ce sens être évincés des corpus. Or la plupart des corpus linguistiques produisent des résultats au travers des types ou des macro-types et la pratique linguistique voudrait que l'on relève, au fil « des » lectures, les énoncés les plus « pertinents ». Ces attitudes/pratiques envers le corpus négligent une diversité qu'il est par ailleurs difficilement rassemblable et nous préférons nous attacher à la construction du sens en fonction de la langue de x dans un contexte y.

Type 1. Canon grammatical

Les énoncés 1 à 8 représentent ce que nous considérons être canonique. Ils sont les points d'ancrage grammaticalement acceptables de séries d'énoncés, en conséquence, dérivés. Par simplicité, nous découpons les prédicats en parties du discours bien que nous ne reconnaissons ni leur primauté ni leurs valeurs et fonctions attendues. Bien souvent¹⁴⁹, les substantifs complètent d'autres substantifs sous la forme d'agré-gats nominaux (« maître chanteur ») et les adjectifs qualifient les verbes en précisant le sens véhiculé par les prédicats (« il voyait clair dans son jeu »).

1. Nous on voit clair dans ton jeu conclut-elle.
2. Quand beaucoup tournèrent mal Mathilde ne tourna pas.
3. Le cortège de crampes s'ajoutaient chafouines aux brûlures ceinturées.
4. Plus l'immeuble approchait, plus le lâche antidote s'es-tompait volatil.
5. Il n'était plus de ceux qui trop âpres aux sanies vous assomment jusqu'à voir l'ecchymose juter mauve.
6. Ils s'acharnaient chaque jour aux facteurs déclencheurs.
7. Mais une fois étiquetée la chair éructe hélas et c'est bien dégoûtant elle n'hésite pas la chair à tout éclabousser.
8. Le père aimait à ressasser l'expression en déclinant les tons avant de ricaner gloussant fiel et morsures.

Ainsi, les énoncés (1) et (2) répondant au schéma [v. + adj.] constituent un premier point origine. Les énoncés (3) à (5) un second qui, contrairement au précédent, marque une orientation vers le sujet grammatical : en cela ces énoncés sont marqués par une emphase nominative (*subject-oriented*). On remarque la marque morphologique du pluriel sur l'adjectif « chafouines » en (3) qui justifie ou précise cette orientation, ce qui n'est pas le cas en (1) et (2). L'énoncé (6), plus idiomatique, se décompose en NP + NP : le substantif second qualifie le premier. L'énoncé (7) suit le schéma plus standard [v. + adv.] ; ici une interjection grammaticalisée. Nous regroupons ces deux énoncés car tous deux répondent à une structure agrégative (facteurs déclencheurs, éructe hélas) qui défit les valeurs et les places attendues des parties du discours. Certaines dérivations

149. Cette récurrence/régularité est, bien entendu, le fait d'une construction sous-jacente.

que Delaume exploite semblent en effet cumuler les propriétés des deux constructions sous un cadre prédicatif de type [v. + n.] au sein duquel *n.* possède une valeur adjectivale. Enfin, l'énoncé (8), plus complexe, représente la classe des insertions verbales dans les constructions schématiques. « Glousser » est transitif¹⁵⁰ et reçoit en conséquence le sens productif et attributif de la construction (deux participants, agent et bénéficiaire, et une « chose » à transférer). Cet ensemble d'énoncés canoniques donne lieu à un réseau de constructions interconnectées. Le sens et la forme de l'énoncé sont guidés par la construction dans laquelle s'insèrent les éléments du lexique.

Type 2. (*) NP VP AP / agent, évènement, effectuation

9. Le père **menaçait** *rauque* et cherchait quelques farces.

10. Elle les **détestait** *rauque*.

« Rauque » est en rapport métonymique avec le sens lexical du verbe : la menace comprend ou peut comprendre [(voix) *rauque*]. En dépit de sa catégorie grammaticale (sa fonction reste indéfinie) l'adjectif complète le verbe. Il indique le moyen d'effectuation du prédicat. Il s'agit là d'une construction évasive ou sublexicale¹⁵¹ [ø (voix) *rauque*]. L'énoncé (10) marque une fixation du sens. « Détester » n'inclut pas « rauque » en sorte qu'il n'y a pas de rapport métonymique entre les deux composants du prédicat. Il s'agit d'une construction antonomastique : on isole une propriété de l'élément lexical et seul le caractère intensif est préservé. On notera aussi que la désémantisation opérée entre les deux énoncés est chronologique. Les énoncés apparaissent respectivement p. 25 et p. 97 de *Le Cri du Sablier*. Autrement dit, et sans vouloir systématiser trop vite, il semble qu'à la première occurrence, plus lexicale, succède une seconde, plus grammaticale¹⁵². Les énoncés 11, 12 et 13 présentent la même gradation.

11. La petite **pleura** *dru* et la mère la somma de cesser son cinéma.

12. Maronite fût le père à crever le père à **percer** *dru* le père à évacuer.

150. Voir (3.4.3.) et (3.6.3.) pour une discussion des théories de la conversion, de la transformation et des liens entre sémantique lexicale et structures argumentales.

151. Broccias, 2000, p. 10.

152. Toute proportion gardée, les étapes « créatrices » de Delaume voudraient suivre les étapes de l'évolution et de la grammatisation des vocables.

13. Elle **craquait dru** ce matin là l'innovation.
14. Et devant le miroir creusaient les deux arcades espérant traverser mais toujours la suture scintillait sourcillante.
15. Combien d'années encore égratigniez-vous aigre l'intérieur pour soustraire amorphes détritiques.
16. Son nez toucha grumeleux le museau de l'enfant
17. Elle feignit blême l'indifférence.
18. Pendant des années, maman chanta nocturne de ménades homélies.
19. Ne souriez pas cynique ce n'était qu'un appel.
20. Si ça serpentait creux au fond des tuyauteries.
21. L'enfant se demandait quelle femme pouvait de fait accueillir rose le père et son cortège.
22. La vitre à la Noël se givrait méthylène je voulais jouer à Jean cordelant la lulette et tentais dans la chambre d'articuler un pleur.
23. Le misérable cœur s'emballa bleu au garrot scellé givré pudeur cellophane tétanie.
24. Et puis des hébergeurs elle claqua brune la porte sans sciure à la varlope.

Comme en (9) et (10), la subduction est graduelle jusqu'à l'isolation du caractère intensif¹⁵³. (11) est une construction évasive métaphorique car elle renvoie indirectement au référent de « dru ». C'est par association que le syntagme verbal est rendu possible (pluie/pleur – dru). Pour Fillmore, propagateur de la sémantique des cadres inspirée de Austin¹⁵⁴, tout sens est véhiculé relativement à une scène ou un script idéalisé de l'expérience du locuteur (perception, mémoire, action ou objet).

153. Ces phénomènes parangoniques (ou antonomases) sont illustrés tout au travers du continuum lexico-grammatical. Ainsi « cher », « gras » ou « gavé » peuvent-ils être employés par substitution adverbiale dans les énoncés attestés suivant : c'est *gras/gavé* bon ce repas ; c'est *cher* la classe cette montre. Nous dirons bien sûr que ces substitutions sont possibles et opératoires dans la communication par figement phraséologique de la construction existentielle *c'est... de/que*.

154. "Take the sense in which I talk of a cricket bat and a cricket ball and a cricket umpire. [...] It is no good to say that cricket simply means 'used in cricket' for we cannot explain what we mean by cricket except by explaining the special parts played in cricketing by the bat, ball, etc." (Austin, 1940, p. 173).

« Pleur » et « pluie » puiseraient leur sens dans un script commun (« liquide » et les propriétés physiques qui le caractérisent), ce qui pourrait expliquer la relative grammaticalité de (11). Nous préférons y voir la généralisation du principe lénitif, commun dans les études historiques, consistant en l'emploi de l'adjectif pour l'adverbe dans une construction spécifiant une valeur intensive (dru, très, beaucoup, etc.). En (12), il est bien difficile de gloser par « percée drue ». Là encore, le sens s'est réduit à son caractère intensif (antonomase). « Percer » n'est pas en rapport métonymique avec « dru » mais il indique encore, d'une certaine manière, la force d'effectuation. En (13), la construction est encore intensive. Dans cette configuration prédicative (V. + N.) bien d'autres sous-types se dégagent. (15) ne marque pas une orientation vers le sujet grammatical comme on peut le constater en (16) (nez/grumeleux) ou en (17) (elle/blême) mais une orientation vers le locuteur. « Aigre » ne renvoie pas à « vous » mais à l'énonciateur en sorte que le prédicat est sectionné : son contenu est doublement complexe. L'adjectif à valeur adverbiale est énonciatif plus que prédicatif et l'énonciateur est différencié du sujet grammatical. (19) est à la fois élusif et nominatif [souriez → $\emptyset$ (vous)/cynique]. (20) est objectal ou accusatif ($\emptyset$ – creux – tuyauteries). Les exemples (21) à (24) illustrent une répartition par script et association. (21) est nominatif et inclusif : « rose » qualifie « femme » (sujet grammatical) et réfère à « sensualité/.../adultère ». (22) et (23) sont métonymiques. Il est un rapport de totalité et de dépendance entre les éléments prédicatifs stricts ou argumentaux (givrer/méthylène → rapport prédicatif strict ; cœur/bleu/garrot → double rapport non strict, nominatif et objectal). (24) est encore nominatif. Il marque la compression d'une cause et de son effet. Parce que « brune », par association, le sujet grammatical produit l'événement « claquer ». Rapporté au verbe, l'adjectif devient intensif.

Type 3. (*) NP VP NP2 / agent, événement, effectuation

Le type 3 est en correspondance directe avec le précédent. Toutefois, si le nom intra-prédicatif exprime souvent le moyen d'effectuation du procès, il est aussi plus « lié » aux participants, c'est-à-dire que les constructions seront plus facilement nominatives ou objectales.

25. Je ponctue pesticide le ténia paternel.
26. Je me retourne clepsydre cerveau à la verrière.
27. Ils croyaient au ténia ondoyant aux muqueuses tiques psychosomatiques sautillant la trachée.

28. L'enfant entend une dame dire c'est une poêle à frire ce pays alors l'enfant se dit je transpire noix de beurre.
29. La veille de l'enterrement, le premier m'ausculta poupée post-traumatique.
30. Car seules les vraies batailles se délitent aquarelles.
31. Le témoin à décharge portait en elle le poids des non-dits familiaux des silences taboutés des tambourins honteux qui rythmaient clair de ça (/) et sur moi l'omerta fondit sucre cuillère.
32. Le trait d'union chuta mitose second prénom.
33. Que la grammaire aussi ratisse sillons distance.
34. Il gifla rebelote jusqu'à lui décrocher le tandem de syllabes et sa menue mâchoire mais cela accessoirement.
35. Il gifla bonne à rien et aboya la mère qu'à huit c'est une honte de n'avoir aucun don.
36. La fragrance du sapin tournoyait si sûre d'elle (/) ignorant tout des vrilles qu'elle sinuait nasaléenne.
37. Autour de mon estrade, j'entendais rire les gnomes applaudir au grand 39. cirque farandolant l'entrée le chant des partisans you are now one of us tu monnaieras haut prix ta monstruosité.
38. Elle fit traire Tirésias qui glapissait tréfonds.

Ainsi, le *pesticide* en (25) précise bien l'événement mais il s'associe aussi au locuteur. Les énoncés (28) et (29) sont encore plus explicites (*Enfant/noix de beurre* et *m' → élusif/poupée post-traumatique*). Bien entendu, et comme pour le type 2, le principe s'étend aussi au sujet grammatical ([17] *Omerta/sucre* et (30) *batailles/aquarelles*). On notera aussi le caractère élusif de la construction [déliter/aquarelles (*effectuation*)]. Comme dans le type précédent, on observe une gradation vers l'agrammaticalité, principalement manifestée par l'adjonction d'éléments à droite du nœud prédicatif. On s'éloigne progressivement de ce noyau ([V. + N.] pour le type 3) et se rapproche d'une phrase complexe bien qu'elle soit encore inacceptable du point de vue de la normation ou de la prescription. Outre son agrammaticalité, l'énoncé (32) est résultatif (**Le trait d'union chuta mitose second prénom*). Le moyen d'effectuation est aussi le résultat : les deux prénoms sont scindés et l'on s'aperçoit que, progressivement, on s'achemine vers une complexification de l'énoncé de type matrice/imbriquée. Les inserts s'élargissent encore aux

interjections et l'on retrouve non plus le *moyen d'effectuation*, mais son *effectivité*. De « menacer rauque » (*je menace au moyen d'une voix rauque*) par exemple, on bascule vers « Il gifla bonne à rien et aboya à la mère c'est une honte de n'avoir aucun talent » (*il gifle en criant « bonne à rien »*). Il y a co-extension des deux événements du prédicat.

34. Il **gifla** *rebelote* jusqu'à lui décrocher le tandem de syllabes et sa menue mâchoire mais cela accessoirement.
35. Il **gifla** *bonne à rien* et aboya la mère qu'à huit c'est une honte de n'avoir aucun don.
36. La fragrance du sapin **tournoyait** *si sûre d'elle* [...] ignorant tout des vrilles qu'elle sinuait nasaléenne.

Type 4 (??) NP VP NP / agent, événement, [...]

Les énoncés (39) à (54) sont elliptiques¹⁵⁵. Ils sont principalement caractérisés par l'élision de l'article qui détermine le nom postposé au verbe. Cette construction de configuration voisine aux énoncés de type 3 – elle-même voisine des énoncés de type 2 – n'implique plus l'inclusion d'un N2 dans le prédicat. Aucun nom intra-prédicatif ne marque l'effectuation de l'événement. On se rapproche alors des énoncés canoniques.

39. Il sera plus d'un mur qui lézardera glaires sous l'écho ruiselant du cri du sablier.
40. Mais seule moi les voyer les grains tarés du père qui cherchaient à l'envi à ensabler paupières pour irriter cornée agiter lacrymal pour le plaisir des yeux.
41. Vous glapissez pelletées alors que chaque organe vomit à pleines truelles.
42. Vous réduisez bouillie pour arrondir les angles.
43. Les hommes à la saison savent émousser sanie.
44. Il lâcha aphasie comme on clame rhume des foins pour rassurer avril de ses éternuements.

155. L'ellipse constitue certainement la première manifestation d'un figement constructionnel. Il est d'ailleurs surprenant qu'aucun constructionniste n'y accorde d'importance. Ici cependant, nous nous attachons à montrer que le sens se construit au détriment de l'agrammaticalité. Conséquemment, les ellipses sont véritablement considérées comme des ellipses, c'est-à-dire des manifestations à la fois conscientes (locuteur) et ressenties (allocutaire).

45. Il enfonçait rancune tassait lâche impuissance.
46. Une cruche diluée grenadine et des assiettes anglaises étaient laissées à son intention.
47. L'enfant supplie la mère du regard qui détourne pupilles il faut l'en excuser.
48. Persuadée que chaque jour elle offensait le Dieu elle égraina chapelet au gré nomenclature le semaine précédente pendant la confession.
49. Plus le labyrinthe me sera abyssal plus le buis écorchera coudes genoux et soma.
50. Elle compulsa photos et l'abîme étrangeté profila la minauderie du vertige.
51. Le grand-père était là accoudé frigidaire sirotant Ricard.
52. Elle délia sa langue en coupant le cordon l'ombilic et des limbes rouges empestant tétanos.
53. Les panses parentales baffrant pissenlits seront toutes en fête.
54. Je te crachais en mars à la vie à ma mort pensant t'inoculer cancer.

Type 5 NP (?)VP NP / agent, événement, [...]

Le dernier type de construction possède une configuration encore similaire à la précédente mais elle se caractérise par des insertions exclusivement verbales dans un environnement syntaxique complexe qui permet, plus clairement que précédemment, de saisir le sens global de l'énoncé sans nécessairement recourir au sens lexical du verbe.

55. Chaque congé payé était organisé pour me coaguler dans leur soupe collective.
56. Le jour de cette orgasme qui t'ordura en moi.
57. Vous vous deviez jeune fille d'épidermer élans ça calme toujours l'ichtyose à cette âge.
58. L'email s'était soudé le deuil en cassonade péruchait au-dedans sucrons l'inséparable.
59. Sa perception des hommes s'auréola vengeance.
60. De la tenue ma fille sourcillait sombre la mère.
61. La glyptique à l'écluse humecte sombre les estampes.

62. L'enfant n'était pas douée et finit un dimanche par boiter
Douce Nuit devant les hôtes repus.
63. Les épineuses nervures qu'il faut solliciter pour cambrer
la survie cabrioler la garde H2o la noyade la goulée du
j'existe.
64. À croire vos postillons qui giboulent rouge au front.
65. L'astrologie parfois décrépète les sorcières.

Les énoncés (55) et (62) ont pour prédicats des verbes dont la sémantique lexicale voudrait qu'ils soient intransitivement caractérisés (*je coagule* $\emptyset$, *je boite* $\emptyset$). Pourtant, ils « appellent » ici une complémentation (*coaguler*, *moi/m'* et *boiter*, *chanson*). Deux choix s'offrent à nous. Soit la construction qui les convoque nous pousse à l'inférence et il nous faut alors reconnaître l'existence d'un verbe typique correspondant au besoin du locuteur (comprendre *coaguler* à partir de *dissoudre*, ou *boiter* à partir de *chanter*) ; en ce cas, même un néologisme utilisé comme verbe au sein de l'unité phraséale fait sens en (56). Soit la construction spécifie un ensemble total, c'est-à-dire qu'elle comporte ses « habitudes » syntaxiques et sémantiques. Dans tous les cas pourtant, les éléments lexicaux ne peuvent être donnés pour sources exclusives de l'organisation de l'énoncé.

L'existence de cette famille de constructions, qui relie les cinq types que nous avons tenté de dégager au moyen des unités phraséales qui les caractérisent, nous a permis, si ce n'est de conclure de la systématité d'un principe universel, de poser un axe de recherche relativement stable à partir d'un corpus atypique. Les principes constructionnels et les spécifications qu'ils imposent semblent être nécessaires à la production linguistique au delà des jugements de grammaticalité.

3.8. SYNTHÈSE DU CHAPITRE

L'étude du langage dans le paradigme cognitif (LC) appelle le linguiste à reconsidérer des fondements partagés par les grammaires traditionnelles comme par les modèles linguistiques récents (1.). Certains des principes adoptés par les grammaires de construction vont, en effet, à l'encontre de postulats fondateurs de la discipline. Le continuum lexico-grammatical, par exemple, nie la bipartition entre syntaxe et sémantique et remet en cause jusqu'à la pertinence de ces deux composantes traditionnelles. En rendant les niveaux indissociables, en attribuant aux signes des degrés de figement et de schématicité, la LC fait fi d'une classification historique sacrée articulée autour

des notions de lexique, de grammaire, de syntaxe et de sémantique (Quirk, 1985, p. 11 ; Huddleston, 1984, p. 3 ; Greenbaum, 1997, p. 21 ; Collinge, 1990, p. 68). Si l'on rapporte le lexique à la grammaire, la LC se dissocie des nombreuses linguistiques qui opposent systématiquement syntaxe et sémantique depuis les études grecques de Bréal (Bréal, 1883[1965]) : la science des significations symboliques d'une part face à l'étude des relations entre les formes élémentaires du discours d'autre part¹⁵⁶. Si l'on évince le néologisme de Bréal des repères historiques (*sémantique* du grec *sēmantikos*, « qui signifie »), il devient encore plus ardu d'identifier l'origine de la classification et de la pratique linguistique qui l'accompagne¹⁵⁷. Les morphèmes lexicaux et l'ensemble des rections structurales qui coordonnent les unités de la langue sont, dans la tradition occidentale, les plans de la description linguistique et ce bien malgré bien des critiques plus ou moins attendues (Chomsky, 1964 ; Martinet, 1965 ; Lakoff et Johnson, 1999). Le rapport forme/sens constitue certainement une réduction simpliste des composants du langage mais il est au cœur de problématiques que la LC rouvre utilement : quels sont les domaines constitutifs de la langue (la morphologie ou les parties du discours sont-elles des constituants légitimes de la langue), quels sont les statuts des axes descriptifs qu'utilisent la linguistique indépendamment de ses finalités (la syntaxe, la sémantique, la pragmatique, etc.), qu'entend-on, par ailleurs, par « langue » dans de tels modèles mentalistes ? Abandonnant la problématique de la dénotation des objets (la signification du signe), la LC s'est attachée à caractériser le sens par des contenus mentaux auxquels l'expression linguistique devrait correspondre.

Or, si la signification correspond au sens « grammatical », le contexte reste le fait central et exclusif des sujets cognitifs (2.). La LC n'a plus alors pour tâche que de répertorier les réseaux flous que forment les occurrences au travers des classes. L'ambiguïté demeure pourtant puisqu'il est toujours un sens considéré comme saillant ou privilégié (*core meaning*), que le contexte, parfois, appauvrit ou spécifie (*peripheral meaning*) :

156. Nous n'entrons pas ici encore dans le détail des sous-catégories que subsument syntaxe et sémantique. Huddleston (2002, p. 33) adopte une position moins orthodoxe en scindant, comme Wierzbicka (1988), la sémantique en sémantique lexicale et sémantique grammaticale. 157. Si la première occurrence de ang. *syntax* est attribuée à Bacon au début du xvii^e siècle (OED, 2nd, art. *syntax*), il semblerait que les francophones aient adopté son équivalent fr. *syntaxe* dès 1572 (GR, 2005, art. *Syntaxe*) – « la syntaxe, c'est la seconde partie de la grammaire, qui enseigne le bâtiment des mots entre eux par leurs propriétés » (Ramus, 1572).

le sens serait ainsi encore teinté de signification. Cette dernière pourrait même, à l'inverse, ne constituer qu'un accès tronqué au sens, un sens normé car coupé de son contexte qui constitue pourtant, en grande partie, l'objet de la LC (les principes catégoriels et les opérations mentales ou « cognitives » universels retrouvés fidèlement au travers de leurs manifestations linguistiques).

La LC pose un ensemble de postulats dont nous avons répertorié et commenté les implicites et les effets en les confrontant aux théories voisines des sciences de la cognition (fidèlement au principe cognitif de Gibbs et Lakoff). Une importance majeure est accordée à la « catégorisation », aux principes catégoriels et aux structures de la langue qui refléteraient catégories, principes catégoriels et structures de la pensée. On assiste alors au déplacement du produit linguistique vers son substrat mental, ce que les parties du discours illustrent en premier lieu (3.1.). Elles correspondent à des régions mentales du sujet cognitif, et l'on retrouve la distinction opposant substance et relation par ailleurs commune aux conceptualismes. Ce déplacement permet que soit envisagés des invariants conceptuels qui motiveraient les réalisations linguistiques au travers de la multiplicité des emplois. Les structures de la langue restent toutefois inchangées, puisque les parties du discours sont toujours des parties atomiques et primitives que « l'esprit » légitimerait. Pour pouvoir rendre compte de l'éclatement que constituent pourtant les réalisations des catégories grammaticales, la LC recourt aux méthodes importées de la psychologie cognitive des années 1970. Le modèle roschéen naît de son opposition supposée aux principes définitoires aristotéliens, qui caractérisent les objets du monde à partir de faisceaux de conditions *nécessaires* à la définition de ces objets et *suffisantes* pour déterminer si cet objet est un membre d'une catégorie prédonnée (3.2.). Or, il est des membres qui semblent être de meilleurs représentants de ces catégories, ce que Rosch tentera de démontrer. Cependant, de nombreux problèmes se dessinent au sein de ce modèle alors qu'il ne fait pas encore l'objet d'une importation en linguistique : la représentativité, par exemple, n'a pas d'incidence sur l'inclusion d'un membre dans une catégorie. Par bien des aspects, la théorie scolastique de la catégorisation est comparable à la théorie du prototype qui s'appuie tout autant sur des attributs ou des corrélats d'attributs, ce que le modèle scolastique appelait CNS. Cependant, les méthodes établies à partir des catégorisations d'objets concrets par des sujets adultes sont-elles valables pour les catégories sémantiques de la linguistique ? (3.3.). Bien souvent, les catégories de la sémantique du prototype sont les membres

qu'il conviendrait d'inclure ou d'exclure, et les occurrences de cette catégorie en sont les sens possibles, c'est-à-dire les acceptions du lexème dont on pourra « dire » si elles sont typiques ou marginales sans pour autant expliquer « pourquoi » elle le sont : en effet, la sémantique lexicale à laquelle donne lieu la prototypie a finalement pour seule utilité de représenter les réseaux de sens que constituent un item lexical au travers des classes sémantiques. La fuite du sens vers l'esprit provient donc de la volonté de la LC à motiver ses unités en langue par des correspondances conceptuelles invérifiables et à fonder sa pratique linguistique sur des méthodes contestées dans la sphère psychologique (et au-delà dans les sciences cognitives) tout en acceptant que les structures de la langue soient préservées : ces principes catégoriels n'ont en effet aucun pouvoir explicatif. La LC est un structuralisme qui voudrait être éclairé par la cognition et qui s'impose un objet dual (langue et cognition). Toutes les catégories et structures de la langue n'ont toutefois pas trouvé d'explication cohérente dans l'histoire des idées linguistiques (3.4.). Ainsi, si le fondement mentaliste de la LC est contestable, les caractérisations traditionnelles des catégories grammaticales sont elles-mêmes insatisfaisantes par leur dispersion. Force est pourtant de constater que les faits de langues s'imposent aux diverses lectures que font les écoles linguistiques de ces faits. Les linguistiques de la cognition sont en tout cas égales face à cette constatation. Que la motivation soit algébrique ou expérientielle, les études se recoupent sur l'essentiel (3.5.). La LC, cependant, dans ses mouvances les plus radicales, aborde la langue comme une entité constituée de déterminations constructionnelles. La valence ou les schémas actanciels, il est vrai, ne suffisent pas à rendre compte de l'organisation générale de l'énoncé, les principes de projection étant limités à la sémantique verbale que l'usage « contourne » systématiquement (3.6.). Il convient alors, prolongeant le postulat radical de Croft, de lier la verbalisation à la phraséologie dans un rapport nécessaire et non suffisant (l'activité langagière consistant en la construction progressive du sens). Le langage, enfin, semble ne pas pouvoir passer outre l'unité phraséale qui guide le sens au delà de l'expression la plus agrammaticale (3.7.).



CONCLUSION

De notre étude, il ressort que la LC est un mouvement dont les axes de recherche et les résultats auront constitué les pôles d'une sémiotique traditionnelle. Parfois rapprochée de la sémiologie, ce que nous avons ici appelé *sémiotique cognitive* manifeste pourtant de véritables singularités. La conception constructionnelle du langage, autour de laquelle nous avons articulé les grammaires cognitives au-delà des clivages d'usage, permet en particulier l'uniformisation des unités de la langue. Celles-ci, au sens de l'iconographie, sont immuablement « symboliques », ce qui leur confère un statut dyadique qui proscrit tout rapprochement avec le symbole « désincarné » des GG et de l'intelligence artificielle naïve. L'unité est binaire, « bipolaire » dira Langacker, et ce qu'elle soit réalisée (instanciée) ou non. La langue est en effet constituée de signes de qualités et de complexités variables que nous avons proposé de classer selon ces deux axes. Ainsi est-il possible d'inscrire les constructions sur un double continuum qui lie d'abord lexique et grammaire comme l'exige la jeune tradition constructionnelle, et reconnaît ensuite la pluralité des types constructionnels : l'idiome est une unité complexe et lexicale, le patron propositionnel une unité complexe et schématique, la partie du discours (non instanciée) une unité simple et schématique. La hiérarchie que constitue ces unités forme un système ordonné par les principes cognitifs à l'œuvre dans l'ensemble de la cognition humaine, ce qui aboutit à la non modularité de rigueur dans les études non génératives. Toutefois, la force de cette uniformité repose sur de nombreuses « équivalences ». L'unité sémantique correspond strictement à l'unité perceptive, et le sens (ou le signifié) aux concepts qui *représentent* les situations du vécu. La compréhension est alors rapportée à des phénomènes d'indexation « d'espaces » à partir de signifiants qui ne contiennent pas de traits sémantiques mais ciblent les participants et les articulations de scènes mentales. De fait, le rejet judicieux de la trichotomie classique aboutit seulement à un centralisme qui fait des cadres, scripts et scénarii les fondements de la connaissance. Le sens parfois dit « pragmatique » des unités est alors fonction exclusive de la computation des possibles de la langue et de leur capacité de renvoi (on dira

profilage). On est alors au plus proche de la sémiotique dyadique telle qu'on la caricature souvent en abordant Saussure, qui différenciait le concept de la forme signifiante. Notre discussion du concept et du sens de l'unité aura révélé l'étendue de cette indistinction, qui œuvre bien au-delà des frontières linguistiques. Langue et signes ordonnancés constituent en tout cas les composantes minimales de tout modèle computationnel. Or, la LC se donne généralement une image corporéiste en critiquant l'ontologie. Le réalisme incarné voudra faire état du substrat corporel de l'esprit.

La LC, parce qu'on son programme est ambitieux, doit répondre aux exigences du langage et de l'esprit en proposant un double appareil critique : elle proposera d'ailleurs de les regrouper, ce que nous avons appelé *isomorphismes*. Le réalisme incarné, ou expérentialisme (si l'on prend en compte le tournant neuronal de Lakoff et Johnson), s'inscrit sur la trame de l'histoire des idées philosophiques à mi-chemin de l'idéalisme et de réalisme. Il s'agit de reconnaître la médieté du monde (dont on ne nie pas l'existence mais l'accessibilité) et la genèse sensorimotrice des concepts. Leur structuration, en particulier, dépendrait de schèmes-images pré-conceptuels dont on retiendrait « l'immédiété » qui leur confère un pouvoir expressif préverbal. Or, nous avons montré que ces images kinesthésiques étaient souvent « déjà » cinématiques (ce que leur nom suggère par ailleurs). Il reste alors à clarifier comment l'expérience peut ne pas être conceptuelle, ce que Lakoff et Johnson n'abordent pas puisque les schèmes-images s'avèrent être *in fine* des conceptualisations variablement élémentaires. Il est à noter que l'énaction avancerait ici la possibilité de traces externes. Les sciences cognitives s'avèrent être d'un intérêt précieux, car peu de travaux « hors champ » viennent corréler les conclusions de l'holisme explicatif de la LC. En les convoquant, nous aurons notablement remarqué que l'acquisition du langage est parfois préalable aux capacités cognitives qui sont sensées les expliquer. Certains travaux de la psychologie du développement, des neurosciences et de l'anthropologie auront permis de relever les difficultés verticales (corps/esprit) et horizontales (individu/environnement) du réalisme incarné. Le retranchement disciplinaire pourrait alors permettre de contourner ces difficultés mais force est de constater que la posture cognitive de la LC n'empêche en rien la réémergence de postulats proprement linguistiques qu'il convenait de questionner. En effet, à l'ouverture cognitive de la LC, s'oppose une tendance nomenclaturale favorisée par l'hypothèse de l'unification des unités que l'on retrouve dans de nombreux modèles de la computation. La langue (constructive) est constituée

d'unités dont la fusion, contrainte par leur sens, compose l'énoncé. Ainsi trouve-t-on des « fondements » qui confèrent à la LC une place imprécise dans les sciences cognitives. Par la nature de son signe, elle se distingue du cognitivisme, lequel compute des symboles de manière compositionnelle. Mais par le code scénographique qu'elle revendique, elle s'inscrit de fait dans les courants de la computation mentale où se trouvent aussi répertoriés les GG. La notion « d'énaction » à laquelle la LC recourt parfois n'est alors qu'un *embodiment* dont nous avons montré le caractère conceptuel. La LC du réalisme expérimentiel est en cela (tout au moins) comparable aux modèles connexionnistes sous-tendus par des réseaux subsymboliques desquels émergeraient les états représentationnels. On est alors bien loin de la radicalité des couplages structurels varéliens qui ont pour finalité de substituer lesdites représentations.

De cette opposition entre les interactions nécessaires entre l'individu et son environnement et la centralité (mentaliste) du sujet cognitif découle un des objectifs de notre dernier chapitre. Il s'agissait pour nous de « décentraliser » le sens en limitant le pouvoir explicatif des représentations. Conformément à toutes les formes de conceptualisme, la LC procède au déplacement du produit linguistique à son substrat mental. Ainsi n'est-il pas surprenant que soient « données » des atomes que l'on dira primitifs en fonction de leur élémentarité : plus une unité est élémentaire plus elle est proche des universaux de la cognition. Les parties du discours sont alors très comparables aux unités (*nomen* et *verbum* en premier lieu) des grammaires spéculatives ou aux éléments de la *lingua mentalis* d'Ockham. D'une manière générale, la LC accorde une attention particulière aux phénomènes catégoriels que les parties du discours représentent de manière parangonique. À mesure que l'on s'éloigne du substrat mental universel, la catégorisation se fait plus incertaine et il faut alors recourir à la psychologie cognitive pour rendre compte des propriétés de ces phénomènes catégoriels. Très attachée aux modèles roschéens, la LC fonde ses unités sémantiques sur des unités de la perception. Or, nous avons montré que la théorie du prototype (outre l'ambiguïté laissée autour de ses modèles multiples) est paradoxalement moins dynamique que les modèles scolastiques qu'elle entendait remplacer. L'examen des protocoles et des textes séminaux ont révélé diverses invraisemblances qui ont, par ailleurs, abouti au rejet de la théorie du prototype en psychologie cognitive. En linguistique, ces théories (déjà contestées au sein de leur propre discipline) ont fait l'objet d'importations partiales qui ont pour résultat le caractère « non explicatif » que l'on attribue souvent aux études cognitives, détachées semble-t-il de leurs impéra-

tifs de description des faits de langue. Ainsi n'est-il pas surprenant de constater une continuité historique des grammaires médiévales aux grammaires cognitives. Cette continuité aura été traversée de secousses « révolutionnaires » dont le principal souci concerne la reformulation de problèmes millénaires. Il n'en reste pas moins que le système catégoriel retenu par la LC est doublement caduc. Toutefois, il aura permis l'émergence d'un principe fort qu'il nous a semblé important de mettre en relief et de prolonger : le traitement phraséologique des formes, détaché des traits computo-représentation-nels que les modèles cognitifs radicaux lui octroient encore, peut ouvrir la voie d'une linguistique alternative. Si le signe est un segment (initialement non borné) inscriptible et distribué dans un environnement qui permet sa thématization, on peut ouvrir la voie de l'énaction dans les sciences du langage.

Au cours de cette exploration critique, nous avons longuement commenté la démarche « importatrice » de la LC et maintes fois remarqué l'imperméabilité regrettable des frontières disciplinaires, qui favorisent les isolats théoriques et génère l'incompréhension. Cette imperméabilité aura nourri nos propres postulats. Nous voudrions conclure autour d'une singularité, en décrivant quelque usage fait de la linguistique cognitive en dehors du paysage des sciences du langage. La philosophie des sciences cognitives, discipline nécessairement curieuse par l'étendue de son domaine, convoque en effet les outils conceptuels de la LC.

Dreyfus (1972) comme Salanskis (1993) reconnaissent la pertinence de la pensée heideggerienne pour les sciences cognitives. Le premier use le ressort phénoménologique pour débouter la réduction de la pensée au symbolico-calculable, l'autre recourt aux grammaires cognitives pour clarifier la notion de « domaine ontologique », centrale à l'articulation conceptuelle de *Sein und Zeit*. Pour aborder la question de l'Être, Heidegger doit distinguer l'Être de l'étant (l'être en train d'être), ce qu'il fait en plaçant son argumentation sur le terrain du sens et de la signification.

Si, pour un instant, nous nous arrêtons et que essayons, sans médiations ni jeux de glaces, de nous représenter exactement ce que disent les mots « étant » et « être », alors nous nous apercevons, dans un tel examen, de l'absence de tout appui. Toute représentation se dissipe dans l'indéterminé. Pas complètement toutefois, car quelque chose continue à résonner sourdement et confusément, qui secourt notre croyance à notre prédication. S'il n'en était ainsi, nous ne pourrions jamais comprendre d'aucune façon, ce que pourtant en ce moment nous ne cessons de penser : « cet été est torride ». (Heidegger, 1954, p. 208).

L'intuition (on le sait assez en linguistique) ne permet pas de distinguer et de décliner les termes et les sens de l'ontologie (« être » et « étant ») mais Heidegger concède qu'il doit exister une « résonnance confuse » qui nous permet, dans la langue, de prédiquer l'existence à partir de ces deux termes jalons. La « croyance » (d'autres diraient *hidden hand*) qui accompagne leur usage fait un écho remarquable au sens schématique de la LC, ce que l'on s'empressera de remarquer en évoquant le principe langackerien de *sequential scanning*. Comme dans l'analyse husserlienne, le temps procédural (*scanning*) s'oppose au temps conçu, le temps constituant s'oppose au temps constitué. Et la phénoménologie contemporaine d'asseoir la définition de l'Être en invitant la LC dans son champ disciplinaire.

Notre travail ne serait toutefois pas pleinement intègre si nous ne remarquions pas ici une différence fondamentale. La LC, et Langacker en particulier, fait une lecture objective du temps (séquentiel, absolu) qui l'éloigne encore des conceptions de « l'immédiateté », de l'émergence et de la constitution que sont, entre autres, la phénoménologie et l'énaction. Notre programme de recherche à venir est ainsi déjà tracé : la linguistique doit pouvoir intégrer la conception phénoménale selon laquelle « les sujets humains sont *toujours-déjà* jetés dans un monde qui les précède et qu'ils ont à hériter » (Havelange *et al.*, 2003, p. 131).



BIBLIOGRAPHIE

- AARSLEFF, H. 1967. *The Study of Language in England*. NJ. : Princeton University Press.
- AARTS, B. ; DENISON, D. ; KEISER, E. ; POPOVA, G. 2004. *Fuzzy Grammar: A Reader*. Oxford : Oxford University Press.
- ACHARD-BAYLE, G. 2001. *Grammaire des métamorphoses*. Bruxelles: Duculot.
- ADAM, J.-M. 2005. *La linguistique textuelle*. Paris : Armand Colin.
- ADAMCZEWSKI, H. ; DELMAS, C. 1982. *Grammaire Linguistique de l'anglais*. Paris : Amand Colin.
- AMBRIDGE, B. ; GOLDBERG, A. 2008. "The island status of clausal complements: evidence in favor of an information structure explanation". *Cognitive Linguistics*, 19 (3) : 349-381.
- ANSCOMBRE, J.C. ; DUCROT, O. 1976. « L'argumentation dans la langue ». *Langages*, 42 : 5-27.
- ARISTOTE. 1996. *Poétique*. Paris : Gallimard.
- ARISTOTE. 2005. *Seconds Analytiques: Organon IV*. Paris : Folio.
- ARISTOTE. 2008. *Métaphysique*. Paris : Flammarion.
- ARMSTRONG, S. ; GLEITMAN, L.R. ; GLEITMAN, H. 1983. "What some concepts might not be". *Cognition*, 13 : 263-308.
- ATLAN, S.C. 1990. *Cognitive Foundations of Natural History*. Cambridge: CUP.
- AUSTIN, J.L. 1962. *How to Do Things With Words*. Oxford : OUP.
- AUSTIN, J.L. 1940. *The Meaning of a Word. Philosophical Papers*. Oxford : OUP.
- BADIR, S. 2006. « La hiérarchie sémiotique », dans Louis Hébert (éd.), *Signo [en ligne]* <http://www.signosemio.com>.
- BAILLARGEON, R. 1999. "Young infants' expectations about hidden objects : a reply to three challenges". *Developmental Science*, 2 (2) : 115-163.
- BALLY, C. 1952a. *Traité de stylistique française (1)*. Paris : Librairie Georg & Cie.
- BALLY, C. 1952b. *Traité de stylistique française (2)*. Paris : Librairie Georg.
- BAR-HILLEL, Y. 1971. *Pragmatics of Natural Languages*. Dordrecht : Reidel.
- BARLETT, F. 1932. *Remembering*. Cambridge : CUP.
- BARLOW, M. ; KEMMER, S. 1999. *Usage-Based Models of Language*. Stanford : CSLI Publications.

- BARSALOU, L.W. 1999. « Perceptual symbol systems ». *Behavioral and Brain Sciences*, 22 : 577-609.
- BARSALOU, L.W. ; YEH, W. ; LUKA, B.J. ; OLSETH, K.L. ; MIX, K.S. ; WU, L.-L. 1993. « Concepts and Meaning ». En ligne : www.psychology.memory.edu/cognition.
- BARTHÉLEMY, J.-P. 1991. « Similitude, arbres et typicalité ». In *Sémantique et Cognition* : 205-224.
- BASSET, L. ; PÉRENNEC, M. (sous la direction de). 1994. *Les classes de mots, traditions et perspectives*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- BAUER, L. 1983. *English Word-Formation*. Cambridge : CUP.
- BAUER, L. 2001. *Morphological Productivity*. Cambridge : CUP.
- BAUGH, A.C. ; CABLE, T. 1993. *A History of the English Language*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- BENVENISTE, E. 1966. *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris : Gallimard.
- BENVENISTE, E. 1974. *Problèmes de linguistique générale*, 2. Paris : Gallimard.
- BERGEN, B. ; CHANG, C. 2005. "Embodied Construction Grammar in Simulation-Based Language Understanding". In *Cognitive Grounding and Theoretical Extensions*.
- BERGEN, B. ; NARAYAN, S. ; WEINBERG, Z. 2004. "Embodied verbal semantics: evidence from a verb-verb matching study". *Proceedings of the 30th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*.
- BERKLEY, G. 1710[2004]. *A Treatise Concerning Human Knowledge*. Charleston : Booksurge.
- BLACK, M. 1954. "Metaphor". *Proceedings of the Aristotelian Society* 55 : 25-47.
- BLOOMFIELD, L. 1933. *Language*. New York : H. Holt and Company.
- BOAS, H.C. 2002. "On constructional polysemy and verbal polysemy in Construction Grammar". *Proceedings of the 2000 Western Conference in Linguistics*. Volume 12 : 126-139.
- BOAS, H.C. 2003. *A Constructional Approach to Resultatives*. Stanford : CSLI Publications.
- BOLINGER, D. 1977. *Meaning and Form*. New-York : Longmans.
- BOLINGER, D.L.M. 1961a. "Syntactic blends and other matters". *Language* 37 : 366-381.
- BOLINGER, D.L.M. 1961b. *Generality, Gradience, and the All-or-None*. The Hague : Mouton de Gruyter.
- BOLINGER, D.L.M. 1968. "Entailment and the Meaning of Structures". *Glossa*, 2 : 119-127.
- BOLINGER, D.L.M. 1980. *Language, the Loaded Weapon: The Use and Abuse of Language Today*. London, New York : Longman.

- BOONE, A. ; JOLY, A. 1996. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. Paris : L'Harmattan.
- BORER, H. 2005. *The Normal Course of Events*. Oxford : Oxford University Press.
- BOTTINEAU, D. 2007. « Langage et énonciation ». *Communication de l'école énonciation 2007* (UTC/CNRS).
- BOUQUET, S. 1997. *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris : Payot.
- BOURGEOIS, B. 1986. *Encyclopédie des sciences philosophiques : Hegel*. Paris : Vrin.
- BOYD, J. ; GOTTSCHALK, E. ; GOLDBERG, A. (à paraître). "Linking rules can be learned from 3 minutes of exposure to a novel construction". *Language Learning*.
- BOYLAND, J.T. 1996. "Morphosyntactic change in progress : a psycholinguistic approach". Thèse de doctorat. Université de Californie, Berkeley.
- BRÉAL, M. 1897. *Essai de sémantique*. Paris : Hachette.
- BRÉAL, M. ; CUST, H. ; POSTGATE, J.-P. 1900 [1964]. *Semantics: studies in the science of meaning*. New York : H. Holt.
- BREIVIK, L.E. ; JAHR, E.H. 1989. *Language Change: Contributions to the Study of its Causes*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- BRESNAN, J. 1982. *The Mental Representation of Grammatical Relations*. Cambridge : The MIT Press.
- BROCCIAS, C. 2003. *The English Change Network: Forcing Changes into Schemas*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- BROCCIAS, C. 2005. "Non-Causal Change Constructions". In *Modelling Thought and Constructing Meaning: Cognitive Models in Interaction*. Sous la direction de A. Baicchi, C. Broccias et A. Sanso. Milan : Franco Angeli.
- BRONDAL, V. 1943. *Essais de linguistique générale*. Copenhague : Einar Munksgaard.
- BURSILL-HALL, G.L. 1971. *Speculative Grammars of the Middle Ages, The doctrine of Partes orationis of the Modistae*. La Haye : Mouton.
- BUSH, G. ; PHAN, J. ; POSNER, M.I. 2000. "Cognitive and Emotional Influences in Anterior Cingulate Cortex". *Trends in Cognitive Sciences*, 4 : 215-222.
- BUSSMAN, A. 1996. *Routledge Dictionary of Language and Linguistics*. New York : Routledge.
- BYBEE, J.L. 1985. *Morphology: A Study of the Relation between Meaning and Form*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

- BYBEE, J.L. 1988. "Morphology as Lexical Organization", in *Theoretical Morphology*. Sous la direction de M. Hammond et M. Noonan. San Diego : Academic Press, 119-141.
- BYBEE, J.L. 2003. "Cognitive Processes in Grammaticalization". In *The New Psychology of Language*, Volume II. Sous la direction de M. Tomasello. Mahwah : Lawrence Erlbaum.
- BYBEE, J.L. ; SLOBIN, D.I. 1982a. "Rules and schemas in the development and use of the English past tense". *Language* 58 : 265-289.
- BYBEE, J.L. ; SLOBIN, D.I. 1982b. *Why small children cannot change language on their own: Papers from the 5th International Conference on Historical Linguistics*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins : 29-37.
- BYBEE, J.L. ; PERKINS, R.D. ; PAGLIUCA, W. 1994. *The Evolution of Grammar: Tense, Aspect, and Modality in the Languages of the World*. Chicago : University of Chicago Press.
- CADIOT, P. ; VISETTI, Y.-M. 2001a. *Pour une théorie des formes sémantiques ; motifs, profils, thèmes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- CADIOT, P. ; VISETTI, Y.-M. 2001b. « Motifs, profils, thèmes : une approche globale de la polysémie ». *Cahiers de lexicologie* 79 : 5-46.
- CARBONNEL, S. 1978. « Classes collectives et classes logiques dans la pensée naturelle ». *Archive de psychologie*, 46 : 1-19.
- CASAD, E.H. ; PALMER, G.B. 2003. *Cognitive Linguistics and Non-Indo-European Languages*. Berlin : Mouton.
- CASAD, H. ; PALMER, G.B. (sous la direction de). 2003. *Cognitive Linguistics and Non-Indo-European Languages*. Berlin, New-York : Mouton de Gruyter.
- CHAMBERS, J.K. 1995. *Sociolinguistic Theory: Linguistic Variation and its Social Significance*. Oxford : Blackwell.
- CHOMSKY, N. 1957. *Syntactic Structures*. Gravenhage : Mouton.
- CHOMSKY, N. 1965. *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- CHOMSKY, N. 1966. *Cartesian Linguistics*. New York : Harper & Row.
- CHOMSKY, N. 1980. *Rules and Representations*. Oxford : Blackwell.
- CHOMSKY, N. 1981. *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht, Holland, Cinnaminson : Foris Publications.
- CHOMSKY, N. 1986. *Knowledge of Language. Its Nature, Origin and Use*. New York : Praeger.
- CHOMSKY, N. 1995. *The Minimalist Program*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

- CHOMSKY, N. 2005. *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit*. Paris : Stock.
- CLARK, H. 1996. *Using Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- CLAUSNER, T.C. ; CROFT, W. 1997. "The productivity and schematicity of metaphor". *Cognitive Science*, 21 : 247-282.
- COATES, J. 1983. "The Semantics of the Modal Auxiliaries". London : Croom Helm. L. Coleman et P. Kay. 1981. *Prototype semantics: the English Word Lie*. *Language*, 57 (1) : 26-44.
- COHEN, L.B. 1995. "How solid is infants' understanding of solidity". *Paper presented at the Society for Research in Child Development*. Indianapolis, March.
- COL, G. ; VICTORRI, B. 2007. « Comment formaliser en linguistique cognitive ? Opération de fenêtrage et calcul du sens temporel ». *Corela*, numéros spéciaux, *Cognition, discours, contextes*.
- COLLINS A. ; QUILLIANS, M.R. 1969. "Retrieval Time from Semantic Memory". *Journal of Verbal Learning*, 8 : 240-247.
- COMBETTES, B. 1983. *Pour une grammaire textuelle*. Bruxelles : Duculot.
- CORRIGAN, R. (sous la direction de). 1989. *Linguistic Categorization*. Amsterdam : John Benjamins.
- COSERIU, E. ; GECKELER, H. 1981. *Trends in Structural Semantics*. Tübingen : Narr.
- COULSON, S. 2001. *Semantic Leaps: Frame-Shifting and Conceptual Blending in Meaning Construction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- COULSON, S. ; OAKLEY, T. 2000. "Blending basics". *Cognitive Linguistics*, 11 (3/4) : 175-196.
- COWLEY, S.J. 2004. "Contextualizing bodies: how human responsiveness constrains distributed cognition". *Language Sciences*, 26 (6) : 565-591.
- CRÉPIN, A. 1994. *Deux mille ans de langue anglaise*. Paris : Nathan Université.
- CROFT, W. 1991. *Syntactic Categories and Grammatical Relations: the Cognitive Organization of Information*. Chicago : University of Chicago Press.
- CROFT, W. 2000. *Explaining Language Change: an Evolutionary Approach*. Harlow : Longman.
- CROFT, W. 2001. *Radical Construction Grammar: Syntactic Theory in Typological Perspective*. Oxford : Oxford University Press.
- CROFT, W. ; CRUSE, D.A. 2004. *Cognitive Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- CRYSTAL, D. 1992. *An Encyclopedic Dictionary of Language and Languages*. Oxford : Blackwell.

- CULICOVER, P.W. ; ROCHEMONT, M.S. 1990. *English Focus Constructions and the Theory of Grammar*. Cambridge : Cambridge University Press.
- CULIOLI A. ; Desclès, J.-P. 1981. *Systèmes de représentations linguistiques et des langues peu étudiées*. Rapport U.N.E.S.C.O. Paris : BNF.
- CULIOLI, A. 1983. *Notes du séminaire de DEA*. Poitiers.
- CULIOLI, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*. Tome 1. Paris : Ophrys.
- CULIOLI, A. 1999a. *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage (temps, aspects)*. Tome 2. Paris : Ophrys.
- CULIOLI, A. 1999b. *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel*. Tome 3. Paris : Ophrys.
- DAMASIO, A.R. 1994. *Descartes' Error: Emotion, Reason, and the Human Brain*. New York : G.P. Putnam.
- DANCYGIER, B. ; SWEETSER, E. 2005. *Mental Spaces in Grammar: Conditional Constructions*. Cambridge : Cambridge University Press.
- DANCYGIER, B. ; SWEETSER, E. 1997. « Then in conditionals » *Cognitive Linguistics* 8 : 1-28.
- DAVIDSON, D. 2005. *Truth and Predication*. Harvard : Harvard University Press.
- DAWKINS, R. 1976. *The Selfish Gene*. Oxford : Oxford University Press.
- DAWKINS, R. 1982. *The Extended Phenotype: the Gene as the Unit of Selection*. Oxford, San Francisco : Freeman.
- DEANE, P.D. 1992. *Grammar in Mind and Brain. Explorations in Cognitive Syntax*. Berlin : Mouton.
- DELBECQUE, N. 2002. *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*. Bruxelles : De Boeck-Duculot.
- DELECHELLE, G. 1989. *L'expression de la cause en anglais contemporain*. Thèse pour le doctorat d'état. Université de Tours.
- DELMAS, C. 1983. « Remarques à propos de of et 's ». Travaux CIEREC, Saint-Étienne : Méthodes en linguistique anglaise.
- DENISON, D. 1993. *English Historical Syntax: Verbal Constructions*. London and New York : Longman.
- DENISON, D. 1998. « Syntax ». In *The Cambridge History of the English Language*, Volume IV, 1776-1997. Sous la direction de S. Romaine. Cambridge : Cambridge University Press : 92-329.
- DENNET, D. 1987. *The Intentional Stance*. Cambridge : MIT Press.
- DESCARTES, R. 1641[1993]. *Méditations métaphysiques*. Paris, Flammarion.
- DESCLÈS, J.P. 1994. « Réflexions sur les grammaires cognitives », *Modèles Linguistiques*, 23.

- DESCLÈS, J.P. ; KANELLOS, I. « La notion de typicalité : une approche formelle ». *Sémantique et Cognition* : 225-244.
- DIK, S.C. ; HENGEVELD, K. 1997. *The Theory of Functional Grammar*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- DOKIC, J. 2004. *Qu'est-ce que la perception ?* Paris : Vrin.
- DONALD, M. 2001. *A Mind so Rare: the Evolution of Human Consciousness*. New York : Norton.
- DOUAY, C. ; ROULLAND, D. 1990. *Vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- DOW, M. ; DERWING, B. 1989. « Experimental evidence for syllable-internal structure ». In *Linguistic Categorization* : 81-92.
- DREYFUS, H.L. 1972. *What Computers can't do*. Cambridge : MIT Press.
- DUBOIS, D. (sous la direction de). 1997. *Catégorisation et cognition*. Paris : Kimé.
- DUBOIS, D. 2006 « De l'expérience subjective des catégories de couleurs à l'objectivité de la couleur : approches cognitives ». *Cahiers du LCPE*, n° 7 : *Dénomination, désignation, catégories* : 67-78.
- DUCROT, O. 1968. *Qu'est-ce que le structuralisme*. Paris : Seuil.
- DUCROT, O. 2003. *Dire et ne pas dire*. Paris : Hermann.
- DUCROT, O. ; TODOROV, T. 1972. *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- DUFFLEY, P.J. 1992. *The English Infinitive*. London, New York : Longman.
- DURAND, K. 1999. « La représentation d'une représentation. Le passage de 3 à 2 dimensions chez les bébés de 3 et 4 mois ». Thèse de doctorat en psychologie, Université René-Descartes.
- ECO, U. 1972. *La Structure absente : introduction à la recherche sémiotique*. Paris : Mercure de France.
- ECO, U. 1988. *Le signe*. Bruxelles : Labor.
- ECO, U. 1994. *La recherche de la langue parfaite*. Paris : Éditions du Seuil.
- ELMAN, J.L. 1990. "Finding structure in time". *Cognitive Science* 14 : 179-211.
- ELMAN, J.L. 1991. "Distributed representations, simple recurrent networks, and grammatical structure". *Machine Learning* 7 : 195-225.
- EVANS, V. ; GREEN, M. 2006. *Cognitive Linguistics : an Introduction*. Edinburgh : EUP.
- FAUCONNIER, G. 1984. *Les espaces mentaux*. Paris : Les éditions de minuit.

- FAUCONNIER, G. 1994. *Mental Spaces: Aspects of Meaning Construction in Natural Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- FAUCONNIER, G. 1997. *Mappings in Thought and Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- FAUCONNIER, G. 1998. "Mental Spaces, Language Modalities, and Conceptual Integration". In *The New Psychology of Language*. Sous la direction de M. TOMASELLO. Mahwah : Lawrence Erlbaum : 251-279.
- FAUCONNIER, G. ; TURNER, M. 1994. *Conceptual Projection and Middle Spaces*. UCSD Cognitive Science Technical Report 9401.
- FAUCONNIER, G. ; TURNER, M. 1996. « Blending as a Central Process of Grammar ». In *Conceptual Structure, Discourse and Language*. Sous la direction de A. Goldberg. Stanford : CSLI Publications : 113-130.
- FAUCONNIER, G. ; TURNER, M. 1998 [2001]. « Conceptual integration networks ». *Cognitive Science* 22 (2) : 133-187.
- FAUCONNIER, G. ; TURNER, M. 2000. « Compression and global insight ». *Cognitive Linguistics*, 11 (3-4) : 283-304.
- FAUCONNIER, G. ; TURNER, M. 2002. *The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*. New York : Basic Books.
- FEYAERTS, K. ; LIEVEN, B. 2004. *Metaphor and God-talk*. New-York : Peter Lang.
- FILLMORE, C. 2003. *Form and Meaning Languages: Papers on Semantic Roles*. New York : The University of Chicago Press
- FILLMORE, C.J. 1968. "The case for case". In *Universals in Linguistic Theory*, E. Bach and R. Harms (eds.) 1-88. New York: Holt Rinehart and Winston.
- FILLMORE, C.J. 1975. "An alternative to checklist theories of meaning". *Proceedings of the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*. Cathy Cogen (ed.) : 123-131.
- FILLMORE, C.J. 1977. "The Case for Case Reopened". In *Syntax and Semantics*, 8: Grammatical Relations. Sous la direction de P. Cole. New York : Academic Press : 59-81.
- FILLMORE, C.J. 1982. "Frame semantics". *Linguistics in the Morning Calm*. Seoul : Hanshin :111-137.
- FILLMORE, C.J. 1994. "Starting where the dictionaries stop: The challenge of corpus lexicography". In *Computational Approaches to the Lexicon*, B.T.S. Atkins and A. Zampolli (ed.) : 349-393.
- FILLMORE, C.J. ; ATKINS, B.T.S. 1992. « Towards a frame-based lexicon: the semantics of RISK and its neighbours ». In *New essays in semantics and lexical organization*. Hillsdale (NJ) : Lawrence Erlbaum Associates : 75-102.

- FILLMORE, C.J. ; KAY, P. 1999. "Grammatical constructions and linguistic generalizations: the What's X Doing Y? construction". *Language*, 75(1) : 1-33.
- FILLMORE, C.J. ; KAY, P. ; O'CONNOR, M. 1988. "Regularity and idiomatcity in grammatical constructions: the case of let alone". *Language* 64 : 501-38.
- FINTON, D.J. 2002. *Cognitive economy and the role of representation in on-line learning*. Ph.D. thesis, University of Wisconsin.
- FLICKINGER, D. ; POLLARD, C. ; WASOW, T. 1985. "Structure-sharing in lexical representation". *Proceedings of the 23rd Annual Meeting of the Association for Computational Linguistics*. Chicago : Association for Computational Linguistics.
- FODOR, J. 1975. *The Language of Thought*. Cambridge : Harvard University Press.
- FODOR, J.A. 1998. *Concepts: Where Cognitive Science Went Wrong*. New York : Oxford University Press
- FODOR, J.A. 1975. *The Language of Thought*. New York : Crowell.
- FODOR, J.A. 1983. *The Modularity of Mind: An Essay on Faculty Psychology*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- FODOR, J.A. ; GARRET, M.F. 1975. "The Psychological Unreality of Semantic Representations". *Linguistic Inquiry*, 6 : 515-531.
- FODOR, J.A. ; PYLYSHYN, Z. 1988. "Connectionism and cognitive architecture: A critical analysis". *Cognition*, 28 : 3
- FONTANIER, P. 1830[1977]. *Les figures du discours*. Paris : Flammarion.
- FOURTINA, H. 1987. *Psychanalyse et langage en Grande-Bretagne : théorie/écriture*. Thèse d'état, Université de Grenoble III.
- FRANCIS, G. 1993. *A Corpus-Based Approach to Grammar*. Baker : 137-156.
- FRANÇOIS, F. 1979. *Recherches logiques sur le dialogue*. Paris : Presses Universitaires de France.
- FROMKIN, V. 1973. *Speech Errors as Linguistic Evidence*. The Hague : Mouton.
- FUCHS, C. (sous la direction de.) 2004. *La linguistique cognitive*. Paris : Ophrys.
- FUCHS, C. 1985. *Aspects de l'ambiguïté et de la paraphrase dans les langues naturelles*. Berne : Lang.
- FUCHS, C. 1994. *Paraphrase et énonciation*. Paris : Ophrys.
- FUCHS, C. ; VICTORRI, B. 1996. *La polysémie : construction dynamique du sens*. Paris : Hermès.
- GAPENNE, O. 2007. *Percevoir en acte : à propos des mécanismes impliqués dans les genèses perceptives directes et médiatisées*. Habilitation à Diriger des Recherches. UTC.

- GAPENNE, O. ; DI PAOLO, E. (sous la direction de). 2008. *Enaction: Towards a New Paradigm for Cognitive Science*. Cambridge : MIT Press.
- GAPENNE, O. ; MAILLARD, M. ; HAFEMEISTER, L. ; GAUSSIER, P. 2005. "Perception as a dynamical sensori-motor attraction basin". *Lectures Notes in Computer Science*, 3630 : 37-46.
- GARCEAU, B. 1968. *Judicium. Vocabulaire, sources, doctrine de Saint Thomas d'Aquin*. Paris : Vrin.
- GARDE, P. (sous la direction de) 1983. *Les parties du discours*, Travaux 1, Cercle Linguistique d'Aix en Provence. Université de Provence.
- GARDNER, H. 1985. *The Mind's New Science : a History of the Cognitive Revolution*. New-York : Basic Books.
- GEERAERTS, D. 1987. *Prototypicality as a Prototypical Notion*. Cambridge : Cambridge University Press.
- GEERAERTS, D. 1997. *Diachronic Prototype Semantics: a Contribution to Historical Lexicology*. Oxford : Oxford University Press.
- GIBBS, R.W. "Understanding and Literal Meaning". *Cognitive Science* 13(2) : 243-251.
- GIBSON, J.J. 1979. *The Ecological Approach to Visual Perception*. Boston : Houghton Mifflin.
- GIBSON, J.J. 1977. "The Theory of Affordances". R. E. Shaw et J. Bransford (sous la direction de) *Perceiving, Acting, and Knowing*. Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum
- GIVÓN, T. 1973. « The time-axis phenomenon ». *Language* 49 : 890-925.
- GIVÓN, T. 1975. « Serial Verbs and Syntactic Change: Niger-Congo », in *Word Order and Word Order Change*. Sous la direction de C. N. Li. Austin : University of Texas Press : 47-112.
- GIVÓN, T. 1979. *On Understanding Grammar*. New York : Academic Press.
- GIVÓN, T. 1986. "Prototypes: Between Plato and Wittgenstein". *Noun Classes and Categorization* : 77-102.
- GIVÓN, T. 1989. *Mind, Code, and Context: Essays in Pragmatics*. Hillsdale : Erlbaum.
- GIVÓN, T. 1993. *English Grammar: A Function-Based Introduction*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.
- GIVÓN, T. 1993a. *English Grammar: a Function-Based Introduction* (1). Berlin : John Benjamins.
- GIVÓN, T. 1993b. *English Grammar: a Function-Based Introduction* (2). Berlin : John Benjamins.
- GIVÓN, T. 1995. *Functionalism and Grammar*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

- GOLDBERG, A. (à paraître). "Universal Grammar? Or prerequisites for natural language?". *Brain and Behavioral Sciences*.
- GOLDBERG, A. (à paraître). "Verbs, Constructions and Semantic Frames". M. RAPPAPORT HOVAV, E. DORON and I. SICHEL (eds.). *Syntax, Lexical Semantics and Event Structure*. Oxford University Press.
- GOLDBERG, A. 1992. *Argument Structure Construction*. Ph. D. diss., University of California, Berkley.
- GOLDBERG, A. 1995. *Constructions: a Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago : University of Chicago Press.
- GOLDBERG, A. 2003. "Constructions: a New Theoretical Approach to Language". *Trends in Cognitive Sciences* 7 (5) : 219-224.
- GOLDBERG, A. 2006. *Constructions at Work : the Nature of Generalization in Language*. Oxford : Oxford University Press.
- GOLDBERG, A. ; CASENHISER, D. 2008. "Construction Learning and SLA". Nick Ellis and Peter Robinson (eds.) *Handbook of Cognitive Linguistics and Second Language Acquisition*, Lawrence Erlbaum : 197-215.
- GOLDBERG, A. ; JACKENDOFF, R. 2004. "The English Resultative as Family of Constructions". *Language*, 80 : 532-568.
- GOLDBERG, A. ; CASENHISE, D. ; WHITE, T.R. 2007. "Constructions as Categories of Language". *New Ideas in Psychology*, 25 (2) : 70-86.
- GRADY, J. 1997. "Foundations of meaning: primary metaphors and primary scenes". Thèse de doctorat. Université de Californie, Berkeley.
- GREENBERG, J.H. 1978. *Universals of Human Language*, Stanford, Stanford University Press.
- GREIMAS, A.J. ; COURTÉS, J. 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette Université.
- GRICE, H.P. 1948 [1989]. "Meaning". In *Studies in the Way of Words* : 213-223. Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- GROSS, M. 1976. Traduction des notes de cours de Z.S. Harris à l'université Paris-Vincennes ; Notes du cours de syntaxe. Paris : Seuil.
- GRUNIG, B.N. ; GRUNIG, R. 1985. *La fuite du sens : la construction du sens dans l'interlocution*. Paris : Hatier.
- GUASTI, M.T. 1993. *Causative and Perception Verbs: a Comparative Study*. Turin : Rosenberg & Sellier.
- GUIGNARD, J.B. 2007a. « L'illusion de la norme. Une approche constructionnelle et cognitive des énoncés elliptiques ». In Clan, *Le désaccord* : 99-112.

- GUIGNARD, J.B. 2007b. « Des structures aux constructions ou l'art du compromis cognitiviste ». In *Structures*, Shaker Verlag : 71-90.
- GUIGNARD, J.B. 2007c. « L'holisme linguistique. Aspects des grammaires cognitive et constructionnelle ». In Modyco, *Intra et extra-disciplinarité* : 5-18
- GUIGNARD, J.B. 2008a. « Le texte religieux à la leur cognitive ». In *ERLA*, 5 : 112-123.
- GUIGNARD, J.B. 2008b. « L'insulation des marqueurs de cause anglais. Étude cognitive de la causation implicite ». In *L'insularité*, PUB : 46-59.
- GUIGNARD, J.B. 2008c. « De l'énactivité du sens ». Communication de l'école énonction 2008 (UTC/CNRS).
- GUIGNARD, J.B. ; PUCKICA, J. 2008. *Les grammaires de construction*. Grenoble : Ellug.
- GUIGNARD, J.B. ; STEINER, P. 2007. « Complexes symbolique, contextuel et interactionnel : vers une approche énonactive de la communication verbale ». In *Acta Cognitica* : 141-153.
- GUILLAUME, G. 1964. *Langage et science du langage*. Laval : Presses de l'Université.
- GUILLAUME, G. 1993 [1929]. *Temps et verbe : théorie des aspects des modes et des temps*. Paris : Champion.
- GUILLAUME, G. ; VALIN, R. 1973. *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*. Québec, Paris : Presses de l'Université Laval, Librairie C. Klincksieck.
- GUREVICH, O. ; GOLDBERG, A.E. (à paraître). *Incidental Verbatim Memory for Language*.
- HAGÈGE, C. 1974. « Les pronoms logophoriques ». *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 69 : 287-310.
- HAGÈGE, C. 1998a. *L'homme de paroles; contribution linguistique aux sciences humaines*. Paris : Fayard.
- HAGÈGE, C. 1998b. « Grammaire et cognition. Pour une participation de la linguistique des langues aux recherches cognitives ». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris XCIII* : 41-58.
- HAIMAN, J. 1983. "Iconic and economic motivation". *Language* 59 (4) : 781-819.
- HAIMAN, J. 1985. *Natural Syntax: Iconicity and Erosion*. Cambridge: CUP.
- HAIMAN, J. 1994. "Ritualization and the Development of Language", in *Perspectives on Grammaticalization*. Sous la direction de W. Pagliuca. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins : 3-28.

- HAITH, M. M. 1998. "Who put the cog in infant cognition ? Is rich interpretation too costly?", *Infant Behavior and Development*, 21 (2) : 167-179.
- HALE, M. 2003. "Neogrammarian Sound Change". In *The Handbook of Historical Linguistics*. Sous la direction de B. Joseph et R. Janda. Oxford, Blackwell : 344-368.
- HALLIDAY, M.A.K. 1976. "A Brief Sketch of Systemic Grammar", in Kress, G.R. (ed), *System and Function in Language*, London: Oxford University Press : 3-6.
- HALLIDAY, M.A.K. 1994. *An Introduction to Functional Grammar*. London : E. Arnold.
- HARRIS, Z.W. 1951. *Structural Linguistics*. Chicago : University of Chicago Press.
- HART, J. ; BERNDT, R. 1985. "Category-specific naming deficit following infarction", *Nature* : 316-439.
- HASPELMATH, M. 1989. "From purposive to infinitive: A universal path of grammaticization". *Folia Linguistica Historica* 10 : 287-310.
- HASPELMATH, M. 1999b. "Why is grammaticalization irreversible?". *Linguistics*, 37 (6) : 1043-1068.
- HASPELMATH. 1998. "Does grammaticalization need reanalysis?". *Studies in Language* 22 : 49-85.
- HAVELANGE, V. ; LENAY, C. ; STEWART, J. 2002. « Les représentations : mémoire externe et objets techniques », *Intellectica*, 2002 (2) : 115-129.
- HÉBERT, L. 2006. « Les structures du signe. Le signe selon Klinkenberg ». Signo [en ligne] <http://www.signosemio.com>.
- HEIDER, E.R. 1972. "Universals in Color Naming and Memory". *Journal of Experimental Psychology*, 93 : 10-20.
- HEINE, B. 1993. *Auxiliaries: Cognitive Forces and Grammaticalization*. New York : Oxford University Press.
- HEINE, B. 1997a. *Possession: Cognitive Sources, Forces, and Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HEINE, B. 1997b. *Cognitive Foundations of Grammar*. Oxford : Oxford University Press.
- HEINE, B. ; KUTEVA, T. 2002. *World Lexicon of Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HEINE, B. ; CLAUDI, U. ; HUNNEMEYER, F. 1991. *Grammaticalization: A Conceptual Framework*. Chicago : University of Chicago Press.
- HEWSON, J. 1997. *The Cognitive System of the French Verb*. Amsterdam : John Benjamins.
- HJELMSLEV, L. 1942. « Langue et parole ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1942 (2).
- HJELMSLEV, L. 1966. *Le langage*. Paris : Éditions de Minuit.

- HJELMSLEV, L. 1971. *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris : Éditions de Minuit.
- HOCKETT, C.F. 1961. « Linguistic elements and their relations ». *Language* 37 : 29-53.
- HOLLMANN, W. 2003. "Synchrony and diachrony of English periphrastic causatives: a cognitive perspective". Thèse de doctorat. Université de Manchester.
- HOPPER, P. 1987. "Emergent grammar". *Proceedings of the Thirteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* : 139-157.
- HOPPER, P.J. ; TRAUGOTT, E.C. 1993. *Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HOUDÉ, O. (sous la direction de) 1998. *Vocabulaire des sciences cognitives*. Paris : PUF.
- HUDDLESTON, R. 1984. *Introduction to the Grammar of English*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HUDSON, R. 1984. *English Word Grammar*. Cambridge : Blackwell.
- HUME, D. 1748[2000]. *A Treatise of Human Nature*. Oxford : Oxford University Press.
- HUNSTON, S. ; FRANCIS, G. 2000. *Pattern Grammar*. Amsterdam : John Benjamins.
- HUOT, H. 1986. « Le traitement des catégories dans la théorie transformationnelle ». *Histoire, Épistémologie, Langage* 8 : 157-177.
- JACKENDOFF, R. 1983. *Semantics and Cognition*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- JACKENDOFF, R. 1990. *Semantic Structures*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- JACKENDOFF, R. 1994. *Patterns in the Mind: Language and Human Nature*. New York : Basic Books.
- JACKENDOFF, R. 1997. "Twintin' the Night Away". *Language*, 73 : 534-559.
- JACKENDOFF, R. 1997. *The Architecture of the Language Faculty*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- JACKENDOFF, R. 2002. *Foundations of Language*. Oxford : OUP.
- JACKOBSON, R. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris, Édition de Minuit.
- JESPERSEN, O. 1909-49. *Modern English Grammar on Historical Principles*. Londres : Allen and Unwin.
- JESPERSEN, O. 1971[1924]. *La philosophie de la grammaire*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- JOHNSON, C. 1999. "Constructional grounding: The role of interpretational overlap in lexical and constructional acquisition". Thèse de doctorat. Université de Californie, Berkeley.

- JOHNSON, D.E. ; POSTAL, P.M. 1980. *Arc-Pair Grammar*. N.J. : Princeton University Press.
- JONES, C. 1993. *Historical Linguistics: Problems and Perspectives*. London, New York : Longman.
- JORDAN M.I., 1986. "Serial order: a parallel distributed processing approach", University of California. Institute of Cognitive Science.
- KALINOWSKI, G. 1985. *Sémiotique et philosophie*. Berlin : John Benjamins.
- KANT, E. 1781 [1987]. *Critique de la raison pure*. Paris : Flammarion.
- KANTOR, J.R. 1968 [1936]. *An Objective Psychology of Grammar*. Granville : The Principia Press.
- KATZ, J. ; FODOR, J. 1963. "The structure of a semantic theory". *Language*, 39 : 170-210.
- KAY, P. 2002. "Patterns of Coining". Paper presented at ICCG2, Helsinki, 9/08/02.
- KAY, P. ; FILLMORE, C.J. 1993. *Construction Grammar Coursebook*. Berkley : Dpt. of Linguistics.
- KAY, P. ; FILLMORE, C.J. 1999. "Grammatical constructions and linguistic generalizations: 'The What's X doing Y?' construction". *Language* 75 1-33.
- KELLER, R. 1988. "Zu einem evolutionären Sprachbegriff,., In *Eugenio Coseriu. Energeia und Ergon : sprachliche Variation, Sprachgeschichte, Sprachtypologie*, Band II. Tübingen : G. Narr.
- KELLER, R. 1989. "Invisible-hand theory and language evolution". *Lingua*, 77 : 113-127.
- KELLER, R. 1994. *On Language Change: The Invisible Hand in Language*. London : Routledge.
- KIPARSKY, P. 1968. "Linguistic Universals and Linguistic Change". In *Universals in Linguistic Theory*. Sous la direction de E.W. Bach.
- KIPARSKY, P. 1995. "The Phonological Basis of Sound Change", in *The Handbook of Phonological Theory*. Sous la direction de J. Goldsmith. Oxford : Blackwell, 640-670.
- KIRBY, S. 1999. *Function, Selection, and Innateness: The Emergence of Language Universals*. Oxford : Oxford University Press.
- KLEIBER, G. 1988. « Prototype, stéréotype : un air de famille ? » *DRLAV*, 38 : 1-66.
- KLEIBER, G. 1990. *La sémantique du prototype*. Paris : PUF.
- KLINKENBERG, J.-M. 1996. « Le sens et sa description ». In *Précis de sémiotique générale*. Paris, Seuil : 92-100.
- KOESTLER, A. 1964. *The Act of Creation*. New York : Macmillan.

- KOSUGI, D. ; ISHIDA, H. 2003. "10-month-old infants' inference of invisible agents". *Japanese Psychological Research*, 45 : 15-24.
- KÖVECSES, Z. ; RADDEN, G. 1998. "Metonymy: developing a cognitive linguistics view". *Cognitive Linguistics* 9 (1) : 37-77.
- KRASHEN, S.D. 1981. *Second Language Acquisition and Learning*. Oxford : Pergamon Press.
- KROCH, A. 1989b. "Reflexes of grammar in patterns of language change". *Language Variation and Change* : 199-244.
- KRUG, M.G. 2001. "Frequency, Iconicity, Categorization: Evidence from Emerging Modals", in *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*. Sous la direction de J. Bybee et P. Hopper. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins : 309-335.
- KUMASHIRO, T. ; LANGACKER, R.W. 2003. "Double-subject and complexpredicate constructions". *Cognitive Linguistics*, 14 (1) : 1-45.
- KURYOWICZ, J. 1965. "The evolution of grammatical categories". *Diogenes*, 51 : 51-71.
- LABOV, W. 1994. *Principles of Linguistic Change*. Oxford : Blackwell.
- LAFONT, R. 1976. *Introduction à l'analyse textuelle*. Paris, Larousse.
- LAHUD, M. 1984. « Sur le rôle de l'histoire régressive de la linguistique ». In *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques* : 45-56. Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LAKOFF, G. 1987. *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago : University of Chicago Press.
- LAKOFF, G. 1990. "The Invariance Hypothesis: is abstract reason based on image-schemas?", *Cognitive Linguistics*, 1 : 39-74.
- LAKOFF, G. 1993. "The Contemporary Theory of Metaphor", in *Metaphor and Thought*. Sous la direction de A. Ortony. Cambridge : Cambridge University Press : 202-251.
- LAKOFF, G. 1996. *Moral Politics*. Chicago : University of Chicago Press.
- LAKOFF, G. ; JOHNSON, M. 1980. *Metaphors We Live By*. Chicago : University of Chicago Press.
- LAKOFF, G. ; JOHNSON, M. 1999. *Philosophy in the Flesh: the Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*. New York : Basic Books.
- LAKOFF, G. ; TURNER, M. 1989. *More Than Cool Reason: A Field Guide to Poetic Metaphor*. Chicago : University of Chicago Press.

- LAKOFF, G. ; NUÑEZ, R.E. 2000. *Where Mathematics Comes From: How the Embodied Mind Brings Mathematics Into Being*. New York : Basic Books.
- LAKS, B. 1996. *Langage et cognition : l'approche connexionniste*. Paris : Hermès.
- LAMB, S. 1999. *Pathways of the Brain. The Neurocognitive Basis of Language*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.
- LAMBRECHT, K. 1994. *Information Structure and Sentence Form: Topic, Focus, and the Mental Representations of Discourse Referents*. Cambridge, Cambridge University Press.
- LANGACKER, R. 1977. "Syntactic Reanalysis". In *Mechanisms of Syntactic Change*. Sous la direction de C.N. Li. Austin, University of Texas Press : 57-121.
- LANGACKER, R. 1982. "Space Grammar, analisability, and the English passive". *Language* 58 : 22-80.
- LANGACKER, R. 1987. *Foundations of Cognitive Grammar*, Vol. 1, *Theoretical Prerequisites*. Stanford : Stanford University Press.
- LANGACKER, R. 1990. *Concept, Image, and Symbol: the Cognitive Basis of Grammar*. Berlin. New York : Mouton de Gruyter.
- LANGACKER, R. 1991. *Foundations of Cognitive Grammar*, Vol. 2, *Descriptive Application*. Stanford : Stanford University Press.
- LANGACKER, R. 1997. "The Contextual Basis of Cognitive Semantics". In *Language and Conceptualization*. Sous la direction de J. Nuyts et E. Pederson. Cambridge : Cambridge University Press : 229-252.
- LANGACKER, R. 1999. *Grammar and Conceptualization*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- LANGACKER, R. 2003. "Construction Grammars: cognitive, radical, and less so". *Communication*, 8^{ème} Conférence Internationale de Linguistique Cognitive. Université de la Rioja.
- LAPAIRE, J.-R. 1991. *Linguistique et grammaire de l'anglais*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- LAPAIRE, J.-R. 1997. « La leçon adamczewskienne ». *Anglophonia*, 2 : 203-219.
- LAPAIRE, J.-R. 2004. "Imagistic Dimensions of Futurity. How English and French Picture the Future". In *Imagery and Language*. Sous la direction de B. Lewandowska-Tomaszczyk et A. Kwiatkowska. Frankfurt Main : Peter Lang.
- LAPAIRE, J.-R. 2006. *La grammaire anglaise en mouvement*. Paris : Hachette.

- LAPAIRE, J.-R. ; DESAGULIER, G. ; GUIGNARD, J.-B. (sous la direction de). 2008. *Du fait grammatical au fait cognitif*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.
- LARRIVÉE, P. 1997. *La structuration conceptuelle du langage*. Louvain : Peeters.
- LASSÈGUE, J. 1996. « Que peut-on inférer du substrat cognitif à partir du rapport invariants du langage/diversité des langues ? », in *Diversité des langues et représentations cognitives*. Sous la direction de C. Fuchs et S. Robert. Paris, Ophrys : 194-209.
- LASSÈGUE, J. ; VISETTI, Y.-M. 2002. « Que reste-il de la représentation ? », *Intellectica* 35 (2) : 7-25.
- LAURENCE, S. ; MARGOLIS, E. 1999. *Concepts*. Blackwell Guide to the Philosophy of Mind.
- LAURENDEAU, P. 1997. « Contre la trichotomie Syntaxe, sémantique, pragmatique ». *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 1 : 115-131.
- LAZARD, G. 2007. « La linguistique cognitive n'existe pas ». *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 102 (1) : 3-16.
- LECUYER, R. « Rien n'est jamais acquis ou de la permanence de l'objet... de polémiques ». *Enfance*, 2001/1 : 53.
- LEE, D. 2001. *Cognitive Linguistics : an Introduction*. Oxford : Oxford University Press.
- LEES, R.B. 1960. "Multiply ambiguous adjectival constructions". *Language* 36 : 207-221.
- LEFEBVRE, C. 1991. *Serial Verbs: Grammatical, comparative and Cognitive Approaches*. Amsterdam : John Benjamins.
- LEMARCHAL, A. 1989. *Les parties du discours*. Paris : Presses Universitaires de France.
- LEMMENS, M. 2005. « Les constructions causatives sans objet : un complément à l'analyse récente de Goldberg ». *Cercles Occasional Papers Series* 2 : 117-138.
- LEROI-GOURHAN, A. 1957. *Le geste et la parole : technique et langage*. Paris : Albin Michel Sciences.
- LEVI-STRAUSS, C. 1962. *La pensée sauvage*. Paris : Plon.
- LEVINSON, S.C. 1983. *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LEWIS, D. 1969. *Convention*. Cambridge, Mass. : MIT.
- LEWONTIN, R. 1983. "The organism as the subject and object of evolution". *Scientia* 118 : 65-82.
- LIGHTFOOT, D. 1991. *How to Set Parameters: Arguments From Language Change*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- LIGHTFOOT, D. 1999. *The Development of Language: Acquisition, Change, and Evolution*. Oxford : Blackwell.

- LINDBLOM, B. 1963. "Spectrographic study of vowel reduction". *Journal of the Acoustical Society of America* 35 : 1773-1781.
- LINDBLOM, B. 1983. "Economy of speech gestures", in *The Production of Speech*. Sous la direction de P. F. MacNeilage. New York, Springer-Verlag : 217-246.
- LOCKE, J. 1690[1997]. *An Essay Concerning Human Understanding*. London, Penguin.
- LÜDKE, H. 1986. « Esquisse d'une théorie du changement langagier ». *La linguistique* 22 : 3-46.
- LUNDQUIST, L. 1980. *La cohérence textuelle: syntaxe, sémantique, pragmatique*. Kobenhavn : A. Busk.
- LYONS, J. 1966. « Towards a Notional Theory of the Parts of Speech ». *Journal of Linguistics*, 2 : 209-236.
- LYONS, J. 1968[2002]. *Introduction to Theoretical Linguistics*. Cambridge : CUP.
- LYONS, J. 1977. *Semantics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- MACWHINNEY, B. ; LEINBACH, J. 1991. "Implementations are not conceptualizations: revising the verb learning model". *Cognition* 29 : 121-157.
- LYONS, J. 1978. *Linguistic Semantics : an Introduction*. London : Longman.
- MAINGUENEAU, D. 1990. *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris : Bordas.
- MANDELBLOT, N. 2000. "The grammatical marking of conceptual integration: from syntax to morphology". *Cognitive Linguistics*, 11 (3-4) : 197-251.
- MARKMAN, A.B. 1999. *Knowledge Representation*. Mahwah : Laurence Erlbaum Associates.
- MARKMAN, E.M. 1983. "Two different kinds of hierarchical organization". *New Trends in Conceptual Representation* : 164-184.
- MARR, D. 1982. *Vision : A Computational Investigation into the Human Representation and Processing of visual Information*. N.Y. : Freeman.
- MAARTEN, L. 2002. *At the Syntax-Pragmatics Interface*. Oxford : Oxford University Press.
- MATURANA, H. 1978. "The Biology of Language". *Psychology and Biology of Language and Thought* : 27-63.
- MAYR, E. 1963. *Animal Species and Evolution*. Cambridge, Mass. : Belknap Press of Harvard Univ. Press.
- MCCULLOCH, W. ; PITTS, W. "A logical calculus of the ideas immanent in nervous activity". *Bulletin of Mathematical Biophysics* 5 : 115-133
- MCWHORTER, J. 2000. *Word on the Street. Debunking the Myth of a "Pure" Standard English*. Cambridge : Perseus Publishing.

- MEILLET, A. 1912. *Introduction à l'étude comparative des langues indoeuropéennes*. Paris : Hachette.
- MEL'CUK, I.A. 1982. *Towards a Language of Linguistics*. Munich : Wilhelm Fink Verlag.
- MEL'CUK, I.A. 1995. "Phrasemes in Language and Phraseology in Linguistics". *Idioms : structural and psychological perspectives* : 167-232.
- MEL'CUK, I.A. 2001. *Communicative Organization in Natural Languages*. Amsterdam : John Benjamins.
- MERLEAU-PONTY, M. 1942. *La structure du comportement*. Paris : PUF.
- MERLEAU-PONTY, M. 1945. *Phénoménologie de la Perception*. Paris : Gallimard.
- MERVIS, C.B. ; ROSCH, E. 1981. "Categorization of Natural Objects". In M. R. Rosenzweig & L. W. Porter (Eds.), *Annual Review of Psychology*, 32.
- MICHAELIS L.A. 2006. "Construction Grammar". In K. Brown, Editor-in-Chief, *Encyclopedia of Language and Linguistics*, Second Edition, volume 3, 73-84. Oxford : Elsevier.
- MICHAELIS, L.A. 2001. "Exclamative Constructions". In M. Haspelmath, E. König, W. Österreicher and W. Raible (eds.), *Language Universals and Language Typology: An International Handbook*. Berlin, Walter de Gruyter : 1038-1050.
- MICHAELIS, L.A. 2003. "Word Meaning, Sentence Meaning and Construction Meaning". In H. Cuyckens, R. Dirven and J. Taylor (eds.), *Cognitive Perspectives on Lexical Semantics*. Berlin, Mouton de Gruyter : 163-209.
- MICHAELIS, L.A. 2005. "Entity and Event Coercion in a Symbolic Theory of Syntax". In J.-O. Östman and M. Fried (eds.), *Construction Grammar(s): Cognitive and Cross-Language Dimensions*. Amsterdam, Benjamins : 45-87.
- MILLIKAN, R. 2000. *On Clear and Confused Ideas: An Essay about Substance Concepts*. New York : Cambridge University Press.
- MINSKY, M. 1975. "A framework for representing knowledge". In *The Psychology of Computer Vision* (ed.) Patrick Henry Winston : 211-277. New York : McGraw-Hill.
- MINSKY, M. 1987. *Perceptrons*. Cambridge : MIT Press.
- MOESCHLER, J. 1999. « Linguistique et pragmatique cognitive. L'exemple de la référence temporelle ». *Le gré des langues*, 15.
- MONTAGUE, R. 1970. "Universal Grammar". *Theoria*, 36 : 373-398.

- MONTAGUE, R. 1973. "The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English". *Approaches to Natural Language*. Dordrecht : PTA.
- MOON, R. 1998. *Fixed expressions and Idioms in English. A Corpus-based Approach*. Oxford : OUP.
- MORGENSTERN A. ; SEKALI, M. 1997. « L'acquisition des premières prépositions chez un enfant francophone ». In *Faits de Langue – La préposition : une catégorie accessoire ?* Ophrys : 201-211.
- MOUNIN, G. 1974[1993]. *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- MURPHY, G. 1996. "On Metaphoric Representation". *Cognition*, 60 : 173-204.
- MURPHY, G.L. ; MEDIN, D.L. 1985. "The role of theories in conceptual coherence". *Psychological Review*, 92 : 289-316.
- NATHAN, S. 1989. "Preliminaries to a theory of phonological substance: The substance of sonority". *Linguistic Categorization* (Corrigan) : 55-68.
- NATTINGER, J. ; DECARRICO, J. 1989. *Some Current Trends in Vocabulary Teaching*. Carter et McCarthy : 62-82.
- NEVEU, F. 2004. *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris : Armand Colin.
- NEUMEYER, F.J. 1998a. *Language Form and Language Function*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- NEUMEYER, F.J. 1998b. "Preposition stranding: parametric variation and pragmatics". *Languages and Linguistics*, 1 : 1-24.
- NEUMEYER, F.J. 2003. "Grammar is grammar and usage is usage". *Language*, 79 (4) : 682-707.
- NUNBERG, G. ; SAG, I.A. ; WASOW, T. 1994. "Idioms". *Language* 70, 491-538.
- NUYTS, J. 1992. *Aspects of a Cognitive-Pragmatic Theory of Language: On Cognition, Functionalism, and Grammar*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.
- NUYTS, J. 2000. *Epistemic Modality, Language, and Conceptualization*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.
- OGDEN, C.K. ; RICHARDS, I.A. 1923. *The Meaning of Meaning: A Study of the Influence of Language Upon Thought and of the Science of Symbolism*. London : Routledge et Kegan Paul.
- OKAZAKI, M. 2002. "Contraction and grammaticalization". *Tsukuba English Studies* 21 : 19-60.
- OLIVIER, C. "Balancements voco-corporels". *Communication UTC*, juin 2008.
- OUHALLA, J. 1994. *Transformational Grammar*. Oxford : Oxford University Press.

- PACHERIE, E. 1991. « Aristote et Rosch: un air de famille ? ». *Sémantique et Cognition : Concepts, Catégories, Typicalité*. Paris : Éditions du CNRS : 279-294.
- PACHERIE, E. 1993. « L'hypothèse de la structuration des connaissances par domaines et la question de l'architecture fonctionnelle de l'esprit ». *Revue Internationale de Psychopathologie*, 9: 63-89
- PALMER, F.R. 1978. *Descriptive and Comparative Linguistics : a Critical Introduction*. Oxford : Faber & Faber.
- PALMER, F.R. 2001. *Mood and Modality*. Cambridge : Cambridge University Press.
- PANTHER, K-U. ; THORNBURG, L.L. 2003. *Metonymy and Pragmatic Inferencing*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.
- PARIENTE, J.C. 1985. *L'Analyse du langage à Port-Royal : six études logico-grammaticales*. Paris : Minuit.
- PAWLEY, A. ; SYDER, F.H. 1983. "Two Puzzles for Linguistic Theory: Nativelike Selection and Nativelike Fluency". *Language and Communication* : 191-227.
- PEIRCE, C.S. 1931-1958. *Collected Papers of C.S. Peirce*. C. Hartshorne, P. Weiss, et A. Burks (eds.). Cambridge : Harvard University Press.
- PETERS, A.M. 1993. *The Units of Language Acquisition*. Cambridge : CUP.
- PETRUCK, M.R.L. 1986. *Body Part Terminology in Hebrew: A Study in Lexical Semantics*. Ph.D. dissertation. University of California, Berkeley.
- PETRUCK, M.R.L. 1995. "Frame semantics and the lexicon: nouns and verbs in the body frame". In *Essays in Semantics and Pragmatics*, ed. by M. Shibatani and S. Thompson, 279-296. Amsterdam : John Benjamins.
- PHILIPONA, D. ; O'REGAN, J.K. 2005. « Perception sensorimotrice de l'espace ». *Arobace*, 1 : 71-74.
- PHILLIPS, B.S. 2001. "Lexical Diffusion, Lexical Frequency, and Lexical Analysis", *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*. Sous la direction de J.L. Bybee et P. Hopper. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins : 123-136.
- PIAGET, J. 1968. *Le structuralisme*. Paris : PUF.
- PIAGET, J. 1969. *The Mechanisms of Perception*. London : Routledge et Kegan Paul.
- PINKER, S. ; PRINCE, A. 1994. "Regular and Irregular Morphology and the Psychological Status of Rules of Grammar", in *The Reality of Linguistic Rules*. Sous la direction de S. D. Lima, R. L. Corrigan et G. K. E. Iverson. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins : 352-388.
- PLATON. 1999. *Le Sophiste*. Paris : Flammarion.

- PLOUX S. ; VICTORRI, B. 1998. *Construction d'espaces sémantiques à l'aide de dictionnaires de synonymes*. TAL, 39 (1) : 161-182.
- PORTOU, J. ; DUBOIS, D. 1999. « Catégories sémantiques et cognitives : Une étude expérimentale en sémantique lexicale ». *Cahiers de lexicologie* 74 (11) : 5-27.
- POLLOCK, J.-Y. 1997. *Langage et cognition*. Paris : Presses Universitaires de France.
- POSTAL, P.M. ; PULLUM, G.K. 1982. "The contraction debate". *Linguistic Inquiry* 13 : 122-138.
- POTTIER, B. 1965. « Vers une sémantique moderne ». *Travaux de sémantique et de littérature*, 2 : 107-137.
- POTTIER, B. 1992. *Sémantique générale*. Paris : PUF.
- PRANDI, M. 1992. *Grammaire philosophique des tropes*. Paris : Minuit.
- PRÉVOST, S. 2003. « La grammaticalisation : unidirectionnalité et statut ». *Le français moderne* LXXI (2) : 144-166.
- PRINCE, A. ; SMOLENSKY, P. 1993. « Optimality Theory: constraint interaction in Generative Grammar ». *RuCCS Technical Report 2*.
- PUCKICA, J. 2008. « Sens et relations de sens dans les grammaires de construction ». Lexis [en ligne], 1.
- PUTNAM, H. 1981. *Reason, Truth and History*. Cambridge, Cambridge University Press.
- RADFORD, A. 1997a. *Syntactic Theory and the Structure of English*. Cambridge : Cambridge University Press.
- RADFORD, A. 1997b. *Syntax: a Minimalist Introduction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- RADFORD, A. 2004. *Minimalist Syntax: Exploring the Structure of English*, Cambridge : Cambridge University Press.
- RAKOVA, M. 2002. "The Philosophy of Embodied Realism: A High Price to Pay?" *Cognitive Linguistics*, 13 : 215-244.
- RAPPAPORT-HOVAV, M. ; LEVIN, B. 2005. *Argument Realization*. Cambridge : CUP.
- RASTIER, F. 1987. *La sémantique interprétative*. Paris : PUF.
- RASTIER, F. 1990. « La triade sémiotique, le trivium, et la sémantique linguistique ». In *Nouveaux actes sémiotiques*, 9.
- RASTIER, F. 1991. *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : PUF.
- RASTIER, F. 1994. « Sur l'immanentisme en sémantique », Texto [En ligne], URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=571>.
- RASTIER, F. 1995. « Le terme : entre ontologie et linguistique », Texto [En ligne], URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=568>.

- RASTIER, F. 1999. « De la signification au sens. Pour une sémio-tique sans ontologie », Texto [En ligne].
- RASTIER, F. 2000. « De la sémantique cognitive à la sémantique diachronique : les valeurs et évolutions des classes lexicales », Texto [En ligne], URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=557>.
- RAVIB, Y. 1990. *Lexical Semantics without Thematic Roles*. Oxford : Clarendon Press.
- RAVIN, Y. 1990. *Lexical Semantics without Theta Roles*. Oxford : OUP.
- RÉCANATI, F. 1982. *Les Énoncés performatifs : Contribution à la pragmatique*. Paris : Minuit.
- REID, T. 1855[2000]a. *The Works of Thomas Reid*. Vol. 1. Charleston, Booksurge.
- REID, T. 1855[2000]b. *The Works of Thomas Reid*. Vol. 2. Charleston, Booksurge.
- RIVIÈRE, C. 1981. « Résultats anglais et transitivité ». *Modèles linguistiques* III : 162-180.
- RIZZOLATTI, G. ; SINIGAGLIA, L. 2008. *Les neurones miroirs*. Paris : Odile Jacob.
- ROBERT, S. 2003. *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*. Louvain-Paris : Peeters.
- RONAT, M. 1986. *La grammaire modulaire*, Paris, Les éditions de minuit.
- ROSCH, E. 1973. "Natural Categories". *Cognitive Psychology* 4 : 328-350.
- ROSCH, E. 1974. « Linguistic Relativity ». In A. Silverstein (ed.), *Human communication: Theoretical perspectives*. New York : Halstead.
- ROSCH, E. 1975. "Cognitive Representations of Semantic Categories". *Journal of Experimental Psychology*, General, 104 : 192-233.
- ROSCH, E. 1977. "Human Categorization". N. Warren (ed.), *Advances in cross-cultural psychology*, Vol. 1. London: Academic Press.
- ROSCH, E. 1978. "Principles of categorization". *Cognition and Categorization*. Sous la direction de E. Rosch et B.B. Lloyd. Hillsdale, Erlbaum : 27-48.
- ROSCH, E. 1983. "Prototype Classification and Logical Classification: The two systems". E. F. Scholnick (ed.), *New trends in conceptual representation: Challenges to Piaget's theory?* Hillsdale, NJ : Erlbaum.
- ROSCH, E. ; MERVIS, C.B. 1975. *Family Resemblances: Studies in the internal structure of categories*. *Cognitive Psychology*, 7 : 573-605.

- ROSCH, E. ; B. Lloyd (eds.). 1978. *Cognition and Categorization*. Hillsdale, NJ : Erlbaum.
- ROSCH, E. ; MERVIS, C.B. ; GRAY, W. ; JOHNSON, D. ; BOYES-BRAEM, P. 1976. "Basic objects in natural categories". *Cognitive Psychology*, 8 : 382-439.
- ROSENBACH, A. 2002. *Genitive Variation in English: Conceptual Factors in Synchronic and Diachronic Studies*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- RUNDLE, B. 1990. *Wittgenstein and Contemporary Philosophy of Language*, Oxford, Blackwell.
- RYLE, G. 1949[1984]. *The Concept of Mind*. Chicago : University of Chicago Press.
- SACKS, O. ; WASSERMAN R. 1987. "The case of the Colorblind Painter". *N.Y. Review of Books*, Nov. : 25-34.
- SALANSKIS, J.-M. 1993. « Différence ontologique et cognition ». In *Intellectica*, 17 (3) : 127-171.
- SAPIR, E. 1921. *Language, an Introduction to the Study of Speech*. New York : Harcourt : Brace.
- SAUSSURE, F. de. 1916[2005] *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SCHANK, R. 1977. "Conceptual Dependency. A Theory of Natural Language Understanding". *Cognitive Psychology* : 552-630.
- SCHANK, Roger C. ; ABELSON, Robert P. . 1977. *Scripts, Plans, Goals, and Understanding*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum.
- SCHIFFER, S. 1972. *Meaning*. Oxford : Oxford University Press.
- SEARLE, J.R. 1983. *Intentionality, An Essay in the Philosophy of Mind*. Cambridge : Cambridge University Press.
- SEBESTIK, J. ; SOULEZ, A. 2001. *Wittgenstein et la philosophie aujourd'hui*. Paris : L'harmattan.
- SHALLEY, A. ; ZAEFFERER, D. 2007. *Ontolinguistics*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- Shannon, C. ; WEAVER, W. 1949. *The Mathematical Theory of Communication*. Urbana : University of Illinois Press.
- SHAW, H. 1986. *Errors in English and Ways to Correct Them*. New York : Harper and Row.
- SINCLAIR, J.M. 1987. *Grammar in the Dictionnaire*. Sinclair (ed.) : 104-115.
- SINCLAIR, J.M. 1991. *Corpus, Concordance, Collocation*. Oxford : OUP.
- SKINNER, B.F. 1957. *Verbal Learning*. New York : Appleton. *Sociolinguistic patterns in British English*. Sous la direction de Trudgill. London, Edward Arnold : 52-68.
- SOWA, J.F. 2000. "Ontology, Metadata, and Semiotics". B. Ganter & G. W. Mineau (eds.), *Conceptual Structures: Logical, Linguistic, and Computational Issues*, Lecture Notes in AI #1867, Springer-Verlag, Berlin, 2000 : 55-81.

- SPELKE, E.S. 1998. "Nativism, empiricism, and the origins of knowledge. *Infant Behavior and Development*", 21 (2) : 181-200.
- SPELBER, D. ; WILSON, D. 1995. *Relevance: Communication and Cognition*. Oxford : Blackwell.
- STEELS, L. 2006. "A (very) Brief Introduction to Fluid Construction Grammar". *Third International Workshop on Scalable Natural Language Understanding* (ScaNaLU 2006), New York.
- STEINER, P. 2008. « De l'externalisme de la signification à l'externalisation de la pensée. Usages contemporains du pragmatisme en philosophie de l'esprit et en philosophie des sciences cognitives ». Thèse de doctorat, Aix-Marseille.
- STEWART, J. 2006. "From the origin of life to consciousness and writing: Foundational issues in enaction as a paradigm for cognitive science". Communication de l'école énapion 2006 (UTC/CNRS).
- STRAWSON, P. 1959[1973]. *Les individus*. Paris : Seuil.
- STUBER, A. 2007. *Co-construction du sens par négociation*. Doctorat de l'université de Lyon 1.
- STURTEVANT, E.H. 1961. *Linguistic Change; An Introduction to the Historical Study of Language*. Chicago : University of Chicago Press.
- SUENAGA, A. 2005. *Saussure, un système de paradoxes : langue, parole, arbitraire et inconscient*. Limoges : Lambert-Lucas.
- SWEETSER, E. 1987. "The definition of 'lie': an examination of folk models underlying a semantic prototype". *Cultural Models in Language and Thought*. Sous la direction de D. Holland et N. Quinn. Cambridge, Cambridge University Press : 43-66.
- SWEETSER, E. 1988. "Grammaticalization and semantic bleaching". *Proceedings of the 14th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* : 309-405.
- SWEETSER, E. 1990. *From Etymology to Pragmatics: Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*. Cambridge : Cambridge University Press.
- SWEETSER, E. 1999. "Compositionality and Blending: Semantic Composition in a Cognitively Realistic Framework". In *Cognitive Linguistics: Foundations, Scope and Methodology*. Sous la direction de T. Jannsen et G. Redeker. Berlin, Mouton de Gruyter : 129-162.
- TABOR, W. ; TERHESIU, D. 2004. "On the relationship between symbolic and neural computation". AAAI Fall 2004 Symposium Series Technical.
- TALMY, L. 1988. "Force dynamics in language and cognition". *Cognitive Science*, 12 : 49-100.

- TALMY, L. 2000a. *Toward a cognitive semantics, vol. 1, Concept Structuring Systems*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- TALMY, L. 2000b. *Toward a cognitive semantics, vol. 2, Typology and Process in Concept Structuring*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- TANNEN, D. 1979. "What's in a frame? Surface evidence for underlying expectations". In *New Directions in Discourse Processing*, ed. by Roy Freedle, 137-181. Norwood : Ablex.
- TAYLOR, J.R. 1989. *Linguistic Categorization: Prototypes in Linguistic Theory*. Oxford : Oxford University Press.
- TAYLOR, J.R. 2002. *Cognitive Grammar*. Oxford : Oxford University Press.
- TESNIÈRE, L. 1953. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck.
- TOMASELLO, M. ; BROOKS, P. 1999. "Early Syntactic Development: A Construction Grammar Approach". In *The Development of Language*. Sous la direction de M. Barrett. London : Psychology Press, 161-190.
- TOMASELLO, M. 2000. "Do young children have adult syntactic competence?". *Cognition* 24 : 209-253.
- TOMASELLO, M. 2003. *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- TOURNIER, J. 1985. *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*. Paris : Champion.
- TOURNIER, J. 2004. *Précis de lexicologie anglaise*. Paris : Nathan.
- TRAUGOTT, E.C. 1995. "Subjectification in Grammaticalization". In *Subjectivity and Subjectification: Linguistic Perspectives*. Sous la direction de D. Stein et S. Wright. Cambridge, Cambridge University Press : 37-54
- TRAUGOTT, E.C. 2001. "Legitimate counterexamples to unidirectionality". Communication donnée à l'Université de Fribourg, 17 octobre 2001.
- TRAUGOTT, E.C. ; KÖNIG, E. 1991. "The Semantics-Pragmatics of Grammaticalization Revisited". In *Approaches to grammaticalization*. Sous la direction de E.C. Traugott et B. Heine. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins : 189-218.
- TUGGY, D. 1980. "Ethical Dative and Possessor Omission". *Workpapers of the Summer Institute of Linguistics, University of North Dakota Session* : XXIV 97-141.
- TUGGY, D. 1993. "Ambiguity, polysemy, and vagueness". *Cognitive Linguistics* 4 : 273-290.
- TURNER, M. 1990. "Aspects of the Invariance Hypothesis". *Cognitive Linguistics*, 1 : 247-255.
- TURNER, M. 1991. *Reading Minds : The Study of English in the Age of Cognitive Science*. NJ : Princeton University Press.

- VAN DIJK, T. 1972. *Some Aspects of Text Grammar*. Berlin : Mouton.
- VANDELOISE, C. 1991. « Autonomie du langage et cognition », dans *Communications*, 53 : 69-102.
- VARELA, F. 1988. *Invitation aux sciences cognitives*. Paris : Point Sciences.
- VARELA, F. ; MATURANA, H. 1994. *L'arbre de la connaissance : racines biologiques de la compréhension humaine*.
- VARELA, F. ; THOMPSON, E. ; ROSCH, E. 1993. *The Embodied Mind*. Cambridge : MIT Press.
- VICTORRI, B. 1997. « La polysémie : un artefact de la linguistique ? ». *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 2 : 41-62.
- VICTORRI, B. 1999. « Le sens grammatical ». *Langages*, 136 : 85-105.
- VICTORRI, B. 2000. « Théories linguistiques et cognition ». In *Cognito*, revue romane de sciences cognitives, 16 : 1-6
- VICTORRI, B. 2007. « Une approche constructiviste du sens linguistique ». Communication école éducation 2007 (UTC/CNRS).
- VISETTI, Y.-M. ; CADIOT, P. 2002. "Instability and Theory of Semantic Forms". In *Prepositions and their Syntactic, Semantic and Pragmatic Context*. Sous la direction de S. Feigenbaum et D. Kurzon. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins : 9-39.
- VISSER, F.T. 1973. *An Historical Syntax of the English Language*. Leiden : E.J. Brill.
- WARNER, A. 1993. *English Auxiliaries: Structure and History*. Cambridge : Cambridge University Press.
- VOGEL, P.M. ; COMRIE, B. (eds.). 2000. *Approaches to the Typology of Word Classes*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- LABOV, 1978. *Le parler ordinaire*. Paris : Éd. de Minuit.
- WHORF, B.L. 1956. *Language, Thought, and Reality, Selected Writings*. Cambridge : MIT Press.
- WIERZBICKA, A. 1981. *Lingua Mentalis : the Semantics of Natural Language*. Sidney : Academic Press.
- WIERZBICKA, A. 1988. *The Semantics of Grammar*. Berlin : John Benjamins.
- WIERZBICKA, A. 1990. "‘Prototypes Save’: On the Uses and Abuses of the Notion of ‘Prototype’ in Linguistics and Related Fields". In *Meanings and Prototypes: Studies in Linguistic Categorization*. Sous la direction de Tsohatzidis. London, Routledge : 347-367.
- WILKS, Y. 1977. *Knowledge Structure on Language Boundaries*. *IJCAI* : 151-156.

- WILLETT, T. 1988. "A cross-linguistic survey of the grammaticization of evidentiality". *Studies in Language*, 12 : 51-97.
- WITTGENSTEIN, L. 1922[1993] *Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Gallimard.
- WITTGENSTEIN, L. 1953. *Philosophical Investigations*. Oxford : Blackwell.
- YANG, C. 2000. "Internal and external forces in language change". *Language Variation and Change*, 12 : 231-250.
- ZADEH, L. 1965. "Fuzzy sets". *Information and control* 8, 338-353.
- ZLATEV, J. 2008. "The co-evolution of intersubjectivity and bodily mimesis". In *The Shared Mind*, Zlatev, Jordan, Timothy P. Racine, Chris Sinha and Esa Itkonen (eds.) : 215-244.





